

**Ethno-ecologie dynamique de la region  
Taita-Tsavo (Kenya)**

Université de Paris X Nanterre

Département d'ethnologie



# Ethno-écologie dynamique de la région Taita-Tsavo (Kenya)

par Jean-Luc VILLE

Thèse de doctorat

sous la direction de S. Bahuchet

II

IFRA

No. d'inventaire	IFRA001658
Date	9.12.94
Cote	KE/VIL T 301.3 Ta

Membres du Jury:

- Serge BAHUCHET, Directeur de recherche au CNRS (LACITO)
- Jean-Pierre CHRETIEN, Directeur de recherche au CNRS
- Gérard PHILIPPSON, Professeur des Universités (INALCO)
- Serge TORNAY, Maître de Conférence (Paris X Nanterre)

Mai 1994

**TROISIEME PARTIE**  
Perspectives historiques

# I. Les crises écologiques taita dans le contexte de l'implantation coloniale

*The Wataita receive strangers among them and treat them very civilly.*

Ch. New (Juillet 1871)

*The war cry raised below soon spread through the forest and up the mountain sides, rising over higher till the very clouds seemed to give forth unearthly sounds.*

J. Thomson (Mars 1883)

Ce chapitre expose certains développements historiques de la seconde moitié du XIXe siècle. Il se situe dans la lignée des analyses de H. Kjekshus (1977) et J. Koponen (1988) sur les rapports entre les hommes et leur milieu dans l'Afrique orientale "précoloniale". Dans notre cas cependant, la période étudiée - de 1850 à 1900 - apparaît plutôt comme l'articulation du temps proprement africain avec la période coloniale. Nous connaissons surtout cette période grâce aux récits des premiers voyageurs et missionnaires européens. Ces interprétations de la réalité africaine de l'époque, indispensables et passionnants, pourront être utilement confrontés à la mémoire indigène, peu prodigue cependant au-delà des deux dernières décennies. Pour Kjekshus, une lecture de ces récits un peu trop hâtive, ou trop selective, souvent dans l'objectif de justifier l'action coloniale, contribuèrent à ancrer dans les esprits la conception d'une Afrique "primitive". Ainsi a-t-on pu évoquer des populations à tel point prisonnières de leur propre "sauvagerie" qu'elles restèrent les proies fragiles d'une nature indomptée. L'auteur eut donc le mérite de mettre sérieusement en question une vision colonialiste de l'Afrique pre-coloniale par une approche pluridisciplinaire et l'étude exhaustive des nombreux témoignages



concernant l'ensemble des sociétés qui peuplaient l'actuelle Tanzanie au XIXe siècle. Kjekshus commence par infirmer l'hypothèse d'une baisse de population au siècle dernier et propose celle d'une population stable ou en légère augmentation jusqu'à la rupture brutale de la dernière décennie, période d'intrusion européenne massive. Il conteste l'image d'une région ravagée par la "guerre de tous contre tous", ou par le commerce des esclaves dont la nécessaire éradication suffisait à légitimer l'entreprise coloniale aux yeux de tous les Européens. L'analyse du domaine économique apporte selon lui des preuves de la bonne santé africaine au XIXe siècle. L'exploitation du sol est efficace et les systèmes intensifs, dont certains combinent intelligemment pastoralisme et agriculture, ne sont pas rares. Le cheptel domestique est important grâce à une "prophylaxie agro-horticole" et parce qu'une pression cynégétique sur la faune sauvage réduit les zones infestées par la mouche tsé-tsé. Il constate même une certaine sophistication technologique, voire un développement "industriel" dans la fonte et la forge du fer ou l'extraction du sel. C'est l'échange de ces deux produits à l'échelle régionale et la présence de marchés locaux qui fournissent une base au développement du commerce caravanier. Celui-ci, en retour, stimule l'économie africaine plutôt qu'il ne la périphérise. Mais cette maîtrise écologique s'effondre au cours de la dernière décennie, et la nature aura repris ses droits au début du XXe siècle. Les raisons de cet échec qui conduisit à la famine sont multiples, mais la responsabilité coloniale - "pacification" meurtrière, recrutements et réquisitions - pèse d'un poids très lourd dans ce désastre également dominé par les ravages épidémiques.

La critique la plus complète du travail de Kjekshus viendra d'un compatriote finlandais, J. Koponen (1988), pour qui cette image d'une "heureuse Afrique" est une caricature inverse de l'image "primitive". Koponen se montre nettement plus prudent à propos d'une réalité qu'il trouve complexe et qui laisse trop de place à l'interprétation. Il veut donc offrir des outils d'analyse plutôt que créer sa propre image du passé. D'ailleurs, la vision de Kjekshus lui semble trop statique et, pour lui, c'est la coexistence même d'une image positive et d'une image négative qui pose problème. Koponen tempère donc largement l'optimisme de son compatriote et

parsème son analyse de remarques judicieuses. Bien qu'il ait choisi de donner la même amplitude géographique à son étude, Koponen met le doigt sur le fait paradoxal que l'unité de recherche - la "Tanzanie" - n'existait pas au XIXe siècle. Il invite donc à s'attacher aux situations locales. Concernant l'hypothèse démographique, par exemple, Koponen penche plutôt pour la prédominance d'un dépeuplement localisé.

Si comparaison et généralisation sont tentantes, et même nécessaires à un certain niveau d'analyse, il convient d'abord de privilégier l'approche locale comme nous allons le faire en étudiant le massif taita dans son contexte régional. A trop éloigner son regard, on risque de perdre de vue la spécificité des stratégies d'adaptation. Koponen retient également notre attention lorsqu'il se méfie du discours "ethnique". Comme nous le verrons, le réseau interactif régional se construit sur la base d'identités qui ne relèvent pas de l'éthnicité, une notion qui fut souvent élaborée durant la période coloniale. Enfin, Koponen nous rappelle qu'on ne peut ignorer l'aspect idéologique des témoignages, indigènes ou européens, et notre tâche consistera justement à mettre en lumière les représentations véhiculées par les différents discours.

## **A) Le massif Taita face au développement d'un marché international**

Dans le premier chapitre de son ouvrage, J. Koponen (1988) présente une courte analyse de l'"ouverture" des sociétés africaines au changement à travers le commerce à longue distance. Ce faisant, il distingue processus historique endogène et exogène. Le XIXe siècle est un siècle de contact. Si les sociétés africaines, qui évoluent "dans la longue durée", connaissent une dynamique interne, celle-ci est déjà

profondément liée à l'échange à travers un réseau trans-"ethnique". Les contacts se développent à la fois dans un cadre régional assez large et sur une base locale étroite, intéressant des entités de faible envergure démographique, parentèle ou "pays" dans le cas dawida. Le développement du commerce caravanier ne constitue qu'une extension de ces réseaux. La nouveauté est qu'il met indirectement les sociétés de l'intérieur en contact avec le macrocosme jusqu'alors inconnu, mais il semble que ce soit bien par vocation que celles-ci s'ouvrent au marché international. Une autre conséquence de ce développement est qu'il facilitera directement les visées impérialistes européennes, puisque les premiers "explorateurs", à partir de les années 1840, trouveront les sentiers battus et les structures d'accueil déjà bien rôdées. Les Africains prêteront d'ailleurs aux missionnaires et aux scientifiques des motifs commerciaux.

Le commerce prend un véritable essor dans l'océan Indien durant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Les cités côtières, sous tutelle omanite, se constituent en relais commerciaux qui ne cesseront de se développer jusqu'à l'implantation coloniale. Des produits manufacturés en Europe, en Inde ou en Perse atteignent ainsi la côte orientale de l'Afrique pour être échangés contre des matières premières obtenues sur la côte même ou bien acheminées depuis l'intérieur du continent<sup>1</sup>. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un accroissement de la demande en ivoire et en esclaves va stimuler le marché avec l'intérieur à partir du sultanat de Zanzibar et de ses colonies côtières, la cité de Mombasa en particulier. Différents auteurs ont insisté sur le rôle du capitalisme marchand indien dans ce développement et sur l'inégalité des termes de l'échange entre la côte et l'intérieur, sur l'art des commerçants zanzibarites à revendre cher ce qu'ils achetaient à bas prix<sup>2</sup>. Nous nous bornerons ici à déterminer les conséquences de cette expansion sur la population taita. Nous verrons tout d'abord que les premiers observateurs européens trouvèrent ces gens habitués au commerce, et on insistera ensuite sur le rôle joué par le massif dans le développement du commerce à longue distance. On s'intéressera aussi à l'impact du commerce des esclaves dans le

---

<sup>1</sup> produits agricoles, cauris, cire, peaux, corne de rhinocéros et ivoire, copra, bois, gomme de copal, ambre gris et le tristement fameux "bois d'ébène".

<sup>2</sup> cf. Alpers, 1975; Cooper, 1977; Koponen, 1988.

paragraphe concernant la guerre<sup>3</sup>.

L'importance des initiatives africaines dans le développement des rapports commerciaux entre la côte et l'intérieur a été suffisamment soulignée dans l'historiographie est-africaine. Dans notre région, l'initiative est due aux Kamba qui développent un commerce à longue distance entre le milieu du XVIIIe et le milieu du XIXe siècle, agissant en particulier comme relais entre la côte et la région du Mt Kenya. Dans la première moitié du XIXe siècle, le commerce kamba devra faire face à la compétition des Swahili qui pénètrent eux-mêmes dans l'intérieur<sup>4</sup>, et la fréquentation des routes caravanières ira en grandissant à partir de 1860. Lorsque Hollis (1901) indique que les chefs choisis en 1879 à Taveta doivent faire appel à la classe d'âge junior pour les assister dans l'accueil des caravanes swahili et européennes, nous avons une indication de la fréquence atteinte par le trafic caravanier dans les années 1880. Nous n'insisterons pas sur ses modalités, bien décrites par Merritt (1975) en ce qui concerne les parcours jusqu'à Taveta ou vers le nord, *via* le massif Taita (cf. carte ci-jointe). Il faut environ 45 heures de marche soutenue depuis Mombasa pour atteindre Kasigau et une quinzaine d'heures supplémentaires pour atteindre Dawida, au terme de la terrible traversée du "Désert de Taru", près d'une centaine de kilomètres dans une brousse dense et dépourvue de points d'eau permanents, au sein de laquelle la soif pousse bien des porteurs à la désertion.

Le premier à décrire le passage d'une caravane swahili dans le massif Taita, en 1846, est le français Guillain (1856). Il remarque un bosquet de cocotiers lors de son arrivée à Kasigau et New apprendra plus tard qu'ils furent plantés par des commerçants swahilis, témoignage de leur présence à Kasigau dans les années 1820<sup>5</sup>. Les missionnaires Krapf et Rebmann, installés sur la côte à partir de 1844, reçoivent la visite de cinq Taita en 1847. La même année, Rebmann visite Kasigau et la

---

<sup>3</sup> le rôle fondamental de l'ivoire sera traité au chapitre IV, lorsque nous analyserons les effets de son commerce sur les populations d'éléphants.

<sup>4</sup> et aussi des populations du Mt Kenya tentées par un lien direct avec la côte. Les Kamba tenteront d'ailleurs de compenser cette perte de vitesse en introduisant d'autres produits sur le marché, la corne de rhinocéros en particulier (cf. Kimambo, 1970; Lamphear, 1970; Jackson, 1976).

<sup>5</sup> cf. New (1971). Le missionnaire L. Krapf confirme un "affrètement" swahili dès le début du siècle et nous apprend également qu'un Swahili est attaché comme guérisseur à la Cour d'un chef chaga depuis 1842 (Krapf, 1968).

population lui demande s'il vient construire une forteresse, comme les Portugais à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Les premiers explorateurs trouvent des Taita bien rôdés au commerce, comme en témoigne la variété de perles de verre, de fils métalliques et de cotonnades dont ils se parent<sup>6</sup>. C'est du Golfe persique ou des Indes que proviennent les tissus, mais des cotonnades européennes et américaines se répandent dès les années 1820. On appréciera particulièrement les descriptions de la tenue vestimentaire des Taita. Mis à part un court tablier de cuir décoré de perles dont elles ceignent leurs reins, les femmes sont "vêtues" de lourds colliers de perles. Si Rebmann les trouvent simplement "défigurées par leurs parures étranges", Thomson compte 150 à 200 colliers autour du cou et 200 à 300 colliers croisés autour de la taille, auxquels s'ajoutent les perles tressées dans la chevelure, des anneaux de verre dans les oreilles, de larges bandes de fils métalliques (laiton, cuivre) autour des membres, le tout pesant entre 20 et 30 livres<sup>7</sup>. Les modes changent selon les lieux, évoluent au fil des ans, et cette inflation dans l'ornementation semble se poursuivre jusqu'au tournant du siècle (cf. Patterson, 1979). La langue swahili est alors comprise et parlée par quelques Taita ayant visité la côte ou cultivé le contact avec les caravanes. C'est le cas de Maina, à Bura, au milieu du siècle, puis de son fils Mbogoli. La prière que Maina adresse à Rebmann pour son départ vers le Kilimanjaro, en 1849, est cependant un curieux mélange des langues swahili, dawida et chaga<sup>8</sup>. Les mousquets, également, sont une monnaie d'échange courante, mais assez peu de Taita en possèdent dans les années 1880, la plupart préférant l'armement traditionnel<sup>9</sup>. Les Européens introduisent moult objets, souvent des plus étranges comme en témoigne la liste des choses emportées par Thomson pour son expédition de 1883: poudre, système de percussion, pistolet, miroir, couteau, cloche, piège à souris, boîte à musique, accordéon (Thomson, 1968). Un peu plus tard, Willoughby (1889) cherchera à "occuper" les guerriers de Bura en leur montrant des jouets ("serpent de Pharaon", timbale musicale)! Pareille

---

<sup>6</sup> cf. Johnston, 1886; Wray, 1894; Merritt, 1974.

<sup>7</sup> Krapf, 1968, Thomson, 1968; voir également Thornton, 1865; New, 1971; Willoughby, 1889.

<sup>8</sup> Krapf, 1968. Sur les pentes du Kilimanjaro, Mandara, chef de Moshi à partir de 1860, apprit à parler couramment swahili et employait un scribe pour écrire ses messages au sultan de Zanzibar en caractères arabes (Stahl, 1964).

<sup>9</sup> New constate en 1871 que les Taveta armés de fusils sont nombreux. Nous reviendrons plus tard sur le rôle des fusils dans l'évolution des rapports de force régionaux.



démonstration constitue un signe précurseur d'une influence profonde et durable de l'Europe, mais on peut dire que la société swahili n'eut par contre aucun impact direct sur les Taita<sup>10</sup>.

De même, les Taita ne participent pas directement au commerce caravanier. Certains s'engageront comme porteurs à l'arrivée des Européens, mais ils resteront peu nombreux jusque dans les années 1890<sup>11</sup>. Ils jouent par contre le rôle fondamental de relais, assurant aux caravanes un ravitaillement en eau et en vivres. C'est parce qu'ils sont des inselbergs que les massifs Kasigau, Saghala et Dawida tiennent ce rôle privilégié et profitent ainsi des biens convoyés. Ils vendent principalement des produits vivriers, mais très peu de matières premières - ivoire en particulier. Merritt (1975) indique que les caravaniers se plaignent souvent du prix élevé des denrées vendues par les Taita et il propose deux explications. Il invoque d'abord très justement l'absence de concurrence, alliée à la nécessité impérieuse du ravitaillement au terme de la traversée du "Désert de Taru" au sud, de la plaine de Serengeti à l'ouest ou de la plaine longeant le plateau de Yatta au nord. Se sachant indispensables, les Taita auraient ainsi logiquement profité de cette situation. Il pense également que ces prix élevés sont liés à la rareté des denrées, les Taita n'ayant pas une capacité productive suffisante pour faire face à la demande externe. Merritt ajoute que cette demande externe contribua probablement à affaiblir la capacité de résistance des Taita aux désastres écologiques qui s'abattirent sur la région dans les années 1880. Il est aussi d'avis qu'elle les poussa à augmenter la fréquence des razzias sur les populations voisines. Nous reviendrons plus loin sur chacune de ces hypothèses.

---

<sup>10</sup> pas de conversion à l'Islam, et les Taita apprendront la langue swahili durant la période coloniale. Cependant, ils abandonneront le portage à dos avec bandeau frontal, caractéristique des peuples de l'intérieur, pour le portage sur la tête des populations côtières, sous l'influence probable du portage caravanier, mais pas avant les années 1890 (cf. Thomson, 1968; Willoughby, 1889; Scott Eliot, 1896).

<sup>11</sup> on doit le premier témoignage à Rebmann qui emmènera 2 porteurs taita en 1847 (Krapf, 1968), puis Thomson emploiera 30 porteurs taita (sur un total de 113) à partir de la côte en 1883 (Thomson, 1968), mais Willoughby (1889), quatre ans plus tard, fait état de ses difficultés à trouver des porteurs dans le massif Dawida. MacDonald (1897) et Jackson (1930) indiquent cependant que les Taita s'engagent volontiers comme porteurs dans la dernière décennie du siècle.

## B) Les échanges régionaux au XIXe siècle

Nous voudrions maintenant montrer que le commerce caravanier s'est développé dans un contexte de grande mobilité des hommes, des produits et des idées. Les échanges régionaux nés d'initiatives locales sont en effet nombreux et constituent une base pour d'éventuelles migrations en cas de mésentente ou de calamités. Certaines coutumes semblent confirmer l'existence d'un réseau de communication très dense intégrant diverses entités "ethniques" en régions, comme les différents "pays" pouvaient l'être au sein d'un massif ou les différents clans en un seul "pays". Dans le cas du massif Dawida, nous avons vu que le lien avec l'extérieur est l'apanage des Aînés, cette population ayant certainement développé un certain degré de multilinguisme. Les archives coloniales mentionnent par exemple le cas d'un chasseur taita parlant dix langues<sup>12</sup>. Si l'on peut considérer cet individu comme un cas exceptionnel, les exemples de bilinguisme ou de trilinguisme sont certainement nombreux, Rebmann remarquant par exemple que les hommes de Kasigau et de Saghala comprennent le mijikenda. Dans l'oasis forestière de Taveta, véritable foire régionale, Thomson entendra parler une vingtaine de langues, et l'on voit mal comment les échanges auraient pu s'effectuer sans un certain degré de multilinguisme, même si le swahili se développe alors comme langue véhiculaire.

Taveta est sans doute le plus beau témoignage de l'existence de grands marchés, ceux-ci apparaissant dès le XVIIIe siècle. Au pied des Mts Usambara, ces centres sont d'abord aux mains de colonies kamba, segeju, ou maasai oloikop avant de tomber, à partir de 1830, sous le contrôle de véritables chefs à la fois commerçants et guerriers<sup>13</sup>. Rebmann indique que les Chaga échangent sur des marchés avec leurs proches voisins Taveta, Gweno et Kahe. En ce qui concerne les Taita, beaucoup plus isolés, de tels centres commerçants se développeront plus tardivement à partir des relais caravaniers (*Bendari*, "havre, port" en swahili) dont la toponymie est

---

<sup>12</sup> Si le terme *dialects* est employé, il faut l'entendre dans son acception ancienne et signifiant donc "langue" (pas de compréhension mutuelle) et non au sens moderne de variantes dialectales d'une même langue (cf. *Political Records 1909-1934*, NA, Nairobi).

<sup>13</sup> dont Semboja est le plus bel exemple (cf. Feierman, 1974).

d'ailleurs entièrement swahili<sup>14</sup>. A la fin du siècle, à mesure que s'étirole le commerce caravanier, ces lieux de ravitaillement deviennent des marchés internes, désignés par les termes swahili *chete* puis *soko*. Nous avons vu dans la Première partie (II) que les Dawida de l'ouest rencontrent les Maasai en des endroits précis en bordure du massif. Ce type d'échange est spécifique et les contacts commerciaux avec les autres peuples de la région s'effectuent de façon hospitalière et supposent de longs déplacements, le plus souvent individuels. Les témoignages sont nombreux et concernent une grande variété d'échanges et de lieux. Nous nous pencherons rapidement sur chacune des régions concernées, étant entendu qu'on doit considérer les appellations "ethniques" ("Rabai", "Shambaa"...etc) comme de simples indices du lieu où s'effectuent ces échanges. Ainsi, par exemple, le commerce entre "Rabai" et "Taita" n'est qu'une multitude d'initiatives individuelles et très localisées<sup>15</sup>.

## Echanges avec les populations voisines

Il existe de nombreux liens commerciaux avec les différents groupes mijikenda qui jouent depuis longtemps le rôle d'intermédiaires entre le massif et Mombasa, comme plus au sud le font les Zigula entre Tanga et le massif Shambaa. Ainsi les Taita échangent-ils des Calebasses, du tabac ou du bétail contre du vin de palme rabai, du maïs giriama ou duruma et surtout des cotonnades. Les mouvements s'effectuent dans les deux sens, mais des Saghala se font une spécialité de ce commerce: certains vont en pays giriama échanger leurs Calebasses contre du maïs qu'il revendent ensuite aux Rabai contre de la bière; celle-ci sera ensuite échangée avec d'autres Giriama contre des tissus qu'ils reviennent troquer chez eux contre des Calebasses et

---

<sup>14</sup> par exemple *Mkuyuni* (de *Mkuyu*, le sycomore) ou *Mkinduni* (de *Mkindu*, le faux-dattier) au pied de Saghala. Scott Eliot (1896) parle de *Mkuyuni* comme d'un "petit vallon délicieux" dans lequel les Taita accouraient avec leurs provisions quand le chef de la caravane avait tiré deux coups de fusil.

<sup>15</sup> Rebmann explique par exemple que ses porteurs rabai, généralement en bons termes avec les Taita, se méfient cependant des Dawida du nord et de l'est qui, eux, sont en rapport avec des Giriama (Krapf, 1968).

du bétail dans l'objectif de repartir une nouvelle fois vers la côte<sup>16</sup>. Ce commerce prend sans doute appui sur les liens généalogiques unissant le massif à la côte. De nombreux clans Saghala se réclament en effet d'une ascendance giriamba et les famines provoqueront des émigrations assez massives vers ce pays.

Il existe un lien étroit entre Kasigau et les Mts Usambara. Nous savons par Woodward (1913) qu'un certain nombre de clans kasigau émigrèrent au nord-est du massif shambaa à la suite d'une famine. Ils s'installèrent près de Maramba avant de monter dans les collines au dessus de Bwiti, un marché occupé par des commerçants segeju. Beaucoup furent dispersés par la suite, durant la terrible famine de 1884, mais la communauté kasigau survécut et réussit à maintenir la langue dawida, comme le montre l'enquête de Woodward. Ses informateurs affirment que les plus âgés d'entre eux sont nés sur place, que l'arrivée de leurs parents date du règne de Kimweri ya Nyumbai (couronné en 1815), et on peut donc la situer autour de 1820<sup>17</sup>. Merritt signale une autre migration de Kasigau vers Shambaa au moment de la famine de 1884 et note que les Kasigau se fournirent ensuite en sel et en objets forgés chez un groupe shambaa. Ces liens perdurent jusqu'au début de ce siècle et contribuent certainement au destin tragique des Taita de Kasigau durant la première guerre mondiale<sup>18</sup>. Les Dawida, également, reconnaissent l'existence d'un lien avec les Shambaa. Des informateurs de Mrughua se souviennent de l'immigration d'un shambaa spécialiste rituel et "faiseur de pluie" vers la fin du siècle. Mais ce n'est pas le premier exemple d'importation de service rituel depuis cette région. Lors de sa visite à Kasigau, en 1852, Krapf avait rencontré des "faiseurs de pluie" zigula venus de l'est des Mts Usambara.

Il existe très peu de témoignages sur des contacts commerciaux avec les Mts Pare, mais par contre, les Taita ont exporté vers ce massif moult individus et compétences rituelles. Alors que peu de clans taita se réclament d'une ascendance pare

---

<sup>16</sup> on notera que les Saghala jouent ici le rôle d'intermédiaires, les Rabai échangeant habituellement leur bière contre des céréales giriamba (Krapf, 1968; Merritt, 1975; Herlehy, 1984).

<sup>17</sup> bien avant cette date, des clans taita dominaient la chefferie de Mlalo, au nord du massif (Feierman, 1974)

<sup>18</sup> cf. chapitre II.

(Liszka, 1974), un nombre considérable de clans pare admettent une origine taita (Kimambo, 1969). En particulier, certains clans taita s'imposent au pouvoir dans les Mts Pare du sud grâce à des compétences rituelles complémentaires: appel à la pluie et protection du territoire. En effet, ils initient à la confection de "cairn protecteur" - un équivalent du *f i y i* - et cette pratique s'étendra par la suite à l'ensemble des Mts Pare. Pour ce qui est du rite d'appel à la pluie, Kimambo précise que l'on utilise une jarre contenant des "médecines" taita ou encore d'un tronc de bananier rapporté du massif. Il note un phénomène semblable en Ugweno (Pare du nord). Toutes ces migrations, effectuées depuis Dawida, remonteraient à la première moitié du XVIIIe siècle. Kimambo rapporte d'ailleurs l'histoire d'un garçon rescapé d'un massacre et placé dans le massif taita par un guérisseur du clan Wamare, d'origine taita. On sait aussi que l'ancêtre de ce clan, un certain Yamdai, dut quitter Taita à la suite d'une faute semblable à celle commise par Mwairuwa à Mgange<sup>19</sup>. Ce parallélisme mythologique étonnant témoigne à lui seul d'un lien généalogique entre les deux populations. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le chef pare Mashombo s'impose à Mshewa (Pare du sud) grâce à ses relations avec le massif Taita où il fait commerce d'ivoire et prend épouse. Il rapporte du massif un instrument ordalique destiné en particulier à démasquer les sorciers qu'il intègre ensuite à son armée. Afin d'être efficaces, les formules rituelles doivent être prononcées en langue taita. Mashombo emploie également des mercenaires taita et se rend dans le massif en 1869 pour y lever une armée, afin d'aider son allié Semboja à s'emparer de la capitale du royaume shambaa (Kimambo, 1969).

Comme dans le cas précédent, des Taita ont contribué dans une proportion assez importante au peuplement du Kilimanjaro mais il n'y eut guère de mouvement dans le sens inverse (cf. Liszka, 1974). Il semble que les Dawida se déplacent jusqu'à

---

<sup>19</sup> il est juste indiqué que Yamdai "jeta un sort" pour prolonger le jour, et la suite est un peu différente: les enfants de Yamdai ayant volé un poulet, celui-ci est alors obligé de payer une vache pour chacune des plumes du poulet dérobé et préfère s'enfuir vers les Mts Pare (cf. Première partie, chapitre II, et Kimambo, 1969, p.32). Merritt (1975, p. 77) rapporte en outre une autre version taita: à la suite du vol d'un poulet dont le remboursement s'avéra impossible, un habitant de Mgange s'enfuit vers les Mts Pare.



Rombo (pente orientale) pour se procurer l'ocre rouge dont ils s'enduisent le corps<sup>20</sup>. C'est à l'ouest de Dawida que la connexion généalogique est la mieux attestée. Les gens de Mgange et de Mwanda s'accordent à dire que les "Chaga" de Rombo sont des Taita<sup>21</sup>, et une carte, dessinée par un Allemand en 1864, indique effectivement "*der Wateita* " dans cette région (Merritt, 1975). Au sein de chefferies souvent en lutte les unes avec les autres (cf. Stahl, 1964), les contacts ont pu prendre la forme d'une assistance militaire. Ce fut le cas de Rongoma, chef de Kilema au sud-est du Kilimanjaro dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le jeune Rogoma fut envoyé chez un ami taita de son père afin d'y apprendre les techniques guerrières. Après six ans d'éducation dans le massif, Rongoma revint au pays accompagné de guerriers taita, aida son père à consolider son pouvoir et lui succéda (Merritt, 1975).

Les Kamba, extrêmement mobiles depuis le 17<sup>e</sup> siècle au moins, vont intensifier leurs contacts commerciaux au début du siècle dernier (cf; Jackson, 1976; Lamphear, 1970). Les migrations d'éléments Kamba au sein du massif taita furent nombreuses (cf. Liszka, 1974 et Présentation) et se poursuivront jusqu'à la fin du siècle. Krapf découvre un vieux Kamba parmi les familles taita installées à Maungu en 1850, New des Kamba "ayant l'air tout à fait chez eux" à Kasigau en 1871, et Hobley une colonie kamba cultivant une portion de vallée au sud de Dawida en 1892. Si on ignore ce qui a motivé ces immigrations, on peut penser que le commerce joue un rôle important puisqu'il est bien attesté dans l'ensemble du massif taita<sup>22</sup>. On sait également que certains Taita accompagnent les caravanes kamba (Nazzaro, 1974). Les Kamba fournissent surtout les Taita en produits manufacturés et en bétail. Ainsi, les "6" de Mbololo disent avoir obtenu leur bétail des Kamba il y a trois ou quatre générations. D'après une légende kamba, les Taita connurent le bétail grâce à des voyageurs kamba qui leur donnèrent les bêtes fatiguées, et c'est pourquoi un Taita offre

---

<sup>20</sup> car celle qu'ils peuvent obtenir dans la région de Susu, par exemple, est considérée de moindre qualité (Merritt, 1975). L'ocre rouge était particulièrement utilisée lors des cérémonies d'initiation et de mariage et apparaît comme un symbole de fécondité. Elle est d'ailleurs donnée en nourriture aux femmes enceintes.

<sup>21</sup> certains informateurs précisent que des "3", chassés par Walo - il y a donc 7 générations environ - se seraient établis à Mbaramgondi (limite de Mrughua) avant de partir vers Rombo.

<sup>22</sup> un informateur de Mrughua affirme également que les Kamba, en proie aux razzia maasai, trouvaient refuge avec leur bétail dans le massif taita.

toujours du lait au kamba qui lui demande de l'eau (Sawe, 1975).

Taveta est une petite oasis forestière située dans la plaine à mi-chemin du Kilimanjaro et des Mts Pare du nord, et elle ne fut peuplée qu'à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (Frontera, 1978). Elle apparaît comme un véritable *melting-pot* dont la vocation commerciale s'est affirmée très nettement avec le développement du commerce caravanier. A Taveta, le clan Ndighiri doit son existence à des émigrants du massif Taita arrivés il y a sept ou huit générations et les migrations ultérieures de groupes taita, chassés par une famine ou une mésentente, furent nombreuses<sup>23</sup>. Taveta devient un grand marché où circulent l'ensemble des produits régionaux et, plus encore, c'est un havre de paix en cette période troublée de la fin du siècle<sup>24</sup>. Au moment de la famine de 1884 par exemple, Johnston (1886) voit un grand nombre de Dawida affluer vers Taveta, cherchant à échanger de la viande chassée à proximité contre des produits végétaux. Le commerce avec Taveta s'effectue régulièrement et les Taita s'y procurent en particulier l'emblème rituel du grade d'Aïnesse le plus élevé<sup>25</sup>. Qu'un objet rituel d'une telle importance provienne de l'extérieur est un fait étonnant qui semble confirmer le caractère harmonieux des relations Taveta-Taita dont témoignent tous les informateurs.

Les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles se caractérisent donc par une grande mobilité des hommes et, avec eux, des produits agricoles et du bétail, des matières premières telles que l'ocre rouge, des produits manufacturés indigènes ou importés sur le continent, des objets rituels et des compétences qui les accompagnent. Les témoignages oraux ou écrits restent malheureusement trop peu nombreux pour le massif Taita mais on peut également concevoir la circulation de cultigènes ou plantes sauvages utiles, ainsi que de savoir-faire ou de principes d'organisation sociale<sup>26</sup>.

---

<sup>23</sup> cf. Hollis, 1901; Liszka, 1974; Holmes, 1972.

<sup>24</sup> Johnston (1886) remarque en 1883 qu'on y parle une vingtaine de langues et New (1971), quelques années plus tôt, y découvrait Swahili, Mijikenda, Taita, Maasai iloikop, Kamba, Kahe, Arusha, Chaga et même Gogo du centre de l'actuelle Tanzanie.

<sup>25</sup> il s'agit d'une "cloche" (mma ŋg a) qui permet à un Aîné de faire venir à lui n'importe quel membre de son lignage "égaré" en un pays lointain (c'est à dire extérieur au "pays").

<sup>26</sup> un informateur affirme par exemple que la plante insecticide k i n u k a (*Tagetes minuta*) fut rapportée du massif Pare. En ce qui concerne les principes d'organisation sociale, on sait par exemple que le système d'âge des Maasai fut introduit à Taveta au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Fosbrooke, 1956).

## Coutumes de paix

Deux coutumes fréquemment observées au siècle dernier témoignent de cette intégration régionale et la symbolisent. La première est un simple signe de paix: on se présente à l'étranger la main pleine d'une herbe bien verte, ou encore on agite des branches aux feuilles vertes, comme les Européens le feraient avec un drapeau blanc<sup>27</sup>. L'utilisation de verdure semble vouloir rappeler la fertilité, si intimement liée à la paix, mais peut-être aussi à la communauté de terroir, dans l'idée admise par tous que la végétation est un bien commun. La seconde coutume, mieux connue et plus répandue, fonde sa signification sur la communauté de substance. Il s'agit du pacte de sang que nous avons déjà décrit pour les Taita, mettant en évidence le rôle qu'il joue dans la formation des "pays" et dans la cohésion des différents "pays", c'est à dire finalement dans la formation d'une unité "Dawida" et "Taita" (cf. Présentation, II). Comme en témoigne l'étude de Tegnaeus (1952), le pacte existe au XIXe siècle sous une forme très semblable parmi toutes les populations de la région, et certaines en proposent même d'intéressantes élaborations. Dans les chefferies chaga, le pacte de sang associe deux provinces ou deux clans mais n'est autorisé qu'entre chefs. Il peut être précédé par la cérémonie *kitsonu* : les chefs échangent une bague en peau que l'on découpe sur le front d'une chèvre sacrifiée, et les deux protagonistes ont auparavant craché sur le front sanglant de l'animal, y mélangeant ainsi leur salive. Après l'échange de sang suit un échange de vêtement puis un échange de lait que chacun crache dans la bouche de son partenaire. Lors d'un pacte entre deux provinces, le sang d'un agneau est aspergé sur les deux groupes et on peut aussi boire le sang d'une circoncision et d'une excision, mélangé à de la bière. Les pactes de sang entre clans sont précédés d'un "pacte de lait" entre les membres du même clan, une femme du clan ajoutant alors son propre lait à du lait de vache qui sera bu par tous ses parents. Le "pacte de lait" se retrouve ailleurs (cf. Première partie, II) et en particulier chez les Maasai, lorsque deux sections établissent un pacte par l'intermédiaire de deux femmes:

---

<sup>27</sup> les témoignages sont nombreux, ainsi Krapf (1968), New (1971), Thomson (1968), Lugard (1893) et Fosbrooke (1956).

celles-ci échangent leur sang après avoir échangé leur bébé et leur avoir donné le sein. Sans doute les Maasai ont-ils emprunté la coutume du pacte de sang car celle-ci est généralement absente chez les peuples de langues nilotiques et, plus généralement peut-être, chez tous les non-Bantous<sup>28</sup>. Si emprunt il y a, on y découvre une belle preuve de l'intégration progressive de l'ensemble des peuples dans un réseau d'échange régional. Par définition, ce pacte d'alliance s'effectue avec des étrangers et l'univers de l'altérité est sans limite. C'est ainsi qu'explorateurs ou missionnaires furent partout sollicités, et Tegnaeus indique à ce propos qu'ils concluent très souvent les pactes par l'intermédiaire de leur guide<sup>29</sup>. On établit un pacte fondé sur une communauté de substance avec ceux qui ne partagent pas notre substance au préalable, c'est à dire hors du cercle de la parenté (hors du "pays" dans le cas taita). Le pacte externe apparaît comme un développement logique du pacte interne, une logique structurelle plutôt qu'historique.

## C) Les conflits au XIXe siècle

En désaccord apparent avec cette image d'un vaste réseau d'échanges pacifiques, les témoignages offrent l'image cauchemardesque d'une "guerre de tous contre tous". La coexistence des deux pose une question intéressante à laquelle nous tâcherons de répondre, mais il faut tout d'abord s'interroger sur la nature exacte des conflits et sur leur impact dans la région. Nous analyserons ensuite les effets du commerce des esclaves dans la région en général et sur la population taita en particulier.

---

<sup>28</sup> les Sandawe par exemple l'ont probablement emprunté alors qu'il est bien établi plus au sud chez les Gogo et les Hehe de langue bantoue (Taegnaeus, 1952).

<sup>29</sup> Certains acceptent néanmoins volontiers, ainsi Thomson en 1883 puis Hobley en 1892, et les Taita feront également pacte de sang avec une femme, M. French-Seldom (cf. Tagnaues, 1952).

## L'importance de la razzia chez les Taita

La société taita qui n'a pas encore subi l'impact colonial est une société guerrière. Bien qu'ils ne connaissent pas les classes d'âge (cf. Présentation), les Taita savent néanmoins gérer la guerre. Au sein du clan ou du "pays", les conseils des jeunes hommes forment aussi des régiments, mais tous, hommes mûrs, jeunes mariés et célibataires, participent au combat sous la direction d'un leader, *iŋoni*, accompagné par le porteur de la "médecine de guerre" *ki βeto*. Celle-ci est plantée en terre, à chaque halte et avant de passer à l'attaque, par chacun des groupes de guerriers. Le déroulement des opérations est structuré par rapport à l'organisation en "nombres", chacun d'eux possédant une faculté particulière. Les "6" partent en éclaireurs. Une fois l'ennemi repéré, les "8" feignent l'attaque, l'obligeant à s'exposer. Puis les "4" cherchent à le déborder, permettant aux "10" de s'emparer du bétail. Ces derniers emportent les bêtes le plus rapidement possible en direction des "3", embusqués au cas où l'ennemi tenterait une poursuite. Certaines des interdictions (*ŋgasa*) liées aux "nombres" sont en rapport avec ces fonctions militaires. Ainsi, on ne doit pas toucher un "10" à la cheville car sa vitesse en souffrirait, et les "6" doivent éviter tout contact avec le léopard au risque de se trahir en dérangeant les animaux lorsqu'ils espionnent l'ennemi. On doit cette description à L.T. Smith (1918) mais ce *District Commissioner* n'en fut certainement pas le témoin visuel et on peut donc penser que cette organisation constitue un idéal. Elle s'avère effectivement impossible à réaliser au niveau d'un seul "pays" - qui ne peut contenir des clans de tous "nombres" - et on imagine mal fonctionnement aussi harmonieux au delà de cette unité. Mais il faut savoir que les campagnes de razzia ne s'effectuent jamais sans une consultation entéromantique dont l'interprétation, rappelons-le, est fondée sur les "nombres"<sup>30</sup>. On sait également que plusieurs "pays" s'unissent en ces expéditions, même lorsqu'ils s'agit de répondre avec promptitude aux attaques surprises des Maasai

---

<sup>30</sup> G. Harris (1977) indique rapidement qu'elles peuvent être décidées par un voyant qui donne aussi l'ordre de marche en fonction des "nombres".



sur les enclos de plaine. Le message se transmet rapidement de coteau en coteau, et peu de temps suffit aux guerriers de chacun des "pays" pour se regrouper au pied du massif, par exemple à Tasha (sud de Dawida) ou au "rocher de Gae" (nord-ouest de Kasigau)<sup>31</sup>. Certaines grandes expéditions concernent même l'ensemble des "pays" taita. La guerre apparaît comme la seule activité susceptible de révéler l'intégrité de l'ensemble Taita, intégrité sous-jacente dans le système des "nombres" et le procédé divinatoire. Les luttes intestines sont oubliées au moment du combat contre l'ennemi commun et surgissent à nouveau lors du partage du butin qui s'effectue en général sur le lieu du départ. Comme le remarque New, les querelles sont alors fréquentes et souvent violentes. L'organisation idéale décrite par Smith suppose un partage équitable du butin qui ne pouvait se réaliser effectivement qu'entre "pays" alliés. La fusion réalisée au sein de *k i r e t i*, cet espace que l'on s'approprie le temps d'une expédition en y plantant un *f i y i* amovible<sup>32</sup>, reste nécessairement éphémère. Le retour au sein du massif, rétrécissant le point de vue, offre l'image d'une société fragmentée. Le rassemblement des guerriers a lieu dans le chant et la danse, provoquant une "fureur guerrière" (*mwa r e*). Après quelques problèmes avec les guerriers saghala que "leurs cris effroyables plongent dans un état dément d'excitation", Thomson peut observer la scène suivante: "*At last, one man drew his sword and began prancing about as if getting up the steam to run amuck. As he gyrates about he suddenly stabbed through the tent and almost finished one of my men*". Ces démonstrations spectaculaires de férocité se situent aux frontières de la transe, comme Von der Decken en est le témoin à Kasigau en 1861: tandis que de nombreux guerriers s'élancent cà et là en criant, gesticulent et se jettent sur le sol, un autre, la bouche écumante, se rue sur leur groupe en brandissant son épée et doit être retenu par ses camarades (Thornton, 1865). Les informateurs expliquent que cet état est stimulé par un breuvage toxique<sup>33</sup>, cependant interdit aux

<sup>31</sup> cf. Bostock (1950) et *Political Records, 1909-34, Taita district*, NA Nairobi. Les cris de guerre ou le son d'une corne d'alarme savent se faire entendre par delà les coteaux et rassembler des centaines de guerriers, comme Thomson (1968) en fut le témoin à Bura à la suite de l'incident qu'il provoque.

<sup>32</sup> cf. Première partie (I).

<sup>33</sup> Willoughby (1889) remarque en effet que les guerriers s'"enivrent" pour porter la volonté de se battre à son comble. Un informateur indique différentes variétés d'*Acacia* pour la composition du breuvage (*spp. mellifera, stuhlmanni, tortilis*).

guerriers mariés. Saisi par la fureur, le guerrier lèchera le sang des victimes sur la lame de son épée<sup>34</sup>.

Le guerrier qui a tué devra rester sept jours dans une caverne spéciale (mbaŋga mboi) avant de retrouver sa famille. Il y sera purifié (kuombotjua) par onction de "médecines" apaisantes, mélangées au sang d'un mouton sacrifié par les Aînés du lignage. En passant outre à cette obligation, il risquerait d'engendrer des enfants pris de folie meurtrière. S'il disparaît au combat, on enterrera à sa place la tête d'un mouton et on disposera plus tard le crâne dans le sanctuaire (cf. Présentation). Les guerriers taita partent armés d'un arc et d'une épée à double tranchant (Iufu)<sup>35</sup>. Patterson (1979) remarque à la fin du siècle que les hommes portent ces armes en permanence avec leur trépied, ce qui donne à penser qu'ils se tiennent toujours prêts au combat. La rapidité avec laquelle les guerriers répondent à l'alarme semble corroborer ce fait et offrir une preuve de la fréquence des hostilités au XIXe siècle (cf. plus loin). Certains guerriers portent une coiffe en plumes d'autruche et les leaders sont vêtus d'un manteau en peau de léopard ou de colobe. Comme nous l'avons déjà noté (cf. Première partie, II), les flèches de guerre sont différentes des flèches de chasse, mais leur principale spécificité tient à l'usage de "médecines" qui permettent de toucher l'ennemi lorsqu'on ne peut l'apercevoir, ou qui le paralysent<sup>36</sup>. A l'instar de leur bravoure, les techniques et "médecines" de guerre des Taita sont célèbres. Elles rendent les mousquets des Shambaa inefficaces et ces derniers attribuent aux Taita le pouvoir de guérir les plus affreuses blessures (New, 1971; Thornton, 1865)<sup>37</sup>. L'assistance militaire que des mercenaires taita apportent à certains chefs pare ou chaga comprend aussi la fourniture de "médecines" (Merritt, 1975).

---

<sup>34</sup> cette transe guerrière n'est certainement pas propre aux Taita et constitue par exemple un trait caractéristique des Maasai. cf. aussi chapitre III)

<sup>35</sup> Selon Merritt (1975), la plupart des guerriers de Mwanda et Mgange possèdent aussi des lances et boucliers capturés aux Maasai, mais ce fait ne m'a pas été confirmé.

<sup>36</sup> il s'agit de k i t u r e (cf. Première partie, II, et chapitre III).

<sup>37</sup> un informateur taita m'explique cependant que les Taita furent une fois vaincus par les Shambaa car ceux-ci avaient plongé la brousse dans l'obscurité la plus totale. Les Taita reconnaissent en fait aux Shambaa des pouvoirs "magiques" équivalents, sinon supérieurs aux leurs (cf. plus loin).

Les combats font en quelque sorte fonction de seconde partie initiatique<sup>38</sup> et constituent un préalable au mariage, donnant aux jeunes célibataires la possibilité d'obtenir le bétail nécessaire aux paiements matrimoniaux<sup>39</sup>. Si l'objectif principal est en effet de rapporter du bétail, les guerriers capturent également jeunes femmes et enfants, les premières prises comme épouses et les derniers adoptés dans le lignage. Ces captifs intégrés (*βa zumba*) peuvent conserver leur nom d'origine, mais on donne toujours aux filles le nom de *mkaβa nika* ("femme des gens de la plaine") et aux garçons celui de *mbud'a* (de *βud'a*, "guerre"). Merritt (1975) indique aussi que les captifs des Saghala portent une parure distinctive et un informateur de Bura affirme que l'on peut encore rencontrer nombre de Dawida arrivés dans le massif comme captifs maasai, un fait avéré à Mgange<sup>40</sup>. L'enfant adopté possède les mêmes droits que les fils naturels, mais un informateur précise qu'il est parfois chassé à la mort du père. Un autre explique que les fils des captives prises comme épouses étaient tués à la naissance, de peur qu'ils ne se vengent une fois adultes. Bien qu'égaux *de jure*, les captifs intégrés échappent difficilement à leur origine comme le rappelle l'histoire tragique du *s e s o* de la femme maasai à Mgange (cf. Présentation, III).

Ces éléments sur lesquels nous nous sommes arrêtés plus longuement font penser que la guerre constituait une activité capitale, tant au niveau du destin individuel que du mode de subsistance collectif, un fait confirmé par la chronologie des événements guerriers:

- début XIXe: Le chef chaga Rongoma consolide son pouvoir à Kilema en s'appuyant sur des mercenaires taita (Stahl, 1964).
- 1849-51 : Les porteurs kamba et rabai veulent éviter Taita. La caravane de Krapf, en effet, est attaquée un peu au sud de la rivière Tsavo-Galana (Krapf, 1968).

---

<sup>38</sup> pour les garçons, l'initiation (*mwa r i*) est une cérémonie brève et dépourvue d'épreuves physiques (Mwangombe, 1950; Harris, 1955), les jeunes garçons ayant été circoncis auparavant. Les informateurs aiment à préciser que les blessés pouvaient crier à l'aide en appelant leur père, mais étaient abandonnés sur le champ de bataille s'ils appelaient leur mère.

<sup>39</sup> cf. le conte des deux frères dans la première partie (II).

<sup>40</sup> Le père d'un informateur fut par exemple ramené à la suite d'une razzia en pays chaga par un homme qui n'avait pu avoir d'enfants mâles.

- 1854 : Les Taita font de nombreuses victimes en attaquant une caravane kamba et font une razzia chez les Duruma (Krapf, 1968).
- vers 1860(?) : Des Taita pillent Vuga, la capitale du royaume shambaa (Thornton, 1865).
- Fin des années 1860 : Semboja fait appel à des mercenaires taita, par l'intermédiaire du chef pare Mashombo, pour détrôner Shekulwavu (Feierman, 1974). En 1871, les Taita montreront à New un troupeau capturé en Usambara à la suite de cette expédition (New, 1971).
- 1871 : Razzia dans les Mts Usambara par des guerriers de Bura et de Saghala. Des bandes de guerriers taita ont épuisé tous les points d'eau dans la plaine entre Taita et les Mts Pare. Les Taita sont venus en ennemis chez les Duruma. Mandara, chef de Moshi (centre du Kilimanjaro), craint une attaque des Taita (New, 1971).
- décennie 1870 : Semboja fait de nouveau appel aux Taita pour contrôler les Bondei (Est des Mts Usambara)(Feierman, 1974). Le chef pare Mashombo fait appel aux Taita pour consolider son pouvoir (Kimambo, 1969). En 1871, les Pare disent redouter terriblement les Taita (New, 1971)
- 1883-84 : Attaque d'une caravane kamba (20 kamba tués et 226 têtes de bétail dérobées) et razzia chez les Duruma (Merritt, 1975).
- 1886-87 : Mbogoli, de Bura, rassemble 1500 guerriers pour attaquer Ugweno (Pare du nord)(Willoughby, 1889), mais ils rentrent bredouilles de cette expédition. Une autre fois, les guerriers saghala se font battre dans les Mts Pare, perdant 3 hommes. Les Dawida perdent 12 hommes pour un maigre butin lors d'une razzia sur Uru (Centre Kilimanjaro) (Merritt, 1975).
- 1893 : 55 Taita sont tués ou faits prisonniers lors d'une razzia sur Rombo (est du Kilimanjaro) (Merritt, 1975).
- 1894 : les Dawida de Mbololo font une razzia couronnée de succès sur Ugweno mais les Européens interviennent pour que bétail et captifs soient rendus (Merritt, 1974).
- 1896 : les Dawida d'Irizi (nord) font une razzia au Tanganyika (où ?) et prennent de nombreux captifs (intervention brutale de l'armée coloniale).

Observateurs puis ethnographes ne manquent jamais d'insister sur cette propension à la razzia, et nous n'avons cité que les témoignages les plus précis et les plus fiables. Seuls les Maasai attaquent le massif (principalement Kasigau et l'ouest de Dawida) mais les Taita prétendent n'avoir jamais eu beaucoup à craindre de ces razzias toujours limitées aux enclos de plaine (cf. Première partie, II). Les Kamba attaquèrent Saghala et Mbololo durant la grande famine de 1883-84, certainement en réponse aux attaques taita subies à la même époque par leur caravanes. Le missionnaire A. Wray, qui vécut dans le massif à cette époque, définit les Taita comme "une sauvage tribu de voleurs", "de grands pillards...dont la plupart du bétail a été dérobé aux tribus voisines" (Merritt, 1975), un fait confirmé pour certains clans de Bura et de Kaya au sud de Dawida (Liszka, 1974). En 1892, Hobley (1895) découvre la mauvaise réputation des Dawida de l'ouest (Mwanda, Mgange), "une tribu de maraudeurs" lui dit-on au sein même du massif. Cependant, l'agressivité taita paraît s'appuyer sur des enjeux qui dépassent le cadre local. On remarque en effet que la plupart des razzias s'effectuent en direction des Mts Usambara, Pare ou Kilimanjaro, à l'initiative de chefs locaux ou du moins avec leur assentiment. Dans ces trois massifs, les Taita se louèrent maintes fois comme mercenaires en échange du butin recueilli, même si le résultat ne fut pas toujours à la hauteur des espérances<sup>41</sup>. Il convient donc de replacer cette agressivité taita dans le contexte régional. L'historiographie fait émerger deux phénomènes importants au XIXe siècle. D'une part, une montée de l'instabilité politique dans les Mts Usambara, Pare et Kilimanjaro, à mesure que se développent les liens avec la côte. D'autre part, une présence agressive des Maasai dans toute la région jusqu'à la fin du siècle.

## **Instabilité politique au sud et à l'ouest**

Lors de son passage au Kilimanjaro en 1884, Thomson (1968) fait remarquer que le pays chaga se divise en une multitude de petits états qui "sont sans

---

<sup>41</sup> les échecs de la fin du siècle sont imputés au fait que les plans furent éventés, ou à des trahisons.



cesse en guerre les uns avec les autres, ...n'ont absolument aucun commerce...[et]...se battent comme des bouledogues". Mais le fait n'est pas nouveau puisque Rebmann, 35 ans plus tôt, captivé par la luxuriance du paysage et le bien-être des populations, note cependant l'existence malheureuse de guerres intestines entre les chefs chaga. Durant le XIXe siècle, en effet, vont émerger de puissantes figures qui centraliseront les petites unités en de vastes chefferies: Orombo au début du siècle, Mandara de Moshi à partir de 1860, Sina de Kibosho dans les décennies 1870 et 1880. Une organisation militaire efficace, fondée sur un système de classes d'âge certainement emprunté aux Maasai<sup>42</sup>, permet d'étendre peu à peu les frontières de la chefferie en soumettant les petits chefs. Entre ces puissances grandissantes se développent parfois de sanglantes rivalités, ainsi de façon durable entre Machame et Kibosho<sup>43</sup>. Ces chefs s'appuient largement sur des forces extérieures (principalement Arusha, Maasai et Taita) pour razzier leurs voisins plus faibles. C'est ainsi que les chefferies de Wunjo durent construire un réseau de tunnels sous-terrains pour se protéger des exactions du chef Mandara de Moshi. Ces chefs s'appuieront également sur les commerçants swahili auxquels sont vendus les captifs, puis sur les Européens (Stahl, 1964). Les razzias font la richesse d'une chefferie au détriment des autres et souvent au prix de nombreuses pertes. Ainsi, Mandara et ses alliés Maasai<sup>44</sup> emporteront 2000 têtes de bétail au terme d'une razzia sur Useri en 1884 et, la même année, réduiront Kirua à la famine en coupant tous les bananiers<sup>45</sup>. Une autre fois, la razzia contre Useri est un tel échec que Mandara choisira d'avancer la période de circoncision afin de fournir une nouvelle classe de guerriers à son armée défaite (Fosbrooke, 1956). Dans un tel contexte, les rapports avec les caravanes swahili sont parfois difficiles. Thomson apprendra par exemple que 30 Chaga d'Useri viennent d'être égorgés en représailles d'une blessure infligée à un porteur.

Le chef Mandara s'attaquera également à l'Ugweno, qui ne se trouve qu'à

---

<sup>42</sup> cf. Fosbrooke (1956).

<sup>43</sup> ce qui explique les dires de notre informateur taita selon lesquels les Chaga de Machame et de Kibosho "ne se comprennent pas" (linguistiquement veut-il dire).

<sup>44</sup> Willoughby (1889) indique trois ans plus tard que le chef d'Useri se prépare à recevoir une attaque maasai et on peut penser que celle-ci est commanditée.

<sup>45</sup> cf. Thomson, 1968. L'action fut peut-être menée avec la complicité des Dawida, un informateur saghala m'expliquant que les Dawida s'en furent razzier la chefferie de Kirua.

une cinquantaine de kilomètres de Moshi, "jusqu'à épuisement de la richesse pare" rapporte Kimambo (1969). Le phénomène d'émergence de grands chefs commerçants appuyant leur pouvoir sur la maîtrise militaire déstabilise aussi les Mts Pare - nous l'avons vu avec l'exemple de Mashombo (cf. plus haut). Mais c'est en Usambara que les bouleversements sont les plus brutaux. Ce processus débute chez les Zigula, au sud de la rivière Ruvu, dans les années 1830. Au milieu du siècle, le roi shambaa Kimweri ya Nyumbai conserve le contrôle politique du massif, mais son armée possède moins de fusils que de nombreux chefs zigula installés dans la plaine<sup>46</sup>. Ses moyens de combat restent traditionnels, puisqu'il cherche encore à affaiblir ses ennemis en provoquant la sécheresse par un contrôle rituel de la pluie. Krapf remarquera en 1852 qu'éléphants et buffles ont remplacé les hommes dans la région de Tongwe (au sud-est du massif) du fait des razzias zigula. L'un des fils de Kimweri, Semboja, saisissant l'opportunité offerte par le développement du commerce, s'installe dans la plaine à Mazinde et développe son pouvoir jusqu'à renverser le successeur de son père à la fin des années 1860. Il établit des points d'appui au pied des Mts pare du sud avec le chef pare Mashombo à Kisiwani et avec les Maasai à Hedaru, place des chefs commerçants Yao ou zigula à la tête de certains districts, intéresse les Kamba à ses affaires, emploie chasseurs et mercenaires maasai, zigula, ngindo ou taita pour développer son commerce de l'ivoire et des esclaves. L'insécurité atteint son paroxysme dans les décennies 1870 et 1880. On se souvient encore de cette époque sous les noms de *pato* ("rapacité") dans le massif Usambara et de *kibonda* dans les Mts Pare. Alors que les plus forts vendent les plus faibles, que les kidnappeurs rôdent partout, les villageois des montagnes pare tentent en vain de réagir contre les agents de Semboja. L'empire commercial de Semboja et de ses alliés s'écroule enfin quand les Allemands plantent leur drapeau à Mazinde en 1890 et pendent son fils devenu roi, un mois après la mort de Semboja, en 1895 (Feierman, 1974). Beaucoup plus au nord, le pays kamba - qui ne connaît pourtant pas de centralisation politique - n'échappe pas non plus aux déchirements internes<sup>47</sup>.

---

<sup>46</sup> certains en possèdent jusqu'à 600.

<sup>47</sup> cf. Krapf, 1968; Jackson, 1976; Perham & Bull, 1959.

## La menace maasai

Il est difficile d'y voir clair en ce qui concerne les groupes de langue maa ayant habité la région au XIXe siècle, du fait d'un manque de précision dans l'identification des peuples et d'une confusion dans l'usage des ethnonymes. Ces groupes furent de tous temps répartis en différentes sections (*il-oshon*). Les sections pratiquant un mode de vie pastoral et transhumant se reconnaissent tous comme *il-maasai*, mais d'autres groupes mènent une vie plus sédentaire, combinant le pastoralisme avec certaines formes d'agriculture, comme les Arusha (*il-arusha*) installés sur les pentes du Mt Meru. Les pratiques agricoles ou la consommation importante d'aliments végétaux chez certains font l'objet d'un mépris de la part des autres. Ces Maasai "dénaturés" sont alors désignés comme *il-oikop* ou *i-lumpwa*. Pour compliquer l'affaire, le terme bantou *wakwavi* - que l'on trouve abondamment dans les témoignages du siècle passé - semble désigner tantôt l'ensemble des Maasai, tantôt les groupes "Il-oikop" (cf. Mol, 1978; Philippon, 1984). Vers la fin du XVIIIe siècle éclatent des guerres intestines maasai, en conséquence de quoi un groupe "Il-oikop", les *il-oogolola*, est repoussé par les *il-kaputiei* et *il-purko* depuis la région de la rivière Athi vers le sud<sup>48</sup>. Il se disperse ensuite pour s'amalgamer à différents groupes maasai (Baraguyu et Arusha actuels) ou bantous. Ce sont ces Maasai-là qui contribuèrent au peuplement du massif Dawida, du Kilimanjaro ou de Taveta vers le début du XIXe siècle (Hollis, 1901; Fosbrooke, 1956; Philippon, 1984).

Les témoignages d'exactions commises par les Maasai sont légions. En ce qui concerne Taita, nombreux sont les observateurs qui insisteront par exemple sur le caractère de "refuge" ou de "forteresse" des trois massifs<sup>49</sup>. Au milieu du siècle, Rebmann note que Maasai et Wakwavi veulent s'emparer de Kasigao pour faciliter

---

<sup>48</sup> Jackson (1976), notes 50 et 96, d'après une communication personnelle de A. Jacob, historien des Maasai. Ces guerres intestines contribueront à affaiblir les capacités de résistance des Maasai à l'intrusion coloniale.

<sup>49</sup> Krapf, 1968; New, 1971; Hobley, 1895; Gregory, 1896. Si le massif ne paraît pas avoir tellement souffert des razzias maasai, c'est, selon les Dawida, en vertu de leur capacité guerrière plutôt que du caractère de "refuge" du massif.

leurs razzias sur les groupes côtiers et qu'ils sont capables d'annihiler des caravanes swahili d'un millier d'hommes, dont certains armés de mousquets<sup>50</sup>. Krapf observe également le passage de 800 guerriers maasai à l'est des Mts Usambara, avec l'accord du roi Kimweri. Rebmann précise, en 1855, que les Maasai ont remplacé les Wakwavi et qu'ils infestent le pays situé entre la côte et le Kilimanjaro (Krapf, 1968). Durant les décennies 1850-80, les Maasai attaquent les cités côtières à plusieurs reprises et se heurtent, vers le nord, aux "Galla" et aux Somali dont ils empêchent d'ailleurs l'avancée vers le sud. New est témoin d'une razzia des Maasai chez les Duruma au mois de juillet 1871 et apprend qu'ils ont aussi attaqué Taveta. En 1884, les habitants de Taveta demandent à Thomson des "médecines" pour se protéger de ces attaques<sup>51</sup>. Les porteurs menacent de désertir car le bruit court que la caravane est précédée de 2000 (!) guerriers maasai et Thomson doit trouver refuge à Moshi chez le chef Mandara. Non loin de la côte, il avait auparavant traversé deux villages kamba razziés par les Maasai, ainsi qu'un champ de bataille "au sol jonché de crânes" où les Mijikenda n'avaient repoussé l'ennemi qu'au prix de 300 victimes. La plaine de Kahe, au sud du Kilimanjaro, une région pourtant très riche, est inhabitée par crainte des Maasai (Thomson, 1968). Trois ans plus tard, Willoughby (1889) constate des exactions maasai en pays rabai et duruma<sup>52</sup>. Comme nous l'avons noté plus haut, le chef de Moshi utilisera les Maasai pour attaquer Useri. Depuis les années 1860, différents groupes sont alliés à Semboja dans sa lutte hégémonique, les nombreuses razzias au sud-est du Kilimanjaro s'effectuant ainsi sous son contrôle (Feierman, 1974). Les razzias se poursuivent au début de les années 1890, principalement dans le pays kamba (région de Mto wa ndei au sud, et sur Nzaui) mais aussi non loin de Mombasa en 1893. Mais les Kamba rendent alors la pareille aux Maasai affaiblis par la famine. L'épidémie de peste bovine de 1891 a pour effet de "calmer leur arrogance", et seule subsiste bientôt de

---

<sup>50</sup> Rebmann fait sans doute référence aux 600 hommes que le sultan de Zanzibar Seyid Said enverra pour combattre les Kwavi en bordure du massif shambaa vers 1845.

<sup>51</sup> l'un des chefs taveta choisi en 1849 sera tué par les Maasai (Hollis, 1901). On sait également que Taveta résiste à une razzia massive des Arusha vers 1884-85 (Holmes, 1972).

<sup>52</sup> Lugard (1893) note que les Giriama vivaient dans la crainte perpétuelle des razzias maasai avant que leur bétail ne disparaisse entièrement.

leurs méfaits une triste réputation<sup>53</sup>.

## Le commerce des esclaves

Le commerce des esclaves sur la côte orientale de l'Afrique, d'abord stimulé par les demandes arabes et françaises (XVIIe et XVIIIe), finira par atteindre les proportions du commerce ouest-africain du XVIe siècle dans les dernières décennies du XIXe siècle. Mais il se concentre davantage au sud, sur la côte du Mozambique et à Kilwa, importante cité côtière. Sur la côte nord, il s'accroît dans la première moitié du XIXe siècle avec le développement des plantations dans les îles de Pemba et Zanzibar, et l'installation du sultan d'Oman dans cette dernière. Le développement agricole des cités côtières de Mombasa et Malindi<sup>54</sup>, devenues gros exportateurs de céréales et de produits à base de coco, est basé sur l'esclavage. Comme le font remarquer Kjekshus et Koponen, beaucoup d'esclaves sont employés au niveau domestique (maison, jardin), et peu quittent en définitive le continent. Cette expansion atteint son apogée dans les années 1860 puis baissera régulièrement, avec un sursaut en 1884-90, jusqu'à l'application efficace des lois britanniques interdisant ce commerce<sup>55</sup>. Cooper (1977) indique cependant que plus des trois quarts des esclaves arrivant à Zanzibar proviennent de Kilwa où ils furent acheminés depuis la région du lac Nyasa et le nord du Mozambique. En particulier, on ne trouve presque pas d'esclaves d'origine

---

<sup>53</sup> Lugard, 1893; Hobley, 1929; Perham & Bull, 1959. Pour Lugard qui traverse le pays kamba en 1890, la vision de "petites bandes s'en allant razzier les Maasai" est en effet quotidienne. Hobley (1895) remarque ensuite, en 1892, que le sentier de guerre maasai longeant la rivière Tsavo est abandonné depuis la construction de la station par les Européens, et un ingénieur chargé d'étudier la voie tombera sur un "vieux" sentier maasai non loin de Saghala (Marsh, 1961).

<sup>54</sup> le développement de la cité de Mombasa vers le fin du XVe siècle est déjà certainement lié au développement du commerce entre la cité et l'intérieur (miel, cire et surtout ivoire) (cf. Alpers, 1975).

<sup>55</sup> la recherche se heurte à des problèmes de quantification. Selon Koponen (1988) le nombre d'esclaves arrivant chaque année à destination sur la côte nord de l'Afrique orientale est d'environ 25.000 à la fin des années 1860, contre quelques milliers seulement au début du XIXe siècle. Après un premier traité limitant le commerce des esclaves en 1822, établi en accord avec le sultan Said Said, l'exportation au-delà du 10ème degré de latitude sud (au sud de la cité de Kilwa) et du second degré de latitude nord (île de Faza) sera frappée d'interdiction en 1847. Puis le trafic est interdit sur le continent même en 1876 et l'esclavage sera définitivement aboli en 1897.

mijikenda ou des tribus avoisinantes avant la fin des années 1880, lorsque les famines qui ravagent l'intérieur alimentent alors le trafic. A cette période seulement, des esclaves chaga, shambaa, taita, maasai, kamba ou kikuyu arrivent de l'intérieur avec les caravanes.

Les témoignages concernant les Taita montrent à la fois qu'ils ont peu participé au commerce et qu'ils en ont peu souffert. Les traditions taita ne mentionnent pas d'autres menaces sur le massif que celle des Maasai, et les "chasseurs d'esclaves" ne sont cités qu'une seule fois comme raison d'être des *fiyi*. Par ailleurs, les témoignages de l'existence d'esclaves taita sont rares<sup>56</sup>. Nous savons cependant, grâce au missionnaire A. Wray, que les Kamba attaquèrent les Saghala épuisés par la terrible famine de 1884-85: "Ils chassèrent les Saghala comme s'ils étaient des bêtes et rassemblèrent les produits de leurs razzias nocturnes à la base du massif". Wray rapporte également que les Taita vendent alors leurs enfants comme esclaves, avec l'espoir de les récupérer par la suite (Merritt, 1974). Un informateur explique aussi que les Dawida allèrent dans le pays kamba ou chaga pour échanger leurs enfants et donner leurs filles en mariage contre de la nourriture plutôt que les voir mourir de faim à la maison. La vente ou la mise en gage de parents dans les temps difficiles est aussi largement attestée chez les Kamba et les Pare (Jackson, 1976; Feierman, 1974).

Le missionnaire Ch. New (1871), qui parcourt la région dans les années 1870, considère alors la famine et la guerre comme les deux moteurs du commerce des esclaves. Mais tout en constatant l'existence de l'esclavage, il fait remarquer que "la condition de l'esclave ne paraît pas pire que celle de l'homme libre". Le missionnaire semble faire l'amalgame entre captifs intégrés au lignage du guerrier victorieux et captifs vendus comme esclaves, c'est à dire entre l'individu auquel on donne une nouvelle parenté et l'individu que l'on détache définitivement de toute parenté. Mais on peut difficilement l'en blâmer, car chaque fois qu'il existe une forme de dépendance

---

<sup>56</sup> Fitzgerald (1898), à la fin du siècle, remarque la présence d'esclaves taita chez les "Watiku", Bajun du nord de la côte, habitant les îles de Pate et Faza. Ces Taita, nous dit-il, ne peuvent se souvenir quand ni de quelle manière ils sont arrivés là.

traditionnelle<sup>57</sup>, le terme sert également à désigner l'esclave emporté sur la côte comme vulgaire marchandise. Le commerce reste néanmoins considérable dans la région. Témoin de guerres entre les différentes chefferies chaga, Rebmann remarque déjà, en 1848, que les chefs victorieux vendent leurs prisonniers. Le trafic connaît son apogée durant les règnes de Mandara à Moshi et de Sina à Kibosho dans les décennies 1860 à 1880 (Stahl, 1964). La plupart des témoignages sur l'existence de caravanes acheminant des esclaves concernent d'ailleurs le Kilimanjaro<sup>58</sup>. On sait aussi que Taveta, où l'esclave s'échange contre un mousquet en 1871, fait fonction de plaque tournante<sup>59</sup>. A la même époque, les petites cités commerçantes situées au pied des massifs Usambara et Pare, sous le contrôle de Semboja, alimentent également le trafic de façon substantielle (cf. plus haut). Il semble que les Kamba se soient également reconvertis dans la chasse aux esclaves durant les deux dernières décennies, en particulier vers le Mt Kenya et dans les plaines maasai (cf. Thomson, 1968; Muriuki, 1974). Neumann (1898) rapporte par exemple une razzia sur un village de chasseurs Waata vers 1895.

Il existe donc un marché important au XIXe siècle, mais son réseau reste surtout interne, ancré en un petit nombre de lieux jusque dans les années 1880 qui voient le commerce s'étendre et augmenter en volume. Si le trafic est lié à l'internationalisation du marché et au développement commercial de la côte, il l'est tout autant aux antagonismes régionaux. Les chefs africains de l'intérieur jouent un rôle fondamental dans la stimulation du marché qu'ils utilisent habilement pour renforcer leur puissance militaire et se constituer une richesse. En ce qui concerne les Taita, la vente d'esclaves apparaît comme un phénomène largement conjoncturel et souvent comme un stratagème de survie. On peut penser que le relatif isolement du massif et le caractère diffus de l'autorité ont contribué à prévenir l'émergence de pouvoirs militaro-commerciaux, ainsi qu'une participation active au trafic.

---

<sup>57</sup> mz umb a taita (cf. plus haut), individu attaché à la cours du roi shambaa, jeune homme pauvre cherchant appui auprès d'un riche Aîné pour son mariage chez les Pare; dans ce dernier cas, la relation cesse dès le remboursement de la dette (Feierman, 1974).

<sup>58</sup> ainsi Thomson en 1884, Willoughby en 1887 puis Hobley en 1892 (Thomson ,1968; Willoughby ,1889; Hobley,1929).

<sup>59</sup>cf. New (1971). Holmes indique que les fusils affluaient déjà dans les années 1860 (Holmes, 1972).

## La guerre et l'échange

Merritt veut expliquer l'inclination des Taita pour la razzia de la manière suivante: "Du fait de leur localisation, les Taita ne purent développer de liens commerciaux extensifs avec l'extérieur. Afin de surmonter ce handicap, et pour satisfaire leurs besoins, ils eurent recours à la razzia" (Merritt, 1975, p.138). Cette affirmation suppose que l'hostilité taita à l'égard des voisins dépasse les rapports de coopération, une hypothèse que soutient Merritt (p.148) mais qui n'est pas confirmée par notre analyse des sources. Pour comprendre cette coexistence, paradoxale à première vue, de l'échange pacifique et de la guerre, il faut avoir reconnu deux faits essentiels.

En premier lieu, les rapports ne s'effectuent pas sur une base "ethnique", c'est à dire d'ethnie à ethnie. Ils intéressent les unités discrètes d'une ethnie, prises au sein d'un même ensemble ou au sein d'ensembles eux-mêmes discrets. On ne doit donc pas se laisser tromper par les étiquettes "ethniques" utilisées pour décrire ces rapports. D'une part les observateurs avaient à l'époque un point de vue trop global et une vision trop simpliste des sociétés africaines qu'ils découvraient pour donner un caractère précis à leurs observations. D'autre part, le discours indigène s'élabore à partir des réalités du moment, qui ne sont pas forcément celles d'hier, et le discours "ethnique", plus englobant, masque l'imprécision inévitable de la mémoire. On a pu remarquer que les alliances établies par les chefs commerçants, tels Semboja ou Mandara, étaient très largement trans-ethniques. Pour S. Feierman (1974), "ces personnages anticipent les attitudes du gouvernement colonial en ce qu'ils brisent les fidélités ethniques et intensifient la communication régionale". Pour ma part, je considérerais que ces fidélités ethniques n'ont jamais existé, même si la centralisation politique du royaume shambaa peut le faire croire, ou plutôt qu'elles coexistaient avec les fidélités inter-ethniques.

En second lieu, il faut comprendre la guerre traditionnelle non comme inverse ou opposée à l'échange, mais comme prolongement de celui-ci. Un mythe



mijikenda, recueilli par Rebmann au milieu du siècle dernier, reflète à merveille ce caractère imbriqué de l'échange et de la guerre: Galla, Kamba et Kwavi sont frères. A l'issue d'une razzia effectuée par l'aîné, Galla, les deux autres frères demandent une part que Galla leur refuse. Il se fait alors dérober son butin par Kwavi qui, lui-même, se fait ensuite voler par Kamba et c'est ainsi que naît une inimitié mortelle entre les trois frères (Krapf, 1968). Le choix des identités ethniques s'explique par leur responsabilité évidente dans l'insécurité qui régnait en bordure de la côte et dont les Mijikenda eurent à souffrir au milieu du siècle dernier. En ce sens, ils sont bien "frères", mais le mythe révèle surtout cet état de "guerre de tous contre tous" au sein d'une *fraternité*, c'est à dire d'un ensemble d'éléments discrets liés par l'échange et la coopération. Le mythe apparaît en définitive comme une allégorie de la situation régionale dans la première moitié du XIXe siècle. Une multitude de groupes objectivement très différents sont cependant unis les uns aux autres, mais cette "fraternité" dégénère bientôt, un processus de fission qui rappelle le discours légendaire sur les relations Dawida-Maasai (cf. Première partie, II). La présence des Maasai dans la région depuis le XVIIIe siècle a sans doute favorisé la "militarisation" des populations sédentaires, et l'emprunt du système de classes d'âge maasai par certains en est un signe. La guerre a donc pu se développer comme substitut ou prolongement de l'échange. Dans notre cas, les conflits Dawida-Maasai sont clairement conçus comme un "mode de résolution d'une crise intervenue dans le déroulement de transactions pacifiques", c'est à dire comme phase nécessaire d'une alternance (Descola & Izard, 1991). A partir des années 1860, la guerre tend à changer de nature puisqu'elle devient, pour certains groupes, une spécialisation s'appuyant en particulier sur une technologie plus efficace<sup>60</sup>. La capacité militaire devient elle-même objet d'échange, et la guerre l'unique moyen d'acquisition des richesses. Traditionnellement, la capture d'individus ne constitue qu'un épiphénomène du vol de bétail, éventuellement une preuve de valeur guerrière, contribuant à l'extension du lignage aux côtés de l'alliance matrimoniale. Elle devient à cette période un moyen d'enrichissement direct et le principal objectif des razzias. Les Taita restent cependant

---

<sup>60</sup> il faut rappeler que les fusils constituent 1/3 des importations zanzibarites en 1880 (Koponen, 1988).

marginiaux par rapport à cette tendance. Si certains clans agissent en mercenaires, le but principal des razzias reste l'obtention de bétail et les captifs sont rarement vendus comme esclaves<sup>61</sup>. De surcroît, le mode de combat reste traditionnel, voulant ignorer le fusil et conserver jusqu'à la fin ses aspects rituels (*kiβeto*, usages de "médecines").

---

<sup>61</sup>ainsi, deux enfants pare et un enfant maasai seront offerts en cadeau à la mission catholique de Bura en 1894 (Merritt, 1975) alors que des caravanes d'esclaves circulent encore au début des années 1890 (cf. Lugard, 1893 et Hobley, 1929).

## **D) La crise des années 1880**

Le cadre régional étant tracé, il nous faut maintenant rapprocher la perspective pour étudier la situation particulière du massif Taita, et interroger la thèse de Kjekshus (1977) selon laquelle les sociétés est-africaines du XIXe siècle exerçaient un contrôle efficace sur leur milieu. Une investigation locale paraît mieux à même d'aborder une telle problématique si ce n'est que les sources paraissent s'appauvrir à mesure que le champ géographique se rétrécit<sup>1</sup>. La spécificité locale est cependant un phénomène qu'on ne peut ignorer dans une région aussi hétérogène. Krapf (1968), Thomson (1968) et Willoughby (1889) s'étonneront par exemple de l'intensité des contrastes climatiques dans la plaine séparant le massif taita de la côte, et ceci met en garde contre tout désir de généralisation à partir d'événements localisés. Si les témoignages sont peu nombreux, ils suffisent toutefois à démontrer l'existence d'une crise écologique à la fin du siècle.

### **1848-1883**

Les récits des missionnaires Krapf et Rebmann abordant le massif Taita au milieu du siècle offrent plutôt l'image d'une campagne riante. En avril 1848 - à la saison des pluies il est vrai - Rebmann comparera le massif Dawida au Jura, remarquant que "montagnes, collines et vallons sont recouverts d'une végétation des plus luxuriantes". Ils aperçoivent des champs de maïs et de légumineuses, des plantations de bananiers et de cannes à sucre, des petits troupeaux de bovins sur de riches pâturages, et déplorent qu'une telle exubérance végétale reste sous-exploitée (Krapf, 1968). Rebmann, cependant, note dans son journal deux faits montrant qu'il n'en va pas toujours ainsi: à Bura, Maina lui demande s'il peut construire un puits et un habitant de Kasigau veut savoir si la bible peut prédire la pluie (Merritt, 1975).

---

<sup>1</sup> mais l'abondance des témoignages au plan d'une entité géographique telle que l'actuelle Tanzanie est trompeuse puisqu'elle masque les trop nombreuses lacunes au plan local.

La sécheresse reste une menace permanente. On sait aujourd'hui que le manque de pluie touche la région à intervalles réguliers, mais il n'existe aucun témoignage de sécheresse sur le massif Taita avant la visite de Von der Decken en 1861. Celui-ci trouve alors Bura en grande difficulté mais remarque également qu'il est tombé d'abondantes averses sur Saghala. La mémoire taita, toutefois, n'a rien retenu de cette époque. Face à des sécheresses localisées, le réseau d'échanges internes au massif devait suffire à éviter la famine, même s'il n'empêchait pas la disette.

Dix ans plus tard, le missionnaire New trouve à Kasigau de vastes champs de maïs, de légumineuses et de Calebasses, et remarque que des plantations de cannes à sucre recouvrent toute la base du massif. Les indigènes lui fournissent une grande variété de produits agricoles<sup>2</sup> mais aussi du lait, du beurre, des poules et des oeufs (New, 1971). Tout semble aller pour le mieux dans le massif Dawida également bien qu'une troupe de guerriers, de retour d'une razzia en Usambara, accusent New d'avoir apporté la sécheresse, sans doute parce que les pluies du mois d'août (Iwaďa) font défaut. Tout comme Krapf et Rebmann avaient admiré la robustesse et la santé des habitants du Kilimanjaro et des Mts Usambara au milieu du siècle<sup>3</sup>, New trouvera les Kasigau en excellente santé, bien que de petite stature et plutôt laids à son goût. Encouragé par J. Christie qui effectue à cette époque des recherches sur le choléra, New découvrira cependant que la maladie a fait de nombreuses victimes à Taita. Partie du pays Maasai à l'ouest, l'épidémie aurait été colportée par les caravanes le long de la vallée Pangani jusqu'en pays Digo, d'où elle serait remontée le long de la côte, puis jusqu'à Kasigau, Saghala et Dawida (Merritt, 1975). On sait que le choléra touche la côte est-africaine à trois reprises au moins au cours du siècle dernier, à partir de grandes pandémies à foyer indien se développant via les ports de la Mer rouge ou la vallée du Nil. Les épidémies font d'énormes ravages en 1836-37, 1858-59 et 1869-70, mais seule cette dernière semble avoir quitté Zanzibar et la côte pour toucher

---

<sup>2</sup> il cite différentes légumineuses, ainsi que maïs, canne à sucre, manioc, patate douce, calebasse, potiron et tabac.

<sup>3</sup> des Shambaa, Krapf indique qu'"excepté quelques désordres cutanés et des rhumatismes, ils ne semblent pas connaître la maladie" (Krapf, 1968).

l'intérieur (Merritt, 1975)<sup>4</sup> .

## La famine de 1884-85

La famine frappe durement le massif Taita en 1884. Au mois de Mars 1883, peu de temps après avoir essuyé de grosses averses à Maungu, J. Thomson pénètre soudain dans les "jardins magnifiques" qui encerclent complètement le massif Saghala. Les champs sont en effet nombreux au pied du massif et les femmes descendent quotidiennement des villages situés en altitude pour les cultiver. Il constate aussi plus haut que "sur le moindre des endroits accessibles de ces flancs balafrés, et partout où cela ruisselle, on cultive bananiers et cannes à sucre", auxquels s'ajoutent manioc et patate douce. Il trouve l'intérieur du massif densément peuplé par les Saghala qui font pâturer de petits troupeaux de bovins dans les herbages d'altitude. Thomson campera ensuite au sud de Dawida, se régaland d'épis de maïs verts "au milieu de très riches jardins". Il s'étonne de l'étendue du déboisement qu'il impute au défrichage et aux besoins en combustible. Le contraste avec la "forêt squelettique" et le "silence de mort" de la région de Taru qu'il traversa la veille explique sans doute ce brin d'emphase<sup>5</sup>, mais la description témoigne en tout cas du bien-être des Taita à cette période. De retour au mois de Mai l'année suivante, après avoir traversé des plaines desséchées au nord du Kilimanjaro puis le sud-ouest du pays kamba en proie à la famine, l'explorateur trouve les Taita affamés au terme d'une terrible sécheresse. Il n'obtient plus que de la canne à sucre, et le missionnaire A. Wray ne peut lui offrir qu'un peu de sel et une tasse de riz (Thomson, 1968). Wray est le principal témoin de cette famine connue sous le nom de *mwaki senge*. Au moment de la visite de Thomson, bétail, chiens et chats ont déjà servi de nourriture, et les Taita s'alimentent de végétaux sauvages ou de moelle de bananier et font bouillir les peaux qui leur

---

<sup>4</sup> Merritt rapporte les recherches de J. Christie publiées en 1876. Il est étonnant que New omette dans son livre les informations concernant l'épidémie dont se servit Christie.

<sup>5</sup> il pleuvra d'ailleurs abondamment sur Taru deux mois plus tard.

servaient de couches<sup>6</sup>. Dès la fin de l'année 1884, la mortalité est importante et les hyènes ne suffisent plus à débarrasser le pays des corps que les survivants n'ont guère la force d'enterrer. Wray regarde s'éloigner 200 familles saghala pour le pays giriana en février 1885 (Merritt, 1975) et de nombreux Dawida de l'ouest fuient vers Taveta et le Kilimanjaro où ils subsistent en chassant un gibier toujours abondant et en troquant leur viande contre des produits végétaux (Johnston, 1886)<sup>7</sup>. Taveta et le Kilimanjaro sont également touchés par la sécheresse mais dans une mesure bien moindre que le massif Taita (Johnston, 1886; Thomson, 1968). L'aide alimentaire que Wray obtient de la *Church Missionary Society* ne suffit pas à alléger la détresse. En outre, l'intérieur du massif Saghala est attaqué à deux reprises par les Kamba aux mois de mars et mai 1885<sup>8</sup> et le missionnaire doit finalement se replier sur la côte, complètement épuisé.

La baisse démographique est difficile à estimer mais elle est importante. Les témoignages font état d'une forte mortalité, d'individus emmenés en esclavage et d'émigrations massives. Environ la moitié de la population de la province incluant Taita aurait péri dans cette famine, une proportion que l'on retrouve dans les témoignages concernant plus particulièrement le massif (Merritt, 1975). Au début de l'année 1887, la *Church Missionary Society* estime la population saghala réduite à 10% de son nombre initial, mais les émigrés commencent alors à réintégrer le massif et cette proportion ne représente donc pas le taux de mortalité. Willoughby qui visite le massif à la fin de l'année 1886 ne trouve à acheter que trois sacs de maïs et quelques patates douces, bien qu'il longe le flanc occidental du massif à travers "une vaste étendue de champs cultivés". Il trouvera davantage de vivres au sud de Dawida (maïs, potiron, bananes, beurre et miel) où il note que "les enfants sont tous gras" et la population importante. La pluie tombe alors en abondance et il traverse des vallons "fertiles" aux "herbes et aux cultures touffues". Les gens de Bura s'intéressent

---

<sup>6</sup> les quelques cocotiers de Kasigau sont abattus pour en dévorer les pousses à la couronne de l'arbre (Hobley, 1895).

<sup>7</sup> l'explorateur ayant aperçu un homme se glisser furtivement dans la brousse aux alentours de Taveta, ses porteurs taita lui expliquent alors qu'il s'agit d'une "hyène-garou" qui subsiste en se nourrissant des reliefs abandonnés par les lions.

<sup>8</sup> les Kamba attaqueront alors également Mbololo, au nord-est du massif Dawida (Merritt, 1975).

d'ailleurs peu à sa présence, s'apprêtant pour une expédition guerrière en Ugweno.

Les Dawida paraissent donc récupérer plus rapidement, alors que les Saghala sont bientôt victimes de nouvelles calamités. Une invasion de criquets ruine la récolte de 1891 puis une épidémie s'installe sur les pentes orientales l'année suivante. Selon Hobley, un "pourcentage considérable" succombe alors, en général très peu de jours après l'apparition des symptômes, et les gens n'osent plus se rendre aux champs. Les Saghala croient que la maladie est arrivée du sud et Hobley pense qu'il s'agit de la "peste ugandaise" dont, à sa connaissance, il n'existait jusqu'alors aucun témoignage pour le Kenya (Hobley, 1895, 1929). 35 ans plus tard, un officier médical indiquera que la peste bubonique, connue par les Dawida sous le nom de *ngababi* ("les ganglions"), est depuis longtemps endémique dans la région de Bura, et on sait qu'elle apparaît çà et là en Afrique orientale durant le XIXe siècle (Koponen, 1988). La rapidité avec laquelle succombent les Saghala tend cependant à montrer que cette maladie leur était inconnue<sup>9</sup>.

A cette période, une épidémie de peste bovine, introduite depuis le Soudan et l'Ethiopie, dévaste l'Afrique orientale<sup>10</sup>. Les témoignages concernant les Maasai au sud du Kilimanjaro, au début de la décennie 1890, sont terrifiants (cf. Kjekshus, 1977), mais l'épidémie semble avoir relativement épargné les Kamba (Perham & Bull, 1959) et le massif Taita. En 1892, Hobley découvre en effet à l'est du massif Dawida "beaucoup de bétail et d'immenses troupeaux de chèvres et de moutons" (Hobley, 1895). Il traverse les vallées des rivières Voi et Mwatate, toutes fertiles et très cultivées. Le fond de la vallée de Bura, couverte par une "vaste bananeraie", lui semble d'une "fertilité exceptionnelle". Les terres situées en contre-bas vers la plaine sont plantées de maïs, tandis que des champs de légumineuses, de patates douces, de maniocs et de cannes à sucre couvrent les flancs du massif. Il s'étonne de l'ingéniosité du système d'irrigation qui semble pallier le manque d'humidité puis, d'un sommet, s'extasia enfin "du nombre de villages qui s'étalent en chapelets dans

---

<sup>9</sup> tandis que le royaume Buhaya, à l'est du Lac Victoria, utilisait des méthodes préventives qui diminuaient considérablement les conséquences de la peste (Koponen, 1988).

<sup>10</sup> Selon Percival (1928), l'épidémie se répand, depuis le lac Rudolf, dans le pays kamba puis le pays Maasai au nord du Kilimanjaro par le biais des razzias.

les coins et recoins des pentes" qu'il domine. Mais Hobley fait aussi remarquer que la base du massif était mise en culture dans une proportion beaucoup plus importante avant la grande famine de 1884-85 (Hobley, 1895). Au début de l'année 1893, le père Mevel, de la mission catholique de Bura fraîchement installée, parcourt la région de Mwanda et témoigne également d'un certain bien-être: les Dawida observent le missionnaire "depuis leurs villages accrochés sur tous les éperons des collines". Les bananeraies ou les champs de millet, de patates douces et de manioc "ne sont interrompus ici et là que pour faire place à d'immenses villages dont le plus petit ne le céderait en rien à celui de Simba Mwene<sup>11</sup>, et ces sortes de villages se comptent par vingtaines dans ces montagnes". Des troupeaux de vaches, moutons et chèvres paissent sur les flancs des pics les plus élevés. Du "gentil petit district de Mwanda", il dit enfin qu'"un grand nombre de Wataita y vivent heureux sous la direction de leur vénérable chef"<sup>12</sup>.

## Estimations démographiques

Ces lignes semblent témoigner de la faculté de récupération des Taita et vont dans le sens des estimations démographiques établies par Krapf et Rebmann, puis Wray, avant la famine. Krapf et Rebmann estiment la population taita à 152.000 au milieu du siècle puis Wray la population de Saghala à 10.000 habitants juste avant la famine de 1884. Les premiers ont aussi dénombré un total de 2000 habitants pour les huit villages de Kasigau, ce qui donne 250 habitants par villages et 5 habitants par case dans le village de "Magwasini" (Makwasinyi) fort de 50 cases. New, cependant, note par la suite que le plus gros village de Kasigau ne comprend qu'une vingtaine de cases<sup>13</sup>. Des recensements effectués en 1948 indiquent que le nombre d'habitants par case se situe en moyenne un peu au dessous de quatre. Divers recensements effectués

---

<sup>11</sup> une cité commerçante fondée par le leader zigula Kisabengo (Feierman, 1974).

<sup>12</sup> cf. "Journal de la Communauté.....sept1892- fév 1893".

<sup>13</sup> Un officier de l'armée britannique semble néanmoins confirmer le chiffre d'une cinquantaine de cases par village pour le massif Dawida en 1898 (cf. Merritt).



durant notre siècle signalent par ailleurs que la population saghala représente 10 à 15% de la population dawida, et la population kasigau, avant qu'elle ne soit massivement déplacée en 1915, environ 12% de la population saghala<sup>14</sup>. Les projections de Rebmann et Krapf pour Saghala (100 villages) et Dawida (500 villages) apparaissent donc fantaisistes, et le chiffre total excessif. On se souviendra cependant que seuls Krapf et Rebmann trouveront le petit massif de Maungu habité par des Taita (Krapf, 1968; Thomson, 1968). Si l'on considère une sage moyenne de 3,5 habitants par case et de 25 cases par villages, alors, la population de Kasigau peut être estimée à 700 habitants, la population saghala à plus de 5000 et la population dawida à plus de 50.000, soit un total d'au moins 55.000 pour l'ensemble du massif. Ceci réduit des deux tiers l'estimation de Krapf et d'une moitié l'estimation de Wray pour Saghala, et ces chiffres peuvent donc être considérés comme des minima. Or ils correspondent au peuplement taita tel qu'il fut estimé une première fois par le *District Officer* Whitehead en 1899 (cf. Mackinder, 1991), puis, avec plus de certitude, vers 1950 alors que le manque de terre devenait un réel problème (cf. II). Même si l'on accepte que les missionnaires aient vu double ou même triple, notre estimation vient appuyer les témoignages d'une densité de population importante dans le massif Taita avant 1884.

## **Les causes de la famine**

Nous ne possédons malheureusement aucune information sur les méthodes de cultures, excepté ce témoignage de Hobley s'étonnant que les Taita plantent tout ensemble et ne nettoient jamais les champs parce qu'ils sont sûrs d'obtenir une bonne récolte si les pluies sont au rendez-vous (Hobley, 1895). Hobley pense qu'il faut exploiter le potentiel agricole du massif, tout comme Rebmann qui, 45 ans plus tôt, déplorait qu'une telle exubérance reste sous-utilisée. Il ne semble pas que le système agricole taita soit particulièrement intensif au XIXe siècle, et sans doute l'était-il

---

<sup>14</sup> cf. *Annual reports Taita district*, 1946 et 1948 et 1957 et *Political Records*, 1910, NA, Nairobi.

moins que les systèmes observés alors dans les Mts Usambara et Kilimanjaro (Kjekshus, 1977). La description du système agro-pastoral contemporain (cf. Deuxième partie, I) reste globalement valable pour le siècle passé: diversité importante des cultigènes et des lieux de culture, culture mixte, conjugaison d'un système permanent basé sur des cultures humides (banane et canne à sucre) et des cultures sèches (patate douce, manioc et cucurbitacées comestibles) avec un système périodique (céréales et légumineuses). Le "maïs" est fréquemment cité parce qu'il arrive largement en tête des produits vendus aux caravanes, mais si tous les observateurs notent l'existence de plantations de "maïs", on ne peut exclure qu'ils aient pu confondre celui-ci avec des céréales africaines traditionnelles remarquées par Wray puis le Père Mevel<sup>15</sup>. Beaucoup notent une prépondérance des cultures permanentes humides, de la banane en particulier, et l'on sait que les systèmes bananiers furent en général moins touchés par la famine que les systèmes céréaliers (cf. Koponen, 1988). Bien que de faible capacité sans doute, le stockage existait<sup>16</sup> et il semble donc raisonnable d'affirmer avec Koponen que le système de production taita, comme tous les systèmes précoloniaux en Afrique orientale, était conçu pour minimiser les risques d'échec plutôt que pour maximiser la production. Il convient de ne pas oublier non plus le rôle de subsistance tenu alors par la chasse et par la razzia. Cette dernière apparaît cependant à double tranchant: les Taita rapportèrent du bétail infecté de leurs guerres en Usambara dans les décennies 1860-70<sup>17</sup>, et ils étaient, eux-mêmes, victimes des razzias maasai.

La rapidité avec laquelle la sécheresse de 1883-84 réduisit les Taita à la famine paraît dès lors étonnante. Comme le fait justement remarquer Koponen, les causes d'une famine constituent un ensemble complexe de paramètres souvent combinés. La famine de 1884-85 est la conséquence directe d'une terrible sécheresse et rien n'indique l'existence de facteurs aggravants. Les Kamba réussissent à emmener de nombreux Taita en esclavage parce que ceux-ci sont devenus trop faibles pour se

---

<sup>15</sup> Dans la décennie 1880, Wray note cependant que les Saghala décrivent neuf états de maturation des céréales et donne l'exemple du maïs, preuve éventuelle de sa prépondérance (Wray, 1894).

<sup>16</sup> cf. *Native customs*, PC/Coast/1/1/379, 1918, NA et New, 1971.

<sup>17</sup> cf. *Political Records, 1909-1934*, NA, Nairobi.

défendre, et le cortège de maladies qui se développe dans le sillage de la malnutrition augmentera la mortalité. A ce moment donc, ni la maladie, ni la guerre ne sont directement responsables de cette fragilité<sup>18</sup>. Peut-être faut-il alors en chercher l'explication dans l'existence d'un lien entre la production de subsistance et le développement du commerce caravanier. Bien qu'on ne puisse évaluer avec précision la fréquence du passage des caravanes par le massif, celle-ci semble considérable dans les décennies 1870-80 (cf. plus haut), et il est vraisemblable que les Taita se "spécialisèrent" peu à peu, tout au long du siècle, dans le ravitaillement des caravanes. Sans doute commencèrent-ils alors à privilégier la culture du maïs, moins résistant à la sécheresse que les céréales traditionnelles, et Thomson indique en 1883 que les Taita sont "des planteurs de calebasse renommés", un produit non alimentaire. Mais surtout, l'accroissement de la demande fut peut-être absorbé non par une augmentation concomitante de la production et de la productivité mais par l'utilisation du surplus habituel que les Taita, si friands de tissus et d'ornements, choisissent plutôt de valoriser par l'échange. Enfin, Thomson constate, lors de son premier passage en 1883, un déséquilibre important du *sex ratio* en faveur des femmes, en même temps qu'une grande difficulté des jeunes hommes à payer la compensation matrimoniale en bétail. Ces phénomènes peuvent témoigner du fait que les Taita se trouvaient déjà en difficulté à cette période et que les hommes s'en étaient allés chercher de l'aide à l'extérieur du massif. Mais on peut aussi les lier à l'accroissement des conflits dans la région et au développement d'un "mercenariat" taita stimulé par un besoin croissant de bétail. L'intérêt grandissant des hommes pour l'activité guerrière aurait alors contribué à faire stagner la productivité, laissant la population impuissante face aux calamités les plus sérieuses.

---

<sup>18</sup> comme ce fut par contre le cas au Kilimanjaro en dépit de la capacité écologique remarquable de ce pays, du fait de razzias fréquentes et des pratiques de "terres brûlées" (cf. plus haut).

## E) Européens et Taita jusqu'en 1892 : la création d'une image

Les Blancs qui fréquentent le massif Taita dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle sont soit des missionnaires (Krapf et Rebmann, New, Wray), soit des explorateurs (Von der Decken, Thomson, Hobley). Pour les Africains cependant, les motivations de voyageurs aussi nantis ne peuvent être que commerciales (cf. Krapf, 1968, par exemple). Tandis que les populations de l'intérieur considèrent la venue des Blancs comme une opportunité d'échange, les Swahili y voient d'abord une concurrence et répandent le bruit que ces Blancs sont criminels et cannibales, dans le but de dissuader les populations de tout commerce avec les nouveaux arrivants<sup>19</sup>.

Les récits montrent la complexité de la réaction africaine. Tout d'abord, les Africains se montrent totalement insensibles aux tentatives d'évangélisation. Le discours des missionnaires ennuie quand il n'amuse pas<sup>20</sup>. Ensuite, les Blancs sont souvent considérés comme outils stratégiques dans le réseau régional d'alliance et d'inimitié. C'est pourquoi ils retiennent l'attention sur le Kilimanjaro, dans les Mts Usambara ou à Taveta. Par exemple, le roi shambaa Kimweri accepte l'établissement d'une mission dans son royaume parce qu'il y voit une précieuse alliance et non parce qu'il prête attention au discours évangéliste de Krapf. L'intérêt pour la religion nouvelle prend naissance quand un lien s'établit entre la bible, symbole de cette religion, et le pouvoir des Blancs. Ce lien est souvent suggéré par les missionnaires eux-mêmes, ainsi quand Rebmann explique au chef chaga Masaki, très curieux de tout, que "les Blancs doivent au Livre tout ce qu'ils possèdent" (Krapf, 1968). Chacun effectue le même raccourci symbolique par la Bible, les missionnaires pour évangéliser, les chefs africains pour expliquer le pouvoir des Blancs. Mais les Taita se montrent peu opportunistes et restent la plupart du temps indifférents à l'apparition

---

<sup>19</sup> Les exemples sont nombreux. En particulier, New apprendra à Taveta que les Blancs fabriquent leur poudre de fusil avec la cervelle des Noirs! (New, 1971).

<sup>20</sup> Rebmann, par exemple, en arrive à s'étonner que Maina ne s'esclaffe pas lorsqu'il lui parle de la résurrection et ce même Maina changera très vite de sujet lorsque New effectuera une autre tentative 20 ans plus tard (Krapf, 1968; New, 1971)

d'un voyageur européen. "Insolence", "arrogance" ou "hardiesse" s'expriment souvent à l'encontre des Blancs, et l'hostilité se développe farouchement quand ces derniers déçoivent l'attente commerciale des Taita (cf. par exemple New, 1971 et Thomson, 1968). Enfin, quel que soit l'intérêt qu'ils suscitent, les Blancs apparaîtront tout de suite comme des individus puissants et cette puissance prendra vite un caractère maléfique. Lorsque Krapf atteint le pays kamba en novembre 1849, les gens l'entourent comme s'il était "une créature d'un autre monde" et lui demandent si la pluie qu'ils attendent avec impatience va venir. Les Kamba le croient même capable de faire pleuvoir car n'est-il pas "un homme de la grande eau" (la côte) et ne possède-t-il pas "la maison de la pluie" (son ombrelle dont il ne se sépare jamais)? Trois jours plus tard, lorsque tombent les premières averses, Krapf est en grande faveur à Kikumbuliu (Krapf, 1968). New relate l'exclamation du chef Mandara - "L'homme blanc, c'est Dieu " - lorsqu'il lui montre de la neige rapportée d'une expédition sur les hauteurs du Kilimanjaro<sup>21</sup>. Ayant appris par les commerçants swahili que les Blancs sculptent et dessinent, Mandara demande alors à New de fabriquer deux effigies humaines grandeur nature qui, placées aux portes de Moshi, dissuaderaient ses ennemis (New, 1971)<sup>22</sup>. De même, Thomson sera vu par les Maasai comme un puissant chef religieux et l'un d'entre eux souhaite d'ailleurs que sa femme mette au monde un enfant qui ressemble à l'homme blanc. Une autre fois, les Taveta lui demandent de placer ses "médecines" de protection aux portes de la cité, ce qu'il fera volontiers, utilisant pour cela son fusil et son appareil à photographier (Thomson, 1968).

Mais pour les Africains, le pouvoir est par nature ambivalent, et cette ambivalence devient d'autant plus forte que la puissance des Blancs est plus ostentatoire. Les Européens se voient donc vite accusés de "mauvaise magie", particulièrement dans le massif Taita. A l'arrivée de Von der Decken en 1861, les Kasigau se montrent méfiants et consultent les entrailles avant de laisser grimper

---

<sup>21</sup> il s'agit de *Ruwa*, le Dieu des Chaga, équivalent de *mlungu* pour les Taita. Aucun Chaga n'avait jamais atteint l'étage montagnard enneigé dont l'existence était entourée de légendes (Gutmann, 1965).

<sup>22</sup> New considère la proposition avec humour: "imaginez le missionnaire iconoclaste introduisant des idoles dans la population!".

l'explorateur et sa suite au sommet du massif. Von der Decken fait alors usage de feux d'artifice, et si l'affaire s'arrange après distribution de cadeaux et pacte de sang du chef de caravane, il conservera sa réputation de sorcier (Thornton, 1865; New, 1971). Les Kasigau pensaient à l'époque que les sandales, portées par les côtiers, avaient une influence néfaste sur les cultures. New refuse d'enlever ses bottes pour traverser les champs mais les Kasigau lui expliquent que ce geste est de toute façon sans conséquence car l'influence maléfique se dégage de sa personne toute entière. Plus loin, au sud du massif Dawida, des guerriers revenant d'une razzia accusent New d'apporter la sécheresse (New, 1971). En 1883, Thomson échoue dans ses tentatives photographiques à Bura parce que les gens pensent qu'il peut ainsi s'emparer de leur âme et les tenir à sa merci (Thomson, 1968). Quinze ans plus tard, à Mbololo, une tentative semblable de Patterson sera prise pour un acte de sorcellerie (Patterson, 1979). Willoughby note à la fin de l'année 1886, alors que les denrées sont encore chères, et donc rares, que les Dawida préfèrent encore jeter la nourriture touchée par lui et ses gens (Willoughby, 1889). Les Kasigau, enfin, demanderont à Hobley d'enlever une croix plantée au sommet du massif par un missionnaire parce qu'elle leur porte malheur (Hobley, 1895).

L'échec du missionnaire protestant A. Wray dans le massif saghala est particulièrement instructif<sup>23</sup>. Des Taita venus commercer sur la côte en 1880 avaient exprimé à la *Church Missionary Society* le désir de voir un Blanc s'installer parmi eux, et la congrégation envoie le jeune Révérend Wray dans le massif Saghala en janvier 1883. Au terme d'une période d'intense observation<sup>24</sup>, les Saghala l'acceptent "dans la joie". Le bruit court qu'il est très riche et les Saghala espèrent tirer matériellement profit de leur hospitalité. Mais les rapports se détériorent bientôt et Wray constate lui-même que "l'indifférence et la déception se muent en inimitié secrète puis en hostilité déclarée". Après un début prometteur, les enfants refusent soudain d'assister à la classe si le missionnaire ne les fournit pas en perles. Wray rapporte le discours que lui tiennent les Saghala: "Tu vis dans notre pays mais tu

<sup>23</sup> la crise de Saghala est bien décrite par Bravman (1992) mais cf. aussi Merritt (1975) et Strayer (1978). Il faut préciser que l'on doit la plupart des informations au récit que le missionnaire a laissé lui-même de son expérience.

<sup>24</sup> pour voir si le "blanc" de sa peau s'enlève, s'il possède ou non des orteils...etc.

n'achètes ni bétail, ni ivoire, ni esclave et tu ne paies pas nos enfants pour venir à l'école. Où sont donc les avantages que nous avons espéré?". D'autres pensent qu'il doit avoir commis un crime puisque les siens ne viennent jamais le voir, et son oisiveté le rend également suspect. Lorsque les pluies d'Avril font défaut, les Saghala l'en tiennent pour responsable. Thomson rend visite au missionnaire au mois de Mai 1883, à la veille de la famine *mwaki senge*, et le trouve "aussi gras et vigoureux qu'un bon fermier anglais" mais sans arrêt sur le qui-vive et ne lâchant jamais son pistolet (Thomson, 1968). Son miroir, son thermomètre et son harmonium sont bientôt considérés comme autant d'instruments de sa sorcellerie. Ses tentatives dans d'autres villages se soldent toutes par un échec, les gens associant le dessèchement du maïs à son influence maléfique. A mesure que la famine s'accroît, les Saghala ne lui fournissent plus de denrées qu'à des prix exorbitants et selon leur bon-vouloir, empêchent son approvisionnement en eau, puis le somment de partir et le menacent de mort. Le missionnaire ne doit sa vie qu'à la protection des quelques Saghala sauvés par l'aide alimentaire que la *C.M.S* achemine depuis la côte. Alors que la famine fait rage en 1885, Wray doit être transporté jusqu'à Mombasa dans un état de faiblesse extrême. De retour en 1887, il réaffirme son pouvoir sur la petite communauté ayant survécu grâce à son aide en usant de la conception taita selon laquelle un individu aisé s'entoure naturellement de "dépendants" (*βa zumba*, cf. plus haut). Mais l'opposition reste forte et finit par réduire ce groupe de fidèles. Wray s'adresse alors à ses supérieurs et au consul britannique installé à Zanzibar, pensant que l'usage de la force soutiendrait son action. Nul, cependant, ne répond à son appel et la mission ferme une nouvelle fois en 1890<sup>25</sup>. Wray donne alors les raisons suivantes à son échec: Conservatisme tout d'abord, c'est à dire méfiance des Saghala envers toute institution nouvelle ou étrangère; jalousie ensuite, c'est à dire crainte que certains dépassent les autres en importance ou en richesse. En ce qui concerne la première raison, Wray semble ne pas avoir mesuré le caractère particulier des Blancs et de l'"institution" qu'ils apportent avec eux, car le contexte régional, nous l'avons vu, favorise pourtant la perméabilité aux coutumes étrangères. En outre, les Taita ne comprennent pas les motivations du

---

<sup>25</sup> Un troisième essai, en 1893, se solde encore par un échec.

prosélytisme de Wray, d'autant moins qu'il s'entoure, comme le reste des Blancs, des signes de sa puissance et de sa richesse (nombreux objets extraordinaires, armes à feu). La seconde raison énoncée par le missionnaire donne toutefois à penser qu'il était peut-être conscient du fait que seuls cette puissance et ces richesses pouvait lui attirer quelques fidèles. Il se créait ainsi un clivage dans une société qui avait jusqu'alors résisté aux concentrations de pouvoirs.

## F) La pénétration coloniale

Lorsque le sultan Bargash octroie un monopole d'exploitation à l'*Impérial British East African Compagny* au mois de Mai 1887, des émissaires s'emploient dès le mois suivant à conclure 21 "traités" parmi les populations de l'intérieur. C'est avec Mbogoli que le contact s'établit naturellement dans le massif Taita car les caravanes en route vers le Kilimanjaro font relâche à Bura depuis de nombreuses années. Maina, père de Mbogoli, avait déjà reçu Rebmann en 1848, New en 1871, puis Thomson en 1883. C'est alors la coutume, pour les caravanes, de payer un droit de passage (*hongo*) sur les terres indigènes, et les voyageurs européens se plaignent en général d'être soumis à pareille obligation dans de trop nombreuses régions du massif Taita, ignorant simplement que chaque "pays" demande le paiement coutumier lié au *fiyi*<sup>26</sup>. Succédant à son père, Mbogoli a la réputation d'une "véritable canaille" lorsque Willoughby atteint Bura en 1887. L'explorateur constate d'ailleurs à ses dépens que le fusil et les vêtements donnés en paiement ne suffisent pas à satisfaire Mbogoli (Willoughby, 1889). On ne sait à quel prix celui-ci négocia le "traité" avec

---

<sup>26</sup> voir par exemple Thomson (1968) ou Johnston à qui l'on demande un prix exorbitant pour puiser l'eau d'une rivière dans la région de Bura en 1884, mais c'était, il est vrai, en période de famine (Johnston, 1886).



l'*IBEAC* la même année. Toujours est-il qu'en 1889 la Compagnie installe une station à Ndi, au pied de Mbololo, à l'opposé de Bura mais sur la route du pays kamba et du Mt Kenya, en direction de l'Ouganda. Ce dernier territoire, en effet, reste encore vierge au terme de la conférence de Berlin et du traité de 1886 par lequel les puissances britanniques et allemandes ont entamé le partage de l'Afrique orientale, laissant au sultan de Zanzibar toutes les îles plus une bande côtière de 16 kilomètres de large. En 1890, la Compagnie entame la construction d'une piste, nommée Mackinnon en l'honneur de son président. De nombreux Taita s'engagent alors comme porteurs ou participent à sa construction sous la direction de George Wilson qui atteint Kibwezi en 1893 (Gregory, 1896; MacDonald, 1897). En 1895, la propriété du territoire est transférée à la couronne britannique et le massif Taita fait désormais partie d'une province de l'*East African Protectorate*. Durant cette décennie 1890, trois événements vont faire basculer les Taita dans une autre histoire: le contact avec la puissance militaire coloniale, l'installation des missions et la construction du chemin de fer.

## La Pacification

Les Taita essuieront à quatre reprises au moins le feu de l'armée britannique. La dernière rencontre, en 1898, est certainement la plus brutale mais c'est sur la première - celle de 1892 - qu'il faut nous attarder davantage. Les Taita offrirent alors une résistance qui se solda par la mort du leader guerrier Mwangeka, aujourd'hui considéré comme un héros par l'ensemble des Taita<sup>27</sup>. Ce premier événement est d'autant plus instructif qu'il met en lumière un clivage de la société taita prenant racine en dehors de la présence européenne et poursuivant ensuite son développement sur les bases de la colonisation. Nous connaissons le déroulement des événements grâce au rapport du Capitaine Nelson et aux récits d'informateurs. Les faits rapportés des deux côtés concordent assez bien (cf. surtout Merritt, 1975). Mais ce n'est pas tant le comment que le pourquoi de la défaite taita, sur lequel mes

---

<sup>27</sup> il existe même une rue à son nom dans la ville de Mombasa. Mais les Taita se souviennent d'autres leaders guerriers, par exemple Isangawishi à Mrughua, Ngeti à Mgange...etc

informateurs se sont étendus, qui retiendra notre attention.

L'ingoni Mwangeka de Mwanda et ses alliés, dont certains de Bura, attaquent une caravane swahili et tuent quelques hommes. Un informateur de Mwanda précise qu'il y eut alors dispute sur le partage du butin entre gens de Mwanda et gens de Bura. Le président de l'IBEAC envoie le Capitaine Nelson avec une cinquantaine d'hommes armés dans le massif. Les deux hommes qu'il interroge à Bura, parmi lesquels Mbogoli, poussent Nelson à conclure que l'attaque est l'oeuvre du seul Mwangeka qu'il enjoint alors de se présenter au camp (d'après Lettre de Nelson, Merritt, 1975). Mais ce dernier lui fait savoir qu'il ne craint pas l'homme blanc. La bataille s'engage à Mlughu, dans le "pays" de Mrughua, situé entre Bura et Mwanda, et Mwangeka est tué au crépuscule lors d'une attaque frontale. Plusieurs dizaines de guerriers taita perdent la vie, des cases sont brûlées et les hommes de Nelson emportent du bétail, tandis qu'un seul des soldats succombera au poison des flèches taita.

L'image qui émerge un siècle plus tard est celle d'un leader guerrier invincible grâce, d'une part à son courage, d'autre part à ses "médecines", et dont la défaite ne s'explique que par une trahison. On attribue par exemple à Mwangeka le pouvoir de conduire les colonnes de fourmis légionnaires, connues pour tout dévorer sur leur passage, vers les demeures des Blancs<sup>28</sup>. Le combat contre Nelson me fut raconté comme un duel courtois: Mwangeka aurait invité Nelson et ses hommes à tirer les premiers, sûr d'avoir "fermé" ou "rafraîchi" les fusils anglais comme il le faisait déjà avec les mousquets shambaa. On dit encore que ses "médecines" transformaient les balles en eau, une image équivalente à celle du "rafraîchissement" des fusils. C'est l'opposition chaud/frais qui est exprimée à travers ces images, et c'est pourquoi Nelson, au terme de sa victoire, fut surnommé *maji moto* ("eau bouillante") par les Taita. Mais les "médecines" de Mwangeka le rendaient également invisible, soit qu'il transformât son corps en termitière, soit qu'il permutât son corps et son ombre. Les Dawida disent en effet qu'il existe deux "ombres" (*vi re rende*). La

---

<sup>28</sup> on appréciera l'anachronisme du discours. Par ailleurs, c'est une caractéristique attribuée à une espèce d'oiseau (*Cossypha sp.*) ; voir la Première partie (II) pour le rapport entre le guerrier et l'oiseau.

petite, "celle de Dieu", est l'âme qui confère à l'homme son caractère immortel; la grande, "celle du soleil", constitue un double du corps et c'est elle que les "médecines" de Mwangeka manipulaient. Aussi le guerrier savait-il se rendre *invisible* mais non *immortel* <sup>29</sup>. Il suffisait donc de viser son ombre pour l'abattre et ce secret serait parvenu à Nelson. Selon une jeune informatrice, c'est la fiancée blanche de Mwangeka qui lui aurait arraché ce secret "sur l'oreiller"<sup>30</sup>, mais il existe une explication plus intéressante: des gens de Bura prirent une photographie de Mwangeka lors d'une danse et l'envoyèrent à Nelson qui put ainsi reconnaître le guerrier invisible. La photographie, dont les Taita connaissaient l'existence depuis le passage de Thomson en 1884, apparaît dans ce discours comme une "médecine" capable de déjouer la magie du guerrier. Plus simplement, certains disent que Mwangeka tenait ses "médecines" des Shambaa ou d'un swahili nommé Mbaruku<sup>31</sup>, ou encore d'un Aîné de Bura, Katiangazu. Nelson aurait obtenu l'antidote grâce à la trahison de ces personnages. Dans le dernier cas, c'est en échange d'une couverture offerte par les Blancs à Mombasa que Katiangazu aurait confectionné un antidote. Il aurait ensuite placé celui-ci dans la couverture qu'il offrit à Mwangeka. Cette version nous est contée par un informateur de Mrughua, "pays" depuis toujours allié de Mwanda<sup>32</sup>. Pour les gens de Mrughua, Mgange et Mwanda, la trahison de Bura ne fait aucun doute et cette certitude s'accorde assez bien avec les faits réels (Mbogoli "dénonçant" Mwangeka).

Ce que les informateurs des "pays" situés en altitude expriment, c'est le clivage qui s'était créé durant le XIXe siècle entre Bura, bas pays tourné vers le commerce caravanier puis vers les Européens, et les "pays" de l'intérieur du massif repoussant cette influence nouvelle. Ce clivage fut parfois interprété comme une

---

<sup>29</sup> on explique à ce propos que les "médecines" des Européens, si puissantes soient-elles, n'arriveront jamais à ressusciter les morts.

<sup>30</sup> un discours certainement motivé par l'ambivalence des rapports contemporains entre Européens et Taita mais peut-être également, si le discours n'est pas neuf, une allusion à l'exploratrice French-Sheldon qui fit un pacte de sang avec les Taita en 1892; on rappellera aussi que Mwangeka avait 5 épouses.

<sup>31</sup> il s'agit de Mbaruk el Mazrui, le chef swahili de la dynastie des Mazrui, rebellé contre le sultan de Zanzibar, qui sévit dans la région côtière avec une puissante armée d'esclaves libérés durant la décennie 1880 (cf. Willoughby, 1889; Feierman, 1974).

<sup>32</sup> Mwangeka avait d'ailleurs pris une épouse dans le "pays" de Mrughua et les gens de Mrughua combattirent à ses côtés sur leur propre territoire.

opposition entre commerçants (Bura) et pillards (Mwanda) (cf. par exemple Hobley, 1895), mais Mbogoli ne répugnait pas non plus à la razzia comme en témoigne Willoughby en 1886 (cf. plus haut). Mwangeka était un Aîné respecté en vertu de sa compétence, de sa capacité à défendre le massif contre les incursions maasai et à mener les guerriers en razzia. Il symbolisera donc par la suite l'identité dawida tandis que Mbogoli représentera sa corruption par l'influence côtière. Mwangeka semble avoir été particulièrement respecté et ses alliances s'étendaient largement au sein du massif. A l'inverse, si Mbogoli et son père Maina furent considérés comme "chefs" par les Européens, les gens de Bura leur conféraient étonnamment peu d'autorité. Ainsi, lorsque Maina veut faire reculer les Taita venus se réjouir de la présence de New en 1871, nul ne tient compte de lui et les jeunes gens le brocardent (New, 1971). Plus tard, Willoughby s'étonne que Mbogoli vienne en catimini durant la nuit chercher les cadeaux promis, pour ne pas éveiller la jalousie des autres, et y il voit la preuve du peu de pouvoir des "chefs" taita<sup>33</sup>. Si les Taita se disent aujourd'hui volontiers "gens de Mwangeka", si Mwangeka est aujourd'hui le héros taita, c'est en vertu de sa résistance à l'influence destructrice des Swahili et des Européens sur l'identité taita. Au fil des événements qui découleront de sa défaite et de sa mort, le guerrier invisible acquerra son immortalité dans l'esprit de tous les Taita. En témoigne cette chanson recueillie à Mgange, dans laquelle l'arbre symbolise certainement dawida et l'identité qui lui est associée:

na bei kifo tsaraβonwa sa tfoka	Que la mort prenne la forme d'un serpent,
na datfidumbua tfongo ditfide noko	alors nous lui tranchons la tête pour la jeter,
na bei kifo tsaraβonwa sa mbela	que la mort prenne l'apparence d'un rhinocéros,
mwangeka wa keβu na damdzosa mβipi.	alors nous portons notre Mwangeka dans un arbre.

Le Capitaine F. Lugard, qui jouera plus tard un rôle important dans la "pacification" de l'Ouganda, semble déplorer que Nelson ait "martelé" les Taita "pacifiques et inoffensifs". De passage à Ndi trois mois plus tard, il constate qu'"à la

<sup>33</sup> le terme employé, *mfumo*, est d'ailleurs emprunté au swahili. Von der Decken, en visite à Kasigau en 1861, avait déjà conclu à une absence de véritable chef (Thornton, 1865).

suite des razzias de Nelson, les indigènes ont tous déguerpi et qu'on ne trouve plus une once de nourriture" (Perham & Bull, 1959). A peu près à la même période, en effet, les gens de Mbololo sont également victimes d'une expédition punitive pour avoir détourné le ruisseau approvisionnant une caravane de la Compagnie, suite à une querelle. Cette fois, les conséquences sont certainement moins dramatiques car, quelques mois plus tard, Gregory découvrira les gens de la région "dans la plus amicale des dispositions" (Gregory, 1896). De même, Hobley trouvera un accueil chaleureux chez Mogodi à Mlalení, non loin de Mbololo, et les deux hommes effectueront un pacte de sang en octobre 1892 (Hobley, 1895). Ces faits témoignent en tout cas de l'absence d'unité politique. En 1896, une armée de cinquante hommes intervient à Irizi, au nord de Dawida, afin de reprendre les captifs obtenus au cours d'une razzia au Tanganyika. Quelques morts suffisent à faire entendre raison aux Taita. Le rapport colonial semble insinuer que les guerriers d'Irizi prirent les fusils Snider pour de simples casse-têtes, mais sans doute pensaient-ils plutôt les avoir neutralisés grâce à leurs "médecines" (Merritt, 1975). La réaction la plus brutale surviendra en mars 1898 à Ngerenyi (un "pays" adjacent à Mgange) alors que l'administrateur Weaver se plaint depuis de longs mois des activités de résistance des gens de Mgange: un Taita, dont on emporte la vache parce qu'il refuse d'être recruté comme porteur, tue un soldat avant d'être lui-même abattu. Son oncle Mwaidoma, *i ngoni* d'Ikonde<sup>34</sup>, s'empare du fusil laissé par le soldat. Weaver arrive peu après pour imposer une lourde amende aux gens de Mgange et abat Mwaidoma dans des circonstances qui l'obligent à se retrancher rapidement dans son camp de Ngerenyi. Il fait alors appel au Colonel Broome et à son régiment Baluchi qui se dirige alors vers l'Ouganda mutiné. Fort de 83 cipayes et d'une centaine de porteurs, Broome attaque quatre villages et abat tous les hommes qui n'avaient pas fui durant la nuit. Ils brûlent 500 cases, emportent 60 têtes de bétail et tuent environ 80 guerriers Taita. Un seul soldat sera blessé et les Taita se plaindront par la suite du viol de leurs femmes par les cipayes<sup>35</sup>. On est alors en période de disette et les gens de Ngerenyi doivent s'exiler pour survivre (Merritt, 1975). Outre la

---

<sup>34</sup> un village situé entre Mgange et Ngerenyi.

<sup>35</sup> les Taita prétendirent également que les cipayes eurent des rapports avec les chèvres!

brutalité de ces interventions basées sur une politique de la terre brûlée, on remarquera aussi la disproportion des pertes. En divers endroits du massif, les Dawida font l'expérience de la puissance de feu européenne comme de l'inefficacité de leurs propres armes et de leurs "médecines" de guerre<sup>36</sup>.

## L'établissement des missions

Quatre mois après la défaite de Mwangeka, des représentants de la Congrégation du Saint Esprit se rendent à Bura. Mbogoli leur procure un terrain et le Père Mevel, breton d'origine, établit une mission avec l'aide du frère Solamus et de quinze garçons orphelins ramenés de la mission de Bagamoyo<sup>37</sup>. Selon le Journal de la Communauté<sup>38</sup>, Mbogoli aurait lancé de "pressants appels" et il commence en effet par offrir sa case, que le Père refuse, préférant coucher sous la tente. Les Dawida disent aujourd'hui que les premiers missionnaires, *βeni mwapea*<sup>39</sup>, s'étaient installés dans des cavernes, comme les autochtones *βambiŋa* chassés par les Taita (cf. Présentation). Mbogoli les aide pour la construction des bâtiments mais Mevel, dès le début de l'année 1893, se plaint de nombreuses difficultés qu'il attribue en particulier au fait que Mbogoli n'a de "chef" que le titre honorifique. De prétendus propriétaires lui disputent les terrains qui ont été cédés et achetés; le canal qu'il vient de construire est détourné au profit des champs indigènes; la plantation d'un jardin potager suscite des protestations, les Dawida prétextant qu'il risque de dessécher leurs propres cultures; enfin, des "médecines" sont placées le long du chemin dans le but de dissuader les ventes de denrées alimentaires à la mission. Mevel apprend bientôt que cette hostilité est due à la brutalité de Nelson et à la mort de Mwangeka que les Dawida

---

<sup>36</sup> les Taita parleront de "fusils tirant 10 balles à la suite" et de "balles grosses comme des oeufs d'autruches" (Journal de la Communauté de Notre-Dame d'Espérance, à Bura, 1893).

<sup>37</sup> une cité côtière située à hauteur de Zanzibar. Beaucoup de Taita prendront ces orphelins pour des "Shambaa" alors que Bagamoyo est à 170 km environ au sud des Mts Usambara.

<sup>38</sup> Journal de la Communauté de Notre-Dame d'Espérance, à Bura. Septembre 1992- Août 1997.

<sup>39</sup> un sobriquet formé à partir de "père", le seul emprunt du dawida au français!

sont décidés à venger. Mbogoli viendra dire au missionnaire que les Dawida sont furieux contre lui parce qu'il a fait entrer l'homme blanc dans le massif.

Mais le clivage est déjà à l'oeuvre dans la société dawida et certains font bon accueil à la mission. A Mwanda même, le "pays" de Mwangeka, le Père Mevel prend contact avec Mwazighe au mois de janvier 1893. Il constate que les Dawida vivent là très heureux sous la direction de ce vieillard "qui semble s'appliquer à faire le bonheur de ses sujets en les menant avec douceur dans la voie de la paix". Et il ajoute: "aussi son premier soin fut-il de me dire de ne pas troubler la paix qui régnait chez lui et qu'il me souhaitait comme le comble du bonheur". Mevel se soumet à la coutume du crachat de bénédiction et Mwazighe le supplie de s'installer chez lui. Le missionnaire y voit la promesse d'une florissante mission, "appelée à porter la bonne nouvelle à ce pauvre peuple encore enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et de la plus grossière superstition". Il fait allusion, par exemple, à l'épisode survenu à la fin de l'année 92, lorsqu'il intercède avec succès auprès de Mbogoli en faveur de deux hommes accusés de sorcellerie. Un certain nombre de Dawida viennent assister aux offices religieux et aux leçons de catéchisme. Les femmes arrivent de bon matin pour vendre leurs denrées qu'elles ne cèdent au "juste" prix qu'à l'angélus. Il n'échappe pas à Mevel qu'elles sont intéressées quand il note leur réaction à son discours évangéliste: "ce que tu dis là est très beau et très bien, mais quand donc me donneras-tu un linge pour envelopper mes bananes...". Il remarque encore qu'un simple collier de perles suffit à capter l'attention d'une nombreuse assistance. Pour lui, les Taita sont "amateurs de tout ce qui est matériel et...ne comprennent pas toute l'importance de l'instruction, et encore moins celle de la religion dont les vérités combattent leurs parties de plaisir". Les hommes viennent certainement à la mission pour d'autres raisons, comme en témoigne le Journal de la Communauté installée à Kilema sur les pentes du Kilimanjaro: "un grand nombre de Noirs continuent toujours à chercher dans la Mission un appui pour régler leurs différends. L'un vient demander qu'on lui fasse rendre sa femme qui a été enlevée ou est devenue infidèle; un autre se plaint d'être incriminé comme coupable de sorcellerie; celui-ci se récrie que son débiteur trouve bon de ne pas le payer; celui-là qu'on l'a oublié dans le partage des

biens de son père...etc". Le missionnaire apparaît donc comme un recours supplémentaire aux problèmes internes à la société villageoise. Assisté par les jeunes gens de Bagamoyo, Le Père Mevel réussit à baptiser quelques Dawida *in articulo mortis*, accourant aux premiers cris de deuil que les femmes font résonner dans les collines au moment d'un décès. Il fait aussi remarquer que les malades "recherchent avec empressement nos médicaments et se laissent finalement instruire et baptiser lorsque tout espoir de guérison est perdu". Ainsi, en dépit d'une sécheresse, d'une invasion de criquets et d'une épizootie décimant toutes les chèvres de la région durant les années 1993-94, la mission peut se targuer d'une certaine réussite. En 1896, une cinquantaine d'adultes sont baptisés, l'école fonctionne, et 200 à 300 Taita assistent régulièrement aux offices du dimanche. On peut lire dans le Journal: "Notre propriété est immense, fertile, arrosée par une rivière qui ne tarit jamais. Comme les Pères sont reconnus chefs et Maîtres du pays, ils peuvent disposer de toutes les terres à leur gré et ils ont largement usé du droit qui leur a été concédé". L'évangélisation s'appuie ensuite sur les catéchistes africains parcourant sans relâche la région. Plusieurs dizaines de jeunes Dawida, âgés de 20 à 30 ans, sont ainsi baptisés avant la fin du siècle.

Un processus identique est à l'oeuvre dans le massif Saghala. Durant la visite d'un évêque de la C.M.S, au mois de mars 1895, les Saghala demandent la réouverture de la mission. En octobre, le révérend Wray se réinstalle dans le massif avec son épouse. En quelques semaines, 400 Saghala assistent à la messe, le couvrent de cadeaux quand il visite les villages avec son épouse, et offrent leurs bras. L'enthousiasme est cependant ralenti par la famine qui débute en 1897 et se prolongera jusqu'en 1900. Wray fournit alors de la nourriture et les enfants qui viennent à l'école sont assurés de manger. Les écoliers atteignent ainsi le nombre de 60 en 1899 mais ne seront plus qu'une trentaine en 1902 bien qu'il y ait 150 inscrits. Si "la peur du ridicule et de la persécution" éloigne encore les gens du baptême, plusieurs jeunes gens se disent néanmoins "chrétiens" et deux Saghala seront enfin baptisés en 1900. A la même période, avec l'aide de nombreux volontaires saghala, le révérend Maynard termine la construction d'une route menant à Voi puis s'installe à



Mbale dans le massif Dawida. La pluie qui tombe sur ce "pays" est alors attribuée à ses prières et un Aîné de Kaya, "pays" situé au sud du massif et toujours en proie à la sécheresse, viendra chercher de l'aide auprès du missionnaire (Merritt, 1975). En 1903 cependant, les Dawida de Mbale viennent chercher Wray pour faire tomber la pluie, pensant que ses prières ont plus d'efficacité que celles du missionnaire de Mbale<sup>40</sup>.

Alors que les Blancs viennent d'administrer la preuve de leur supériorité à la guerre, les raisons du succès missionnaire paraissent assez claires. Les Africains découvrent dans la puissance de l'homme blanc un nouveau pouvoir et l'alternative s'offre à eux soit d'en être les victimes, soit de l'utiliser à leur profit, en particulier pour faire tomber la pluie. Dans le prolongement de la nécessité d'alliances extérieures au massif, les hommes les plus importants trouvent alors un soutien "politique" auprès des missionnaires considérés, non comme représentants anonymes d'une nouvelle religion, mais comme personnalités douées de compétence. Ce soutien est également recherché par tous ceux que les recours politico-juridiques traditionnels ont laissé dans une impasse, et les exclus eux-mêmes s'abritent sous ce nouveau pouvoir. Parallèlement, l'intérêt matérialiste est excité par les missionnaires à travers l'abondance de leurs biens manufacturés et leurs réalisations techniques impressionnantes (bâtiments et potagers en particulier). Enfin, aux Taita réduits à la famine et victimes de la maladie, les nouveaux arrivants offrent une véritable manne qui peut valoir que l'on se prête au petit jeu des sacrements. Le clivage se creuse alors entre ceux qui trouvent avantage à cette collaboration et ceux pour qui le pouvoir des Blancs apparaît avant tout maléfique -- et les calamités, comme les fusils de Nelson, en sont une preuve -- ou qui voient leur prestige menacé par cette nouvelle puissance attractive, comme c'est le cas pour les guérisseurs<sup>41</sup>. Le caractère diffus de l'autorité chez les Taita semble favoriser ce processus de fissuration que nous verrons

---

<sup>40</sup> Mghalu, un Aîné prestigieux de Mbale, avait déjà demandé à Wray l'installation d'un missionnaire dans son "pays" ; la famine ayant tué moins de gens à Saghala, il en avait conclu à la plus grande puissance du missionnaire de Saghala. A la même période, des Kasigau et des Dawida de Mlalení viennent offrir des présents à Wray dans le but d'obtenir davantage de pluie (cf. Bravman, 1992).

<sup>41</sup> Les missionnaires installés à Kibosho (Kilimanjaro) notent par exemple que les "sorciers" voient leur clientèle diminuer et font dès lors courir le bruit que les Blancs sont des empoisonneurs cannibales.

s'accomplir pleinement dans les premières décennies du XXe siècle.

## Le “Serpent de fer”

Dès la concession des terres de l'intérieur à l'*IBEAC*, celle-ci s'emploie à couper une longue piste reliant Mazeras, en pays rabai, à Kibwezi, en pays kamba, au terme de 300 kilomètres de brousse via le “désert” de Taru, Ndi (au pied du massif Dawida) et Tsavo. Cette piste est utilisée par les caravanes de la Compagnie et pour l'acheminement postal, les courriers kamba couvrant la distance de Ndi à Mombasa (180 km) en quatre jours. Mais la difficulté d'approvisionnement en eau dans la région de Taru<sup>42</sup>, ajoutée à celle d'utiliser des animaux de bât, décident rapidement la Compagnie, puis le *Foreign Office*, à construire d'une voie ferrée qui facilitera la mise en valeur du nouveau Protectorat Est Africain (Kenya et Ouganda). Durant les années 1896-98, en effet, la mortalité des animaux de bât utilisés est impressionnante. Elle semble due à la fois au manque d'eau et au ravage de la trypanosomiasse<sup>43</sup>. Pourtant, la mouche tsé-tsé n'avait jamais été mentionnée dans la région du massif Taita avant la fin du siècle et le bétail semblait avoir toujours circulé du pays kamba jusqu'à la côte sans problème particulier. Scott Eliot (1896) la repère au sud du pays kamba en 1893 et Jackson (1930) indique qu'à cette même époque, la rivière Tsavo constituait effectivement la limite méridionale d'extention des glossines (*spp. pallipides* et *fusca*). Il considère que l'aire s'est ensuite étendue à la fois vers le nord et vers le sud par le biais de l'homme plutôt que du gibier. Comme le pense toutefois le docteur Gromier au début du siècle, les zones infestées semblent très localisées et bien connues des bergers kamba (Gromier, 1948)<sup>44</sup>.

La voie ferrée atteint Voi en 1897 et sonne le glas du transport caravanier sur cette route en évitant aux porteurs la terrible traversée de Taru. En 1899, la

---

<sup>42</sup> malgré la construction de deux puits à Buchuma, à la sortie de ce terrible “désert”.

<sup>43</sup> cf. Hill, 1949; Patterson, 1979 100% des chameaux, 98% des ânes, 90% des boeufs, 37% des mules.

<sup>44</sup> Krapf remarque que le chef kamba Kivoi fait brûler la savane à divers endroits, une action qui semble destinée à contrôler le fléau (Krapf, 1968).

piste est déjà silencieuse et déserte (Mackinder, 1991) et, huit ans plus tard, elle s'est évanouie sous les broussailles (Patterson, 1910). Devant la difficulté à faire travailler les indigènes<sup>45</sup>, matériel et main d'oeuvre sont importés de la colonie indienne. Plus de 80% des ouvriers sont des coolies indiens qui travailleront en particulier sous la direction du colonel Patterson à partir du mois de mars 1898, au niveau de la rivière Tsavo, quelques kilomètres au nord du massif Dawida. Patterson se rendra célèbre en abattant les deux lions "mangeurs d'homme" qui dévorèrent 28 coolies et conduisirent même à l'arrêt des travaux au mois de décembre 1898. Les Indiens virent dans ces lions les esprits de chefs indigènes insultés par le passage de la voie ferrée (Patterson, 1979). Les Taita, quant à eux, rendirent le "serpent de fer" responsable de la sécheresse qui sévit dans le massif lors des dernières années du siècle: "le brouillard recouvre le massif durant la nuit mais s'évanouit à l'aube avec le premier sifflement de la locomotive", confie un Taita au *District Officer* Whitehead (Mackinder, 1991). La présence des coolies indiens, et en particulier l'existence de prostitués (hommes et femmes) dans leurs camps, leur posa également problème. Un Taita demandera au *District Officer* de Ndi si "ces gens sont bien des êtres humains?" (Hill, 1949)<sup>46</sup>. Les commerçants indiens de la côte s'installent peu à peu dans les différentes stations, et Voi, pourtant situé dans une cuvette marécageuse au pied d'une petite colline, devient rapidement un "florissant bazar". Alors que le nombre de visiteurs européens avait déjà nettement augmenté au début la décennie 1890 (agents de la Compagnie, chasseurs, scientifiques), la construction du chemin de fer va permettre une réelle affluence et accélérer la vitesse du changement pour les Taita.

---

<sup>45</sup> difficulté rencontrée par exemple par G. Wilson avec les Kamba au moment de la construction de la piste (Perham & Bull, 1959).

<sup>46</sup> de même, Whitehead explique que les Kamba préfèrent longer la rivière Galana vers l'est plutôt que d'emprunter la piste longeant la voie ferrée, parce que les coolies volent leurs chèvres (Mackinder, 1991).

## G) La crise de la fin du siècle

### La famine de 1897-1900

Alors que le chemin de fer atteint le massif Taita, la sécheresse s'installe sur une grande partie de l'Afrique orientale. Comme en 1884, la famine fait bientôt rage, mais les populations de la région bénéficient cette fois d'une véritable aide alimentaire. Aussi les Taita se souviennent-ils de cette famine comme de la "famine du *kibaba*" (une mesure de maïs distribuée dans le cadre de l'aide) ou de la "famine des joues" (en raison des joues épaisses du commerçant indien auprès duquel les gens de la région de Bura viennent se ravitailler). L'effort de soutien est effectué par les missions en échange de travail, ou par le gouvernement qui installe un camp de secours à Ndi. Mais si Mackinder, qui visite la station au mois de juillet 1899, y découvre des Taita "bien nourris", il constate également que les tentatives de vols sont nombreuses du fait de la famine (Mackinder, 1991). La mortalité reste forte. Wray parle de 40% malgré son assistance alimentaire et médicale, car les Saghala "se nourrissent d'herbes et de feuilles durant si longtemps que la dysenterie s'installa quand on leur donna enfin à manger". La mission de Bura enregistre plus de 300 Dawida mendiant quotidiennement à sa porte (Merritt, 1975). Buxton, qui parcourt la région durant l'été 99, observe avec pitié "ces Wateita affamés ramassant les grains de riz que nos hommes laissent tomber" et s'étonne du nombre considérable d'orphelins dans les stations le long de la ligne (Buxton, 1902). Comme en 1884, les femmes tentent parfois de vendre leurs enfants pour une poignée de céréales et Wray note également des cas d'infanticides. Les Taita émigrent vers le Kilimanjaro pour se procurer des bananes séchées<sup>47</sup> et certains seront accusés de cannibalisme dans la région de Moshi (Merritt, 1975). Même Taveta et le Kilimanjaro, épargnés lors de la sécheresse de 1884, n'échappent pas à la disette. Buxton observe les habitants de Rombo (est du Kilimanjaro), "à moitié morts de faim.....constamment à la recherche de tubercules

---

<sup>47</sup> d'où le nom de "famine des bananes séchées" donné par certains (Merritt, 1975).

et de sel dans la plaine", et creusant de nombreuses fosses à gibier (Buxton, 1902)<sup>48</sup>. Les Kamba, quant à eux, paraissent avoir perdu jusqu'à la force de chasser, bien que le gibier soit encore abondant. En janvier 1899, une troupe de Kamba affamés propose à Patterson de dépecer le léopard qu'il vient d'abattre en échange de la viande. Avec son accord, les Kamba écorchent le félin en quelques minutes puis "s'attaquent voracement à la chair crue" (Patterson, 1979)<sup>49</sup>. Dans chacune des stations s'accumule un nombre considérable de mendiants réduits à la famine et Mackinder, lors de son passage à Mito wa Ndei, note un contraste terrible entre ces Kamba squelettiques et "les coolies du chemin de fer, se promenant main dans la main avec une nonchalance affectée, ou les Swahili, rigolards et corpulents, qui viennent tous acheter leur nourriture aux commerçants indiens". Pour lui, "rien d'étonnant à ce que les Kamba maudissent l'homme blanc et son chemin de fer" (Mackinder, 1991)<sup>50</sup>.

La sécheresse n'est pas la seule responsable, car les criquets s'abattent sur la végétation alors que les paysans s'apprêtent à faire la récolte au début de l'année 1899, après des pluies torrentielles au mois de janvier. Mrs Stuart Watt, missionnaire installée en pays kamba, décrit l'arrivée de cette calamité: "In a few minutes, the entire heavens were covered by the passing myriads, and so dense was the mass that the midday sun was blotted out and the sky covered with a moving poll of blackness. The rushing sound of their wings was like the roaring of the sea in a mighty storm". Bientôt, "...the ground was strewn with a seething, living mass several inches deep". Elle rapporte ensuite l'effrayant spectacle auquel elle assiste impuissante aux alentours de la mission: "Skeletons were tottering hither and thither with every bone and joint in their body exposed to view. No matter where one went corpses strewn the tracks. Little skeletons babies were found crying by the dead bodies of their mothers" (Marsh, 1961). La situation n'est guère différente dans le massif Dawida comme en témoigne cet informateur de Merritt: après trois années de sécheresse et la disparition

---

<sup>48</sup> Il s'étonne de ne pas les voir pêcher mais les Chaga, comme les Taita, ne sauraient consommer la chair du poisson, même en période de famine. L'eau abonde pourtant dans la région du Kilimanjaro: lac Chala, Jipe, rivière Lumi.

<sup>49</sup> la même scène se reproduira peu de temps après avec un hippopotame.

<sup>50</sup> la sécheresse et la famine avaient déjà touché divers endroits du pays kamba en 1888, 1890 et 1892 (Hobley, 1971; Macdonald, 1897; Perham & Bull, 1959).

du bétail, les gens tentent de survivre grâce aux produits de la brousse<sup>51</sup> et aux racines des bananiers. Tous les villages de Mwanda sont bientôt désertés par les familles parties chercher refuge ailleurs et sont hantés par les hyènes se régaland des corps. Certains survivent en se mettant en gage chez les plus riches. Les villages se repeuplent avec le retour des pluies mais beaucoup ont définitivement disparu.

## Les nouvelles maladies

A la famine causée par la sécheresse et les criquets s'ajoutent les maladies. Au mois de mars 1899, Patterson décrit Voi comme "un misérable trou marécageux où sévissent la fièvre, le ver de Guinée (filariose) et toutes sortes de maladies horribles" (Patterson, 1979). La plus "horrible" est sans doute la variole, qui prend un caractère épidémique en 1898. Cette maladie, transmise par simple contact, sévit déjà sur la côte de l'Afrique orientale au XVIII<sup>e</sup> siècle et se répand dans l'intérieur avec les caravanes<sup>52</sup>. Il existe un témoignage des ravages de la maladie sur les pentes du Kilimanjaro dans la décennie 1850 et dans les Mts Usambara dans la décennie suivante. Il est assez probable que les rendez-vous caravaniers, comme Taveta, devinrent rapidement de nouveaux foyers d'une diffusion qui s'accélèrera avec l'intensification du trafic. En 1883, par exemple, Thomson apprend à son entrée dans le pays maasai, au nord du Kilimanjaro, que la moitié des porteurs d'une caravane comprenant plusieurs centaines d'individus ont succombé à cette maladie (Thomson, 1968). Quelques mois plus tard, au sud de la même montagne, Johnston provoque la panique chez les guerriers maasai en leur faisant croire qu'un de ses porteurs - un albinos - est atteint de variole. Les Maasai s'enfuient de peur que le "vent" de la caravane ne

---

<sup>51</sup> en particulier, *corallocarpus sp.* et *Thylacium africanum*.

<sup>52</sup> la variole est introduite par les Portugais en Angola dès le 17<sup>e</sup> siècle (cf. Dias, 1981) et en Afrique du sud vers 1713. Sur la côte orientale, des épidémies très meurtrières éclatent en 1775-76, 1809, 1858, 1868 et la maladie devient endémique dans la décennie 1880 (cf. Koponen, 1988). Hartwig (1979) pense que cette maladie a peut-être touché l'intérieur dès le XVIII<sup>e</sup> siècle par le biais des déplacements des chasseurs d'ivoire.

leur porte ce qu'ils appellent alors la "maladie blanche" (Johnston, 1886)<sup>53</sup>. Buxton semble penser que "le chemin de fer n'a fait que renforcer son importation massive dans les tribus" (Buxton, 1902). Nous savons par les Pères de la mission de Bura que la variole fait rage dans le massif Dawida (de nouveaux cas chaque jour au mois d'août 1898) et le Révérend Wray met en place un camp de quarantaine pour les malades saghala dont 25% succomberont à la maladie<sup>54</sup>. Facile à diagnostiquer, cette maladie est dénommée mwad'otja<sup>55</sup>. Contrairement aux Maasai, les Taita ne connaissent pas l'inoculation immunisante mais développent une forme de prévention en inversant le rôle des vecteurs: la "médecine" préparée à partir de la racine du ndzarambiri (*Gnidia latifolia*), est portée en amulette ou diffusée dans le massif par l'intermédiaire d'une mouche enduite du produit. Les Taita s'attachent également à placer les villages atteints en quarantaine<sup>56</sup> ainsi qu'à isoler les malades dans les cavités rocheuses. Les traitements sont prodigués par des guérisseurs spécialisés, certainement des individus qui ont auparavant échappé à la maladie et se trouvent ainsi immunisés. Les morts ne sont pas enterrés mais déposés sur une planche et recouverts de pierres de peur que la maladie ne s'en aille jamais (Merritt, 1975). L'isolement des malades est une pratique que les Taita observent également face à la lèpre dont Wray note la présence dans la décennie 1880<sup>57</sup>.

La puce pénétrante ou chique (*Tunga penetrans*), qui cause un sérieux handicap en pondant ses oeufs sous la peau des pieds, fait son apparition dans le massif avec le chemin de fer. Elle est introduite par les navires britanniques en Angola vers 1872 et traverse le continent jusqu'à Zanzibar en 25 ans seulement (cf. Kjekshus, 1977). De nombreux cas sont répertoriés dans les dispensaires des stations, à Voi en

---

<sup>53</sup> cette appellation n'est cependant pas confirmée par Mol (1978) qui indique que les Maasai désignent la variole comme la maladie "dont on ne doit pas prononcer le nom" depuis qu'elle fit des ravages dans la décennie 1890.

<sup>54</sup> ce qui correspond au taux de mortalité habituel lors des épidémies de variole (cf. Koponen, 1988).

<sup>55</sup> dans Merritt (1975), on la désigne cependant sous le vocable swahili de *tete*.

<sup>56</sup> interdiction pour les habitants de visiter des voisins et de travailler aux champs.

<sup>57</sup> la lèpre fait certainement partie des maladies pré-coloniales endémiques en Afrique orientale (cf. Koponen, 1988). Cependant, chez les Mijikenda, on la dit d'introduction récente quand elle est repérée au début de notre siècle (cf. *Native customs 1917-23, PC/Coast/1/1/379*, NA, Nairobi).

particulier, et l'amputation des orteils, rendue nécessaire par une ulcération excessive, n'est pas rare (Hill, 1949). Les Taita rendirent les Blancs responsables de l'apparition de cette maladie (Merritt, 1975), ainsi que d'une autre qu'ils nomment *fwa li* et définissent comme une maladie de peau. Un informateur de Merritt en souffrit durant la famine de 1899 et reçut de ce fait le nom de *mwaβora* (de *kuβora*, "pourrir"), mais Merritt la désigne simplement comme *scabies* ("gale"). Je suis d'avis que ce terme réfère plutôt à une variété de désordres cutanés. A la fin du siècle, Wray donne aux termes saghala *mwiti* ou *matana* le sens de "lèpre" mais aussi de "plaies scrofuleuses ou gangréneuses" (Wray, 1894), et les Taita ont peut-être confondu un ensemble de dermatoses d'origines diverses: pyodermes, lèpre, tuberculose (lupus), gale, eczéma, syphilis, pian, variole. La persistance ou le développement de ces affections durant la période coloniale explique que les Taita aient pu attribuer aux Européens l'introduction de désordres cutanés qui existaient bien avant leur arrivée<sup>58</sup>.

\*

\*      \*

Nous avons voulu souligner les déterminations régionales du destin taita. En dehors du mode d'échange inégal créé par le développement du commerce caravanier, des relations fondées sur le *Do ut des* intègrent régionalement des entités essentiellement extraverties. Nous avons pu mettre en évidence quelques détails du réseau complexe de relations. Même si nous avons classé ces relations géographiquement et du point de vue taita, par commodité didactique, il convient

---

<sup>58</sup> cf. chapitre III sur la maladie durant la période coloniale. On sait malheureusement peu de choses sur les affections endémiques existant avant l'arrivée des Européens. Cependant, l'explorateur R. Burton note au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle l'importance des affections cutanées, et la lèpre ou le pian faisaient certainement partie des maladies endémiques (Koponen, 1988).



d'insister sur le fait que ce réseau s'élabore par accumulation de relations individuelles, c'est à dire par le biais d'individus choisissant des partenaires sociaux en fonction d'une stratégie adoptée dans un contexte socio-politique donné (cf. Salamone, 1982). Une très belle histoire d'alliance commerciale offerte par un informateur rabai illustrera ce fait à merveille (Herlehy, 1984). Au milieu du siècle dernier, Nzaka Fondo, du clan Mkariaka, devient frère de sang de plusieurs chasseurs taita et peut ainsi s'enrichir grâce au commerce de l'ivoire. Il épouse une femme taita et reçoit un nom taita. Ses rapports avec les Taita sont si intimes que ses descendants insinuent en plaisantant que le clan Mkariaka est d'origine taita<sup>59</sup>. Cet exemple n'a rien d'original si ce n'est qu'il met bien en lumière le caractère *individuel* des échanges et contient un détail pertinent sur la fabrication du discours historique. Par exemple, ce détail permettra peut-être d'expliquer pourquoi, toujours chez les Mijikenda, des informateurs des groupes Ribe et Jibana octroient à un troisième groupe mijikenda - les Kambe - une origine taita et qu'un informateur kambe puisse nier ce fait (Spear, 1982). Une telle contradiction s'explique en partie si on sait que l'existence d'une relation *individuelle* peut faire naître un discours sur une origine *collective*.

C'est une impression de continuité du déroulement historique qui ressort de cette analyse des événements au XIXe siècle. Le développement du grand commerce s'appuie sur un réseau dense de contacts et la découverte de l'intérieur par les Européens s'effectue dans le sillage du commerce caravanier. La rupture survient dans la décennie 1890 avec l'affirmation des visées colonialistes. Après avoir testé localement les hypothèses démographiques proposées par Kjekshus pour l'Afrique orientale toute entière, on peut voir que ni sa "rupture maximum" ni sa "rupture minimum" ne trouvent confirmation dans le cas du massif Taita (cf. schéma ci-dessous). L'idée d'une responsabilité européenne doit être nuancée. Dans l'hypothèse d'un lien entre la crise et l'intrusion coloniale, plusieurs rapports de causalité sont possibles. L'arrivée des Blancs est à l'origine de la crise: c'est largement le cas pour la grande famine de 1897-1900 mais non pour la précédente. La crise a favorisé, voire

---

<sup>59</sup> L'auteur ajoute par ailleurs que l'un des cousins de Nzaka entretient des relations semblables avec des kamba faisant commerce de bétail.

# Hypothèse démographique pour le massif Taita (à comparer avec les hypothèses ci-dessous, Kjekshus, 1977)

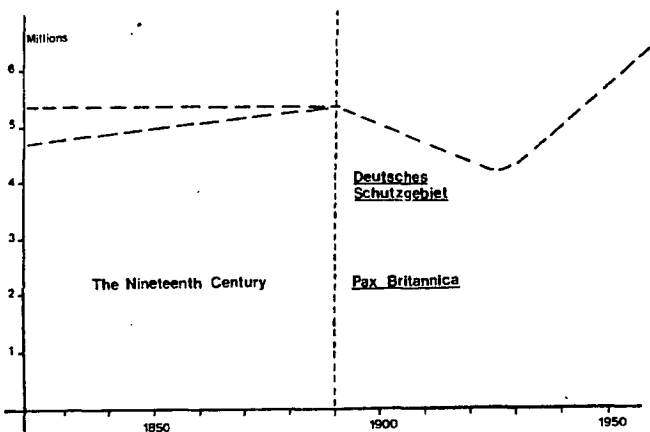
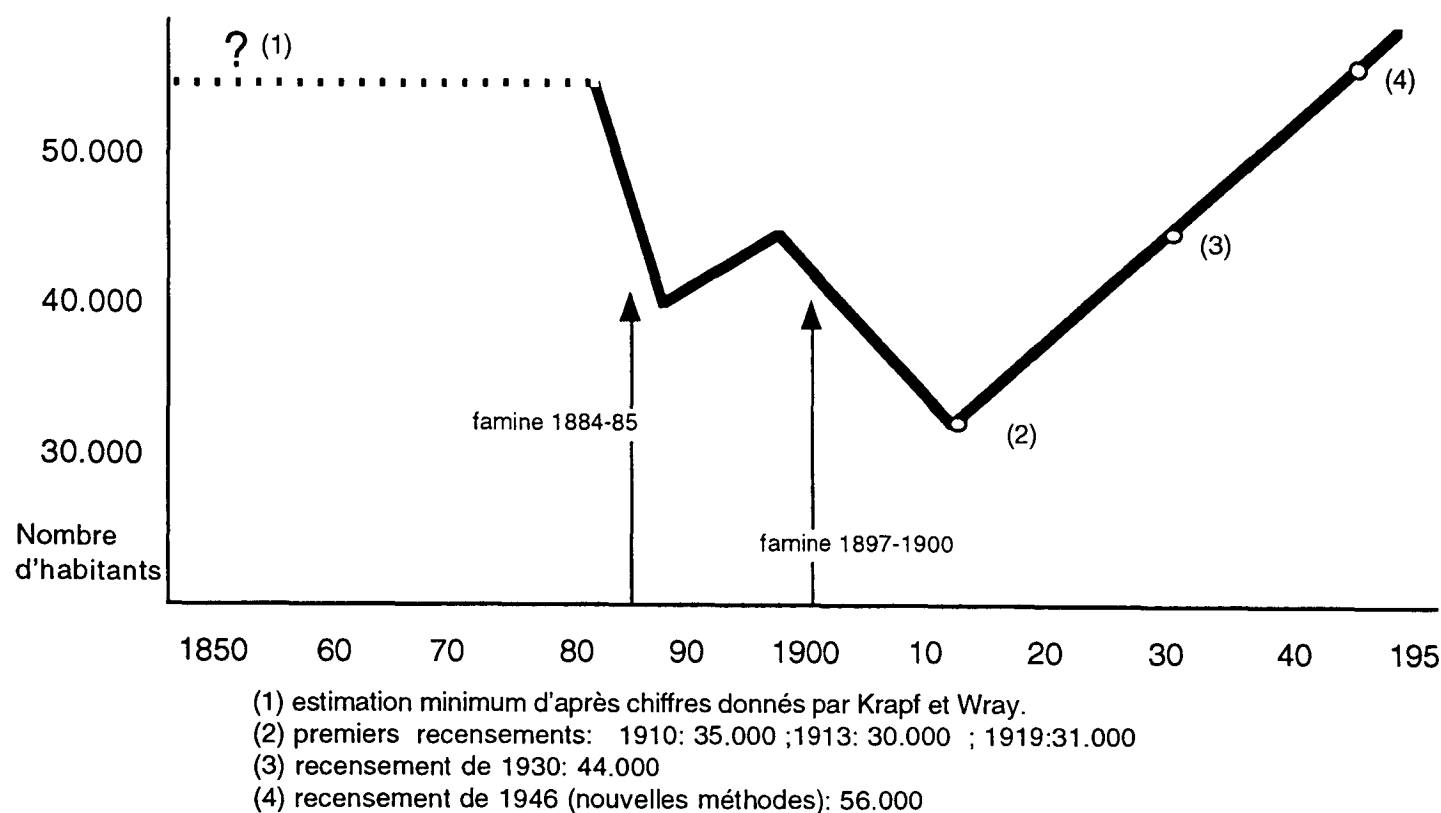


Figure 1.2. The Demographic Trends of the Nineteenth Century in East Africa (Minimum Population Disruption).

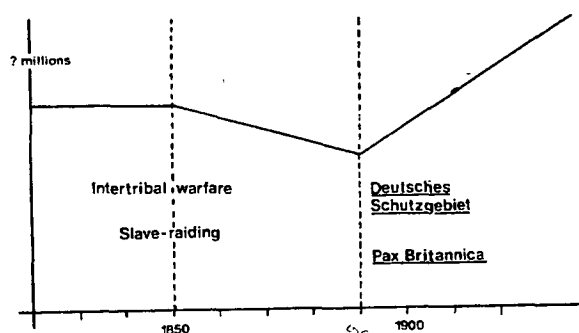


Figure 1.1. The Demographic Trends of the Nineteenth Century in East Africa (Maximum Population Disruption).

précipité la pénétration européenne: c'est bien le cas pour les ravages causés chez les pasteurs par la peste bovine au début de la décennie 1890, mais également quand on observe le rôle d'assistance alimentaire et médicale joué par les missionnaires à la fin du siècle. On peut aussi considérer que les deux événements surviennent simultanément par hasard mais que cette coïncidence ne reste pas sans effets. Ainsi, la grande famine de 1884-85 aura-t-elle largement contribué à investir les actions de l'homme blanc d'une charge symbolique négative. Il serait donc réducteur d'établir une correspondance univoque entre les deux phénomènes, d'autant que le développement du commerce caravanier est apparu aussi lourd de conséquences pour les populations de l'intérieur. Par contre, le cas Taita confirme la critique de Kjekshus concernant l'effet des conflits et du commerce des esclaves en particulier. Bien qu'une mise en perspective avec le siècle précédent soit impossible, l'hypothèse d'une augmentation des conflits dans la seconde moitié du XIXe siècle paraît bien étayée. Le développement du commerce nourrit en effet l'émergence de nouveaux pouvoirs qui déstabilisent les équilibres établis et tendent à transformer l'art et les objectifs traditionnels de la guerre. Il me semble d'ailleurs que l'on doive considérer la "terreur" maasai - dont tous témoignent - comme un épiphénomène de cette émergence plutôt que comme une conséquence intrinsèque du fonctionnement de cette société qui est pastorale avant d'être guerrière. Cependant, la plupart des conflits concernant le massif Taita se perçoivent comme un mode alternatif de l'échange. Bien sûr, l'affrontement guerrier "conventionnel" fait des victimes, mais il opère aussi un transfert de population. Chez les Dawida, le nombre de guerriers éliminés par la guerre devait être largement compensé par le nombre d'individus capturés lors des razzias. De la même façon, le commerce des esclaves nous est apparu comme un prolongement des antagonismes traditionnels et non comme une calamité nouvelle qui aurait dépeuplé l'intérieur, même si on ne peut nier son influence sur l'aggravation de la crise de 1884-85. L'idée de Koponen selon laquelle les dépeuplements s'opèrent localement n'est certainement pas fausse mais il faudrait ajouter que des accroissements de population localisés s'effectuent parallèlement, et c'est peut-être le cas du massif Taita jusqu'à la décennie 1880.

Il semble en réalité que les populations de l'intérieur, et les Taita en particulier, aient davantage souffert des effets pervers du développement commercial. Kjekshus a voulu démontrer la grande capacité productive des économies africaines, en partie stimulées par ce développement. Il serait malhonnête d'établir un constat définitif de cette capacité avec les pauvres données que nous possédons pour les Taita. Cependant, la tendance observée est celle d'une adaptation de la stratégie agraire au rôle adopté par le massif dans cette expansion commerciale. On peut en effet supposer que la production d'un surplus, marge de sécurité traditionnelle face aux calamités, fut au cours du siècle de plus en plus réinvestie dans l'échange. Il faut insister là sur le fait que les Taita semblent avoir orienté cet échange non pas vers un "mieux-être" mais vers un "mieux-paraitre", comme en témoigne ce goût immodéré pour les perles de verre observé par tous les voyageurs européens. Ce détournement de la consommation aurait pu être considéré comme un signe de bonne santé de la société Taita si la sécheresse de 1884 n'avait pas mis en évidence sa grande fragilité. Le second effet pervers de cette mobilité croissante est l'opportunité qu'elle offre aux maladies infectieuses épidémiques, ordinairement confinées à la côte, de se répandre dans l'intérieur. La mise en lumière de ce phénomène n'est pas récente (cf. Hartwig & Patterson, 1978). Mais les modalités selon lesquelles les nouvelles épidémies se conjuguent aux autres paramètres sont complexes et difficiles à déterminer en l'absence de données précises. On peut penser qu'elles furent à la fois facteurs aggravants sur une population déjà affaiblie et facteurs débilissants sur une population saine mais subissant leurs attaques pour la première fois, comme ce fut le cas pour le choléra, la variole et peut-être la peste. Bien qu'elle ait relativement épargné le massif Taita, l'épidémie de peste bovine fit des ravages considérables au début de la décennie 1890, et on notera qu'elle se propagea essentiellement avec les razzias, mais certainement aussi avec les échanges commerciaux. L'arrivée progressive des Européens semble d'abord en phase avec cet accroissement des contacts. Il m'a paru intéressant d'insister sur la création africaine d'une image de l'homme blanc. Partis avec un handicap du fait de l'attitude des commerçants swahili, les Européens vont innocemment consolider une image négative en affichant une puissance dont la

démonstration sera définitivement faite dans la dernière décennie, par la brutalité militaire et la percée du chemin de fer. Ils sont alors rendus directement responsables des calamités de la fin du siècle, responsabilité qu'ils détiennent effectivement si l'on considère le facteur épidémique et la pacification meurtrière. Mais ce pouvoir est à double face et devant la triste alternative qui s'offre à eux, certains Taita choisissent alors de s'y abriter, creusant ainsi le clivage initié par les réactions au commerce caravanier.

## II. La santé de la terre

*"It would be well for the administration to encourage the Wataita to reclaim the large areas formerly occupied by their plantations which have now lapsed into waste land".*

C.W. HOBLEY, 1895

*"...the already obvious necessity of relieving the pressure on the land by all possible means is now a matter of the greatest urgency".*

Annual Report Taita District, 1946

### A) L'évènement colonial et ses contradictions

L'implantation coloniale trouve dans le massif Taita une société considérablement affaiblie par les calamités survenues dans les deux dernières décennies du XIXe siècle. Durant ce siècle se dessine également un clivage entre des Aînés décidés à rejeter l'intrusion européenne et d'autres intéressés par ce nouveau pouvoir. La mort de Mwangeka, chef de file de la résistance, marque le début d'une transformation radicale de la société. On constate alors l'émergence d'une nouvelle identité "taita". Ce processus a fait l'objet d'une étude récente (Bravman, 1992) et nous ne tenterons pas ici de réitérer l'analyse très documentée qu'en offre l'auteur. Sa principale conclusion est que les modes de pensée et d'action traditionnels - ce que les Taita définissent comme *βu t a s i* - disparaissent progressivement pour se constituer en représentation qui, paradoxalement, façonne la nouvelle identité collective. Ce que nous voudrions justement souligner ici, ce sont les aspects contradictoires du processus colonial: contradictions entre le discours colonial et la réalité vécue par les Taita, entre le projet colonial et les conséquences de sa mise en oeuvre, en particulier sur les aspects concernant la gestion du terroir. Les années 1930 et 1940 sont une

longue période de crise écologique. Nous nous pencherons sur ses déterminations et sur les remèdes proposés par le gouvernement colonial. Puis nous nous intéresserons plus particulièrement aux réactions taita, réactions politiques motivées par le problème des concessions européennes, mais aussi - et c'est là que notre travail complète celui de Bravman - réactions d'ordre symbolique concernant la "santé" de la terre. Ainsi analyserons-nous avec soin les événements entourant la protection des forêts indigènes et le reboisement en essences exotiques.

## La "paix" des Blancs

Les Européens s'installent avec la ferme volonté de faire régner la paix sur le Protectorat. L'intervention armée lors de razzias "inter-tribales", comme en 1894 et 1896 (cf. chapitre précédent), ainsi que le message d'amour du Christ, constituent les deux facettes de cette volonté que les Taita mettent aujourd'hui fréquemment au bénéfice de la colonisation. Mais alors qu'ils prônent l'entente, les Européens s'engagent eux-mêmes avec frénésie dans un conflit fratricide, entraînant avec eux la population indigène. Les Taita donnent aujourd'hui de ce conflit l'image d'une mésentente familiale, les "soldats de la Reine" combattants leurs cousins croisés matrilineaires, les Allemands<sup>1</sup>. La première guerre mondiale atteint la région dès 1914. La zone située entre le Kilimanjaro (Tanganyika allemand) et la ligne de chemin de fer (Kenya britannique) se transforme alors en champ de bataille. On compte 56 attaques de part et d'autre dans le seul district Taita, et le cimetière militaire, conservé jusqu'à aujourd'hui dans la ville de Voi, témoigne de leur caractère meurtrier<sup>2</sup>. Les Taita sont d'abord enrôlés pour l'élaboration du système de communication (chemin de fer reliant Voi à Mwaktau en direction de Taveta, ligne télégraphique, pipe-line), puis comme ravitailleurs durant les opérations militaires

---

<sup>1</sup> le lien de consanguinité établi par les Taita entre les deux dirigeants possède un fondement puisque le Kaiser Guillaume II était un petit-fils de la reine d'Angleterre Victoria.

<sup>2</sup> le conflit débute par l'occupation de Taveta par les Allemands en septembre 1914. Les différents épisodes de cette guerre sont décrits par Hill (1949), Hodges (1986), Gardner (1963) ainsi que dans les *Political Records* des années 1914 à 1917.

de 1917. Le recrutement est forcé et plus de 4500 Taita participeront ainsi directement à l'effort de guerre. En proportion de leur participation et au regard de la Colonie tout entière, ce sont les Taita qui subiront le plus de pertes<sup>3</sup>. Le révérend Verbi participe au recrutement et, mieux encore, réussit à convaincre les Aînés responsables de la protection du territoire de placer leurs "médecines" à Mwaktau pour arrêter les Allemands. La situation est cependant très confuse pour les Taita qui se trouvent pris entre deux feux. Inévitablement, certains comportements apparaissent comme une "trahison" pour les Anglais<sup>4</sup>. Lorsque le poste de Kasigau est pris par les troupes allemandes en août 1915, les habitants du massif sont accusés d'avoir aidé l'ennemi. Trois Kasigau sont alors exécutés et 624 seront déportés sur la côte<sup>5</sup>. Des soupçons vis à vis des habitants de Mwanda valent à ceux-ci une expédition punitive au terme de laquelle le bétail est confisqué, et le chef emprisonné pour six mois. Afin de se disculper du recel d'espions ennemis, les Aînés de Bura se voient contraints, en présence du *District Commisioner*, de prêter un serment ordalique qui se solde par trois décès<sup>6</sup>. Lorsque des travaux hydrauliques sont détruits par les Allemands à Bura, une enquête conclura cette fois à l'innocence des indigènes qui "n'étaient pas au courant de la nationalité des soldats". Les Taita semblent donc largement victimes d'un conflit auquel ils n'entendent rien sinon qu'il contredit le discours "pacifiste" qui leur fut imposé - parfois avec violence - et représente une démonstration de puissance supplémentaire. Mais cela n'empêche nullement une conduite courageuse et dévouée des ravitailleurs dans la bataille (Bostock, 1950). La guerre affaiblit davantage la société Taita par ses effets pervers. Une quantité considérable de provisions est drainée du massif et, plus grave, une proportion importante de la force de travail<sup>7</sup>. Les désertions sont nombreuses parmi les

---

<sup>3</sup> le nombre de décès s'élève à plus de 16.000 individus pour l'ensemble de la population indigène (Kikuyu, Kamba, Mijikenda, Taita) ayant participé au conflit (cf. Savage & Munro, 1966). En 1917, les ravitailleurs souffrent d'abord de la malnutrition et des épidémies (grippe en particulier).

<sup>4</sup> Verbi lui-même, d'origine bulgare, sera soupçonné d'espionnage par le Colonel britannique Meinherzhagen (Gardner, 1963).

<sup>5</sup> cf. *Natives of Kasigau 1915*, PC/Coast/1/3/87, KNA, Nairobi. Ils seront rapatriés dans le massif Dawida (Chawia) à la fin des années 1920.

<sup>6</sup> cf. *Political Records, 1915-17*.

<sup>7</sup> au début du conflit, en 1915, on compte déjà 2500 hommes en dehors du massif, soit environ 1/3 de la totalité des hommes adultes.



ravitailleurs car les hommes s'éternisent sur le champ de bataille alors qu'ils pensaient avoir été enrôlés pour un trimestre seulement. Dans le courant de l'année 1917, femmes et vieillards taita demandent le rapatriement des hommes, mais beaucoup sont alors affectés à des tâches spécialisées et ne peuvent être remplacés, en dépit des efforts du *Provincial Commissioner* Hobley. Des centaines d'hectares gisent ainsi en friche à la fin de la guerre. En 1919, des pluies insuffisantes et une épizootie de theileriose (*East Coast fever*) se combinent pour porter la disette au sein d'une population très affaiblie. La même année, l'épidémie de grippe éliminera un millier de personnes, soit plus de 3% de la population taita<sup>8</sup>.

## **Persistance des “ténèbres”, déplacement des clivages**

Lorsqu'éclate le conflit, les deux bras qui s'attachent à transformer l'Africain, l'administrateur et le missionnaire, sont au travail depuis plusieurs années. Des résultats de leurs efforts émergera progressivement l'aspect contradictoire. Alors que la colonisation pousse les communautés locales (“pays”) à s'ouvrir les unes aux autres et les intègre dans une même structure administrative, d'autres clivages fissurent la société Taita. Alors que les missionnaires oeuvrent sans relâche pour “sortir les Africains des ténèbres”, le succès qu'ils rencontrent en terme de conversion et d'éducation est finalement masqué par la persistance des aspects traditionnels qu'ils condamnent.

Le District Taita, administré par des fonctionnaires britanniques (un *District Commissioner* assisté par des *Officers*), est découpé en dix unités (*Locations*, elles-mêmes divisées en *Sub-locations*). Celles-ci sont gérées par l'intermédiaire de chefs indigènes, désignés par le *D.C.*, et dont le rôle est exécutif. Ces chefs sont chargés de collecter la taxe d'habitation et l'impôt de capitation (*Native hut & poll tax*) que les

---

<sup>8</sup> cf. *Annual reports 1919, 1920.*

Taita payent à partir de 1901<sup>9</sup>, de faire respecter les arrêtés gouvernementaux, de rapporter les incidents. Les administrateurs constatent bientôt chez certains une attitude exemplaire mais un manque singulier d'autorité. C'est par exemple le cas du chef Thomas Mghalu, à Mbale, jeune chrétien progressiste qui doit bien souvent user de la force pour faire respecter les directives de l'administration centrale. Comme le fait remarquer Bravman (1992), peu auront la capacité de jouer ce rôle difficile en conservant assez du respect qui leur sera plus tard nécessaire pour continuer à vivre au sein de leur communauté. Aussi beaucoup choisissent-ils de considérer les directives avec passivité, quand ils ne font pas preuve d'insubordination comme c'est le cas à Mwanda au début du siècle. D'une façon générale, ces chefs plutôt jeunes, car choisis pour leur attitude "progressiste", verront toujours leur pouvoir effectivement limité par l'autorité des Aînés (cf. Power, 1954). En effet, dans l'ensemble, les Taita ne considéreront jamais l'argent, l'éducation ou les statuts coloniaux comme preuves de maturité sociale. Les rouages administratifs complémentaires que sont le Tribunal Indigène (*Native tribunal*) d'une part, le Conseil Indigène (*Local Native Council*, qui devient ensuite *African District Council*) d'autre part, ont pour mission de responsabiliser les indigènes en les intégrant dans la gestion des affaires locales. Les tribunaux, au sein desquels des Aînés nommés siègent tour à tour par groupes de trois, sont plus ou moins bien acceptés par les Taita, et l'administration finira par donner priorité à l'arbitrage coutumier, c'est à dire la réunion traditionnelle des Aînés du "pays" (*Weni Mwana* selon les termes de l'administration, *mwandu* pour les Dawida), acceptant même le recours à l'ordalie traditionnelle. L'appel auprès du *District Officer* est possible, et les cas sérieux sont traités à la Cour, présidée par un Magistrat<sup>10</sup>. Les Conseils, normalement présidés par le *D.C.*, sont constitués de 6 membres nommés et 16 élus qui se réunissent en comités et, quatre fois par an, en séance plénière. Pouvoir leur est donné de percevoir les

---

<sup>9</sup> durant la première décennie, l'impôt représente 80 à 93% du revenu total du District, tandis que les rentes obtenues des concessions n'atteignent qu'1 à 3% du total. Cf. *Political Records, 1913-1925*.

<sup>10</sup> ainsi, par exemple, le *mundu wafi* de Mrughua, ayant abusé des prérogatives de sa charge, sera traîné devant le magistrat européen par les Aînés de son "pays". Un exemple de coopération harmonieuse.

cotisations, de délivrer des permis, de prendre des arrêtés et de réquisitionner les hommes pour service d'intérêt communautaire six jours par trimestre. Ces institutions qui représentent pour le gouvernement une émanation de l'autorité indigène resteront considérés par la majorité des Taita comme un rouage de l'administration coloniale. Comme le fait remarquer l'administrateur Power (1954), le problème provient en particulier de ce que la composition de ces tribunaux et conseils s'harmonise rarement avec la complexité politique observée au sein des *Locations*, puisque celles-ci groupent plusieurs "pays" qui sont eux-mêmes de nature complexe. Les Taita, en effet, resteront toujours attentifs à l'équilibre politique traditionnel que ces institutions ne traduisent pas forcément, ainsi lorsque les Aînés ayant charge rituelle (protection, pluie...ect) sont écartés de ces fonctions et réduits à un simple rôle consultatif. Comme nous le verrons, le ressentiment suscité par l'affaire des concessions contribuera à accentuer cette défiance.

L'imposition d'une structure politico-juridique homogène et centralisée contribue néanmoins au processus d'unification de l'ensemble Taita, processus que l'administration encourage encore par le développement des voies de communication. Un rapport de 1923 indique que les Taita construisent les pistes avec enthousiasme et semblent en apprécier les avantages. La gestion coloniale, également, assigne des étiquettes ethniques précises aux lieux qu'elle a pris soin de délimiter. Ainsi, des Kamba installés dans le massif Dawida depuis le siècle passé seront "rapatriés" à Machakos en 1915, et on trouvera "recommandable" la réintégration des Taita vivant à Maungu et Buchuma dans la Réserve<sup>11</sup>. Ainsi, la coloration "ethnique" des identités ne peut donc que s'affirmer, et l'enfermement accompagne le décroisement interne.

Mais le moteur du changement passe surtout par le pôle missionnaire où s'effectue dans le même temps éducation et évangélisation. Au sein de la communauté, les convertis sont souvent désignés comme "ceux qui savent lire", et l'on observe effectivement que la nouvelle religion se répand par le biais de l'éducation. Les processus poussant à la conversion sont dans la continuité de ceux observés dans les premiers temps du prosélytisme (cf. chapitre précédent). En 1906, une épidémie de

---

<sup>11</sup> cf. *Political Records, 1909-1934* et *Annual Reports 1925*, KNA, Nairobi.

peste conduit quarante Saghala à demander le baptême. En 1915, le Révérend Maynard rassemblera 7000 fidèles dans sa mission de Mbale en grande partie parce qu'il les fournit en viande et en riz durant cette période difficile. Un informateur raconte aujourd'hui avec beaucoup d'humour de quelle manière les Pères catholiques baptisaient les enfants de gré ou de force, obligeant parfois les mères à cacher leur progéniture dans le grenier. Dans l'ouest du massif Dawida, les missionnaires seront longtemps considérés comme des voleurs d'enfants<sup>12</sup>. Mais l'usage de la force reste finalement sans grande conséquence et l'opportunisme constitue un aspect important de la conversion chez la plupart des Taita. Il s'exprime en premier lieu par un désir d'éducation à laquelle les Taita associent rapidement l'accès aux nouvelles opportunités économiques (commerce) et politiques (fonctionnariat). Il n'existe d'autre école que celle de la mission et beaucoup de non-convertis y envoient leurs enfants. Ce phénomène est parfaitement illustré par la fréquentation scolaire de la mission catholique de Bura, en augmentation lente mais régulière jusqu'en 1935, date à laquelle cette fréquentation chute quand les Pères décident de refuser l'éducation à ceux qui ne montrent pas d'adhésion sincère au dogme catholique. La mission protestante de Mbale rapporte un "enthousiasme formidable pour l'éducation" en 1939 et les années 1940 voient en effet la demande s'accroître considérablement. En 1948, le District Taita enregistre la plus forte proportion de dépenses à usage éducatif au regard de la Colonie toute entière, et l'on estime que la moitié de la population taita est alphabétisée.

Missionnaires catholiques et protestants (*Church Missionary Society*) se partagent le massif à parts égales et s'imposent progressivement aux Taita par un prosélytisme de nature différente. Tandis que la conversion au protestantisme s'opère aux dépens de l'identité traditionnelle<sup>13</sup>, les catholiques se montrent plus indulgents, considérant par exemple que certains aspects rituels traditionnels correspondent aux

---

<sup>12</sup> dans le même ordre d'idée, un informateur de Bravman (1992) donne au terme qui servait à les désigner, *βe n i mwa p e a*, le sens de "celui qui obtient quelque chose des autres". A Mgange, on parle d'un missionnaire (le Père Marx, arrivé en 1929) qui se battait avec les gens pour emmener les enfants à l'école.

<sup>13</sup> le baptême protestant n'est admis qu'au terme de plusieurs années d'éducation religieuse.

sept sacrements de l'Eglise<sup>14</sup>. Le Révérend Maynard, qui soutiendra pourtant les Taita sur le plan des revendications foncières, prétend ainsi que "presque toutes les coutumes sont mauvaises" et parle de "barbarie" pour désigner la période de son arrivée dans le massif au début du siècle<sup>15</sup>. A cet égard, le Révérend Verbi constitue une exception notable dont nous reparlerons plus bas. A l'inverse, le Père Madigan nous affirme avoir toujours cherché à transmettre l'enseignement du Christ sans se préoccuper de l'adhésion des chrétiens aux coutumes traditionnelles, parmi lesquelles l'acte *ku t a s a*, par exemple, qui est selon lui "moitié superstition moitié prière"<sup>16</sup>. Peut-être ces divergences expliquent-elles en partie l'antagonisme qui s'installe entre les deux groupes de convertis, *Wakatoliki* et *Wasimesi*, à un point tel qu'ils forment bientôt deux communautés endogames<sup>17</sup>.

Dans le prolongement du clivage qui s'était établi au siècle dernier, dont la rivalité entre Mbogoli de Bura et Mwangeka de Mwanda apparaissait comme le paradigme, se développe un antagonisme entre convertis et traditionnalistes. Dans les premiers temps du prosélytisme, les convertis se détachent territorialement de leur communauté<sup>18</sup>. Les catholiques nomment volontiers les païens "*Washenzi*" ("sauvages") ou plus simplement "*Wapagani*" ("païens"). Les protestants disent volontiers "*Wadawida*", supposant ainsi que la conversion oblitère l'identité traditionnelle. Les convertis sont souvent désignés comme "*βavaɖu*" ("ceux qui portent des chaussures"), un terme qui signifie assez bien l'aspect matérialiste de la conversion. Celle-ci s'exprime surtout par un refus des choses du passé et les chrétiens sont accusés de "tuer les coutumes" et de "ruiner le bénéfice des sacrifices rituels" (Harris, 1955). La consommation d'alcool est bien entendu condamnée par les missionnaires. Or la bière de canne à sucre ou de miel constitue un ingrédient essentiel des cérémonies festives et de l'action rituelle, de l'acte central *ku t a s a* en particulier. Ainsi l'abstinence devient-elle symbole de conversion sincère. Le thé,

<sup>14</sup> ils s'en servront d'ailleurs pour leur traduction du catéchisme.

<sup>15</sup> cf. Strayer, 1978.

<sup>16</sup> cf. Première partie sur la nature et la fonction de *ku t a s a*.

<sup>17</sup> ce clivage s'exprime spatialement, séparant en grande partie l'ouest, fief catholique, et l'est du massif Dawida, fief protestant.

<sup>18</sup> environ 4% de la population totale est baptisé au début des années 1920.

introduit dans les années 1920, remplace la bière chez les chrétiens. Un informateur baptisé raconte l'isolement des premiers chrétiens en proie à l'inimitié des traditionalistes. Ceux-ci, par exemple, les invitaient à pénétrer dans les bosquets interdits (mbaro, fiyi) dans l'idée que cette violation les tuerait. Ce discours est intéressant en ce qu'il suppose chez les convertis une persistance de la croyance en l'efficacité des "médecines"<sup>19</sup>. Car les convertis ont en réalité beaucoup de peine à se débarrasser des croyances traditionnelles, comme l'illustre ce témoignage humoristique d'un administrateur, en 1935: bien décidé à prouver sa bonne volonté, un instructeur agricole indigène propose de jeter des pierres dans une mare - demeure des mânes - dont les eaux devraient alors engloutir le village, selon la tradition. Alors que les païens s'enfuient à toutes jambes, l'instructeur continue à jeter ses pierres et, comme les eaux restent muettes, reçoit les félicitations de l'administrateur. A l'étonnement amusé de ce dernier, cependant, l'instructeur répond alors sérieusement que "si rien ne se produit, c'est peut-être bien parce que les pierres n'ont pas été jetées au bon endroit". Si le nombre des chrétiens, mais surtout l'attrait pour l'éducation, augmentent indiscutablement dans les années 1930, les missionnaires ne cessent de déplorer la fidélité des chrétiens aux pratiques traditionnelles, aussi bien dans le domaine cérémoniel (dances, mariage, initiation) que rituel (relation aux ancêtres, appel à la pluie...etc). Ils constatent qu'"il ne peut y avoir de doute sur l'adhésion sincère de la majorité aux pratiques mystérieuses de leurs lointains ancêtres" et se désolent de la persistance de la polygamie ou de l'excision<sup>20</sup>. Malgré l'équation posée par les missionnaires entre pêché et pratique traditionnelle, beaucoup de convertis participent aux rituels pour la seule raison qu'ils refusent de porter la responsabilité indirecte d'un échec que les Aînés attribuent à la dissension au sein du "pays". Le désir de concorde est finalement assez fort pour que l'antagonisme païens/chrétiens tende à se dissiper dans les années 1940, alors que la société toute entière se découvre un destin commun. Le travail salarié des hommes et la participation de certains à la seconde guerre mondiale élargissent considérablement

---

<sup>19</sup> cf. Première partie pour un discours semblable à propos des fiyi.

<sup>20</sup> cf. *Political records, 1923, 1934-36.*

l'horizon des Taita. L'autonomie politico-juridique des communautés locales s'affirme à mesure que l'éducation se développe. Ainsi, les avantages du "progrès" n'échappent à personne<sup>21</sup> et l'opportunisme pousse les Taita au consensus. Paiens et chrétiens coexistent bientôt au sein de la même famille<sup>22</sup> et la ségrégation spatiale du début tend à disparaître, bien qu'une séparation persiste par le biais des mariages. Au milieu du siècle, Harris (1955) observe alors que les frictions d'ordre "religieux" se construisent bien souvent sur de vieilles querelles sans rapport aucun avec cet antagonisme. Les tensions sont aussi moindres dans la sphère d'influence catholique où les conduites sont de nature plus ambivalente, que chez les protestants dont la conversion, plus radicale, pousse à davantage d'intransigeance.

Mais le clivage "religieux" ne disparaît pas dans la mesure où persiste l'alternative entre recours aux pratiques traditionnelles et confiance dans les vertus du "progrès" apporté par les Européens. Simplement, l'antagonisme se déplace verticalement à mesure que le fossé se creuse entre les vieux et les jeunes, indépendamment du choix "religieux". En 1950, les fermes partisans de la tradition sont peu nombreux et généralement sur le point de mourir, mais la christianisation des pratiques a fait surgir de nouveaux problèmes. Au début des années 1930, par exemple, émerge une cérémonie initiatique chrétienne qui n'a plus rien à voir avec la cérémonie traditionnelle, même si elle en porte toujours le nom (*mwar i*). Le thé a remplacé la bière et la période de retraite est supprimée. La cérémonie est conduite dans la salle de classe où les novices, ainsi transformés en catéchumènes, reçoivent non pas un savoir traditionnel concernant la sexualité et la contraception mais une exhortation à s'abstenir de rapports sexuels jusqu'au mariage. Celle-ci ne sera pas entendu et les Taita constateront dès lors une augmentation des grossesses non désirées chez les jeunes adolescentes chrétiennes<sup>23</sup>. A la même période, le *District Commissioner* Cowley constate que "de la première à la seconde guerre mondiale, la désagrégation fut si grande et le progrès civilisateur si rapide que la plupart des

---

<sup>21</sup> un fait qui est bien illustré par la multiplication des cases en briques, une technique enseignée par les Pères, aux alentours de la mission de Bura dans les années 1920 déjà.

<sup>22</sup> bien souvent, l'aîné reste païen tandis que la plupart des frères se convertissent.

<sup>23</sup> un phénomène qui persistera jusqu'à ce jour.

coutumes ont perdu leur autorité". Naïvement, les Européens découvrent alors que les jeunes sont devenus d'"insupportables renégats" que les parents ne contrôlent plus, ou qu'ils font preuve d'une "intolérance extrême à l'égard d'anciennes coutumes bien établies" (sic!). Ainsi, l'exercice de l'autorité par les Aînés, au sein des Conseils Indigènes, est de moins en moins bien accepté par la génération montante qui préfère porter directement ses litiges devant le magistrat européen. La tendance observée chez celle-ci est "à l'extrême avarice, associée à la recherche acharnée du moindre sou". Au consensus autour de la coutume s'est substitué un matérialisme égoïste. Au milieu du siècle, les deux congrégations religieuses estiment d'ailleurs qu'un quart seulement de la population est influencé par le christianisme. L'attrait pour la nouvelle religion reste donc bien en-deçà de l'enthousiasme suscité par l'éducation ou le commerce<sup>24</sup>. Les causes de ce clivage générationnel tiennent à la fois au déclin de l'autorité des Aînés que la puissance européenne a dévalorisé, et à l'entrée des Taita dans une économie monétarisée extravertie. Mais il reflète également la contestation d'ordre politique exprimée par les jeunes à partir de la fin des années 1930.

## **Créer la richesse, inventer la pauvreté**

L'objectif de l'administration coloniale est également de mettre les ressources du District en valeur et de créer une richesse. L'imposition oblige les Taita à entrer dans l'économie monétaire et le travail salarié leur en offre l'opportunité dès le début du siècle. Ils s'engagent alors comme porteurs, travaillent pour le chemin de fer (*Kenya Uganda Railway*) ou dans les plantations de sisal, pour des contrats de trois mois. La période de la guerre mise à part (cf. plus haut), ils sont environ un millier au travail dans les années 1910 et donnent entière satisfaction. Dans la décennie suivante, la demande s'accroît considérablement au sein du District, mais les Taita sont déjà autonomes et préfèrent chercher du travail sur la côte, s'engageant

---

<sup>24</sup> selon Prins (1952), il y a deux fois plus de protestants que de catholiques. Le succès des premiers s'expliquent peut-être par le fait qu'ils évangélisèrent des régions (est du massif Dawida et massif Saghala) originellement moins opposées à l'implantation coloniale.



principalement dans le Département des Travaux publics ou comme dockers sur une base journalière (*kibarua*)<sup>25</sup>. La proportion exacte d'hommes au travail semble difficile à estimer. Vers 1930, les chiffres oscillent autour de 20% de la population masculine "dans la force de l'âge". Il s'agit effectivement d'hommes jeunes, envoyés par leur père afin de fournir à la famille l'indispensable revenu monétaire. Un rapport de 1926 indique cependant qu'ils reviennent souvent désargentés, rapportent des maladies vénériennes, et que les épouses délaissées deviennent une source d'embarras pour leurs parents. Cette proportion augmente régulièrement par la suite. Un recensement de la population vivant dans la Réserve en 1948 donne une proportion de femmes adultes deux fois supérieure à celle des hommes. La même année, on estime à 5000 environ le nombre d'hommes adultes au travail en dehors du District, pour la plupart à Mombasa, ce qui représente 10% de la population totale<sup>26</sup>. Il s'agit à cette époque d'une émigration temporaire et les Taita exilés conservent un lien étroit avec l'économie de subsistance au sein du massif. Un rapport de l'époque déplore que les travailleurs "rapportent dans la Réserve les vices les plus ignobles de la civilisation occidentale". Quel que soit l'usage qui est fait de la découverte d'un nouvel univers, ce phénomène constitue un renversement des valeurs traditionnelles qui réservaient le contact avec l'extérieur à l'Aînesse. A partir des années 1930, les jeunes travailleurs cesseront de transmettre leur salaire au père. On comprend que ce processus d'autonomisation et cette inversion des valeurs contribuent largement à faire de ces jeunes d'"insupportables renégats".

L'administration coloniale pousse également les Taita à commercialiser leur produits. Cette orientation est plutôt contraire à la politique générale du

---

<sup>25</sup> dans les années 1930, des étrangers (principalement Chaga ou Makonde du Tanganyika) sont employés sur les plantations de sisal pour faire face à la demande tandis que les Taita s'orientent vers la côte. Comme l'explique Bourmaud (1988), les colons voyaient en général dans l'impôt le plus sûr moyen d'obliger les indigènes à venir travailler sur leurs concessions. Mais le gouvernement ne décourage pas l'exportation de la main d'œuvre taita du fait qu'ils apparaissent comme des travailleurs "courageux, robustes et intelligents" (cf. *Annual report 1913-14* et *Political Reports 1913-26*).

<sup>26</sup> ce chiffre correspond à 38% de la population adulte masculine. Toutefois, Harris (1958) donne seulement 25% d'hommes "*habituellement* au travail en dehors du District", une différence qui peut s'expliquer par le caractère saisonnier ou conjoncturel des mouvements de migration. Par ailleurs, Les différences sont parfois considérables entre les diverses *locations*. Ainsi, la région de Mbololo, la plus déshéritée du massif Dawida, enregistre des proportions de 60%. A l'inverse, l'émigration des hommes est très faible dans la région de Mbale.

gouvernement qui, globalement, désire voir les cultures de rapport (café, thé, pyrètre) sur les terres des colons (Zwanenberg & King, 1975). Lors d'une réunion à Bura en 1913, le *Provincial Commissioner* encourage déjà les Aînés à développer les cultures de rapport, offrant comme argument, pour surmonter leur réticence, que l'argent qu'ils en obtiendront leur permettra d'acheter de quoi se nourrir en cas de disette. En 1913-14, le District exporte trente tonnes de maïs, dix tonnes de haricots et sept tonnes d'oignons<sup>27</sup>. Le chef progressiste de Mbale, Thomas Mghalu, produit à lui seul 450 kg d'oignons en 1919-20. Dans les années 1920, piment, café et fruits viennent s'ajouter aux exportations de produits alimentaires<sup>28</sup>. La plupart des revenus sont alors réinvestis dans l'élevage et les Taita se mettent à commercialiser le cuir. Les administrateurs pensent alors à développer le marché interne mais sont déçus par les Taita, "piètres commerçants". En 1930, la prohibition qui s'applique à la bière de canne donne une impulsion à l'économie monétaire. La bière, en effet, constitue le medium traditionnel indispensable dans les échanges, et elle sera progressivement remplacée par l'argent, ou encore par le thé, ce qui revient au même puisque les feuilles de thé et le sucre sont importés. Dans les années 1930, les légumes européens introduits par les missionnaires sont largement acceptés comme cultures de rapport dans les régions humides d'altitude ou dans les zones irriguées, et les producteurs taita se constituent bientôt en coopératives<sup>29</sup>. Celles-ci sont au nombre de huit en 1948, et six attendent alors d'être enregistrées. Dans la plaine peuvent être cultivés piment, paprika, coton ou ricin. Mais ce succès commercial masque une crise alimentaire chronique. Les Taita font l'expérience de disettes plus ou moins localisées en 1919, 1926, 1928-29, et en 1933-34 de façon accentuée du fait de précipitations désastreuses<sup>30</sup>. Puis la disette prend un caractère permanent à partir de 1940 jusqu'au milieu des années 1950. Durant toutes ce temps, les Taita subsisteront grâce à l'importation de produits alimentaires. Mais on constate aussi que la nécessité

---

<sup>27</sup> plus 370 tonnes de fibre provenant des concessions de sisal européennes.

<sup>28</sup> riz et blé sont introduits en 1923 mais seul le premier connaîtra un certain succès.

<sup>29</sup> il s'agit de pommes de terre, carottes, choux, tomates et petits pois. Ces produits sont vendus à l'hôpital de Wesu dans le massif Dawida, aux concessions européennes ou aux commerçants indiens de Voi et Mwatate, mais la plupart sont destinés au marché de Mombasa. En 1936, 3800 Taita souhaitent utiliser un système de coopératives.

<sup>30</sup> on se reportera aux courbes pluviométriques des années 1930 (cf. Présentation).

d'acheter son pain quotidien n'affecte pas de manière sensible le volume des exportations de produits alimentaires (cf. tableaux ci-contre). La dépense des revenus monétaires dans l'achat de farine de maïs subventionnée par le gouvernement colonial donne ainsi raison au discours du *Provincial Commissioner* de 1913<sup>31</sup>. La persistance de cette crise dans les années 1940 pousse alors l'administration à s'interroger sur ses causes, puis à mettre en oeuvre une série de mesures concernant la gestion du terroir et du patrimoine pastoral.

## B) La crise écologique

Lorsqu'elle s'implante dans le massif, l'administration coloniale trouve "une communauté diminuée, dans un état de grande pauvreté"<sup>32</sup>. Alors que de nombreux observateurs s'étonnent de l'extension des cultures à la base du massif avant la famine de 1884, Hobley fait la constatation inverse dans la dernière décennie (Hobley, 1895, cf. phrase en exergue)<sup>33</sup>. Si la situation paraît s'être améliorée au cours de la première décennie de ce siècle, la première guerre mondiale vient porter un coup d'arrêt à ce renouveau. Les estimations démographiques sont malheureusement

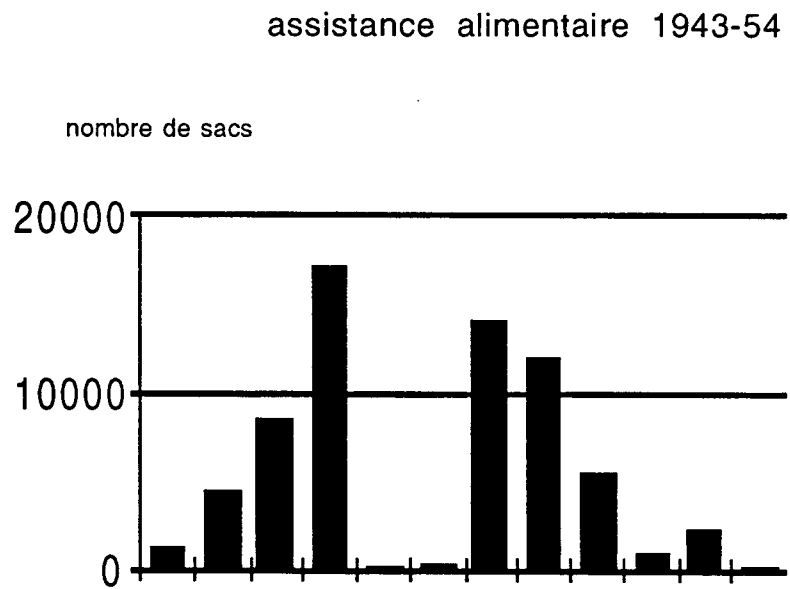
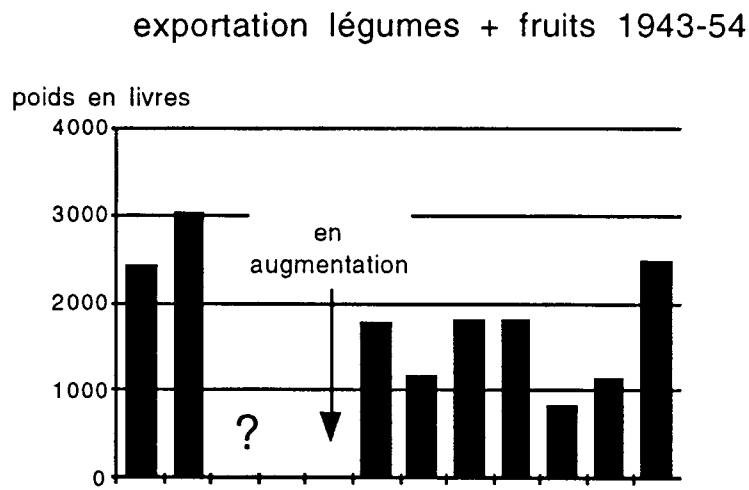
---

<sup>31</sup> la farine peut être distribuée "gratuitement" en échange d'une participation aux travaux publics. Mais elle peut également ne pas bénéficier de la subvention du Gouvernement, comme en 1951, ce qui la met hors de portée de la plupart des familles taita. Cf. *Annual Reports, 1919-1958*.

<sup>32</sup> cf. *Political Records, 1910*.

<sup>33</sup> cf. Krapf, 1968 et New, 1971 pour les témoignages avant la famine. On peut remarquer que la situation taita paraît alors différente de la situation kikuyu si l'on en croit un autre témoignage du même auteur en 1890 selon lequel, dans le pays kikuyu, "peu de terre sont en friche et chaque hectare est cultivé" (dans Allan, 1965).

Comparaison des volumes d'exportation des cultures alimentaires de rapport et d'importation alimentaire dans le cadre de l'aide d'urgence entre 1943 et 1954.



peu fiables<sup>34</sup> mais on peut considérer les chiffres donnés par l'administration coloniale comme indicateurs de tendances. Ils font état d'une baisse de la population entre 1910 et 1920, puis d'une augmentation régulière à partir des années 1920. Les taux d'accroissement annuels donnés vers 1930 oscillent entre 3,5 et 4,5%, ce qui paraît exagéré à la vue des taux bruts de population<sup>35</sup>. Un rapport de 1944 donne un taux d'accroissement minimum d'1,5%. D'après les recensements effectués entre 1946 et 1957, le taux moyen d'accroissement annuel pour cette période est alors de 2,8%. Ces chiffres correspondent approximativement à l'accroissement de la population noté pour le Kenya tout entier, débutant vers 1925, lent dans les années 1930 puis s'accéléralant dans les décennies suivantes. Les divergences, dues principalement au manque de fiabilité des recensements, peuvent aussi s'expliquer par le fait qu'il existe de fortes différences régionales. Ainsi, dans la *location* de Mbale qui est la plus densément peuplée (plus d'un tiers de la population), la population augmente-t-elle moins vite (+ 1,5% annuel) que dans la *location* voisine de Mbololo (+ 4%) où l'émigration salariale est pourtant considérable (cf. plus haut). L'introduction de la médecine moderne - les campagnes de vaccination en particulier - contribue sans doute dans une large mesure à cet accroissement démographique au sein d'une population pourtant diminuée par les nouvelles maladies et la malnutrition comme nous le verrons plus loin.

Dans les années 1920, l'administration se félicite que l'"inertie" qui prévalait durant la guerre (sic!) ait fait place à davantage d'énergie. L'augmentation de la population, en effet, pousse à la mise en culture. Les rapports concernant l'économie pastorale sont par contre pessimistes. Si les pâturages sont en nombre suffisant, et si l'argent des fils salariés est principalement réinvesti dans l'achat de bétail<sup>36</sup>, le

---

<sup>34</sup> les recensements annuels font preuve d'une grande irrégularité, indiquant par exemple un accroissement de 10,8% pour l'année 1917 puis une réduction de 0,4% l'année suivante. Comme l'indique un rapport de 1934, la difficulté provient surtout du recensement des enfants pour deux raisons: d'une part, les gens mariés sans enfants veulent en général cacher ce fait (de même que l'on peut vouloir cacher l'existence d'enfants nés hors mariage), d'autre part, les non convertis considèrent d'un mauvais oeil le dénombrement des enfants et donnent ainsi des chiffres fantaisistes.

<sup>35</sup> *a fortiori* lorsqu'on sait que le taux d'accroissement était de 2,9% en moyenne entre 1962 et 1979 (Were, 1986).

<sup>36</sup> que les Taita vont chercher chez les Pare, les Kamba ou les Mijikenda.

cheptel apparaît en très mauvais état. Les races sont pauvres et affaiblies par la consanguinité. Alors que la maladie semblait absente en 1910<sup>37</sup>, la guerre fait surgir de grosses épizooties de theileriose et de trypanosomiase<sup>38</sup>. En 1926, on estime que la première, très rapidement endémique dans le massif, a réduit le nombre de bêtes au cinquième. De nombreux pâturages de plaine sont inutilisables du fait de leur infestation par la mouche tsé-tsé dont l'extension augmente en 1927, à la suite de pluies abondantes, et provoque de graves épidémies de trypanosomiase dans les années 1930<sup>39</sup>. Des manifestations de peste bovine sont également repérées à la même époque. Le Révérend Verbi considère alors que l'état pitoyable du cheptel et la pénurie de lait qui en découle sont responsables du fort taux de mortalité infantile qu'il estime, en 1926, à 50%. Les alternances de pluies torrentielles et de sécheresse, ainsi que des invasions de criquets, mettent bientôt en évidence la grande fragilité du système de production qui ne parvient plus à nourrir la population, comme le montrent les difficultés éprouvées en 1933-34. Ces calamités touchent principalement les zones plus sèches, c'est à dire le massif Saghala et Mbololo dans le massif Dawida, ou bien les "pays" situés à basse altitude, comme Bura ou Msau. Les "pays" d'altitude, en particulier Mbale et Chawia au sud-est du massif Dawida, souffrent moins, comme l'indique un volume croissant d'exportations de légumes européens. Globalement, les Taita réagissent alors à la disette non pas en délaissant les cultures de rapport mais en augmentant la superficie cultivée ou en demandant davantage sur la même superficie. A mesure que la menace du manque s'accroît, la culture se fait plus imprudente et l'on constate qu'une surface croissante est sujette à l'érosion.

---

<sup>37</sup> cf. *Political records, 1910*. Dans la dernière décennie du siècle, Hobley (1895) remarque que l'est de Dawida (Mlalen) a presque totalement échappé à la terrible épizootie de 1891.

<sup>38</sup> cette dernière causera une mortalité impressionnante parmi les animaux de bât utilisés durant la guerre.

<sup>39</sup> cette extension des glossines dans la région correspond à une extension générale, au niveau de l'Afrique orientale toute entière (cf. Kjekshus, 1977).

## Les causes de la crise

Les causes de la disette, devenue chronique dans les années 1940, sont multiples et surtout conjuguées. L'une de ces causes, universellement reconnue, est la disparition du surplus alimentaire traditionnel, irrémédiablement entraîné dans l'orbite de l'économie monétaire. A l'époque de la crise, les greniers extérieurs n'existent plus, et rien ne vient les remplacer. Au début du siècle, le maïs que l'on cultive en excédent est exporté, puis l'on remplace peu à peu ce maïs par des cultures de rapport. Le surplus est alors réinvesti dans l'achat de nouveaux biens et, en temps de crise, dans l'achat de nourriture ! Comme nous l'avons montré au précédent chapitre, ce processus était déjà à l'oeuvre au temps du commerce caravanier. On est aussi tenté d'incriminer l'augmentation démographique, mais celle-ci ne semble pas constituer le facteur clé, comme le pense A. Harris (1958). D'ailleurs, l'administration coloniale en prendra conscience tardivement, en 1948, alors que ses effets se font sentir indirectement, comme nous le verrons plus loin. Par ailleurs, si l'on accepte les estimations établies pour le XIXe siècle, il apparaît que le niveau atteint par la population au milieu de notre siècle correspond à celui qui fut estimé *avant* la crise de la fin du siècle dernier (cf. I). Aussi existe-t-il d'autres facteurs, plus subtils.

Les rapports coloniaux mettent en avant deux phénomènes nuisibles. Tout d'abord, une augmentation des zones sujettes à l'érosion. La sonnette d'alarme est tirée dès 1931 pour les champs inclinés. L'inclinaison des parcelles, en effet, provoque une érosion en nappe, voire un ravinage dans les zones où les précipitations sont plus violentes. Les Taita n'ignorent rien de ce problème auquel ils remédient en rassemblant les débris végétaux en lignes plus ou moins espacées (*trash lines*), pour chercher ensuite à réduire la déclivité au fil des labours. De surcroît, le repos des parcelles d'altitude durant la saison *kwa ri* permet l'émergence d'un couvert herbacé protecteur. Cette pratique, cependant, disparaît lorsque les Taita cherchent à obtenir deux récoltes par an au lieu d'une seule. A partir de 1934, l'administration n'a de

cesse d'encourager l'étagement des champs par nivellement (terrasses horizontales), plantations de barrières vives (*live stop-washes*) et confection de lignes de débris. Il est alors curieux de lire dans le rapport de 1940 que l'"opposition" à ces mesures de lutte contre l'érosion a "notablement diminué" cette année-là, que si la dernière pratique a fini par devenir une "coutume acquise", la plantation de barrières vives n'est pas aussi populaire<sup>40</sup>. Nous considérerons, au terme de ce chapitre, lorsqu'il sera question du reboisement, l'une des raisons de la réticence des Taita à travailler à l'étagement des champs. Une autre est soulignée par le *District Commisionner* Walter (1951). Les mouvements internes au massif vont croissants, mais les émigrants conservent la propriété de leurs parcelles qui font donc l'objet d'une transaction locative. Or, les améliorations apportées à la parcelle par le locataire ne sont pas recouvrables auprès du propriétaire lorsqu'il récupère sa terre. Ainsi les paysans non propriétaires refusent-ils un investissement en labour dont ils ne récolteront pas les fruits. De surcroît, un tel investissement effectué par le propriétaire transforme la valeur de la parcelle qui, dès lors, ne saurait être cédée en location de la même façon qu'une parcelle non travaillée. Or, comme le fait remarquer Feierman à propos des Shambaa voisins qui, eux, s'opposent fermement à l'obligation d'étagier leurs champs, cette situation va à l'encontre d'une nécessité vitale, celle de conserver une dynamique à l'échange foncier, d'une part pour assurer la diversité des terroirs, d'autre part pour assurer aux gens pauvres en terres la possibilité de cultiver (Feierman, 1990). On s'étonne également qu'une pratique traditionnelle se révèle "acquise" au coeur de la période coloniale seulement! Nous avons déjà noté que la confection de lignes de débris n'apparaît dans aucun témoignage pré-colonial. Sans doute ne constitue-t-elle pas une pratique systématique, mais il ne s'agit pas d'une pratique importée. Si donc, pour la mettre en oeuvre, les Taita en possèdent la compétence, peut-être n'en ont-ils point la force? Il faut en effet considérer que la superficie cultivée *augmente* à mesure que la main d'oeuvre *diminue*. Beaucoup d'hommes sont au travail à l'extérieur et nous avons vu que l'émigration est d'autant plus forte que la région est plus déshéritée, comme à

---

<sup>40</sup> l'opposition à la confection "obligatoire" de terrasses semble générale. Elle est, par exemple, forte chez les Kikuyu et les Kamba (cf. Zwanenberg & King, 1975), également chez les Shambaa (Feierman, 1990).



Mbololo dont le caractère sec et abrupt favorise justement l'érosion. De surcroît, la main d'oeuvre disponible dans le massif est souvent employée à des travaux d'utilité publique (reboisement, construction des routes). Enfin, la scolarisation des enfants va croissante et les tâches qu'ils remplissent traditionnellement doivent être prises en charge par les adultes, c'est à dire par les femmes<sup>41</sup>. Il est donc possible que ces dernières ne voient pas se dégrader la *qualité* des tâches agricoles à mesure qu'elles sont dépassées par la *quantité* du labeur<sup>42</sup>.

Le second phénomène nuisible, toujours selon les rapports coloniaux, possède un lien avec le précédent. Il s'agit de l'hégémonie croissante du maïs. Nous avons déjà évoqué dans le chapitre précédent le rôle éventuellement joué dans la grande famine de 1884 par l'abandon progressif des céréales traditionnelles au profit du maïs vendu aux caravanes. Cinquante ans plus tard, le maïs est largement prépondérant, non seulement vis à vis des céréales traditionnelles (sorgho en particulier), mais aussi des cultures pérennes. Or le maïs possède deux gros défauts. D'une part, il résiste moins bien à la sécheresse et constitue donc un cultigène mal adapté à la culture en plaine, bien que son rendement y soit important dans des conditions idéales. D'autre part, son système racinaire est faible et il favorise donc l'érosion. Cependant, les tentatives - largement infructueuses - de réintroduction du sorgho en plaine mettront paradoxalement en lumière les avantages de la céréale américaine<sup>43</sup>. Le sorgho est en effet très sensible aux déprédations, en particulier à la voracité des oiseaux, et demande ainsi une surveillance particulière que les Taita ne sont justement plus en mesure de fournir. En 1944, les cultures de sorgho, encouragées par l'administration, seront totalement détruites par une invasion de criquets alors que le maïs ne souffre pas, et cette tentative de réintroduction d'une culture traditionnelle restera un échec. L'encouragement aux cultures pérennes qui constituent un stockage naturel, bananiers

---

<sup>41</sup> la proportion d'enfants scolarisés est difficile à estimer. En 1945, par exemple, on peut considérer qu'environ un enfant sur cinq, si l'on considère les deux *locations* de Bura et Mwanda (ouest de Dawida), est scolarisé dans le cadre de la mission catholique de Bura (cf. *Annual Report* ).

<sup>42</sup> Feierman (1990) note également, à propos des Shambaa, que "les femmes durent travailler plus dur en se nourrissant moins, même si leur mari envoyait de l'argent".

<sup>43</sup> il s'agit en fait de l'introduction d'une nouvelle variété de sorgho (*Dwarf Hegary* ) effectuée à partir de 1944.

dans les fonds de vallée, patate douce dans le massif et manioc en plaine, obtiendra davantage de succès. D'autres raisons expliquent l'engouement pour le maïs. C'est d'abord un produit facile à stocker. Ensuite, il peut être consommé sans préparation culinaire, les épis verts grillés au feu constituant des coupe-faim appréciés par les travailleurs ou les écoliers. Enfin, l'introduction de moulins mécaniques, que l'on peut placer dans la demeure, réduira considérablement le temps passé à la préparation du repas puisqu'il faut moins d'une heure pour égrener les épis, moudre le grain et cuire la farine afin d'obtenir une épaisse bouillie peu goûteuse mais très digeste (mswa r a).

Lorsque la crise prend un caractère chronique dans les années 1940, que l'assistance alimentaire fait alors défaut ou que la farine importée s'avère trop onéreuse, comme en 1945, les Taita tendent à délaisser la culture de rapport. Mais cette inflexion est de courte durée et contribue en fait à l'aggravation des problèmes. En effet, la culture de légumes européens, qui connaît alors un succès croissant avec le développement du marché de Mombasa, s'effectue sur les terres d'altitude, prises sur la forêt ou les pâturages<sup>44</sup>. C'est une culture mieux adaptée à cette zone froide et humide que celle du maïs et, de surcroît, sa capacité à freiner l'érosion est bien supérieure. La teneur du problème dépasse donc l'opposition généralement invoquée entre cultures vivrières et cultures de rapport. Cette opposition reste cependant pertinente dans le sens où les Taita, en proie à la malnutrition, refuseront obstinément d'utiliser leurs légumes européens dans l'alimentation<sup>45</sup>. Un médecin colonial indiquera en 1942 que si les Taita sont durs à la tâche dans le soin qu'ils portent aux légumes, ils refusent toutefois de "perdre leur temps" sur cette culture pour leur consommation personnelle<sup>46</sup>. Les médecins sont stupéfaits du taux de malnutrition. S'il provient davantage, selon eux, d'une simple "ignorance" que d'un manque de nourriture, ils soulignent cependant le défaut de protéines, du à la disparition

---

<sup>44</sup> au milieu du siècle, le *District Commisioner* Walter fait remarquer que la mise en culture de terres collectives s'effectue de plus en plus sans chercher le consentement des Aînés comme il est coutume de faire (cf. Deuxième partie, I). On a là un symptôme à la fois du clivage générationnel et de la soif de terre.

<sup>45</sup> elle l'est également dans d'autres cas. Ainsi, il semble que la nouvelle culture du riz se soit faite aux dépens des bananeraies dans la vallée de Bura (cf. le témoignage de Hobley (1895) découvrant une vallée "couverte par une bananeraie très étendue").

<sup>46</sup> cf. *Medical Department Annual Reports 1942*.

progressive de la viande et du lait dans l'alimentation<sup>47</sup>. Tout d'abord, les Taita consomment moins de gibier (cf. chapitre IV). Ensuite, ils consomment moins de bétail, peut-être parce que le cheptel ne semble pas suivre le rythme d'accroissement démographique (cf. plus haut), mais surtout parce qu'à la valeur symbolique du bétail dans les rapports sociaux et le domaine rituel se substitue progressivement une valeur marchande. En d'autres termes, on sacrifie moins et on thésaurise davantage. La nouvelle équation se fait avec l'argent sonnante, non avec ce que l'on peut tirer directement de la bête (viande, lait, fumier), comme l'indique un rapport de 1957.

Si les mécanismes qui installent la crise alimentaire dans la chronicité dépassent la seule logique démographique, celle-ci révèle néanmoins ses effets pervers dans les années 1940. L'administration constate en effet que la *taille des parcelles* diminue en même temps que la superficie cultivée augmente, ce qui signifie que l'augmentation de la superficie cultivée ne colle pas à l'accroissement de la population. Nous ne possédons malheureusement aucune donnée précise concernant la superficie cultivée par les Taita à différentes périodes de l'histoire, mais on peut souligner deux points. Quelle que soit l'étendue de la mise en culture, il convient de comparer celle-ci non à l'accroissement démographique calculé au sein du massif mais à l'augmentation globale du nombre de Taita, car l'émigration salariale des hommes n'influence pas la tenure foncière, et le partage du patrimoine s'effectue entre *tous* les fils, quelle que soit la durée de leur résidence hors du District. Ces absences, toutefois, posent des problèmes de partage et l'on constate qu'une proportion importante des revenus est gaspillée en litiges fonciers au sein du groupe des héritiers (*i fwa*, cf. Présentation). Mais la situation est surtout aggravée par la recherche d'un patrimoine foncier diversifié (cf. Deuxième partie), avec une volonté des héritiers de conserver cette diversité. Ainsi, les Taita sont de plus en plus nombreux à s'installer sur leur terroir de plaine mais, ce faisant, conservent leurs droits sur le terroir du massif. La taille moyenne des parcelles, calculée en 1944 pour les "pays" de Chawia, Sechu et Wumari, est de 0,22 acre<sup>48</sup>. La faible taille des parcelles entraîne une diminution de

---

<sup>47</sup> les Taita obtiennent alors leurs protéines principalement des légumineuses.

<sup>48</sup> cf. "Investigation on agricultural congestion in the sub-locations of Wumari, Sechu and Chawia of the Chawia location", *Trespass on alienated land and Crown land*, DC/TTA/3/9/37.

rentabilité en obligeant les cultivateurs à se déplacer de plus en plus fréquemment. Cette perte de temps et d'énergie se voit par ailleurs multipliée dès lors que le travail s'effectue en commun et que les parcelles des membres du groupe de travail sont dispersées. Cette fragmentation constitue également un frein aux mesures de lutte anti-érosion, par exemple lorsqu'une parcelle étroite est mise en terrasses entre des parcelles sur lesquelles ce travail n'a pas été effectué.

Une étude, menée en 1944 par le département agricole dans les "pays" où l'on constate un empiètement sur des terres situées en dehors de la Réserve, met en lumière cette pénurie foncière<sup>49</sup>. La superficie des champs (mbuβa) est calculée en acres et par individu<sup>50</sup>, dans le massif d'une part, dans la plaine au sein de la Réserve d'autre part, pour les trois "pays" de Chawia, Sechu et Wumari au sud de Dawida. Les résultats obtenus sur un échantillon de 20 familles par "pays" sont les suivants:

	massif	plaine	total
Chawia	0,23 (pente à 24%)	0,26 (à rendement faible)	0,49 acre/tête
Sechu	0,10 (pente à 27%)	0,14 (à rendement moyen)	0,24 acre/tête
Wumari	0,09 (pente à 18%)	0,08 (à rendement fort)	0,17 acre/tête

Ce calcul ne tient pas compte de la superficie des parcelles humides mais le rapport indique que celle-ci est faible. Allan (1965) estime qu'un système agricole en région de hautes terres, avec deux saisons des pluies dans l'année, fonctionne avec 0,5 acre/tête si les deux saisons pluvieuses sont sûres et 0,75 acres/tête si l'une des saisons fait défaut<sup>51</sup>. Un système fondé principalement sur la culture de la banane fonctionne avec 0,5 acre/tête. Ces trois "pays" bénéficient d'une bonne pluviosité mais font un usage important de la plaine, c'est à dire mettent une surface importante en cultures successives. Considérant les différences de potentiel - faible à Chawia, fort à Wumari - la superficie utilisée au total (0,3 acre en moyenne) paraît donc

<sup>49</sup> *Ibid.* Le manque de terre a sans doute fait naître cette interprétation étrange de l'exhumation des crânes: celle-ci permettrait de cultiver à l'endroit où est enterré le défunt, réalisant ainsi une économie de terre.

<sup>50</sup> le calcul est effectué par famille et le rapport indique qu'une famille comprend en moyenne 5,6 individus.

<sup>51</sup> Ainsi, la superficie du système traditionnel kikuyu fut-elle estimée à 0,48 (réduit à 0,42 en 1945), celle du système des hautes terres kamba à 0,67 en période de sécheresse.

étonnamment faible pour chacun des trois "pays", même si l'on rajoute une proportion de cultures pérennes (banane et canne à sucre). Si l'on en croit Allan, le manque de terre serait alors de l'ordre de 50% des besoins estimés pour ce type d'environnement, et ce en comptant les parcelles humides existantes. Ayant calculé les besoins alimentaires des familles, le rapport conclut d'ailleurs à la nécessité de rajouter au moins 6400 acres (25 km<sup>2</sup>) de Réserve à ces trois "pays", un chiffre que nous ne pouvons malheureusement pas vérifier puisque nous ignorons le nombre d'habitants pour chacun de ces "pays". Le rapport confirme donc le besoin de terre, mettant en évidence une utilisation intensive de la terre à la fois dans les collines où l'on cultive presque partout et donc sur pentes raides, et dans la plaine où la superficie en jachère paraît insuffisante pour les besoins futurs. Or, le système traditionnel taita, qui ne déploie aucune pratique systématique pour conserver la fertilité du sol, ne peut être considéré comme intensif au regard des systèmes d'exploitation chaga ou matengo par exemple, cités par Allan (1965). Ce fait réapparaît dans un autre rapport de la même époque<sup>52</sup>. Il situe les besoins en terre (culture et jachère) à 1 acre/tête dans le massif et 10 acres/tête en plaine. Sur cette base, il évaluera le "trop-plein" démographique à 5200 familles, soit 57% de la population ! Les estimations montrant qu'il faudrait deux fois plus de terre ou deux fois moins de gens pour une subsistance adéquate s'accordent donc.

## **Des remèdes**

Confrontés à ce déséquilibre entre l'homme et la terre, les fonctionnaires coloniaux mettront en oeuvre toutes les possibilités offertes dans un pareil cas: mettre en valeur les terres existantes, déplacer les paysans sur d'autres terres, détacher les gens de la terre. Les deux dernières idées viennent assez tardivement. Le chiffre du "trop-plein" (57%) est sans doute excessif mais il correspond justement au nombre d'hommes qui sont alors au travail, et l'idée est de pousser femmes et enfants à

---

<sup>52</sup> sans titre, DC/TTA/3/12/41.

s'installer sur le lieu de travail des maris<sup>53</sup>. Mais l'intégration dans les autres secteurs de l'économie ne se réalise jamais complètement, les travailleurs salariés conservant un lien intime avec le massif. L'autre idée est de transférer la population dans des Réserves moins peuplées. Mais le projet d'installation dans les collines Shimba (sud de Mombasa), lancé en 1948, n'intéressera que deux familles en 1952 et doit être abandonné. On constate aussi que les Taita engagés sur un projet d'irrigation à Taveta "ne s'intègrent pas". L'échec de ces deux tentatives de déraciner les Taita démontre simplement l'ampleur de leur attachement au territoire<sup>54</sup>.

Dès les premiers signes de la crise, cependant, l'administration s'engage fermement dans une revalorisation du terroir, puis s'attache à mettre davantage d'espace à la disposition des Taita. Nous verrons d'abord ce qu'il en est dans le massif, puis dans la plaine où les problèmes se posent en termes différents, même s'ils sont liés. Au sein du massif, on ne peut que chercher à *mieux* utiliser les ressources disponibles en quantité limitée, et les efforts ponctuels qui débutent dans les années 1930 culminent avec la mise en place d'un "Plan d'amélioration" (*Betterment scheme*) en 1949. Celui-ci bénéficiera des fonds du plan Swynnerton en 1955. Dès 1940 cependant, l'administration envoie un instructeur agricole et deux assistants dans chacune des *locations*. L'information se fera plus systématique à partir de 1949 lorsque les équipes se déplacent de village en village, soutenues dans leur tâche par le Conseil indigène qui fait appel à l'assistance bénévole de la population. En 1935, le gouvernement récupère la concession du *Wundanyi Estate*, originellement occupée par la CMS, pour mettre la terre à disposition des Dawida et y établir une ferme modèle d'apprentissage<sup>55</sup>.

a) L'administration s'engage très tôt dans une campagne de reboisement (cf. plus loin) afin de maintenir la capacité de captage des eaux et de protéger les sols de l'érosion. Les Taita sont encouragés à mieux gérer le rapport entre l'eau et le sol,

---

<sup>53</sup> l'une des conclusion du dernier rapport cité est qu'il faut faciliter la résidence des familles à Mombasa.

<sup>54</sup> on notera, à ce propos, que les Aînés ont la capacité rituelle de rappeler au "pays" ceux qui s'en éloignent temporairement ou qui se sont installés ailleurs. Ils utilisent pour ce faire une "cloche" (*mma ng a*) qui constitue aussi l'emblème du dernier grade de l'Aïnesse.

<sup>55</sup> le reste des terres de cette ancienne concession seront plus tard utilisées pour implanter l'administration démenagée depuis Voi.

d'une part en contrôlant l'écoulement par la construction de petites retenues d'eau, en irriguant mieux, en augmentant la plantation de bananiers dans les fossés, d'autre part en étagérant les parcelles. Dans ce dernier cas, l'idée est d'améliorer les pratiques traditionnelles et d'introduire des terrasses. La confection de lignes de débris ne pose pas de problème et on encourage les Taita à planter *Coleus sp.*, *Pennisieum purpureum* ("herbe à éléphant"), mais aussi bananiers et canne à sucre, en barrières vives. Le nivellement en terrasses est une tâche plus difficile mais on note finalement des efforts considérables au milieu des années 1950. Les progrès ainsi réalisés compensent donc l'augmentation de la déclivité moyenne des champs. Les mesures de préservation du sol ne connaissent toutefois un réel succès que dans les zones humides à précipitation douce, où la jachère saisonnière est souvent maintenue. Mais l'érosion reste notable dans les régions à la fois plus sèches et plus abruptes, comme le massif Saghala ou bien Rong'e et Irizi, respectivement à l'est et au nord de Dawida, et ce malgré la mise en vigueur effective d'une interdiction de cultiver sur les pentes à forte déclivité<sup>56</sup>.

b) Le rendement est amélioré par tous les moyens possibles. On lutte contre les insectes nuisibles: chenilles, vers térébrant du maïs, et surtout criquets dont la menace est de mieux en mieux contenue<sup>57</sup>. On importe de variétés nouvelles de cultigènes déjà existants, plus résistantes à la sécheresse (sorgho Hegary ou patate douce du pays duruma par exemple), dont on encourage la plantation, avec plus ou moins de succès cependant, comme nous l'avons vu plus haut. Enfin, on améliore les techniques de cultures: compostage domestique et amendement des parcelles, labourage, espacement et sarclage plus efficaces, rotation des cultures.

c) Devant la difficulté à déplacer les Taita, il apparaîtra peu à peu que le problème n'est pas tant la pénurie de terre qu'un déséquilibre et une inadaptation des terres à l'usage qui en est fait. Alors que l'engouement pour le maïs et le désir de vendre des légumes ont souvent conduit les Taita à cultiver au mauvais endroit, on tente de réajuster le type de culture aux conditions écologiques. On s'étonne également de la quantité trop importante de friches improductives en regard de la pénurie de fourrage

---

<sup>56</sup> en 1953, l'administration interdira en effet 30 hectares de pentes raides à la culture.

<sup>57</sup> ceux-ci sont empoisonnés (produit à base d'arsenic), brûlés, battus. En 1950, l'administration finira par placer un officier chargé exclusivement de ce problème.

et l'on essaie de rétablir l'équilibre entre culture et pâture.

d) Dans cette perspective, la propagande en faveur du bétail à l'étable, lancée dès 1935, se poursuit, en même temps que l'on encourage à planter du fourrage (*Pennisetum purpureum*) dans les parcelles comme barrières vives. Par ailleurs, la productivité du bétail est améliorée par l'introduction de nouvelles races. Le Révérend Verbi joue un rôle moteur en cette matière. En 1923, il inaugure en particulier l'usage des bains parasitocides qui seront toutefois adoptés avec réticence par les Taita (cf. chapitre III). Les progrès sont plus lents en ce domaine, et le cheptel conservé dans le massif continuera à souffrir de maladies endémiques (théleiriose, distomatose provoquée par la "douve du foie") jusqu'au milieu du siècle.

e) Enfin, on voudrait freiner le processus de fragmentation des parcelles par un remembrement des terres (*Land Consolidation*). Le projet, inclu dans le Plan Swynnerton de 1954, ne rencontre à l'époque aucun écho. Trois ans plus tard, cependant, les Taita demandent qu'une étude préparatoire soit menée.

La situation est différente à la base du massif. La terre s'y trouve en abondance mais l'eau y fait cruellement défaut, les précipitations y sont insuffisantes, sporadiques et violentes. De ce fait, les sols sont fragiles et peu fertiles, mais le besoin de terres pousse peu à peu les Taita à intensifier leur culture à la base du massif, ainsi à Mwaroko au pied de Mgange Nyika ou à Godoma au pied de Mrughua. Certains "pays", cependant, se heurtent aux frontières de la Réserve, et, dans les années 1930, l'administration doit considérer la multiplication d'empiètements illégaux sur terres domaniales et terres concédées (cf. plus loin). Le rôle nuisible des concessions sur l'économie indigène apparaît aussi de façon plus indirecte. Ainsi, le rapport de 1944 précise qu'il serait possible de mettre en culture les terres alluviales à la base du massif (au sud principalement) en faisant bon usage de l'irrigation, mais à condition de limiter au maximum le pompage des nappes souterraines pratiqué par les concessions de sisal sur une trop large échelle. Le même rapport prétend indispensable la mise en oeuvre de projets d'irrigation dans les endroits adéquats, par exemple sur la rivière Tsavo. D'une manière générale, la maîtrise de l'eau offre des résultats positifs. Ainsi constate-t-on, en 1952, que la mise en place de conduites d'eau entre les pentes



et la base du massif a considérablement réduit l'érosion au niveau de la rupture de pente en supprimant le surpâturage et le piétinement causé par les trop nombreux aller-retours des troupeaux en quête d'abreuvement. Mais c'est surtout vers une mise en valeur pastorale de la plaine que s'oriente l'administration coloniale à partir des années 1940. La mesure est urgente car le cheptel est progressivement repoussé vers le bas à la fois par la disparition des pâturages d'altitude et la présence de maladies endémiques au sein du massif, et le surpâturage devient une menace sérieuse pour les sols fragiles de la plaine. La trypanosomiase ne sévit vraiment qu'aux alentours des massifs Kasigau et Saghala et le cheptel conservé en plaine est globalement beaucoup plus sain. Des points d'eau sont creusés et permettent l'"ouverture" de zones de pâture aux environs du massif Dawida à l'ouest (Mwameru et Mwaktau), au sein de la Réserve Temporaire, ainsi qu'au sud (Lwaleni) et à l'est (Paranga) sur le Domaine d'Etat (cf. carte n° 1). A l'opposition habituelle succède bientôt un engouement pour ces colonisations qu'on ne pouvait envisager jusqu'à la disparition définitive de la menace maasai, dans les années 1930<sup>58</sup>.

## C) Le problème des concessions et la réaction politique

A l'inverse de ce qui se passe dans les *Highlands* de la région du Mt Kenya, le massif Taita n'est pas cible d'une colonisation de peuplement. Comme nous l'avons vu, l'alliance recherchée par certains Aînés permet aux missionnaires catholiques et protestants d'obtenir des terres de pleine propriété, affranchies de toute redevance. La

---

<sup>58</sup> la dernière razzia effectuée par les Maasai en 1930, à proximité du massif Dawida (ouest), sera sévèrement punie par l'administration (peine capitale et lourdes amendes).

CMS obtient de cette manière environ 500 hectares à Mbale, Wundanyi et Wusi dans le massif Dawida ainsi qu'à Saghala, tandis que la mission catholique s'installe sur 400 hectares à Bura. Il s'agit là de terres obtenues des Taita eux-mêmes et situées au sein de la "Réserve indigène" (*Native Reserve*). Les problèmes posés par la délimitation de la Réserve restent localisés au sud du massif Dawida. Avant que la "Réserve" n'existe juridiquement, en 1926, les droits fonciers des indigènes sont définis par l'occupation agricole ou pastorale. Seul le territoire "inutilisé" devient *Crown Land* et peut donc être concédé. A la fin du siècle, Hobley observait qu'au sein de la plaine située entre les deux massifs principaux, la récolte des *Sanseveiria* sauvages pouvait constituer une ressource exploitable pour les indigènes en développant un marché pour la fibre (Hobley, 1895). Un rapport de 1910 précise ensuite que la terre située en dehors de la future Réserve "ne présente aucun attrait pour une colonisation par les Européens". Son exploitation se révèle effectivement ingrate et une plantation de caoutchouc, sur une concession importante au sud de Bura ("Bura block"), échoue rapidement. Cependant, la culture du sisal s'avère fructueuse et quelques Européens s'installent, donc à la périphérie du massif Dawida, en particulier au sud où les précipitations sont plus importantes, à proximité des rivières Bura, Mwatate et Voi. Les frontières de la Réserve ne sont alors établies, et montrées aux Taita, qu'aux seuls endroits où celles-ci viennent buter sur les concessions. Comme l'avaient alors pressenti Hobley en 1895 (cf. exergue) puis l'administrateur Reddie au début du siècle, et comme le confirme le rapport de la *Morris Carter land Commission* en 1932, cette frontière passe à trop grande proximité du massif Dawida sur toute la face méridionale. Des ajouts de plaine au nord et à l'ouest du massif, effectués dans les années 1930, ne résolvent pas les problèmes posés au sud. Dans les premières années, l'administration avait laissé entendre aux Dawida que la frontière correspondait à la ligne de chemin de fer Voi-Taveta. Cependant, en dépit de recommandations contraires de la part des *District* et *Provincial Commissioner* de l'époque, le gouvernement cède à *Teita Concession Ltd* une portion de terre qui, au nord de cette ligne, s'étend depuis la vallée de Mwatate jusqu'à la rivière Voi (portion A sur la carte n° 2)<sup>59</sup>. Les Dawida des "pays" de Bura, Sechu,

<sup>59</sup> cf. *Memorandum on the Teita land dispute, by the Rev. P.G. Bostock, 1943, Trespass on alienated and Crown Land 1939-1944, DC/TTA/3/9/37.*

Wumari, Chawia, Wusi, Kipusi et Kishamba empiètent donc naturellement sur les terres domaniales ou sur les terres non utilisées des concessions (cf. carte n° 1). Le *District Commissioner* en poste en 1933 reconnaît la validité des droits indigènes sur ces terres et appelle en particulier à restaurer ces droits pour la région de Shelemba, où les Dawida cultivent les bords de la rivière Voi (partie orientale de la portion A). Consciente de l'erreur commise, l'administration fermera ainsi les yeux sur ces empiètements, qui prennent pourtant une ampleur croissante, jusqu'au milieu des années 1930<sup>60</sup>. On compte en effet une centaine de Dawida résidant en permanence sur le territoire de la *Teita Concession Ltd* en 1932. Au début du siècle, ces empiètements pouvaient même présenter des avantages. En 1912 par exemple, la *Deutsch-Englische Ostafrika Kompagnie* accepte des cultivateurs taita au sein de sa concession le long de la rivière Voi, et l'administrateur provincial encourage alors la compagnie à établir avec ces gens un contrat selon lequel l'usage et l'occupation du sol ne peuvent s'effectuer qu'en échange d'une promesse de travail salarié dans la compagnie pour une durée d'un ou deux ans<sup>61</sup>. L'objectif est alors de pousser les Taita à travailler sur les plantations de sisal, mais nous avons vu qu'ils s'orientent en définitive vers Mombasa, et les concessions européennes réagissent bientôt à la multiplication des violations de territoire. Alors que le phénomène s'amplifie, les injonctions à cesser les cultures illégales sont lancées en 1937, puis chaque année de façon systématique<sup>62</sup>. Les rapports précisent qu'il s'agit en général de jeunes cultivateurs "du type progressiste", parfaitement au fait des limites de la Réserve, "ne cherchant pas à cacher leur faute" et plutôt coopératifs<sup>63</sup>.

Les missionnaires de la C.M.S se font alors les avocats de la cause indigène. Dans une lettre de 1939, le Rév. Verbi propose d'ajouter à la Réserve la portion de terres domaniales située entre les deux principales concessions du sud, le "Bura block" à l'ouest et le "Mwatunge block" de la *Teita Concession Ltd* à l'est, toutes deux

---

<sup>60</sup> cf. *Land in Dabida Native Reserve, 1933*, DC/TTA/3/8/18.

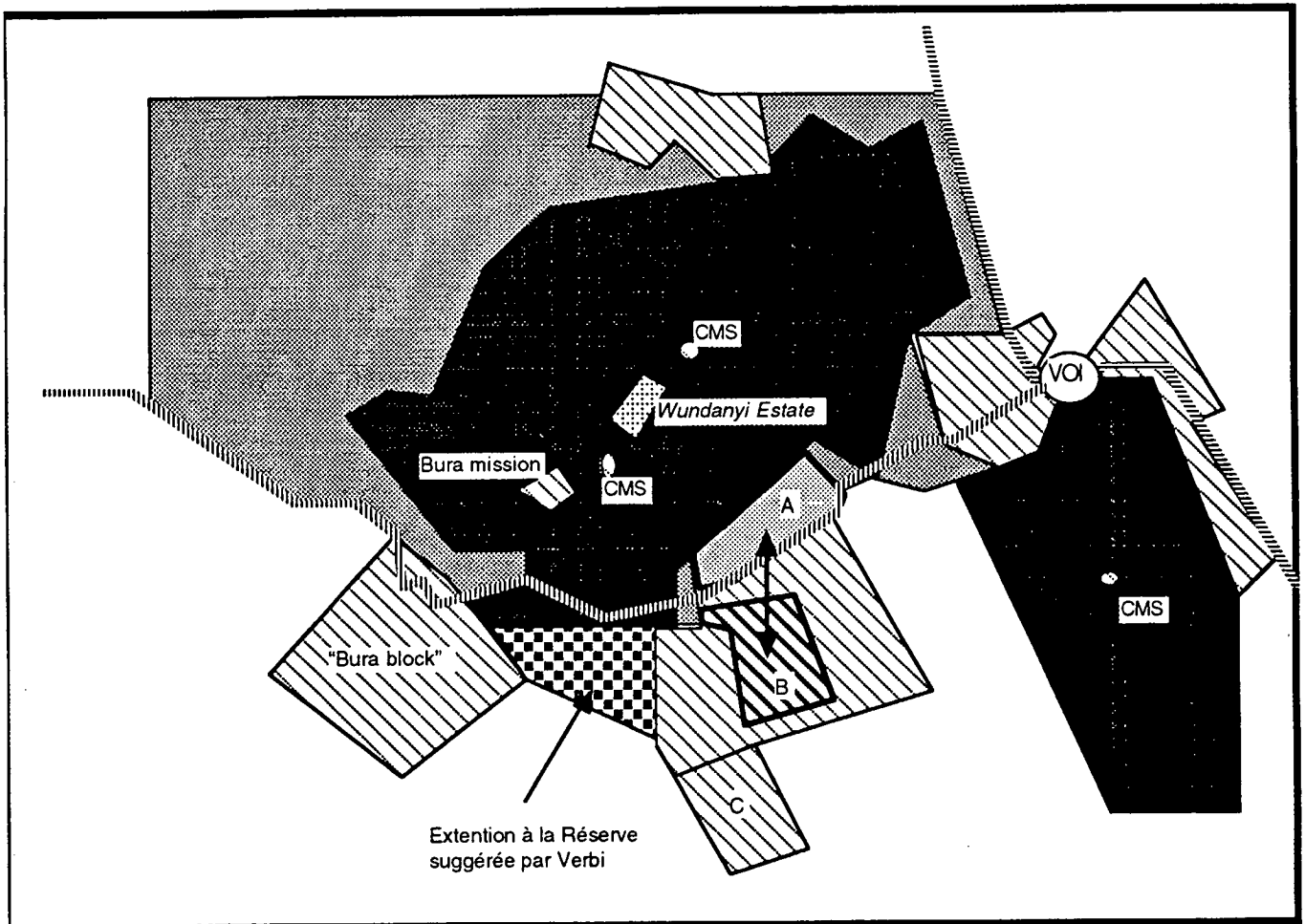
<sup>61</sup> il s'agit d'une compagnie allemande qui sera reprise par un anglais au terme de la première guerre mondiale. Cf. Correspondance de Décembre 1912, *Squatters on Voi Fibre area*, PC/Coast/1/3/27, KNA, Nairobi.


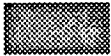
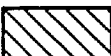
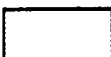

<sup>62</sup> l'on compte 184 parcelles en dehors de la réserve au mois d'octobre 1939, un nombre qui s'accroît certainement au moment des pluies de kwariri.

<sup>63</sup> cf. *Tresspass on alienated and Crown Land 1939-1944*, DC/TTA/3/9/37.



## 2: Statut des terres aux environs du massif dawida durant la période coloniale



-  *Dawida Native Reserve & Saghala Native Reserve*
-  *Superficie ajoutée à la réserve Dawida en 1932 et Temporary Native Reserve*
-  *Concessions*
  - A: "Mwatunge block"
  - B: compensation offerte à la concession
-  *Terre domaniale (Crown Land)*
-  *Chemin de fer*

sujettes aux violations<sup>64</sup>. Il recommande également de réintégrer la portion A à la Réserve, en échange de la portion B sur laquelle les Kasigau déportés avaient été rapatriés en 1930 mais qu'ils sont autorisés à quitter six ans plus tard pour rentrer chez eux<sup>65</sup>. En 1943, le Rév. Bostock réitère cette demande qu'il appuie de solides arguments. Outre l'existence d'un droit coutumier sur ces terres, les expulsions viennent bien trop tardivement pour être comprises par les Dawida qui cultivent ces terres depuis longtemps. Par ailleurs, les bonnes récoltes effectuées sur les portions situées hors de la Réserve ont permis d'échapper à une grave disette qui, autrement, aurait sévi durant les années catastrophiques de 1942-43<sup>66</sup>. En dépit des efforts des missionnaires, l'administration conserve une attitude de repli. L'absence d'agitation politique qui avait prévalu jusqu'alors devait pourtant beaucoup à la bonne volonté dont elle avait fait preuve, par exemple en rachetant le *Wundanyi Estate* situé au coeur du massif en 1935, une recommandation de la Commission Carter qui avait été applaudie par les Taita. Le ressentiment croissant à l'égard de l'administration, au sujet du "Mwatunge block" en particulier, se transforme en réaction politique quand la *Kikuyu Association* ouvre une branche dans le massif Taita en 1939. La *Taita Hills Association* regroupe alors, comme en pays kikuyu, des jeunes gens éduqués. L'agitation se développe à mesure que l'association fait courir le bruit que les Anglais souhaitent déplacer les Taita dans la plaine. En 1940, l'association alors forte de 4000 membres, convertis et paiens, est déclarée illégale et les principaux leaders arrêtés. La même année cependant, les squatters acceptent de se retirer, et l'administration regagne un peu la confiance de la population en restituant la majeure partie du *Wundanyi Estate* aux paysans, transformant le reste en ferme modèle placée sous la juridiction du *Local native Council*. En 1944, alors que l'opposition persiste uniquement dans la région de

<sup>64</sup> cf. Lettre du rév. V.V. Verbi au D.C. , 1939, DC/TTA/3/8/18.

<sup>65</sup> cette portion (B) avait été reprise à *Teita Concession Ltd* en échange d'une portion située plus au sud (C). Il propose donc que la compagnie européenne conserve B et C en échange de la portion A utile aux Dawida. La chose est cependant compliquée par le fait que Verbi lui-même avait acheté une partie de la portion A aux Dawida puis revendu celle-ci à la compagnie. Il avait lui-même autorisé les Dawida à cultiver sur sa terre, une faveur que la compagnie n'est pas décidée à accorder.

<sup>66</sup> ces récoltes ont en effet permis de nourrir les régions de Msau et Mbololo plus au nord. cf. *Memorandum on the Teita land dispute, by the Rev. P.G. Bostock, 1943, Trespass on alienated and Crown Land 1939-1944, DC/TTA/3/9/37.*

Chawia, l'administration autorise l'utilisation de la portion de terres domaniales située entre les deux concessions (portion D). Les empiètements continuent toutefois avec ampleur sur le "Mwatunge block" et donnent lieu à des poursuites. Les Taita reprennent néanmoins confiance, avec raison puisque les négociations conduisent à la réintégration du "Mwatunge block" au sein de la Réserve en 1951<sup>67</sup>. La restitution de "Bura block" est également discutée mais ne sera jamais décidée pour plusieurs raisons. D'une part, cette concession fut reprise par *Teita Concession Ltd* qui vient d'accepter de laisser son "Mwatunge block". D'autre part, sa réintégration est moins vitale pour les gens de Bura et Mrughua et sa mise en valeur semble plus délicate<sup>68</sup>. Une nouvelle association a pris naissance deux ans plus tôt. Baptisée "*Taita Fighi Union*", elle prône avant tout l'unité pour la défense des intérêts taita, et les Aînés se reconnaissent cette fois davantage dans le leadership. En dépit du pas en avant effectué par l'administration, les problèmes persistent, en particulier provoqués par la création du Parc de Tsavo en 1948 (cf. chapitre III), mais aussi avec *Teita Concession Ltd* qui vient de construire un lac en aval de la vallée marécageuse de Mwatate ("Ngulu swamp"), privant les Dawida de 35 acres de terres cultivables<sup>69</sup>. Alors que l'état d'urgence est déclaré au Kenya, les revendications foncières des Taita ont en partie abouti et les rapports notent avec satisfaction que le mouvement Mau-Mau ne recueille aucun soutien parmi la population du massif. A la veille de l'indépendance, la situation est "politiquement calme".

La réaction de 1939, bien que largement soutenue par la population, et implicitement sans doute par les missionnaires, se construit en partie sur le clivage générationnel évoqué au début de ce chapitre. Le rapport annuel de 1936, par exemple,

---

<sup>67</sup> les directeurs de *Teita Concession* refusent de restituer cette portion, prétextant que cette perte affecterait leur alimentation en eau et qu'une plantation d'ananas y est en projet. Le gouverneur décide alors d'acquérir la terre en usant du *Land Acquisition Act*, ce qui constitue une nouveauté et crée des remous parmi les colons des *White Highlands*. (cf. "Teita Concessions", *Kenya Weekly News*, September 14th 1945. )

<sup>68</sup> l'administration considère que la terre convient juste à une exploitation pastorale de petite envergure. Nous verrons dans la quatrième partie l'importance que prendra plus tard cette portion.

<sup>69</sup> cette fois, l'administration soutiendra le projet de la concession en lequel elle voit un arrêt salutaire à l'utilisation trop intensive de cette zone humide par les cultivateurs. L'association Taita s'inquiète également des autorisations de prospections ou d'exploitations minières accordées à des Européens, mais beaucoup resteront sans suite (la mine d'amiante, ouverte en 1950 dans la plaine au nord de Mgange, fermera quatre ans plus tard).

indique que les premiers à désobéir aux ordres du chef Thomas Mghalu de Mbale sont ses fils, "paresseux, impertinents et déloyaux... qui sont continuellement en train de fomenter la discorde entre leur père et les autorités de la mission". A la fin des années 1930, ces jeunes, qui ont acquis un certain degré d'éducation, contestent à la fois l'autorité des Aînés et le monopole blanc au sein de l'Eglise. Ils poussent d'ailleurs les Taita à désertir le culte dans la région de Mbale<sup>70</sup>. Cette réaction s'apaise pour mûrir politiquement durant les années 1940. Elle semble intégrer l'ensemble de la population, dépassant le clivage générationnel en particulier, et la référence au *f i y i*, à ce titre, n'est pas innocente.

## D) L'enjeu forestier

Parmi les toutes premières observations des administrateurs, celle d'une absence<sup>71</sup>. L'absence de forêts est si évidente que la protection des bois existants constitue l'un des thèmes principaux du dialogue avec les indigènes et l'une des fonctions majeures assignées aux chefs avant la première guerre. Les trois petites forêts du massif Dawida, "Mbololo", "Ngangao" et "Chawia", une surface estimée à 2400 hectares<sup>72</sup>, sont balisées dès 1910, et c'est au tour de la forêt de Kasigau (200 hectares) un peu plus tard. Les administrateurs réalisent l'importance qu'elles revêtent pour la préservation des sources et pensent également à leur exploitation future. On compte d'abord en étendre naturellement la superficie, mais la tâche s'avère impossible car les forêts sont cernées par l'habitat humain. On se contente alors

---

<sup>70</sup> cf. Interview du Rév. Bostock à Oxford en 1980 par Mr Mnjama, KNA, Nairobi.

<sup>71</sup> les sources coloniales sont tirées des rapports du district (*Annual Report Taita District, 1919-1957, Political Records, 1910, 1913-25*) et des rapport du Département des Forêts (*Forest Department annual report, 1932-39, 1951-61*).

<sup>72</sup> ce chiffre paraît au regard des superficies actuelles (cf. Quatrième partie, I).



d'interdire les coupes, de protéger les lisières du pâturage et des feux. En 1914, la circulaire d'Ainsworth oriente la politique du gouvernement en ce qui concerne les forêts situées au sein des Réserves Indigènes<sup>73</sup>: la valeur de ces forêts en fait un patrimoine national qui doit être l'objet d'une gestion centrale et non locale. Ainsworth pense que les indigènes sont incapables de gérer eux-mêmes leurs forêts et ne réalisent pas cette valeur. Celle-ci tient en partie à l'exploitation que l'on peut faire des produits sylvestres, pour la construction en particulier, et c'est au gouvernement de guider cette exploitation. Ainsworth propose donc la création d'un Département des forêts, agissant au niveau provincial par le biais d'officiers forestiers (*Forest Officers*). Ces officiers sont les gérants d'une entreprise qui doit faire fructifier le patrimoine afin d'alimenter son fonctionnement, et tout bénéfice doit être réinvesti dans des projets liés à l'éducation, au développement agricole, et en priorité au reboisement. Car c'est l'une des tâches de ces officiers que d'encourager les indigènes à reboiser, et Ainsworth de préciser alors que la vente des plants aux indigènes doit s'effectuer à prix coûtant. Cette nécessité du reboisement, d'abord timidement exprimée, prend dès les années 1920 un caractère d'urgence dont l'acuité ne cessera d'augmenter par la suite<sup>74</sup>. Ces deux actions de protection et de reboisement connaissent alors des destins assez semblables. Si elles bénéficient globalement du soutien de la population, elles suscitent aussi deux réactions de nature cependant différente: l'une de caractère ponctuel et immédiat qui, si elle n'entrave pas la réalisation des objectifs, n'en reste pas moins significative; l'autre de caractère collectif et institutionnalisé qui constituera pour l'administration une immense déception. Nous considérerons ces actions séparément pour tenter ensuite de comprendre la nature des réactions taita.

---

<sup>73</sup> "Memorandum by Mr. Ainsworth regarding Forest in Native Reserve: proposals for policy to regulate general control", *Forest in Native Reserve, 1914*, PC/Coast/1/2/49, KNA.

<sup>74</sup> La première motivation du reboisement fut sans doute les besoins combustible et en traverses de voies du chemin de fer. Ces dernières, en bois jusqu'en 1906, furent toutefois rapidement remplacées par des traverses métalliques (cf. Hill, 1949).

## Protection des forêts indigènes

Décidée comme une urgence au début du siècle, la protection des forêts semble avoir descendu l'échelle des priorités au terme de la première guerre. Dans les années 1920, en effet, elle s'avère impossible faute de gardes, et les besoins en bois de construction (coupe) et en pâturage (brûlis) contribuent à leur dégradation. Les administrateurs ne cessent de prédire la disparition des quatre forêts si rien n'est entrepris, et les Conseils (*Local Native Council*) décident finalement la mise en Réserve en 1937. Les forêts sont déclarées "Réserves Forestières Indigènes" (*Native Forest Reserve*) et l'on en dégage les limites. L'administration rend alors hommage à l'effort des Aînés pour conserver le patrimoine naturel et s'aperçoit bientôt que la protection traditionnelle des zones boisées n'est sans doute pas le fruit du hasard mais correspond à des impératifs d'ordre écologique, telle la préservation des sources. L'administration encourage donc les Aînés ayant la charge de protection du territoire (*mundu wa fiyi*) à prendre soin des multiples bosquets situés en dehors des zones réservées, c'est à dire qui n'ont pas fait l'objet d'une délimitation<sup>75</sup>. Au terme des années 1940, la préservation des zones boisées est jugée excellente. Mais la "conscience" d'une nécessité de sauvegarde n'est pas partagée et force est de constater, au milieu de la décennie suivante, que les élans destructeurs sont supérieurs aux volontés des gardiens. A cette époque, le gouvernement redéfinit le statut des Réserves forestières avec l'idée de centraliser davantage la gestion. Ainsi, les *Native Forest Reserve* doivent se transformer en *African District Council Forest Reserve*. C'est finalement mettre du vieux vin dans de nouvelles outres puisque les bénéfices obtenus de cette gestion continueront à être réinvestis localement (c'est à dire au niveau de la *Location*). Tout espace boisé qui n'est pas enregistré comme tel deviendra, quant à lui, *Weni Mwana Forest*, c'est à dire restera sous contrôle direct de la communauté, par l'intermédiaire de ses Aînés, et pourra également faire l'objet d'acquisitions

---

<sup>75</sup> cf. "Soil conservation", *Native tribal laws and customs, 1932-58*, DC/TTA/3/1/67, KNA. Comme l'indique ce rapport du *District Commissioner* datant de 1945, le rôle respectif des Aînés responsables du rite d'appel à la pluie, de la protection du territoire et de la "médecine" *mba ro* n'est pas bien compris, mais une note rajoutée par le *Provincial Commissioner* conseille en tout cas d'"aborder ces Aînés avec respect et en douceur".

individuelles au sein de cette communauté. Mais lorsqu'il s'agit, par exemple, de délimiter la forêt de Ngangao en 1956-57, l'administration se heurte à une forte résistance du Conseil. Son intention était d'englober dans le périmètre l'ensemble de la forêt, plus quelques parties en friche qui auraient servi de zone tampon. Le Conseil s'oppose à ce tracé et décide d'une démarcation au sein de la forêt, laissant la périphérie forestière et les zones de friche sous contrôle direct de la communauté locale (*Weni Mwana Forest*). Non seulement la délimitation de la nouvelle Réserve forestière n'est pas celle escomptée, mais les gens du "pays" s'opposeront à la démarcation de la forêt communale par le forestier. L'administration ne comprend pas cette opposition des communautés locales et invoque alors un manque d'autorité ou bien un désintérêt de la part des Aînés dont elle avait pourtant fait l'éloge vingt ans auparavant.

## Le reboisement

Le reboisement avait timidement débuté en 1914 sur le petit sommet de Susu, où la moitié d'un acre avait été défriché dans l'idée de transplanter des pousses depuis la forêt indigène de Ngangao. Il sera stimulé par l'introduction réussie de nombreuses essences exotiques ailleurs dans la Colonie. Même protégées, les forêts du massif Taita ne sauraient assurer une captation des eaux suffisante, et l'on décide en 1925 que "chaque pouce de terrain disponible doit servir à cet objectif [reboiser]". Une pépinière est installée à Chawia et un forestier indigène, payé par le *Local Native Council*, se met au travail, diffusant les pépinières, inaugurant des plantations. Sous la direction de l'officier forestier Marchant, et avec l'aide de nouveaux assistants, 700 cyprès (*Cupressus sp.*) sont ainsi plantés à Susu en 1932. Une partie du *Wundanyi estate* est transformée en pépinière centrale où 4000 plants sont mis en pot chaque mois et distribués à travers le massif, principalement à l'ouest (Mgange, Susu, Saghaighu), à Mbololo et à Saghala. Le reboisement progresse ainsi considérablement en dépit de la sécheresse des années 33-34 qui ruine par exemple les efforts fournis à

Vuria<sup>76</sup>. On souhaite augmenter la plantation d'*Acacia mearnsii*, qui se plaît particulièrement bien en altitude, afin de développer l'exploitation du tanin que l'on tire de son écorce, et de nombreuses parcelles sont mises en plantation à cet effet à Saghala et à Mwanda-Mgange. L'administration note que la jeune génération participe à ces travaux avec beaucoup d'entrain et les plantations d'acacia sont d'ailleurs l'occasion d'un accrochage, à propos des limites territoriales, entre jeunes de Mgange et de Mbale. Contrairement à ce qu'avait voulu Ainsworth, les plants sont distribués gratuitement et la plantation individuelle en est stimulée. L'un de nos informateurs se souvient par exemple avoir planté un pin (*Pinus sp.*) qui lui servit plus tard à confectionner la charpente de sa nouvelle demeure. 40.000 pousses sont plantées dans le District pour la seule année 1937, et 50.000 *Acacia mearnsii* seront fournis en 1939. La demande excède l'offre, en particulier pour *Eucalyptus sp.* et *Grevillea robusta*, et les Conseils Indigènes votent une proposition visant à rendre la plantation obligatoire. Mais là encore, cet enthousiasme n'est pas partagé par tous et l'administration note en 1934 qu'"il n'est pas rare de voir d'irréductibles conservateurs déclarer que ces plantations entraîneront une perte de terre pour les Taita". Ainsi, de jeunes arbres sont-ils déracinés à plusieurs reprises, dans le "pays" de Mwanda en particulier. En 1936, un paysan de Mbale déracine également toute une parcelle pour y semer du maïs. Les gens de Mgange se souviennent bien de cette "résistance" qui semble avoir été dans cette région (*Mwanda Location*), sinon suivie, du moins largement comprise. Pour mes informateurs, l'idée courait alors qu'en plantant des arbres, "les Blancs dérobaient le pays" (*βazuṅgu βid'aβusa i sa ṅga*). En dépit de ces actes de malveillance, le reboisement progresse cependant et permet de freiner l'érosion. Dans les années 1940, la pépinière de Wundanyi devient un véritable service public et la production de tanin augmente<sup>77</sup>. Dans la décennie suivante, les superficies reboisées en *Cupressus sp.*, *Grevillea robusta*, *Maesopsis eminii* s'accroissent à Saghala et Kinyesha-vua, tandis que l'on entreprend de reboiser les pentes fortement érodées du nord de Dawida (Irizi et Mbololo) ainsi que le site de

<sup>76</sup> dans le même élan, l'administration plante des espèces ornementales (jacaranda et "tulipier africain") le long des routes de la ville de Voi.

<sup>77</sup> 100 tonnes d'écorce sont exportées en 1952.

Mwandongo à basse altitude. A Mbololo, on envisage tout d'abord l'utilisation d'une essence indigène, *Dodonea angustifolia*, mais c'est l'exotique *Pinus hallipensis* qui est finalement choisi en 1953. La croissance miraculeuse des pins sur 60 acres d'un sol quasi inexistant réjouit l'administration. Elle considère toutefois que, seul, un reboisement de 10.000 acres (4000 hectares) est susceptible de "sauver la région" en stoppant l'érosion, en assurant une bonne captation des eaux et en fournissant du bois de construction à la population. D'une manière générale, remarque-t-on alors, les besoins locaux en bois de construction sont tels que le reboisement est encore bien en-deça de ce qu'il devrait être. Les efforts bénéficient pourtant des fonds du plan Swynnerton à partir de 1955, et ce financement permet par exemple de planter 250.000 arbres en une seule saison de l'année 56, après qu'une sécheresse ait pratiquement réduits à néant les efforts de la saison précédente. Les quatre pépinières existantes produisent 800.000 plants durant l'année 57. Beaucoup sont distribués à la population pour des plantations individuelles et les autres servent à reboiser plus de 1000 acres (400 hectares), principalement à Ronge et Saghala. Les fonds permettent également de payer une main d'oeuvre que les six jours de travail collectif obligatoire chaque trimestre ne suffisent pas à fournir. Par ailleurs, les plantations existantes se portent bien et leurs effets bienfaisants commencent à se faire sentir. A Rong'e, par exemple, on note une augmentation de l'humidité, du volume et de la pérennité des ruisseaux.

Mais ces résultats plutôt encourageants ne peuvent masquer ce qui apparaîtra en 1958 pour l'administration comme un échec cuisant. Si la population participe volontiers à ces efforts dans certaines régions, comme à Saghala, elle fait parfois preuve d'une certaine "léthargie", comme à Rong'e (Mbololo) où de nombreux plants succombent durant l'année 54 faute d'un paillage suffisant. Un informateur ayant travaillé sur ce même site de Rong'e-Mwambirwa se souvient que Mwakishalua, l'Aîné en charge du *f i y i*, résiste au projet de plantation deux années durant avant de se laisser convaincre par l'officier forestier Clay. Mais l'opposition se maintient pendant les travaux et certains commencent à déraciner les jeunes plants, si bien que des gardes doivent être placés sur le site. Les rapports administratifs notent

simplement une grande difficulté à s'accorder sur une délimitation, en ce qui concerne ce site en particulier, mais également à assurer maintenance et protection sur l'ensemble des plantations. Ainsi, lorsque l'administration, en 1958, demande aux communautés locales d'approuver les projets en cours ou en proposition dans le nouveau cadre statutaire (*African District Council Forest*), seulement cinq parmi les dix sites reçoivent l'approbation nécessaire. Curieusement, certaines régions où l'opposition semblait forte donnent leur feu vert, comme c'est le cas pour Rong'e et Mwanda (Mwaganinyi). D'autres, à l'inverse, qui n'avaient montré aucun signe notable de résistance, comme Saghala ou Irizi, le refusent. Certains chantiers, et parmi les plus importants, sont donc fermés et les pépinières démenagées. La déception est immense pour l'administration qui voit dans le travail considérable fourni jusqu'à présent, et les milliers de livres dépensées dans le cadre du plan Swynnerton, un énorme gâchis. De surcroît, 1958 est une année sèche et des feux se déclarent dans plusieurs forêts, à Mbololo, Mwandongo et Saghala où un millier d'arbres sont détruits. Le caractère criminel de ces incendies fait peu de doute semble-t-il<sup>78</sup>. Par ailleurs, approbation ne signifie pas forcément entente parfaite entre l'administration et les communautés locales. Par exemple, la plantation de Kinyesha-vua, à cheval sur deux *locations*, se voit d'abord amputée d'une petite partie quand les gens de Werugha refusent le projet accepté de l'autre côté par les gens de Mbale. Mais le terrain de Mbale servait auparavant de pâturage et la communauté semble toujours le considérer comme tel. Comme me l'explique un informateur, les vaches commencent donc à dévorer les jeunes plants jusqu'à ce que Clay leur en interdise l'accès; viennent ensuite les chèvres qui obligent Clay à intervenir une seconde fois.

---

<sup>78</sup> mes informateurs de Mgange se souviennent d'un incendie qui éclata dans la petite plantation de Vuria vers 1946 et dont l'origine criminelle fait également peu de doute.

## Les causes de la résistance

L'opposition aux efforts de reboisement paraît donc assez générale, qu'elle prenne l'allure d'un sabotage, d'un refus catégorique ou d'une mauvaise volonté à coopérer. L'administration perçoit clairement ce phénomène lorsqu'elle explique que les gens restent suspicieux à propos de ses intentions tant qu'ils croient que la mise en Réserve signifie la perte du terrain. Elle ne peut arriver à convaincre les Taita que le gouvernement ne fait que protéger *leurs* arbres afin qu'ils puissent servir *leur* profit une fois arrivés à maturation. En dépit des efforts déployés pour les convaincre du bien fondé des projets de reboisement, la plupart des Taita considèrent invariablement les plantations et la mise en réserve des forêts indigènes comme "un autre moyen de les priver de terre", même si cette terre est stérilisée par l'érosion. La perception des avantages évidents qu'ils peuvent tirer de ces forêts ne suffit pas toujours à surmonter la peur de se voir dépouillés de terre. La réaction d'un vieil homme, pris en train de défricher une parcelle boisée dans une région que l'administration considère comme une zone essentielle de captation des eaux, illustre à merveille cette attitude. Quand on lui démontre l'équation forêt = eau, l'homme rétorque avec aplomb que son acte avait bien pour intention de freiner l'accroissement du volume de la source dont l'écoulement trop important ruine ses champs en aval<sup>79</sup> ! Pour bien comprendre les raisons de cette défaite relative des projets de protection et de reboisement, il convient de distinguer deux aspects dans cette résistance. Il existe tout d'abord une opposition radicale qui débute dans les années 1930 et se maintient dans les décennies qui suivent. Elle s'exprime certainement par un refus de travailler sur les sites mais plus particulièrement par des actes de malveillance, déracinages et incendies. Puis l'opposition prend un caractère moins "fondamentaliste" mais se généralise dans les années 1950 - lorsque l'administration remarque désintérêt, manque de coopération ou négligence - et se traduit finalement par le refus d'approuver la moitié des projets. Il y a deux raisons à cela. D'une part, le besoin croissant de terre à partager entre les héritiers a considérablement augmenté la

---

<sup>79</sup> qu'il s'agisse d'une plantation ou d'une forêt indigène n'est malheureusement pas clair.

valeur des terrains, même impropres à la culture. Le déracinage des plants par un taita de Mbale désireux de planter son maïs, en 1936, procède d'un tel besoin. D'autre part, la majorité des Taita ne fait plus confiance à l'administration. Après les concessions en plaine, la constitution de Réserves forestières au sein du massif peut légitimement apparaître comme "un autre moyen" de les priver de terre. Bien que la situation soit politiquement calme dans le massif Taita au moment de l'état d'urgence (1952-56), et que les Taita aient obtenu gain de cause pour la plupart de leurs revendications foncières, la conscience politique qui s'est progressivement élaborée trouve là l'occasion d'exprimer sa pleine maturité. Mais si l'opposition se généralise aussi facilement, c'est aussi qu'elle revêt un caractère symbolique qui tient en même temps à la nature des arbres plantés et au processus de délimitation, aspect essentiel de la protection et du reboisement. Pour beaucoup de Dawida, les Blancs cherchent alors à "prendre" (-βusa) ou à "dérober" (-soka) le pays ( i sa ŋga), sous entendu le pays Dawida ( i sa ŋga dʒa dʌβi dʌ). Par ailleurs, tous insistent aujourd'hui sur ce fait que ces arbres n'avaient à l'époque "aucune raison d'être, aucun sens" pour eux. *Pinus, sp., Cupressus sp., Eucalyptus sp., Grevillea robusta, Acacia mearnsii, Maesopsis eminii* sont en effet des essences exotiques<sup>80</sup>. Aucune essence indigène ne sert au reboisement, même si cette idée est parfois discutée, par exemple pour Mbololo. Pour l'administration, ces essences sont familières, leurs réactions aux plantations facilement analysables, leur exploitation économique (bois de construction, tanin, résine) prévisible. Dans leur quête d'un sens à ces nouveaux arbres, les Taita vont inverser le signe de la valeur donnée par l'administration. Alors que ces arbres sont censés soigner la terre dans l'intérêt des Taita, ceux-ci vont les considérer comme moyens d'une appropriation abusive. Nous avons montré, dans la Première partie, l'équivalence établie par les Dawida entre la plante ( mɔi) et la "médecine" (βu ya ŋga), et la manière dont celle-ci est manipulée dans le complexe rituel fi yi pour, à la fois, créer et protéger le territoire d'αβi d'α. Nous avons également souligné que cette manipulation apparaît comme un acte de "culture", dans le sens où les

---

<sup>80</sup> cette dernière est une essence indigène au Kenya, originaire de l'ouest (pays Luyia), mais néanmoins inconnue des Taita.



“médecines” ne révèlent leur efficacité qu’une fois mises en terre. Pour les Taita, la colonisation est une période d’invasion, au cours de laquelle le Blanc donne maintes fois la preuve de son pouvoir. La conclusion de nombreux informateurs interrogés sur cette expérience historique est que “les médecines du Blanc sont supérieures”. Ces arbres exotiques *sont* les “médecines” des Blancs. Il n’est peut-être pas fortuit que les déracinages effectués à Mwanda en 1933-34 se produisent durant l’une des sécheresses les plus importantes qu’ait connu le massif au XXe siècle. Cette réaction, en effet, évoque certains épisodes du tout début de l’intrusion coloniale. Ainsi, les gens de Bura se persuadèrent que la plantation d’un potager par les missionnaires allait dessécher leurs cultures<sup>81</sup>, et l’on se souvient de l’usage des missionnaires comme “faiseurs de pluie” jusque dans les premières décennies de ce siècle. En 1913, également, les Aînés de Bura expliquent au *P.C* que la sorcellerie les empêche de planter des cultures de rapport, ce qui signifie certainement que ces plantes européennes sont considérées par les traditionnalistes comme des “mauvaises médecines”<sup>82</sup>. On retrouve cette idée dans le discours actuel sur les essences exotiques: “dès que l’arbre des Blancs se met à pousser, les autres meurent”. Ce que le vieil homme signifiait dans sa réponse étrange à l’administrateur n’est pas qu’il désirait avoir moins d’eau sur ses terres, mais sans doute qu’il n’acceptait pas l’idée que le contrôle de l’eau passe par l’utilisation des “médecines” du Blanc. On s’étonnera donc moins que les administrateurs de ces “requêtes continues visant à confier les plantations aux soins des gens eux-mêmes” [plutôt qu’à des salariés sous la direction d’un forestier]. On comprend également mieux pourquoi les gens “refusent de considérer que cette tâche est au dessus de leur capacité lorsqu’il s’agit de zones importantes”. Ce que les Taita reprochent à l’administration, ce n’est pas tant qu’elle oblige à planter des arbres mais qu’elle gère, qu’elle “prenne en mains” cette initiative car, souvenons-nous, c’est bien du contexte de la manipulation des “médecines” que dépend le résultat, bienfaisant ou néfaste. Les Taita craignent sans doute également cette obsession à *délimiter*, qu’il s’agisse de leurs propres forêts - et donc de leurs propres “médecines” - ou des plantations nouvelles. Pour eux, en effet,

---

<sup>81</sup> cf. “Rapport sur le pays et la mission du Taita”, 1894, du Père Mevel, cité par Merritt (1975).

<sup>82</sup> cf. *Political Report*, 1913.

vouloir établir une frontière revient à nier l'intégrité de d'aβida, à introduire kireti - dont le Blanc s'est déjà emparé - au sein de d'aβida, c'est à dire à réitérer le processus d'encerclement qui menace les Taita. Dans le premier cas, c'est aussi chercher à s'appropriier directement d'aβida dont les forêts sont l'essence, jardins d'où les Aînés tirent leur pouvoir.

### III. La santé des hommes

Au XXe siècle, dans la continuité des épidémies du siècle précédent, les Taita se voient confrontés à une multitude de maux dont beaucoup leur sont inconnus. Rapports administratifs et témoignages indigènes font état du mal-être physiologique et psychologique des Taita durant toute la période coloniale. Administrateurs et missionnaires sont obligés de constater la persistance, voire la recrudescence de la sorcellerie<sup>1</sup>. Associée par les Taita à la sorcellerie, la folie semble se répandre à la façon d'une épidémie au cours des années 1950 et inquiète à ce point l'administration qu'elle ordonne une enquête psychiatrique. Inclue par les médecins dans les manifestations pathologiques du mental, le "culte de possession" fait aussi l'objet d'une investigation soutenue. Cette inquiétude est légitime dans la mesure où ces phénomènes, sorcellerie, folie et possession, se manifestent avec force alors même que l'activité rituelle souffre d'une désaffection croissante. Tel est le cas du rite d'appel à la pluie, des rites agraires, du traitement rituel des "autels" ancestraux et lignagers ou des danses à caractère agonistique qui auront disparu après l'indépendance.

Cette inquiétude pour la santé mentale des Taita ne constitue qu'un aspect d'une politique de santé publique visant à développer les soins médicaux. Les centres de soins s'établissent d'abord au sein des missions où Pères et Révérends, à Bura, Mbale et Wusi, se font aussi médecins. Au terme de la première guerre, ces dispensaires reçoivent davantage de patients que l'hôpital administratif placé dans la ville de Voi. Ensemble, ils traitent alors plus de 15.000 cas chaque année, soit environ la moitié de la population Taita, et c'est aussi la proportion de personnes vaccinées durant l'année 1921. Un second hôpital est créé à Wesu, au centre du massif Dawida, en 1927. La fréquentation globale s'accroît d'un tiers entre 1925 et 1931 puis double entre 1931

---

<sup>1</sup> Il faut ici noter qu'administrateurs et missionnaires ont très vite compris la distinction établie par les Taita entre "magie blanche", c'est à dire un usage rituel de "médecines" pour le bien commun, et "magie noire", c'est à dire un usage maléfique des "médecines".

et 1934, augmentation considérable qui reflète la crise écologique des années 33-34. Le nombre des consultations croît ensuite proportionnellement à la démographie. En 1948, il existe cinq dispensaires et deux hôpitaux dans lesquels des médecins européens, assistés d'un personnel africain, soignent une bonne moitié de la population Taita. Il semble que les services médicaux fonctionnent alors au maximum de leur capacité. Un rapport de 1943 indique que l'augmentation des consultations constatée cette année-là n'est pas due à une baisse du niveau de santé mais à une conscience accrue, chez les Taita, de la nécessité des soins. La conduite des Taita en ce domaine, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, reste cependant très ambivalente. Au début des années 50, les Taita restent encore craintifs ou suspicieux vis à vis de la médecine européenne, et ceci vaut surtout pour les femmes. Beaucoup consultent d'abord un guérisseur et utilisent l'hôpital en dernier recours, c'est à dire souvent trop tard pour que les soins des médecins s'avèrent efficaces. Un autre rapport fait état d'un étonnant paradoxe, affirmant que les Taita ont l'habitude d'accourir au moindre "bobo" mais répugnent à venir lorsque le mal est plus sérieux. Ces commentaires reflètent le mélange caractéristique d'opportunisme et de suspicion provoqué par toute proposition européenne. Sans doute les Taita partent-ils du principe que les "médecines" des Blancs sont efficaces, mais comme ce n'est pas toujours vrai - surtout au milieu du siècle et dans un contexte colonial - ils sont fatalement déçus un jour ou l'autre. Pire encore, ils peuvent attribuer la persistance ou l'aggravation de leur mal à cette efficacité supposée. L'importance de la demande en soins européens peut même étonner. Je l'explique par une perte de crédibilité des guérisseurs traditionnels qui se trouvent désarmés face aux nouvelles affections et ne répondent plus à l'attente de ceux que le christianisme a largement influencé. Le discours des médecins révèle également la divergence des conceptions nosographiques européennes et indigènes. Ainsi, la distinction établie par le médecin entre "bobo" et maladie grave ne recouvre sans doute pas celle que les Taita établissent eux-mêmes, ce qui explique aussi le paradoxe évoqué plus haut. Aucune ethnographie ne s'est penchée sur les conceptions taita de la maladie et notre enquête n'a pu qu'en partie combler cette lacune concernant un domaine extrêmement complexe. La nosographie taita est largement semiologique. Le

mal au sens physique ( $\beta$ ukon $\eta$ go) est le plus souvent décrit en fonction de ce que la médecine occidentale considère comme un symptôme: mal au ventre (kulumwa ni kifu), mal à la tête (kudz $\eta$ ywa ni t $\eta$ on $\eta$ go), diarrhée ( $\beta$ ukon $\eta$ go yofwaya), hémorragie ( $\beta$ ukon $\eta$ go ya bay $\eta$ a), toux (kukoa), fièvre (msuko)...etc. Certaines affections sont cependant considérées comme saka ("maladies"). Cette catégorie semble liée à l'idée de contagion ou de contamination, mais ce point reste encore à élucider. On rappellera que l'étiologie taita, comme partout ailleurs en Afrique, se fonde sur la conception d'une double causalité. Si l'on soigne (kur $\eta$ yita) le mal en transmettant au patient l'efficacité des "médecines" par ingestion, incision ou fumigation, il faut aussi agir sur la cause ultime, déterminée lors d'une divination, en usant d'autres moyens: aspersion (kutasa), discours, offrande, sacrifice. Nous avons déjà considéré dans ce travail un certain nombre de ces causes auxquelles les Dawida associent des "symptômes" particuliers. Ainsi, un écoulement de sang persistant est signe d'une faute envers son partenaire de sang (mtero) ou d'une malédiction lancée par l'association  $\beta$ apasi. Une convulsion ou une paralysie pourront être associées respectivement au seso et au fi $\eta$ i. Mais la maladie, forme particulière d'infortune, sera surtout interprétée comme le résultat d'une agression par le "coeur" d'un ancêtre ou d'un parent mécontenté, ou bien d'une agression sorcière (kuloya). C'est dire que le mal physique est surtout signe d'un malaise social et que la guérison passe forcément par un retour de l'harmonie au sein de la communauté. Ainsi, cela même qui afflige est également ce qui sauve lorsque la communication est rétablie, la faute avouée et le pardon implicitement concédé. Ce lien est parfaitement exprimé lorsque le "sac-autel" (mfuko), qui apparaît comme un moyen de restaurer le bien-être et la prospérité, est désigné par la divination comme responsable de l'infortune (cf. Première partie). Tout ceci donne un sens différent à l'affluence des Taita dans les centres de soins européens: loin de n'être qu'un recours supplémentaire, la médecine des Blancs serait directement lié au mal. Or, c'est bien ce qui ressort du discours taita sur la maladie, lorsque le caractère exogène du mal est affirmé et la responsabilité des

Blancs, directe ou médiate, dénoncée.

Il nous faut maintenant passer en revue l'ensemble des affections dont les Taita ont pu souffrir durant la période coloniale pour mettre en évidence ce phénomène, mais aussi préciser la manière dont les Taita ont interprété leur mal-être. Pour cela, nous mettrons en corrélation les affections réelles, dont témoignent directement les médecins coloniaux et indirectement certaines descriptions indigènes de la maladie, avec leurs éventuelles interprétations indigènes.

## **A) Le corps**

Un rapport de 1926 déplore la mauvaise santé des Taita en estimant la mortalité infantile supérieure à 50%. D'autres rapports indiquent que la mortalité touche davantage les jeunes et que les femmes sont en bien meilleure condition physique que les hommes. La santé semble donc faire défaut à deux catégories de population, les enfants et les hommes jeunes, et l'on peut certainement associer cet état des choses à deux phénomènes, respectivement la malnutrition et le travail salarié. Ce dernier, nous allons le voir, est à l'origine de la plupart des maux dont souffrent les Taita.

### **Malnutrition et alcoolisme**

Les rapports font état d'une malnutrition générale, touchant cependant davantage les régions de basse altitude, comme Bura. Ces régions subissent en effet de nombreuses sécheresses et connaissent donc de fréquentes disettes (cf. chapitre II). L'alimentation taita reste pauvre jusque dans les années 1950 et c'est principalement

la consommation de lait et de viande, c'est à dire de protéines, qui est "douloureusement inadéquate" comme l'exprime un médecin en 1942. La pauvreté du cheptel et la disparition progressive de la chasse réduisent en effet l'alimentation carnée à partir de 1930. En 1948, le rapport précise que la majorité des enfants de moins de dix ans montrent des signes évidents de malnutrition, sans toutefois indiquer lesquels. Puis quelques progrès sont notés en 1953 avec l'usage croissant de lait et d'oeufs, mais on constate encore, deux ans plus tard, que 90% des enfants en cours de sevrage - soit principalement dans leur seconde année - souffrent de carences flagrantes. Sauf à Mgange, le régime alimentaire est peu équilibré (farine de maïs, citrouille, thé), mais la malnutrition n'est pas tant due à la pauvreté qu'à l'"ignorance", précisent les médecins à plusieurs reprises. On s'étonne que les Taita puissent ignorer ce que les gens de Mgange mettent en pratique depuis des générations, c'est à dire une alimentation variée pour les enfants (légumineuses, banane, herbes comestibles...etc). Mgange est un "pays" plus traditionnaliste -- il en est ainsi aujourd'hui en tout cas -- et la pauvreté diététique doit sans doute être associée au choix de la modernité, caractérisé en particulier par un engouement particulier pour le maïs et l'abandon des cultigènes traditionnels. L'encouragement des médecins à inclure des légumes européens dans l'alimentation aura peu de succès. Cette malnutrition, sans doute associée à une dénutrition durant les périodes de crises<sup>2</sup>, ne peut manquer d'avoir des répercussions importantes (Newman,1962). Dans notre cas, il doit s'agir principalement d'une déficience en protéines, c'est à dire de kwashiorkor, entraînant retards de croissance, apathie, anorexie, diarrhée, anémie, oedèmes. Dans la mesure où l'alimentation taita tend à se résumer au maïs, on peut aussi penser à la pellagre, généralement endémique dans les régions du monde où le maïs constitue la principale culture vivrière. Cette déficience entraîne de sévères dermatoses, des désordres hépatiques et neurologiques. Mais surtout, ces carences fragilisent vis à vis des maladies infectieuses dont souffrent les Taita: rougeole, coqueluche, dysenterie, pneumonie et tuberculose. La malnutrition peut donc apparaître comme la cause indirecte d'une mortalité infantile dont la proportion

---

<sup>2</sup> la dénutrition est une baisse quantitative dans l'apport nutritionnel.

stupéfiante semble autrement inexplicable. Si la malnutrition est un facteur débilitant, elle doit être à son tour aggravée par un certain nombre d'affections chroniques, telles le paludisme ou les helminthiases, comme le fait remarquer un médecin en 1952, ainsi que par l'alcoolisme<sup>3</sup>.

L'abus de boisson, principalement de bière de canne à sucre, est un leitmotiv des rapports coloniaux. Le phénomène qui préoccupe les administrateurs, dès la fin de la première guerre, est l'augmentation de l'alcoolisme chez les jeunes auxquels la bière est traditionnellement interdite. En 1924, le *D.C* explique à ce propos que "beaucoup de jeunes sont maintenant des Aînés et prétendent ainsi aux privilèges des anciens". L'interdiction de brasser, promulguée en 1930, ne change rien au problème qui est alimenté par le clivage générationnel déjà évoqué. Un rapport de 1933 indique alors que l'alcoolisme accompagne en général la paresse, la pauvreté et la mauvaise santé, en particulier dans les bas "pays" de Bura et Kaya au sud-ouest de Dawida. Tout d'abord, cette inclination des jeunes pour l'alcool affaiblit leur santé, d'une part en contribuant à la pauvreté nutritionnelle, d'autre part en générant des pathologies. Ensuite, la consommation de bière est traditionnellement associée au travail ou à la résolution des problèmes au sein de la communauté, et ce penchant excessif neutralise finalement ce qui devrait être un réinvestissement productif, réduisant à la fois le temps et la capacité de travail de ces hommes dans la force de l'âge. Lorsqu'ils ne sont pas au travail en ville, ces jeunes qui s'adonnent à la boisson n'en restent pas moins absents au travail dans le massif.

## **Le paludisme**

Il s'agit là de l'affection la plus couramment soignée par les médecins européens. On la dit très répandue à Voi au terme de la première guerre, puis elle représente entre 15 et 30% des cas traités dans la décennie 1930 et vient en tête des causes de décès à Wesu en 1936. Le paludisme représente la moitié des cas traités en 1945 et il frappe alors particulièrement les bas "pays" comme Bura, Kaya et Msau.

---

<sup>3</sup> le rapport entre alcoolisme et malnutrition est par exemple établi à propos de l'Angola, à la même période (Dias, 1981).



En 1949, un malade sur cinq dans les dispensaires en est atteint et 73% des patients de l'hôpital de Wesu en présentent des signes cliniques. Les Dawida souffrant du paludisme disent simplement "avoir de la fièvre" (-ko na msuko ou bien -lala na i ruke). Mais cette description s'applique à d'autres affections dont la forte fièvre est un symptôme évident, par exemple le typhus récurrent que les Européens ont, eux aussi, longtemps confondu avec le paludisme, mais dont les symptômes comprennent également vomissements et diarrhée<sup>4</sup>. Le typhus récurrent semble se développer dans les années 1930 mais reste bien en deçà du paludisme et disparaît pratiquement à la fin des années 1950. Comme l'indique Good (1978), cette infection bactérienne, transmise par une tique, est alors endémique en Afrique orientale. Liée au mode de vie sédentaire, elle peut toutefois s'étendre lorsque la communication entre les îlots de sédentarité s'accroît. A ce moment, une population ayant développé une immunité face à l'agent pathogène local se montrera sans défense vis à vis de l'agent importé. La petite flambée épidémique à laquelle on assiste dans le massif Taita à cette période se retrouve à l'échelle de la colonie toute entière et résulte d'un tel phénomène. Il semble que ce soit également le cas du paludisme, mais dans une proportion bien supérieure. A la fin du siècle dernier, le Père Mevel remarque en effet que le pays Taita, c'est à dire principalement Bura où la communauté s'est installée, est "des plus salubres" et que "la fièvre semble due à un séjour dans la plaine"<sup>5</sup>. Le paludisme, en effet, est une affection parasitaire transmise par un moustique du genre anophèle qui affectionne les régions de basse altitude, chaudes et humides. Le parasite (*Plasmodium sp.*) a besoin à la fois du milieu sanguin de l'homme et de l'estomac du moustique pour se reproduire. L'anophèle est contaminée lorsqu'elle pique un homme infecté et, après reproduction du parasite en son sein, devient à son tour infectant. L'infection provoque chez l'homme la succession de symptômes suivante: grands frissons avec sensation de froid intense et tremblements, puis montée de la fièvre à 40-41° avec sensation épidermique de brûlure, et enfin sueurs profuses. La rate augmente de volume et l'anémie s'installe<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> cette affection est aussi appelée "fièvre récurrente".

<sup>5</sup> cf. Journal de la Communauté de Notre Dame d'Espérance, Bura.

<sup>6</sup> il semble que la forte proportion d'anémie enregistrée à Msau en 1939 puisse être reliée à la prévalence du paludisme dans cette même région, bien qu'il en existe certainement d'autres causes (tuberculose, syphilis, ankylostomiase, ulcère gastrique...etc).

Si le malade reste en zone impaludée, l'affection pourra prendre un caractère chronique, entretenue par des contaminations répétées, avec dangers de complications. Le *Plasmodium falciparum*, qui sévit en Afrique orientale, peut entraîner deux accidents sérieux: une destruction massive des globules rouges aboutissant à une obstruction rénale, ou bien une encéphalopathie comateuse ou délirante. Si le malade quitte la terre palustre, et ne court donc plus le risque de nouvelles infections, la maladie s'éteint d'elle-même. La chronicité entraîne une certaine immunité et il existe même un caractère acquis permettant d'échapper à l'infection. Il s'agit de l'anémie falciforme présente chez les Maasai par exemple mais absente chez les Chaga et les Taita, peuples montagnards peu exposés à la contamination. Le paludisme fait partie des vieilles maladies endémiques en Afrique orientale, se limitant aux régions basses et humides, c'est à dire principalement à la côte et au pourtour du lac Victoria. Au XIXe siècle, ainsi que le pense le Père Mevel, l'infection était certainement liée à la plaine dans la région côtière, les Taita pouvant contracter la maladie lors d'une visite chez les Mijikenda par exemple. Le faible taux d'infection paludéenne observé à Saghala durant la période coloniale (10% des cas contre 28% à Bura) milite en faveur d'une telle interprétation. Les Saghala, en effet, avaient sans doute acquis une immunité grâce à leur contact privilégié avec la côte<sup>7</sup>. En 1952, la petite épidémie observée à Sungululu (1500 m) est associée à l'existence d'une mare où se reproduisent abondamment les moustiques. Il est vraisemblable que des foyers d'infection se soient progressivement développés au sein du massif Dawida. La flambée épidémique, qui s'observe surtout à partir des années 1940, est certainement une conséquence de la mobilité croissante des hommes salariés entre la côte et le massif<sup>8</sup>. Beaucoup de Dawida rendront d'ailleurs le Révérend Verbi responsable de cette maladie, soulignant à leur façon son caractère exogène<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> à la fois par ce que de nombreux clans saghala sont d'origine mijikenda et parce que ces liens généalogiques sont maintenus par des rapports commerciaux intenses (cf. Présentation et chapitre I).

<sup>8</sup> Dias (1981) fait également remarquer, à propos de l'Angola, que le paludisme se développe surtout chez les travailleurs salariés.

<sup>9</sup> cette attribution est renforcée par le fait que Verbi habite, à Ngerenyi, à proximité d'une mare, et les Dawida établiront donc une chaîne de causalité Paludisme-moustique (dont ils sont conscients en 1950 explique un rapport)-mare-Verbi.

## Dysenteries et Helminthiases

Deux formes de dysenterie sévissent dans le massif Taita durant toute la période coloniale: une infection amibienne, à caractère subaigu, qui tend à passer à la chronicité, et une infection bacillaire à caractère très aigu. Toutes deux se caractérisent par une émission de selles non fécaloïdes, c'est à dire liquides, muqueuses ou muco-sanglantes, particulièrement fréquentes dans le second cas et accompagnées de douleurs abdominales. Elles provoquent une déshydratation, dangereuse chez les jeunes enfants<sup>10</sup>. Pour le missionnaire A. Wray, la "dysenterie" est lourdement responsable des ravages provoqués par la famine de 1884 (cf. chapitre I). Koponen (1988), en effet, pense que cette affection a pu prendre un caractère épidémique localisé durant le siècle passé. La "diarrhée infantile" apparaît comme une cause de décès dans le rapport de 1933. Quatre ans plus tard, on lit que la dysenterie amibienne prend un caractère épidémique et cause de nombreux décès. Elle représente 38% des cas traités à Wesu. On peut penser que la dysenterie est une des principales responsables de la forte mortalité infantile à cette période. En 1945, alors qu'elle "reste le principal fléau", c'est la forme bacillaire qui touche cette fois durement la population taita. Ces affections sont liées au manque d'hygiène, et c'est d'ailleurs pourquoi elles se développent aisément en contexte urbain. Aussi l'administration encourage-t-elle la confection de latrines dès 1928, mais elle estimera en 1942 que plus des deux-tiers sont encore inadéquates. L'amélioration sanitaire apportée par cette mesure peut toutefois expliquer la réduction du nombre de cas observés au milieu du siècle. Les Dawida assimilent la dysenterie et les formes banales de diarrhée à travers le symptôme "diarrhée" (ku fwa ya), et interprètent en général celui-ci comme signe d'un empoisonnement sorcier. Par ailleurs, les selles liquides et sanglantes sont certainement prises en compte dans la catégorie "hémorragie". Aussi cette affection nécessite-t-elle un traitement indigène, et la grande quantité de cas rapportés par les

---

<sup>10</sup> on peut penser que la "maladie du foie" (s a k a y a i d i m a), distinguée par les Dawida, puisse être, dans certains cas au moins, un abcès du foie, complication majeure de la dysenterie amibienne.

médecins coloniaux peut donc étonner. Peut-être les Taita considèrent-ils que les Blancs sont impliqués dans ce mal et vont chercher auprès des médecins européens une antidote à la hauteur de l'agression dont ils sont victimes.

Les helminthiases se définissent par la présence de vers parasites dans le tube digestif, principalement l'ascaride lombricoïde et, dans une proportion moindre, le ténia ("ver solitaire"). Ces affections provoquent des troubles digestifs et déterminent souvent de l'anémie et des phénomènes nerveux. Les Taita en souffrent fréquemment dès les premières décennies du siècle et les helminthiases constituent la principale pathologie observée en 1926. Elles représentent encore 1/3 des cas soignés à Wesu en 1945 mais cette proportion est réduite au cinquième au milieu du siècle, alors que les conditions sanitaires se sont améliorées grâce à l'adoption des latrines. A cette époque du moins, les Dawida semblent reconnaître ces affections causées par les vers (vuɲu) comme telle, et rien n'indique qu'ils relient ces troubles à une agression sorcière lorsque la présence de vers a pu être repérée à l'examen des selles.

L'ankylostomiase, une autre infection parasitaire intestinale, touche également les Taita dans les années 1940 au moins. Cette affection qui entraîne troubles digestifs, coliques, anémie et prostration<sup>11</sup>, ne se développe qu'en milieu particulièrement chaud et humide. Sa présence parmi les Taita résulte donc certainement du contact fréquent avec la côte.

## **Autres maladies**

### **a) Maladies de l'appareil respiratoire**

Qu'il s'agisse de la simple bronchite ou d'infections bactériennes plus sérieuses, broncho-pneumonie, pneumonie et pleurésie, ces maladies prennent un caractère chronique durant la période coloniale. Si l'on exclut paludisme et helminthiases, elles représentent 16% des maladies infectieuses traitées à Wesu durant l'année 1945. En 1949, 16% des cas traités dans les dispensaires sont des

---

<sup>11</sup> la prostration est un abattement extrême.

“problèmes de poitrine”. Un rapport de 1952 précise qu’elles se développent durant les mois froids et pluvieux. Si l’humidité et le froid constituent des facteurs déclencheurs pour la simple bronchite, c’est davantage le confinement lié aux périodes “hivernales” qui doit être tenu pour responsable de l’extension des infections à pneumocoques. Celles-ci apparaissent d’ailleurs souvent comme des complications d’autres affections, par exemple du typhus récurrent pour la pneumonie, des gripes, rougeoles ou coqueluches pour la broncho-pneumonie<sup>12</sup>. Le pronostic de ces affections est normalement bon chez les sujets en bonne santé, et la forte mortalité par broncho-pneumonie enregistrée à Wesu, en 1933, est donc un signe de la misère physiologique des Taita à cette période. Elle peut également signifier que les Taita possédaient peu de défenses vis à vis de ces pneumococcies qui, elles aussi, semblent s’être développées à la faveur des mouvements de salariés vers la ville ou les plantations (cf. Hartwig & Patterson, 1978)<sup>13</sup>. Elles débutent brusquement par un “point de côté” au niveau des poumons, des frissons et une fièvre pouvant atteindre 40°, la broncho-pneumonie déclenchant également une toux. Les Dawida, qui s’attachent à soigner la toux (kuk o a) et distinguent en particulier la toux asthmatique (lufuβa)<sup>14</sup>, regroupent ces infections “à point de côté” sous les appellations de lumambo (“pieu”) ou saka edungga (“la maladie perçante”) et les considèrent comme le résultat d’un ensorcellement.

## **b) Les Infections du siècle dernier**

La variole, qui fait des ravages à la fin du XIXe siècle, persiste dans les deux premières décennies du siècle suivant. Le rapport de 1919 fait état d’une petite

---

<sup>12</sup> la broncho-pneumonie peut également constituer une forme aiguë et grave de la tuberculose pulmonaire. Chez l’enfant, elle se complique parfois en “bronchite capillaire” d’allure suraiguë et gravissime. L’asphyxie qu’elle provoque et qui se révèle parfois fatale s’accompagne de cyanose du faciès et d’une tension musculaire. De ce fait, la nosographie taita l’inclu certainement parmi les “convulsions” (cf. plus loin).

<sup>13</sup> on ne sait malheureusement rien sur le statut de ces infections au XIXe siècle si ce n’est que Wray (1894) glose un terme saghala comme “flegme” mais il s’agit peut-être de la simple bronchite que les Taita ne peuvent ignorer dans un climat parfois humide et froid.

<sup>14</sup> l’asthme, dont les causes sont variées, est curieusement absent des rapports médicaux et il s’agit à l’évidence d’une affection nécessitant un traitement traditionnel. Son étiologie nous échappe encore mais on ne peut exclure un rapport avec le f i y i ou la sorcellerie.

épidémie. Puis il s'agit de cas isolés, rapportés de Mombasa ou se développant dans les plantations et parmi les soldats comme en 1943. Ces résurgences entraînent des campagnes de vaccination massive et la variole, que les Dawida désignent comme une "mauvaise maladie" et pensent liée à la sorcellerie, semble avoir disparu du massif au milieu du siècle. La peste, dont les Saghala furent victimes en 1892, conserve un caractère endémique jusque dans les années 1930. Une épidémie éclate en 1913 et doit persister durant toute la durée de la guerre si l'on en croit le contenu des sacs de guérisseurs interrogés en 1918<sup>15</sup>. D'autres épidémies sont ensuite repérées à Bura en 1924, puis à Chawia en 1936-37 où la rumeur lui attribue tous les décès du "pays", sans fondement précise le rapport médical. Ceci pourrait signifier que les Dawida associent également la peste, "mauvaise maladie" qu'ils désignent par son principal symptôme, ḡgaḡaḡi ("ganglions") <sup>16</sup>, à la sorcellerie, mais ce fait n'a pas été confirmé. A cette période, la médecine européenne traite correctement cette maladie et c'est pourquoi elle ne réapparaît plus dans les décennies suivantes. Le choléra et la lèpre, qui sévissaient au siècle dernier, semblent devenues rares dans le massif Taita, bien que ces infections bactériennes soient attestées dans la région, chez les Mijikenda en particulier<sup>17</sup>. Quand à la "puce pénétrante" qui arrive par le train au tournant du siècle, elle semble avoir disparu au milieu des années 1920.

### c) Le plan

Cette infection bactérienne se caractérise par l'apparition sur la peau de tuméfactions à surface granuleuse qui finissent par s'ulcérer si elles ne sont pas traitées. Il s'agit peut-être d'une infection que les Dawida placent dans la catégorie fwa l i comprenant en tout cas la "gale". Cette dernière est notée dans les rapports des dispensaires en 1949 et il doit s'agir de la gale filarienne, caractérisée par l'éruption

<sup>15</sup> cf. "Drugs and charms of Wataita medecin-men examined at Voi, May 1918", *Native Customs, 1917-23*, PC/Coast/1/1/379, KNA.

<sup>16</sup> la peste "bubonique" se reconnaît en effet surtout par une tuméfaction douloureuse des ganglions mais ce symptôme est également présent dans d'autres affections, la syphilis par exemple. Il se peut que la nosographie taita inclue différentes affections dans cette catégorie.

<sup>17</sup> cf. *Native customs, 1917-23*, PC/Coast/1/1/379, KNA. Curieusement, la lèpre serait "apparemment d'introduction récente" chez les Giriama.

papulo-pustulaire que provoquent les larves d'une filaire. Les Dawida associent à la présence des Blancs l'apparition de *fwa li*. En ce qui concerne le pian, il s'agit certainement d'une affection endémique en Afrique orientale à l'époque pré-coloniale<sup>18</sup>. Les rapports médicaux attestent de sa présence dans la décennie 1920 et il représente 15% des cas en 1938. Si l'on exclut paludisme et helminthiases, il constitue un tiers des maladies infectieuses soignées à Wesu en 1942, puis connaît une baisse en 1945 pour disparaître pratiquement en 1951.

#### **d) La grippe**

Cette infection virale est une maladie typiquement exogène. La vaste pandémie de "grippe espagnole" qui ravage le monde entier au terme de la première guerre mondiale touche durement le massif Taita. Un millier de décès sont enregistrés en 1919, un chiffre qui représente 3% de la population taita. Il s'agit évidemment d'un minimum et le nombre total de décès est peut-être bien supérieur dans une population ayant activement participé aux opérations militaires<sup>19</sup>. Elle sévit encore jusqu'en 1925 et l'on peut penser que les complications respiratoires qui surviennent fréquemment durant la période de convalescence sont alors responsables d'autres décès. En particulier, la forte incidence de broncho-pneumonie observée au début de la décennie 1930 y est certainement associée.

#### **e) La typhoïde**

Cette infection est attestée en 1914 puis de nouveau en 1942. 5000 vaccinations TAB sont effectuées en 1953, ce qui laisse à penser qu'elle possède un caractère endémique durant toute la période coloniale.

#### **f) La rougeole et les autres maladies infantiles**

La rougeole, certainement introduite par les Européens, apparaît

---

<sup>18</sup> cf. Koponen (1988). Par ailleurs, le terme swahili qui la désigne, *buba*, est d'origine portugaise, ce qui milite en faveur de son ancienneté (XVI<sup>e</sup> siècle) et pourrait indiquer une responsabilité portugaise dans son introduction.

<sup>19</sup> cette hypothèse est appuyée par d'autres études effectuées sur le continent (cf. Hartwig & Patterson, 1978).

tardivement dans les rapports. Les médecins en constatent le caractère endémique dans les années 1940, mais la maladie est alors bien contrôlée par la vaccination. Malgré un pronostic favorable, les complications respiratoires (broncho-pneumonie) sont fréquentes, et la rougeole devient une cause importante de mortalité infantile lorsqu'elle s'associe à la malnutrition. Les symptômes en sont assez banals, écoulement nasal, toux, diarrhée, accompagnés d'une éruption discrète. Ainsi, les épidémies touchant la population enfantine passent-elles facilement inaperçues et elles ne sont pas toujours notées. On peut donc penser que l'infection est présente avant les années 1940 et qu'elle est une des causes de la forte mortalité infantile observée au début du siècle. Pour les Dawida, qui la désignent comme *mkambe*, cette affection requiert d'ailleurs une thérapeutique traditionnelle, signe de sa relative ancienneté. La varicelle (*mwaŋgala*) est attestée en 1919 et conserve, comme la rougeole, un caractère endémique cependant contrôlé par la vaccination. La coqueluche apparaît dans les années 1940 et sous une forme épidémique en 1946-47. Les oreillons (*kifoi*) sont signalés pour la première fois en 1953.

#### **g) La tuberculose**

Cette infection est repérée pour la première fois en 1934 et son incidence particulière est alors associée par les médecins à la crise alimentaire dont souffrent les Taita à cette période. Le nombre de cas soignés en 1942 - une vingtaine - aura pratiquement quadruplé en 1949 et les médecins considèrent son extension comme un "problème pressant" que la malnutrition et le surpeuplement des villages ne peuvent qu'aggraver<sup>20</sup>. La tuberculose est curieusement prépondérante à Mgange et l'on sait qu'elle est apportée de Mombasa par les travailleurs, comme c'est également le cas ailleurs sur le continent<sup>21</sup>. Pour preuves, les Dawida ne paraissent pas la désigner autrement que par son appellation anglaise "*Tibi*". Il est d'ailleurs peu probable qu'ils aient parfaitement identifié cette affection aux manifestations extrêmement

---

<sup>20</sup> les cas de méningite cérébro-spinale enregistrés à Kishamba en 1943 pourraient également être liés à un surpeuplement au sein de l'habitat.

<sup>21</sup> cf. Hartwig & Patterson, 1978. Il en est de même pour la diphtérie dont on enregistre quelques cas rapportés de Mombasa en 1949.



variables<sup>22</sup>. Mais, comme en Europe, la vaccination permet alors certainement d'éviter une mortalité trop importante. La maladie conservera cependant un caractère endémique au cours des décennies suivantes et jusqu'à nos jours.

#### **h) Syphilis et Blennorragie**

Ces infections bactériennes, dont la transmission s'effectue principalement par rapport sexuel, sont attestées dès les années 1920 et associées aux travailleurs salariés. Représentant entre 10 et 20% des maladies infectieuses (paludisme et vers exclus) dans les années 1940, elles sont d'ailleurs particulièrement répandues à Voi où elles se maintiendront dans la décennie suivante alors que leur prévalence baisse au sein du massif. Les Dawida désignent la seconde, dont les symptômes principalement localisés aux organes génitaux sont évidents (chez l'homme en tout cas), comme *ki fono no*. Je ne pourrais dire s'ils distinguent la première dont les signes cliniques sont plus complexes, la syphilis évoluant lentement en trois phases<sup>23</sup>. Selon un rapport de 1957, les Taita âgés prétendent que les maladies vénériennes furent introduites dans le massif par les "Arabes" et les Européens. Les Giriama également pensent que la syphilis, qu'ils considèrent comme le résultat d'une sorcellerie, est d'origine récente et provient de Tanzanie (pays Nyamwezi, Zigula, Shambaa), tandis que les Digo affirment l'existence immémoriale de la blennorragie. Si l'on ne peut exclure le caractère endémique de ces deux affections à l'époque pré-coloniale, il n'en reste pas moins qu'elles sont associées au commerce sexuel qui se développe dans les villes et les plantations<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> au sein d'une population initialement vierge à l'égard du bacille, on constate généralement l'évolution suivante: prédominant tout d'abord sous forme aiguë et grave les localisations externes, c'est à dire principalement la forme cutanée (lupus) et ganglionnaire, puis c'est la forme pulmonaire qui s'impose ensuite, touchant surtout enfants et adolescents et dont l'aspect clinique est lui-même très variable. Le lupus entraîne des lésions ulcéreuses situées le plus souvent autour des orifices de la face et il se peut que certains cas d'"ulcères" observés en grande abondance durant les années 1930 et 1940 puissent être dus à l'infection tuberculeuse.

<sup>23</sup> après le chancre d'infection primaire surviennent d'autres accidents cutanés, accompagnés de fièvre, de céphalées, d'anémie, d'ictère. La phase tertiaire, qui survient parfois plusieurs années après le chancre, peut toucher différents organes. Lorsqu'elle se développe sur la peau, la gomme syphilitique (tuméfaction des tissus) que l'affection produit alors aboutit en ulcérations, et la remarque faite plus haut à propos du lupus tuberculeux s'applique également dans ce cas. Lorsqu'elle touche le cerveau, elle entraîne une paralysie.

<sup>24</sup> cf. aussi Hartwig & Patterson (1978).

## B) L'esprit

Le nombre de patients traités à Wesu a plus que doublé entre 1940 et 1955, et l'hôpital est alors surpeuplé. Même si les Taita viennent souvent tardivement dans les centres de soins européens, la plupart des maladies sont bien soignées dans la décennie 1950 et la mortalité infantile est en régression, comme en témoigne l'accroissement démographique enregistré à cette époque. C'est alors que médecins et administrateurs constatent la mauvaise santé "psychologique" des Taita: la sorcellerie que l'on espérait voir s'éteindre avec d'autres "superstitions" paraît sévir de plus belle, les lunatiques sont de plus en plus nombreux et le "culte de possession" continue à faire des adeptes. Des études ethno-psychiatriques sont alors lancées pour tenter de comprendre ce phénomène<sup>25</sup> et il nous faut confronter leurs résultats au discours que les Taita tiennent eux-mêmes sur ces maux.

### Persistance de la sorcellerie

Un rapport de 1927 fait déjà état d'une augmentation des cas de sorcellerie, un phénomène que les Aînés reconnaissent également. On présume alors qu'il est lié à la suppression de la peine capitale traditionnelle. Certaines régions semblent véritablement "en état d'urgence" du fait de l'activité de quelques sorciers et deux condamnations devant tribunaux suffisent alors apparemment à rétablir le calme. Mais la sorcellerie "prospère" toujours dans la décennie suivante et le problème se pose avec une telle acuité que l'administration ne décourage pas les Tribunaux Indigènes de recourir à l'ordalie, ce qui n'est pas toujours chose simple. En 1949, par exemple, une femme accusée du "meurtre" de trois hommes refuse de prendre la potion ordalique *myu le* sous prétexte qu'elle est catholique<sup>26</sup> ! S'en suit une correspondance avec le *District Commissioner* pour l'y obliger et obtenir qu'elle

---

<sup>25</sup> cf. *Anthropological-psychological notes on the Wataita*, DC/TTA/1/4, KNA.

<sup>26</sup> sur ce type d'ordalie, cf. Première partie, II.

quitte son village. Beaucoup pensent alors que les sorciers possèdent un antidote capable d'annuler l'effet de l'ordalie, c'est à dire la mort à plus ou moins brève échéance, et l'on propose d'associer au rituel quatre mois d'emprisonnement afin de soustraire le sorcier à ses proches, susceptibles de lui venir en aide. La confection d'un antidote est en effet l'unique moyen qui s'offre au coupable d'échapper à la mort. Mais certains restent persuadés qu'entreprendre une action en justice contre un sorcier entraînera des conséquences plus néfastes encore après sa condamnation. C'est le règne de la peur. La situation prend un tour dramatique vers 1948 à Chawia où la collectivité entière est victime d'une agression quand un sorcier empoisonne une source<sup>27</sup>. Elle fait alors appel à Kabwere, un guérisseur giriamia spécialisé dans la lutte anti-sorcellerie et travaillant avec l'autorisation du gouvernement colonial dans sa Réserve où les pratiques maléfiques prennent également de l'ampleur (cf. Brantley, 1979). Kabwere opère par purification collective en enterrant ses "médecines" dans le village ou à proximité d'une source. Mais le D.C de Taita refuse d'abord la requête, sous la pression de l'Eglise semble-t-il. Le rapport de 1948 fait part de l'accablement et de l'angoisse des gens de Chawia à l'annonce de son refus, et la visite de Kabwere est finalement acceptée. G. Harris (1978) explique que des ordalies collectives du type *mwalola* ont eut lieu dans les premiers temps de la colonisation. Par ailleurs, la "médecine" *mbaro* pouvait être utilisée pour lancer une malédiction irrévocable contre les sorciers récidivistes. L'empressement des gens de Chawia à faire venir un spécialiste étranger, provenant de la côte de surcroît, peut être mis en rapport avec le discours à l'époque très répandu selon lequel les sorciers font usage de "médecines" exogènes, obtenues au cours de pérégrinations sur la côte, au Tanganyika, voire même en Europe. Dans une lettre adressée au D.C, un Dawida de Mbale rend les deux guerres responsables de ce phénomène<sup>28</sup>. Tous s'accordent à relier la sorcellerie à la jalousie. Comme nous l'avons déjà exposé dans la Première partie, les accusations de sorcellerie se développent au sein du "pays", par exemple entre frères, du fait des tensions

---

<sup>27</sup> cf. *Correspondance on witchcraft, 1938-1960*, DC/TTA/3/9/44, KNA.

<sup>28</sup> l'auteur déplore par exemple l'utilisation de poisons nouveaux comme la bile de crocodile rapportée des lacs Chala ou Jipe à la frontière. Dans la décennie 1940, certains Taita visiteront l'Europe en travaillant sur des bateaux ou comme soldats durant la seconde guerre.

provoquées par l'héritage. Au milieu du siècle, G. Harris (1978) observe deux tendances principales. D'une part, les Aînés accusent les Cadets de vouloir obtenir par sorcellerie ce qui leur est légitimement interdit. Les jeunes expliquent à ce propos que si l'empoisonnement est une réalité, les accusations dont ils sont victimes de la part des Aînés ne sont qu'une invention perfide de ces derniers pour les tenir en respect. D'autre part, les Aînés eux-mêmes se voient fréquemment accusés, un moyen pour la communauté de freiner leurs ambitions individualistes semble-t-il. On affirme que les gens craignent de réaliser des choses hors du commun, par exemple de construire une belle demeure, et la sorcellerie serait surtout le fait des pauvres, envieux des plus riches. Mais elle sert également aux riches à s'enrichir davantage, par exemple en monopolisant un commerce. Dans ces observations et ces discours transperce le malaise d'une société qui s'individualise, offre de nouvelles formes de promotion et d'enrichissement en oubliant le partage. La sorcellerie semble se développer plus particulièrement sur la ligne de clivage générationnel, les jeunes revendiquant face aux Aînés leur autonomie "politique", à mesure qu'ils acquièrent une indépendance économique grâce au travail salarié. De façon remarquable, les Taita associent eux-mêmes cette persistance de la sorcellerie au malaise social lorsqu'ils affirment que la sorcellerie est responsable de l'augmentation des cas de folie observés à cette période.

## **La "folie"**

Le rapport de 1950 indique qu'une secte chrétienne revivaliste "cause beaucoup d'hystérie chez les jeunes femmes", un phénomène, précise-t-on, qui ne peut manquer d'inquiéter "dans une tribu déjà sujette à la paranoïa". Un bon nombre de "fous présumés" sont en observation à Voi durant l'année 1952, et sept d'entre eux, considérés comme dangereux, sont envoyés à l'hôpital psychiatrique de Nairobi. Peu après, les autorités médicales s'inquiètent de la proportion inhabituelle de

troubles mentaux observés dans le district. Il s'agit surtout "de sujets inoffensifs qui vagabondent dans le pays en provoquant souvent l'amusement", mais l'on constate ici ou là une augmentation du nombre de fous dont l'agressivité perturbe les habitants. L'étude effectuée à la demande de l'administration, en 1957, s'intéresse donc à la folie proprement dite, classée comme *dementia praecox*, mais aussi à diverses manifestations qui, à ses yeux, relèvent du mental - en particulier à la possession - pour conclure à la prévalence des formes hystériques chez les Taita.

Les Dawida distinguent un désordre mental de cause naturelle et une forme qu'ils considèrent comme le résultat d'un ensorcellement. Un handicapé mental, mongolien par exemple, que l'on découvre tel à la naissance, est désigné comme *ike lu*. Ils rapprochent ce cas des malformations physiques de naissance dont ils renvoient la responsabilité ultime à la volonté divine<sup>29</sup>. Selon le rapport de 1957, il existe aussi une pathologie nommée *tjongo* ("tête") qui apparaît progressivement et reste incurable. Mais les Dawida semblent considérer la grande majorité des cas de folie comme relevant de la sorcellerie. Ce désordre mental, dénommé *isu*, apparaît soudainement et se caractérise souvent par de violentes crises d'agressivité dans lesquelles les forces du malade sont décuplées. Par exemple, le malade jette des pierres aux passants ou se met à courir à toutes jambes. Mais elle prend aussi un caractère plus inoffensif, comme j'ai pu le constater à Mgange<sup>30</sup>. Les Dawida caractérisent souvent le fou par le fait qu'"il mélange les paroles". Il existe encore un désordre mental que les Dawida considèrent comme allogène, d'origine côtière précisément. Ils utilisent d'ailleurs pour le désigner un terme swahili, *fulamoyo*, dont nous n'avons pu saisir l'étymologie. Il est également provoqué par un ensorcellement. On explique par exemple qu'un enfant ne pourra rester en place, se mettra à grimper dans un arbre et restera assis sur la plus haute branche en gémissant "comme un petit babouin", ou

---

<sup>29</sup> par exemple, une femme, qui s'était un jour moquée de sa tante parce qu'elle avait un enfant albinos, donna elle-même naissance à plusieurs enfants albinos, parce qu'elle avait suscité la colère divine.

<sup>30</sup> une femme, souvent assise au bord de la piste, seulement vêtue des colliers traditionnels que les Taita ont tous cessé de porter aujourd'hui, s'en tient au délire verbal. Une autre, très vieille, reste en permanence assise contre le mur extérieur de sa case, toujours souriante et complètement nue sous une couverture qu'il pleuve ou qu'il vente.

bien se lancera dans une course effrénée. Le rapport de 1957 parle également de *mware*, que nous avons déjà défini dans ce travail comme une "fureur guerrière" <sup>31</sup>. Cependant, d'après notre enquête, *mware* n'apparaît pas en dehors d'un contexte guerrier et ne constitue pas une pathologie. Aussi s'agit-il certainement d'un usage métaphorique du terme pour décrire certains comportements anormaux. En l'absence de descriptions cliniques de ces désordres mentaux, on ne peut que s'en tenir au diagnostic du médecin colonial selon lequel il s'agit de *dementia praecox*. On parlerait aujourd'hui de schizophrénie, forme de psychose caractérisée par une dissociation de la personne et une réaction autistique, prépondérance étant donnée à une vie intérieure rigide et fermée sur elle-même. On donne l'exclusivité aux facteurs du milieu dans la genèse des troubles qui sont d'aspect multiple et parmi lesquels on trouve effectivement l'accès de fureur. Cette dissociation apparaît concomitante à une désorganisation du monde extérieur, naissant du fait que la coexistence du moi et du monde devient impossible.

## La "possession"

### a) description

Il en existe d'amples descriptions de la possession, en particulier par l'ethnologue G. Harris (1957) et le docteur Margetts<sup>32</sup>, auxquelles viennent s'ajouter nos propres observations. Pour les Taita, la possession est une "maladie". Ils la désignent en général comme *saka* ("maladie") ou *pepo*, une abréviation de *saka ya pepo*, *pepo* étant un terme swahili signifiant "vent", "esprit". Le terme correspondant en dawida est *mbeo*, et certains disent aussi *saka ya mbeo*. Cependant, *saka ya mlungu* apparaît comme la désignation originale. Pour Harris,

---

<sup>31</sup> dans ces "transes" guerrières, les hommes gesticulent en criant, se jettent sur le sol, la bouche écumante, s'élancent en brandissant leur épée...etc.

<sup>32</sup> cf. "pepo ngoma of the Wataita", *Anthropological-psychological notes on the Wataita*, DC/TTA/1/4, KNA.

le terme *mlungu* désigne l'entité incorporelle et sensible propre à toute créature vivante. Chez les êtres humains, elle perdure en tant qu'agent mystique doué de volonté après la disparition du corps (cf. Présentation). Ce "principe vital" siège au niveau du "coeur". Mais les Dawida désignent également de cette manière toute chose possédant un caractère inhabituel ou extraordinaire, qu'il s'agisse d'une créature ou d'un objet. Pour Harris, ils font alors référence au caractère insondable du principe divin (*mlungu*). Les Dawida catégorisent en tout cas cette affection comme "maladie du coeur" mais semblent en désaccord sur la nature exacte du principe agissant. Pour quelques uns, il s'agit simplement du "coeur", mais la plupart le considèrent comme une entité extrinsèque venant siéger à l'endroit du "coeur". Certains affirment même qu'il s'échappe à la mort physique de la personne et pénètre éventuellement dans un autre corps, ou qu'une mère peut le transmettre à son enfant à la naissance. Un informateur prétend d'ailleurs que l'affection touche certains lignages plus que d'autres. Néanmoins, tous s'accordent sur le fait qu'il s'agit d'une maladie fatale si on ne la soigne pas. Certains parlent d'un échauffement de la personne, d'une montée de fièvre, d'autres d'une perte de force vitale (le sang se transforme en eau). Il existe deux thérapeutiques. Un guérisseur utilisera des "médecines" en fumigation ou administrera une plante de la forêt pour rafraîchir la patiente. Mais le soulagement viendra surtout de la danse, *ngoma*.

Les symptômes sont de deux ordres. Une vieille informatrice explique que le principe agissant - que l'on désignera dorénavant comme "esprit", suivant en cela la glose swahili - s'appelait autrefois *mwañifile* (du verbe *-ñifila* signifiant "secouer doucement un bébé"). En effet, la manifestation physique essentielle consiste en un tremblement touchant la tête, le cou et le haut de la poitrine dans un mouvement de haussement d'épaules. Mais le phénomène devient parfois plus théâtral et prend alors la forme d'une "transe". C'est le missionnaire New qui en donne le premier témoignage en 1871: alors qu'il se dégrasse à la rivière, faisant apparaître le blanc de sa peau, "deux ou trois femmes rentrent en crise à cette vision, se mettent à danser et à crier comme des folles..." (New, 1971). A la fin du siècle, Patterson est

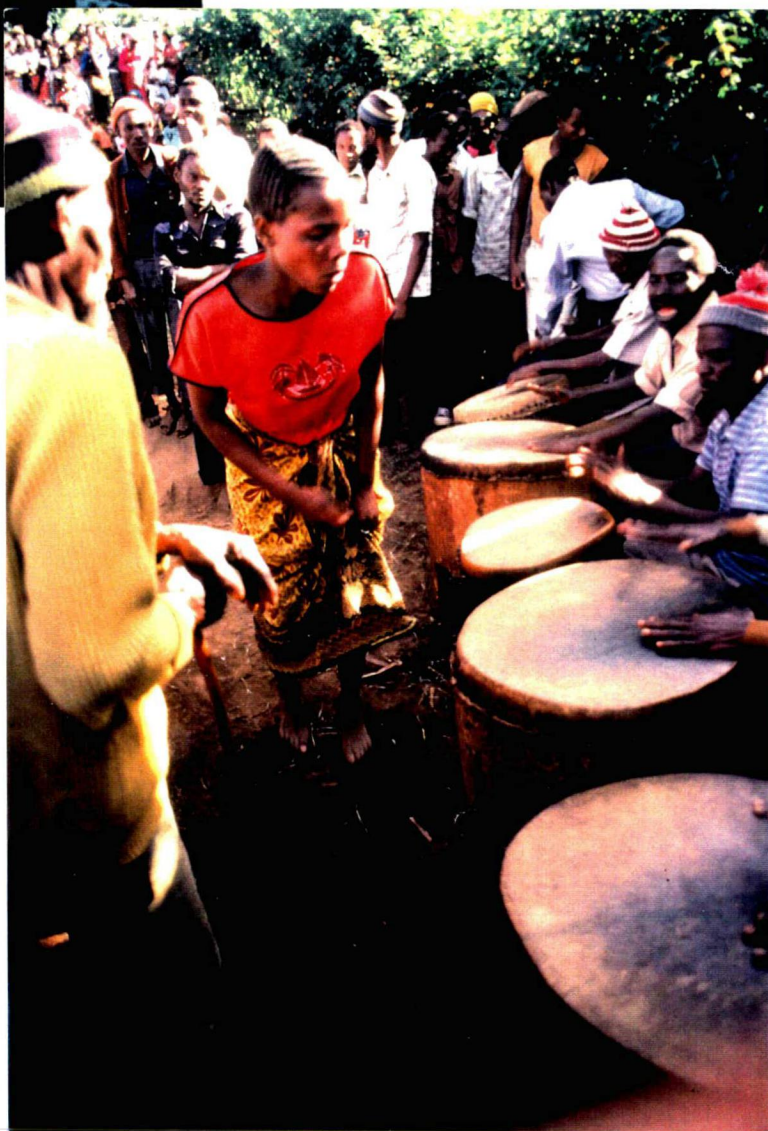
apparemment témoin du même phénomène lorsque les deux épouses de son hôte "rentrent en extase" à la vue de l'habit brodé d'or de son serviteur indien (Patterson, 1898). G. Harris (1957) rapporte des scènes identiques dans les années 1950 en expliquant que la transe est alors provoquée par la vue d'une voiture, d'un tissu de couleur vive, par l'odeur d'une cigarette ou d'une banane, par l'audition du sifflet de la locomotive ou d'une allumette que l'on craque. Par ailleurs, l'attaque possessive se déclenche lorsque l'esprit manifeste sa volonté. Il fait ainsi savoir son désir que "l'on batte les tambours" (-k a b i l w a    ngoma), et surtout son désir d'acquérir quelque chose. Curieusement, la personne affectée utilise alors le swahili *nataka* ("je veux") et nous allons comprendre pourquoi plus loin. L'immense majorité des individus possédés sont des femmes, de tous âges à partir de l'adolescence, mais la plupart du temps mariées, et c'est alors à l'époux de fournir l'objet du désir. Il peut s'agir d'essence ("eau de voiture") ou de paraffine que la possédée demande comme boisson, de savon qu'elle demande comme nourriture, de cigarettes destinées à être fumées ou dévorées, de sucre, d'un vêtement, d'un tarbouch, d'un instrument de musique européen (accordéon, harmonica, sifflet), et G. Harris parle également du sang du mari ou d'une eau dans laquelle un homme a lavé son corps ou ses vêtements. La vue d'un Blanc est propice au déclenchement d'un désir: la possédée voudra qu'il apporte une tasse remplie d'eau pour l'abreuver, ou encore demandera sa photo. L'attaque possessive semble donc réductible à la manifestation du désir, et la danse a pour effet de réveiller l'entité, lui permettant d'exprimer son désir. L'objet du désir peut être présenté durant la danse mais sera généralement fourni avant pour être porté ou conservé dans les mains durant toute la cérémonie. Un informateur explique que les hommes deviennent ainsi de véritables "boys" pour leur épouse, transportant par exemple une bouteille contenant de l'essence afin d'en abreuver leur femme durant la danse. Avant de procéder à l'analyse de ce phénomène, il nous faut décrire le déroulement de la cérémonie collective.

Bien que ce ne soit plus forcément le cas aujourd'hui, ces danses se tiennent durant la saison sèche, en particulier avant les pluies de *kwari* qui inaugurent la saison froide, c'est à dire en janvier-février. Plusieurs informateurs





Danseuse avec tarbouch  
et s ombe



Danseuse s'approchant  
des tambours battus  
par les hommes



Début de transe: la possédée porte un *kanga* neuf, désir de son *pepo*.

On vient de lui asperger le visage d'eau fraîche et le *pepo* a demandé une cigarette.

La possédée rentre en transe et doit être maintenue par ses compagnes.





affirment qu'elles étaient jadis associées au rite d'appel à la pluie<sup>33</sup>. Comme nous le verrons, ce fait possède son importance mais il ne semble pas y avoir de caractère systématique dans cette association en ce qui concerne la période durant laquelle la cérémonie fut bien décrite, c'est à dire des années 1950 jusqu'à ce jour. Il est remarquable que les descriptions effectuées au milieu du siècle s'accordent presque point par point à nos propres observations (cf. Photos ci-contre)<sup>34</sup>. La formation musicale (*mwazindika*<sup>35</sup>) se compose de sept gros tambours (*ngoma*), six graves plus un tambour clair, battus par des hommes dont le leader apparaît comme un spécialiste, les autres étant simplement de bons joueurs qui choisissent de participer. Pour ce service, les joueurs sont récompensés en bière, offerte par les maris et brassée par les danseuses. Selon Harris, la danse se tient plutôt de nuit, et les périodes de pleine lune sont peut-être préférées, mais nous n'avons assisté qu'à des cérémonies commençant en début d'après-midi et se terminant au crépuscule<sup>36</sup>. Devant les batteurs alignés, les femmes dansent en cercle, à la queue leu leu, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, et leur pas suit un tempo rapide<sup>37</sup>. Des grelots (*visese*) attachés aux chevilles de certaines danseuses ont pour effet de mettre en évidence ce tempo qui est parfois guidé par des grelots plus importants (*ndzuya*) attachés aux jambes d'un homme. Les danseuses portent un "costume" qui, selon les Dawida, est le résultat de la volonté de l'esprit. Beaucoup sont coiffées d'un tarbouch et certaines portent une coiffe faite de quelques plumes. Beaucoup également tiennent une canne ou un chasse-mouches, en poils (*sombe*) ou en plumes (*mkumbi*). Celles qui possèdent un instrument européen accompagnent le rythme. La procession circulaire progresse très lentement et la posture des danseuses est peu dynamique, à moins qu'elles ne

<sup>33</sup> il en existe un témoignage ancien, celui de Wickenburg en 1889 (cf. Prins, 1952).

<sup>34</sup> nous avons pu assister à cette cérémonie en 1985, 1990 et 1992, à Mgange et à Mrughua.

<sup>35</sup> certains informateurs prononcent plutôt *mwazindika* (du verbe *-sindika*, "pousser", peut-être parce les joueurs "poussent" parfois sur la peau du tambour plutôt qu'ils ne la frappent). Par ailleurs, le premier terme paraît être formé à partir d'un emprunt au swahili, *ku-zindika*, qui signifie "protéger par un charme contre le mauvais sort".

<sup>36</sup> il peut s'agir d'une pratique récente puisqu'il faut aujourd'hui l'autorisation de l'administration pour célébrer cette danse.

<sup>37</sup> les hommes qui participent éventuellement à la danse -- mais les cas sont assez rares -- se tiennent en dehors du cercle. Dans notre cas, ils s'agissait toujours d'hommes âgés et G. Harris affirme que de tels individus sont considérés comme "bizarres" par les autres hommes.

soient prises de ce tremblement caractéristique de la tête et des épaules qui persiste alors durant la pose des musiciens. Un homme asperge régulièrement le sol avec de l'eau dans le but d'éviter la poussière, abreuve les danseuses ou leur fournit du tabac à priser. De l'eau est également versée sur la tête des femmes lorsque se manifeste la transe. Celles qui sont prises par la transe tendent à se désolidariser du cercle, se plaçant à l'intérieur ou à l'extérieur, à proximité des tambours. On observe alors des mouvements désordonnés de la tête et du buste que la danseuse, debout ou agenouillée, projette en tous sens, accompagnant souvent cette démonstration de cris aigus, parfois de paroles dans une langue "étrangère" (souvent de l'anglais). Ce dynamisme s'accroissant, les danseuses au comportement ordinaire viennent soutenir la "possédée", sans tenter de la calmer toutefois. La transe peut alors baisser d'intensité et la personne regagne le cercle, mais certaines s'enfuient à toutes jambes vers l'extérieur ou s'écroulent à terre dans une espèce de catalepsie (muscles tendus, corps cambré, regard fixe) qui ne suscite pas la moindre inquiétude. Ces trances ne conduisent jamais à l'épuisement et les danseuses, une fois la cérémonie terminée, s'en retournent comme elles sont venues, certaines toujours animées du tremblement caractéristique. Peu de participantes connaissent finalement la transe, c'est à dire un état modifié de la conscience, et plus de la moitié se contentent simplement de danser dans leur accoutrement en conservant une sensibilité normale aux stimulations extérieures.

#### **b) L'analyse de G. Harris**

Considérons d'abord l'analyse proposée par G. Harris (1957). L'auteur remarque très justement que les objets du désir et les éléments du costume sont tous associés à l'univers masculin, soit directement lorsqu'il s'agit de la banane, cultivée par les hommes, ou de l'eau de lavage des vêtements d'un homme, soit indirectement lorsqu'il s'agit de choses obtenues grâce à l'argent gagné par les maris (sucre, vêtements...etc) ou d'objets provenant d'un univers auquel seuls les hommes ont accès (cigarette, voiture...etc). Elle relie ce fait à l'exclusivité du monde masculin par rapport au monde féminin. Les hommes contrôlent le patrimoine et s'attachent à sa

fructification, tandis que les femmes, confinées à la sphère domestique, dépendent de leur maris. Harris remarque que des tensions s'installent souvent lorsque les hommes rechignent à convertir un bien d'investissement en bien de consommation, par exemple une tête de bétail en vêtements pour leur femme et leurs enfants. Les hommes construisent d'ailleurs un stéréotype de la femme au désir égoïste et immédiat. Ainsi, en plaçant la femme au centre de la scène et en lui permettant d'assouvir un désir, la possession peut apparaître comme un mécanisme compensatoire. Cette thèse de l'exutoire thérapeutique pour des catégories sociales en position "périphérique" fut développée par Lewis (1966), puis adaptée par de nombreux auteurs<sup>38</sup>. G. Harris veut également affiner cette idée en s'intéressant davantage au sens. Pour elle, le rituel *saka* exprime une certaine idée de l'ordre social taita. Non seulement les femmes ne possèdent qu'un contrôle limité sur le patrimoine, mais elles sont en plus écartées des prérogatives rituelles et ne connaissent pas d'ascension statutaire, comme les hommes à travers l'acquisition d'"autels" ("sac", "trépied", "cloche") qui permettent un contrôle rituel au niveau de la maisonnée. A l'inverse, la persistance des attaques possessives dont sont victimes les femmes, ainsi que la répétition des danses, symbolisent la nature statique de la position sociale féminine. Durant la célébration - "en scène" pourrait-on dire - ce sont effectivement les hommes qui "mènent" les femmes à la queue leu leu, et le comportement "hystérique" de celle-ci offre alors un contraste frappant avec l'attitude sérieuse et modérée des hommes. En s'échappant du cercle, la possédée veut peut-être signifier son envie d'être un homme, un désir souvent exprimé par les femmes *dawida* selon Harris. Le comportement de "boy", évoqué par mes informateurs, confirme qu'il s'agit bien d'un jeu d'inversion des rôles. Si l'attaque possessive est, sur le plan individuel, l'expression d'un malaise créé par une difficulté relationnelle entre les deux sexes, la cérémonie possède un aspect thérapeutique dans le sens où tous, hommes et femmes, femmes en transe et femmes qui les assistent, se trouvent rassemblés sous le signe de la commensalité et de la paix. L'association éventuelle de ces cérémonies au rite d'appel à la pluie, dont l'objectif est

---

<sup>38</sup> ainsi par Wilson (1967) qui associe la possession aux situations de tension non plus entre hommes et femmes mais au sein du même sexe. Aussi par Gomm (1975), à propos des Digo, proposant l'idée que cette attitude de "marchandage" s'effectue au prix d'un renforcement de la soumission.

la prospérité de toute la communauté, viendrait confirmer cette dimension. G. Harris a rencontré beaucoup de femmes sujettes aux attaques possessives et elle indique que ces attaques signifient sans doute des choses bien différentes pour chacune d'elles<sup>39</sup>. L'attaque peut être déterminée par une réelle situation d'angoisse ou semble au contraire pure simulation. Quoi qu'il en soit, Harris pense que ce comportement est utilisé, dans le cadre collectif, pour exposer les conflits intrinsèques au rapport entre les deux sexes, qu'ils se réalisent ou non sur le plan individuel. C'est une explication satisfaisante semble-t-il. Cependant, *saka ya mlungu* possède, selon nous, un sens supplémentaire ayant moins rapport avec la sociologie taita qu'avec son écologie, et qui émerge d'une perspective diachronique. Mais il nous faut auparavant faire le détour par l'aspect psycho-pathologique du phénomène, en poussant aussi l'investigation aux autres manifestations d'ordre mental.

### **c) Le fondement psycho-pathologique**

Comme le souligne Lévi-Strauss (1950), l'analyse des rites ayant trait à la "possession" doit être conduite ou bien sur le plan psycho-pathologique, ou bien sur le plan sociologique. Les deux aspects doivent donc être dissociés, mais ces rites et leur contexte psycho-pathologique sont néanmoins susceptibles de mesure. Il nous semble qu'un phénomène comme celui que nous étudions chez les Taita se situe justement à l'articulation du psychologique - c'est à dire de l'individuel - et du social. C'est donc une analyse sociologique que nous offrirons en conclusion de ce chapitre, mais on ne saurait faire l'impasse sur son aspect psycho-physiologique. Nous ne prétendons pas considérer la possession taita comme une pathologie; ce sont les Dawida qui la traitent comme telle ("*saka*") et nous nous interrogerons donc sur cette caractéristique.

Comme le fait remarquer G. Rouget (1980), la possession fait trop penser à l'hystérie de conversion. Tout en reconnaissant que le rapport entre la possession taita et la névrose hystérique est un problème difficile, le Dr Margetts et G. Harris établissent néanmoins une corrélation entre les deux phénomènes. Selon eux, les

---

<sup>39</sup> il nous a été très difficile, en tant qu'homme, d'obtenir un commentaire de la part des femmes que nous avons vu possédées lors des danses.

individus sujets aux attaques présentent en général une personnalité hystérique qui s'accompagne souvent de réactions de conversion. Ce sont ces individus qui participent aux danses auxquelles se joignent aussi beaucoup de gens "normaux". On sait que les manifestations de l'hystérie sont multiples<sup>40</sup>. Il y a les crises, qui s'expriment par des convulsions, des contorsions, des attitudes "passionnelles" figeant le corps dans une immobilité cataleptique. Il y a les accidents somatiques durables. Dans ce cas, les atteintes peuvent être motrices (paralysie, contractures, mouvements anormaux), sans syndrome lésionnel décelable, prenant en général modèle sur un système collectif de représentations du corps. Elles peuvent aussi toucher les sens (anesthésie) ou le système neuro-végétatif (spasmes des sphincters, vomissements incoercibles, toux nerveuse...etc). Il y a enfin les symptômes d'expression psychique: amnésie, distractivité, léthargie...etc. La conversion hystérique n'est rien d'autre qu'une tentative de résoudre un conflit, une impossibilité de surmonter une situation difficile par une conduite active. La transposition s'effectue donc dans des symptômes touchant le corps. Ceux-ci ont une signification symbolique, ils sont *message*. Chez la jeune femme, particulièrement sujette aux crises de conversion, il s'agit souvent d'une revendication affective impatiente adressée à l'entourage. Comme le fait remarquer Rouget (1980), les conduites "hystériformes" affichées lors des séances de possession à vertu thérapeutique ne constituent pas les troubles mais le remède aux troubles qui sont d'un autre ordre. La possession peut alors être vue comme une "thérapeutique de l'adversité mettant en oeuvre une hystérie institutionnalisée, ou, si l'on préfère, une socialisation de l'hystérie". En d'autres termes, la société reconnaît cette façon particulière de communiquer son malaise et l'intègre, répondant collectivement à des besoins individuels. Mais il ne s'agit pas d'un simple accommodement puisque l'on découvre, à travers ces possessions, des expressions uniformes et des représentations partagées. Puisque tout est déjà symbolique au plan individuel, la société n'a plus qu'à ajouter son propre sens à l'ensemble de ces mécanismes individuels de défense.

La possession n'est pas l'unique phénomène d'ordre sociologique se

---

<sup>40</sup> nos informations concernant l'hystérie et d'autres phénomènes analysés plus bas proviennent de discussions avec deux amis médecins et des articles "Hystérie", "Névrose", "Neurologie", "Epilepsie" de l'*Encyclopédia Universalis*.

construisant à partir de fondements qui, du point de vue de la science occidentale, sont d'ordre psycho-pathologique. Bien qu'elle nous ait été seulement décrite (cf. Première partie, II), l'attaque de sorcellerie *zai ko* présente des symptômes qu'il est tentant d'associer à l'hystérie<sup>41</sup>. On y trouve une espèce de catalepsie et un mutisme que le guérisseur s'efforcera de briser pour obtenir un énoncé explicite: la dénonciation des persécuteurs présumés. Un guérisseur spécialiste de l'affection affirme d'ailleurs qu'elle touche principalement les femmes. Par ailleurs, on ne sait trop comment on doit interpréter cet état que les Dawida nomment *ki ture* ("terreur, effroi"). Il serait provoqué, non par un ensorcellement, mais par la seule pensée que l'on puisse en être victime, ou encore par une sensation de contact avec la sorcellerie<sup>42</sup>. Enfin, l'empoisonnement sorcier peut être mis en rapport avec des manifestations d'ordre physiologique. On se souvient que les Dawida souffrent d'un nombre considérable de maux touchant, directement ou non, le système digestif. C'est le cas des dysenteries en particulier, mais également des helminthiases, du typhus récurrent et de l'ankylostomiase. Au milieu du siècle, on lit dans les rapports médicaux que les problèmes digestifs représentent plus d'un tiers des cas traités à Wesu et plus d'un quart des cas traités dans les cinq dispensaires. Cette réalité physiologique constitue certainement un terrain favorable à la persistance du discours autour de la sorcellerie. Cependant, nous n'en appelons ici à aucun déterminisme et le lien est sans doute interactif, les troubles observés au niveau de l'"abdomen", les "dyspepsies", "diarrhées diverses" et "constipations" ayant peut-être un caractère largement somatique.

Il existe deux autres maladies, reconnues par les Dawida, qui ont un rapport avec la possession. G. Harris (1977) rapporte l'existence de *lwa fuo*, que les Dawida classent avec la possession comme une "maladie du coeur", et que l'auteur identifie assez mal en précisant cependant qu'elle se développe en une sorte de

---

<sup>41</sup> c'est d'ailleurs ce que fait le guérisseur Peter Ndau qui travaille aujourd'hui à Mgange en relation avec l'hôpital de Wesu et reçoit donc l'influence de la médecine occidentale.

<sup>42</sup> rappelons qu'il est décrit comme un état de profonde anxiété, de peur panique, caractérisée par des sueurs, des tremblements, les cheveux qui se dressent, les jambes lourdes, la bouche sèche et pouvant conduire à l'évanouissement. Le terme proviendrait d'ailleurs du nom d'un coléoptère qui *fait le mort* pour échapper à ses prédateurs.



kleptomanie. Un informateur la décrit effectivement comme une propension au vol, mais d'autres parlent d'une envie irrépressible de nourriture, poussant en particulier le malade à "manger à tous les râteliers". Il semble qu'on puisse rapporter ce phénomène à des mécanismes de deux ordres, organique ou psychique. *lwa fuo*, en effet, pourrait être ce que les médecins appellent une polyphagie, résultant d'une dette énergétique ou d'une déperdition calorique importante. Elle apparaît à la suite d'un travail musculaire intense et prolongé ou en convalescence de maladies fébriles, en particulier de certaines parasitoses, et cesse avec le rétablissement de l'équilibre énergétique. Dans un contexte de malnutrition-dénutrition, *lwa fuo* a certainement rapport avec la forte incidence du paludisme dans les années 1930 et 1940. Mais il peut également s'agir de boulimie, c'est à dire d'un mécanisme psychique compensatoire se développant lorsqu'une sensation de manque affectif est ressentie avec plus ou moins d'anxiété. On sait malheureusement trop peu de choses à propos de *lwa fuo* pour confirmer la réalité du fondement psychologique. On ne peut cependant s'empêcher de rapprocher cette affection du "je veux" des attaques possessives et on se souviendra aussi qu'un rapport fait état des problèmes posés par les trop nombreuses épouses délaissées. Quant à la kleptomanie, on la sait fréquente chez les épileptiques, les personnalités hystériques et dans certaines formes de démence. Cependant, il paraît assez naturel, dans une société qui ne prodigue pas la nourriture à volonté, que cette avidité se traduise éventuellement par le vol. A ce titre, l'affection elle-même est peut-être symptomatique du malaise d'une communauté découvrant le manque par le biais d'individus laissés pour compte dans la marche du progrès.

Les Dawida mentionnent plus volontiers *saka ya joni* ("la maladie des oiseaux") que la plupart des informateurs définissent sans ambiguïté comme la *crise* épileptique. Cette affection est distinguée des convulsions chez l'enfant (*na yo*). Ce qui est généralement décrit ("évanouissement", écume, incontinence) correspond au "Grand mal", c'est à dire à la crise généralisée convulsive. Celle-ci se caractérise par une chute brutale immédiatement suivie d'une contracture clonique de courte durée, à laquelle se substitue une phase clonique (série d'épisodes de contraction musculaire)

de plus longue durée, puis une phase stertoreuse de résolution musculaire avec relâchement des sphincters. Une description (le malade va et vient jusqu'à épuisement) semble correspondre à la crise non convulsive du "Petit mal", caractérisée par une "absence" (dissolution brève de la conscience) parfois accompagnée de mouvements cloniques. Aucune ne semble faire référence aux crises partielles unilatérales, les mouvements cloniques étant alors focalisés sur une partie quelconque d'une moitié du corps. La médecine parle de maladie épileptique seulement lorsque les crises sont répétées. Ainsi, des crises isolées qui revêtent l'aspect du "Grand mal", comme peut en faire le nourrisson au cours d'accès fébriles, ne sont pas considérés comme de l'épilepsie, un point sur lequel médecine scientifique et nosographie dawida paraissent s'accorder. La médecine a distingué une épilepsie "essentielle" qui apparaît dans l'enfance ou à l'adolescence et dont l'origine est indéterminée si ce n'est que l'on invoque une prédisposition héréditaire. C'est à dire que la décharge synchrone d'une population neuronique - ce qui provoque la crise - ne s'explique pas. Autrement, comme c'est en général le cas à l'âge adulte, la crise est d'ordre symptomatique et peut être rapportée à une lésion cérébrale d'origine multiple: traumatique, toxique (alcoolisme surtout), vasculaire, tumorale ou infectieuse (par exemple, méningo-encéphalo-myélite syphilitique ou encéphalopathie du paludisme). Les crises surviennent de façon fortuite ou bien sont provoquées par une fatigue, une ivresse, une émotion ou une stimulation sensorielle. En elles-mêmes, ces décharges neuroniques n'ont aucun effet néfaste, et le pronostic de l'épilepsie essentielle est toujours bon. De façon intéressante, il existe un rapport entre l'épilepsie et l'hystérie, et nous allons voir qu'un lien est également perceptible entre ces deux phénomènes à travers l'étiologie dawida. En effet, on peut toujours prendre une épilepsie pour une crise de conversion hystérique et inversement. Ainsi, un épileptique peut utiliser sa maladie à des fins névrotiques et joindre à ses crises des manifestations hystériques. Ou encore, la crise de conversion hystérique "mimera" une crise d'épilepsie. Il peut alors s'agir de la convulsion du "Grand mal", comme nous avons pu l'observer chez une fillette lors d'une danse ngoma (chute brutale, perte de connaissance, yeux réversés, amnésie), ou bien de l'absence du "Petit mal"

(l'individu est "ailleurs", va et vient).

#### d) Etiologie dawida et culture régionale

L'étiologie de *saka ya joni* paraît assez vague mais puise dans un champ sémantique homogène. La plupart des informateurs affirment que cette affection "provient des oiseaux", et l'un d'entre eux précise "car les oiseaux ramassent les cheveux coupés et les emportent au loin pour construire leur nid". Ainsi, le malade devra écarter les oiseaux de son alimentation, ou encore les bananes puisque certains oiseaux, comme les tisserins ou les sénégalis, nichent dans les régimes<sup>43</sup>. Quelqu'un d'autre mentionne plus généralement la buse à queue rousse comme responsable du mal. Cette croyance n'est pas propre aux Dawida. Les Swahili, en effet, considèrent que les convulsions d'un enfant sont provoquées par le passage et le cri d'un oiseau<sup>44</sup>. Certains informateurs - parfois les mêmes - pensent que la maladie est apportée par le vent (*mbeo*) ou qu'on l'attrape en passant dans un tourbillon (*kiku luyudu*). Un dernier pense qu'il s'agit d'ensorcellement. Lorsqu'on interroge sur l'étiologie de la "possession", la réponse est plus difficile à obtenir et beaucoup "ne savent pas". Mais on parle éventuellement d'ensorcellement, les hommes affirmant qu'il s'agit d'une sorcellerie étrangère qui vise à rendre stérile les femmes taita dont la beauté suscite la jalousie<sup>45</sup>. On dira encore que "c'est venu avec le vent" et on peut d'ailleurs désigner la "possession" comme *saka ya mbeo*<sup>46</sup>. Les descriptions amènent finalement à penser que ce *pepo* doit être pris au sens propre, que cette chose n'est effectivement que "du vent", comme nous dirions chez nous, mais un vent mauvais.

Il faut également savoir que les Dawida distinguent la possession étudiée

---

<sup>43</sup> un informateur précise que cette abstinence d'oiseau devra durer deux mois environ, à la suite de quoi on cherchera l'oiseau responsable pour le donner à manger au patient en même temps que les "médecines" appropriées. Un autre prétend que la maladie est ainsi nommée parce que l'épilepsie s'observe fréquemment chez les oiseaux. Le même informateur affirme également que la maladie touche certains clans plus que d'autres, un fait qui ne saurait étonner (prédisposition héréditaire).

<sup>44</sup> cf. Sacleux (1939) mais l'identité de l'oiseau n'est pas claire. il s'agit peut-être d'un oiseau de proie nocturne.

<sup>45</sup> aucune corrélation entre la sensibilité aux attaques "possessives" et la stérilité n'a pu être repérée, mais le discours fait sens puisque la maladie entraîne une perte de force vitale.

<sup>46</sup> un informateur s'exprimant en swahili explique que la femme "est pénétrée par le vent", utilisant le terme *baridi* qui signifie "froid, frais, vent".

jusqu'alors d'une autre forme, *pepo ya dzini*. Beaucoup plus rare, cette dernière est aussi plus grave: elle rend fou ou conduit rapidement à la mort. Son origine est située précisément sur la côte et il s'agit en réalité d'un ensorcellement. Une "mauvaise médecine" aura été enterrée au pied d'un grand arbre, à proximité d'un chemin, et des malédictions prononcées. La porteuse de bois passant à proximité aura été touchée par le vent et ainsi "possédée". La guérison passe par l'utilisation de "médecines" et par une danse, différente de *ngoma ya mwazindika*, accompagnée de chants en langue swahili. Jadis, il existait aussi un esprit appelé *mzuka*. Un informateur parle encore d'esprits "arabe", "indien", "bulushi", "européen", mais ce guérisseur travaille à proximité de la plantation de sisal de Mwatate, une région très cosmopolite, et je ne crois pas que ces formes soient reconnues par l'ensemble des Taita. Il s'agit certainement de manifestations marginales, "copiées" sur les systèmes de possession observées ailleurs dans la région, chez les Kamba ou sur la côte en particulier<sup>47</sup>. La description de ces systèmes nous arrêterait trop longtemps. Disons simplement que, dans tous ces cas, la séance thérapeutique constitue souvent un exorcisme et il s'agit toujours d'esprits dont l'identité et la personnalité sont précisées à un moment ou à un autre de l'itinéraire du possédé. Chez les Giriama, par exemple, l'esprit *muzungu* ("le Blanc") est décrit comme "toujours en voyage, habillé d'un pantalon, d'une chemise, d'une veste et d'un casque colonial de couleur blanche, et portant un sifflet. Il est accompagné d'un planton et d'un serviteur qui transporte une chaise et une table. Il est passionné de natation et plonge fréquemment sous les eaux d'où il doit être tiré par son planton. Lorsque le guérisseur s'est assuré de son identité, il demande à l'esprit ce qu'il désire et celui-ci répond alors qu'il veut de la canne à sucre, du pain, du miel, du thé, des bananes, une assiette, un serviteur et un planton". Le guérisseur s'efforcera de l'exorciser au cours d'une danse (cf. Noble, 1961). Les Giriama distinguent une grande variété d'esprits dont un seul s'exprime dans leur langue, et l'on citera en particulier *pepo*, d'origine arabe et *buluchi*, d'origine asiatique. Un peu plus au sud, les Segeju distinguent leurs esprits d'après la

---

<sup>47</sup> sur les Kamba, cf. Lindblom (1920); sur les Mijikenda, cf. Noble (1961), Gray (1969), Gomm (1975), Giles (1987)

région ou la tribu dont ils sont originaires. Celui qu'ils appellent *jini* - correspondant au *džini* des Taita -est un esprit de la mer, musulman (Gray, 1969). Beaucoup dans la région connaissent aussi un esprit d'origine maasai.

On voit donc que certains éléments du système taita font partie d'une culture régionale, c'est à dire que les systèmes observés localement se structurent en partie autour de déterminations communes. Comme l'explique Olivier de Sardan (1986), il faut considérer la possession dans une perspective diachronique, c'est à dire comme un phénomène essentiellement évolutif et synchrétique. On sait que *sakaya* *mlungu* est un nom proprement dawida, et le leader de la formation *mwazindika* à Mgange affirme que "*pepo*" est une désignation étrangère: "des gens sont arrivés et on dit: «ceux-là [les Dawida] ne connaissent pas le swahili; cette chose s'appelle *pepo* »". Par ailleurs, Feierman fait état de l'apparition d'une nouvelle maladie, *mpepo* ou *mizuka*, dans l'Usambara à la fin du 19ème siècle. Il s'agit d'attaques possessives dont la plupart sont le fait d'esprits étrangers. Le premier, *handia*, vient du pays zigula dans la décennie 1870 et oblige les femmes à dévorer leurs enfants. Puis *bahari* ("mer" en swahili) apparaît après la visite de commerçants côtiers. D'autres sont associés aux Pare, Bondei, Digo, Taita, Maasai...etc. Pour déterminer l'identité de l'esprit, le guérisseur s'enquiert en général de l'origine du dernier visiteur apparu dans le village. Après avoir atteint les cités commerçantes, au pied du massif, la maladie remonte vers les Mts Pare (Feierman, 1974). Kimambo confirme ce phénomène. Ce sont en effet des commerçants shambaa, installés au pied des Mts Pare, qui apportent une maladie nommée *mpepo*. Les Pare pensent que l'esprit (*mzuka*) siège dans l'estomac où il suce le sang du possédé. Là encore, les esprits sont d'origines diverses, maasai, kamba, européenne...etc, mais ceux qui n'ont pas d'identité peuvent être désignés comme *nkoma*, un terme qui, en langue pare du sud, fait référence aux mânes ancestrales et au crâne du défunt que les Pare, un peu à la façon des Taita, placent dans une jarre (Kimambo, 1969). Le terme désignant la maladie,

*mpepo*, est un emprunt au swahili<sup>48</sup>. Il en est certainement de même pour le terme *mzuka*, glosé "esprit possesseur", mânes irrités" dans le dictionnaire swahili de Sacleux (1939). Pour les Pare, ces esprits sont d'ailleurs allogènes et l'exorcisme s'effectue en langue shambaa. Dans la même logique, les guérisseurs shambaa conduisent le rituel thérapeutique en langue swahili. Dans ces deux cas, il s'agit donc de l'apparition d'un phénomène nouveau, lié au contact avec la côte, durant les dernières décennies du XIXe siècle. Il faut bien entendu lui faire correspondre les événements qui ont secoué la région dans la seconde moitié du siècle dernier en portant l'insécurité à son paroxysme dans les années 1870 et 1880 (cf. chapitre I). On peut penser que ce phénomène se structure à partir d'un culte traditionnel qui, dans le cas pare, porte sur la relation avec les ancêtres. Certains auteurs ont vu dans ces manifestations possessives une représentation des contacts négatifs avec d'autres groupes, une façon pour la communauté d'exprimer son expérience traumatisante de l'altérité (cf. par exemple Giles, 1987). Dans le même ordre d'idées, Olivier de Sardan (1986) explique que les systèmes de possession ont pu émerger dans une situation de crise symbolique et sociale pour la majorité de la population et ont finalement permis de recréer une identité religieuse. Bien que *saka ya mlungu* ait une spécificité certaine dans le contexte régional, nous allons voir que l'on peut considérer cette affection sous un angle similaire.

La possession taita prend une forme toute particulière dans le sens où le sujet change de personnalité sans que l'on puisse définir celle-ci comme une divinité, ou même une individualité, humaine ou animale, différence notable avec ce que l'on constate en général à travers le monde (cf. Rouget, 1980). S'il y a bien une conduite identificatoire, l'identité ne se révèle qu'à travers un désir. A l'inverse des cas voisins précédemment cités, il n'y a pas d'"esprit", endogène ou allogène, mais plutôt un désir exprimé par une entité spirituelle (*mlungu, pepo*). A ce niveau, le discours taita manque singulièrement de clarté comme nous l'avons vu plus haut. Mais le caractère

---

<sup>48</sup> la correspondance en pare est *mpeho* qui, selon Kimambo désigne l'apparition fantomatique des mânes. Cependant, le terme signifie "froid" *stricto sensu*, et ce sens d'"esprit" pourrait être simplement un calque du swahili *mpepo* (G. Philippon, communication personnelle).

d'allogénéité est toujours perceptible dans la conduite identificatoire puisqu'il s'agit, dans la majorité des cas, d'un désir de quelque chose provenant de l'extérieur. Considérant tous les exemples d'attaques individuelles, nous voyons qu'elles sont déclenchées par l'impression que produit la rencontre avec une chose du monde extérieur (peau blanche du missionnaire New en 1871, habit brodé d'or du serviteur de Patterson à la fin du siècle, étoffe chatoyante, voiture, train, cigarette, allumette, air de musique occidentale). Parmi les exemples de choses désirées, obtenues puis généralement exhibées lors des danses, on retrouve essentiellement des choses du monde extérieur, ou encore des objets associés à la guerre:

- la robe noire et blanche du colobe, provenant de Taveta et portée jadis par certains leaders guerriers.
- le chasse-mouches *sombe*, traditionnellement réservé aux hommes, fabriqué avec une queue de vache, ou une queue de mule, un animal utilisé par les premiers missionnaires.
- le chasse-mouches *mkumbi*, également réservé aux hommes, fabriqué en plumes (le terme signifie aussi "longue plume") et qu'un informateur rapproche des coiffes en plumes portées jadis par les guerriers taita.
- un tarbouch, coiffe des soldats indigènes (*askari*) au début du siècle.
- une étoffe de couleur vive (en général un *kanga*, manufacturé à l'extérieur). Le rouge apparaît souvent, semble-t-il, et c'est là une couleur de vêtement porté par les Maasai ou, jadis, par certains leaders guerriers taita (cf. Merritt, 1975)
- un air de musique occidentale joué lors d'une fête scolaire, un instrument européen (accordéon, harmonica, sifflet en métal).
- une photographie.
- une bouteille de whisky, une cigarette, un verre ou une tasse (de facture européenne).
- du kérosène (combustible des lampes), de l'essence (combustible des véhicules), de l'eau alimentant les locomotives.
- du savon
- la salive d'un Blanc.

On trouve également le sang du mari, l'eau dans laquelle un homme a lavé son corps ou ses vêtements. On constate aussi lors des danses que les femmes ne portent pas les mêmes choses selon leur âge. Le tarbouch, la coiffe en plumes, le chasse-mouches, la robe du colobe et les instruments européens sont des attributs de femmes plutôt âgées tandis que les femmes jeunes s'exhiberont avec une cigarette, une bouteille de whisky, une photographie. Un conte dawida vient ajouter à cet ensemble hétéroclite la queue d'une hyène:

Une femme malade "veut" la queue d'une hyène et enjoint son mari de rapporter l'objet du désir. Celui se montre tout d'abord réticent car la chose semble délicate à obtenir. Lorsqu'il lui demande à quel endroit obtenir une telle chose, sa femme lui rétorque aussitôt qu'"il le sait bien lui-même". Après avoir mis en balance le danger que sa femme encourt si son désir n'est pas exaucé et le danger qu'il encourt lui-même à exaucer ce désir, il décide finalement de se mettre en route. Arrivé sur le passage des hyènes, l'homme s'enroule dans des feuilles sèches de bananier et s'allonge, silencieux comme un mort. Une hyène mâle survient alors et décide que "cette chose est morte". Mais la femelle survient derrière et décide que "cette chose est vivante". Sortant soudainement son bras armé d'un couteau, l'homme tranche alors la queue de la hyène femelle. Il ramène la "médecine" à sa femme qui le remercie en s'émerveillant de sa bravoure. Lorsque l'esprit se réveille, la femme serre alors la queue dans sa main et celui-ci finit par s'apaiser, si bien qu'elle reprend des forces, se remet à manger et à parler comme tout le monde. Mari et femme vécurent depuis ce temps dans l'harmonie.

La hyène est un animal de la plaine que bergers et chasseurs taita rencontrent au cours de leur pérégrinations. S'il appartient à la brousse, il rôde aussi en marge de l'espace habité par les hommes. Animal nocturne et nécrophage, il est par ailleurs associé à la sorcellerie. Dans le conte, la queue d'une hyène ne s'obtient finalement qu'au prix d'une "mort". L'homme, en effet, s'enveloppe dans des feuilles sèches de bananier, dont les Dawida se servent comme couches lors des veillées funéraires, et, de cette manière, peut "faire le mort". Seule la femelle n'en est pas dupe, ce qui ne l'empêche pas de perdre sa queue. L'homme qui désire sauver son épouse doit donc tout à la fois "mourir" en recherchant le contact intime avec des "sorciers", et rester en vie pour rapporter la "médecine". La queue est ici désignée comme telle parce que c'est effectivement la possession de l'objet désiré qui permettra la guérison. Mais on se souviendra également du caractère ambivalent qui est associé aux "médecines", et le fait qu'il s'agisse d'une hyène réaffirme son caractère



potentiellement néfaste. Or, si l'on accepte de considérer la banane comme une plante masculine, on s'aperçoit alors que tous les objets du désir ont un rapport avec le monde extérieur, soit directement, soit par le biais de l'univers masculin qui est lié avec l'extérieur. Qu'il s'agisse d'une référence à la guerre traditionnelle ou au contact avec la côte et les Européens, c'est toujours un univers réservé aux hommes, ambivalent, dangereux. On peut donc établir les correspondances suivantes entre le conte et l'expérience socio-historique taita. La "mort" du mari renvoie à l'émigration des hommes. Il y a dans ce départ du travailleur comme une mort temporaire vis à vis des siens, restés sur place, et on se souviendra ici des témoignages sur les femmes esseulées. Mais surtout, qu'il s'agisse de la guerre ou du travail salarié, l'homme affronte un univers dangereux dont il rapporte bien souvent la maladie et la mort comme nous l'avons vu plus haut. Cet univers, l'homme "sait bien lui-même" où le trouver, et sa femme ne pourra que s'"émerveiller" de la bravoure avec laquelle il ira l'affronter, de la même façon qu'il se lançait jadis courageusement au combat. La queue de hyène symbolise l'ensemble des choses *extraordinaires*, et en particulier leur ambivalence. Car si elles procurent un bienfait et suscitent de ce fait un désir irrésistible, elles sont également associées au conflit. Par ailleurs, le mari semble "faire le mort" dans le conte comme la femme tombée en catalepsie paraît mimer sa propre mort. Dans la transe identificatoire, les femmes sont comme des hommes au sein de cet univers extraordinaire. Certaines agissent comme les guerriers taita envahis par la fureur *mwar e*, et d'autres comme les Blancs, fumant leurs cigarettes, jouant de leurs instruments...etc. Dans de nombreux cas, l'identification semble même passer par une transsubstantiation. Ainsi lorsque la possédée boit le sang d'un homme ou son eau de lavage, mais également lorsqu'elle s'abreuve de combustible par exemple, et l'on pourrait alors dire qu'elle est possédée par l'esprit de la lampe, de la voiture ou du train. On se souvient également que les hommes tiennent le rôle de "boy" vis à vis de leur épouse. Peut-être jouent-ils là simplement le rôle qu'ils tiennent en général vis à vis des Blancs dans le monde extérieur<sup>49</sup>, et peut-être jouent-ils en même temps le rôle que les femmes tiennent vis à vis des hommes au sein de leur société. Ainsi, la

---

<sup>49</sup> beaucoup d'hommes travaillent effectivement comme cuisiniers ou plantons auprès de fonctionnaires coloniaux.

possession résume toute l'ambivalence du contact avec le macrocosme et la "sorcellerie" étrangère. On peut y lire les images de la guerre traditionnelle, du commerce caravanier, de la première guerre mondiale, de l'évangélisation, de la mécanisation...etc. Elle nous parle, bien entendu, du conflit entre hommes et femmes, mais seulement parce qu'il trouve sa détermination dans la confrontation de deux univers, le domestique et le connu où les femmes se trouvent confinées, l'étranger et l'inconnu où plongent les hommes lorsqu'ils partent en razzia ou s'en vont travailler pour les Blancs sur la côte. Au plan individuel, il y a ce désir de l'inaccessible, et le lien avec l'hystérie se comprend ici parfaitement. Le message individuel est sans conteste une revendication d'ordre affectif: "je veux, moi aussi, ma part de cet univers extraordinaire et toi, dont le rôle est de prendre soin de moi, tu dois me la procurer". Que la possession touche quelques hommes pose évidemment problème, et il faudrait en savoir plus sur ce qu'entend G. Harris quand elle affirme qu'il s'agit d'individus "plutôt bizarres" au goût des Dawida. Mais un autre conflit est vécu par l'ensemble de la communauté. La possession exprime l'ambiguïté de cet envahissement de la société dawida par un univers étranger, l'ambivalence de cette "sorcellerie" que les hommes n'ont pas su contenir et qu'il faut maintenant assumer si l'on veut, comme dans la morale du conte, assurer l'harmonie à la fois entre les sexes et entre tous au sein de la communauté. Finalement, la possession apparaît peut-être comme une sagesse lorsqu'elle énonce que la satisfaction d'un désir s'effectue au prix d'une "mort".

\*

\*       \*

Ce thème de la confrontation avec le monde extérieur se retrouve dans la cérémonie initiatique (mwar i). Nous n'en possédons malheureusement qu'une description succincte (G. Harris, 1955) puisqu'elle a totalement disparu aujourd'hui.

Elle consiste en plusieurs épisodes dont le dernier, *kumaza ngasu* ("révéler les prodiges"), possède un caractère plus essentiel. Il suffisait en effet pour valider l'initiation des garçons. Lors de cette séquence, des "secrets" (*viviso*) sont révélés aux novices. Le premier est une mise scène qui présente une jeune femme défendant les limites du champ de son mari contre des intrus. Durant la représentation, on entend un prédateur (lion ou hyène) rôder alentour et on affirme aux novices qu'ils vont être mangés par cet animal. A ce sujet, les Dawida évoquent souvent une hyène dévorant les novices dont les ossements sont ensuite rassemblés par un corbeau pour former un être nouveau (cf. Mwakio, 1973)<sup>50</sup>. Puis on expose aux novices un certain nombre de "prodiges" qui peuvent faire partie de l'univers traditionnel mais sont surtout constitués de choses étranges, d'accessoires que les maîtres de cérémonie ont collectionné au fil du temps et conservent dans un grand sac. La référence sexuelle est omniprésente. Durant toute la célébration, il est coutume pour les hommes et les femmes d'échanger des plaisanteries à tonalité sexuelle, et l'une des séquences précédant la "révélation" est un échange d'insultes entre jeunes filles et jeunes hommes initiés toujours célibataires. L'un des "prodiges" les plus populaires est celui des "voyageurs du Tanganyika". Il s'agit d'un homme et d'une femme, masqués et vêtus de haillons, qui prétendent venir d'une terre lointaine et demandent l'hospitalité. Celle-ci leur est accordée mais les étrangers en abusent, s'enivrant et se mettant à copuler sur le sol. La femme va même jusqu'à aguicher les hommes présents dans l'assemblée et les voyageurs sont finalement chassés. On retrouve donc certains des thèmes évoqués plus haut: la femme restée à défendre le champ qui symbolise certainement la sphère productive, la "mort" des novices dévorés par une hyène, l'affrontement entre les sexes, les choses du nouveau monde, dont le caractère néfaste est affirmé. Dans le cas cité par Harris, on insiste clairement sur l'immoralité dont sont victimes les hommes taita, référence au travail salarié que les jeunes initiés vont devoir entreprendre.

Il est intéressant de constater que la disparition de la cérémonie initiatique

---

<sup>50</sup> dans les contes, cette transformation de la fillette en jeune fille s'effectue par un passage dans le ventre d'un ogre.

(dans les années 1960) ne s'accompagne pas de la disparition du système de possession, pourtant condamné avec plus de virulence encore par les missionnaires, et on peut se demander dans quelle mesure ce dernier ne fut pas progressivement investi d'une fonction semblable. La possession est maintenant associée au paganisme, et on affirme d'ailleurs que la conversion au christianisme guérit les possédées. Ainsi, la possession, qui se développe en opposition à la religion importée, semble réaffirmer l'identité religieuse taita. On ne découvre trace de syncrétisme ni dans le système de possession, ni dans la pratique chrétienne. Cependant, le premier s'élabore autour du problème posé par l'ambivalence du nouvel univers, tandis que la seconde, lorsqu'elle est sincère, veut au contraire évacuer ce problème en portant le "progrès" au pinacle et en condamnant les "coutumes"<sup>51</sup>.

Revenons maintenant au discours étiologique concernant l'ensemble des affections considérées jusqu'à présent. Beaucoup sont explicitement liées à la sorcellerie et l'on précise même dans certains cas (*dzini*, *zaiko*, *fulamoyo*) que cette sorcellerie provient de la côte. Lorsque la responsabilité est renvoyée à d'autres régions au sein de Dawida, c'est un soupçon implicite de collusion avec l'espace côtier. Ainsi dit-on à Mgange que les Dawida de Mbale comptent de nombreux fous parce qu'ils possèdent de "mauvaises médecines". Ce qui est sous-entendu dans ce discours, c'est la proximité de Mbale avec la civilisation - proximité à la fois spatiale (chemin de fer, route, ville de Voi) et morale (c'est une région qui a peu résisté à la colonisation). D'autres affections (*saka ya mlungu*, *saka ya joni*) sont attribuées à l'influence du vent ou des oiseaux. Le discours étiologique le plus cohérent à propos de la possession est sans doute celui qui la désigne comme *saka ya mbeo* et considère qu'elle provoque une fièvre rapidement fatale si on ne fait pas danser le sujet et si on ne le soigne pas avec une plante de la forêt. On se souvient que le vent souffle une partie de l'année du sud-est, l'autre partie de l'année du nord-est, c'est à dire toujours de la région côtière. Ce vent, c'est la double ardeur de *kireti* (*mofo/mbeo*) qu'on ne

---

<sup>51</sup> je fut longtemps l'hôte d'un homme âgé, catholique fervent, qui était le beau-frère du responsable des dances de possession à Mgange, informateur privilégié dans mon travail de terrain. Les rapports entre les deux hommes étaient très tendus et cette situation fut pour moi des plus délicates à gérer.

saurait vaincre sans l'ardeur de d'aβ i d'a, puisée dans ses forêts, et sans aller dans le sens du mal, en s'échauffant au rythme des tambours. Par ailleurs, le sens commun attribue en général la sorcellerie et l'immoralité aux populations de la côte, Giriama ou "Arabes". On explique par exemple que la pratique de la sodomie fut récemment introduite par les Arabes. Les populations côtières sont incriminées parce que l'époque caravanière a marqué le massif, mais les Blancs - arrivés depuis la côte - ont également leur part dans l'infortune des Taita. Nous avons vu que la maladie et la mort touchent principalement les hommes jeunes à travers le travail salarié (paludisme, pneumococcies, tuberculose, maladies vénériennes...etc). Les Taita n'y voient rien d'illogique puisque la même "médecine" peut faire le mal comme elle fait le bien, et les Blancs sont autant capables de guérir qu'ils sont capables de tuer. Parce que le Blanc est finalement le seul qui puisse guérir d'une maladie dont il est responsable, les Taita, conscients de la responsabilité européenne dans leurs malheurs, n'en fréquenteront que plus assidûment l'hôpital.

A cet égard, le discours qui s'est formé autour du Révérend Verbi est révélateur. Connu par les Taita sous le nom de *Berube*, ce missionnaire de la *C.M.S*, d'origine bulgare, s'installe à Wusi au début du siècle. Il prend toute de suite une part active dans la vie de la communauté dawida, apprend la langue dawida, ce que les missionnaires de la *C.M.S* faisaient en général, mais surtout se familiarise avec certaines coutumes indigènes, ce qui le distingue par contre des autres missionnaires de la congrégation protestante. L'un d'entre eux, le Rev. Bostock, affirmera d'ailleurs que Verbi "était impliqué dans la sorcellerie"<sup>52</sup>. Verbi, en effet, avait acquis la compétence indigène, un fait confirmé par tous les informateurs qui mettent bien l'accent sur l'ambivalence de son pouvoir<sup>53</sup>. Les Européens eux-mêmes reconnurent la dualité du personnage. Par exemple, durant la première guerre mondiale, Verbi réussit à convaincre les Aînés en charge du *fi yi* d'utiliser leurs "médecines" pour arrêter les Allemands, mais le Capitaine Meinherzhagen le soupçonna d'espionnage.

---

<sup>52</sup> cf. "Interview du Rév. P. Bostock à Oxford par Mr Mnjama en 1980.

<sup>53</sup> la personnalité du missionnaire contribua certainement à renforcer ce sentiment car on se souvient de cet homme comme d'un être plutôt brutal et il assassina d'ailleurs sa belle-mère, avec laquelle il s'entendait très mal, prétextant un accident de chasse.

Pratiquement tous les faits rapportés au sujet de Verbi ont un caractère étrange. En 1911, par exemple, le rapport administratif fait état d'une épidémie assez meurtrière aux alentours de sa mission de Wusi, mais le médecin dépêché sur les lieux ne décèle aucune maladie. En 1923, alors qu'on ne remarque aucune épizootie sérieuse dans le massif, Verbi affirme qu'une "quantité considérable de bêtes" sont mortes à Wusi. Il vient juste de construire un bain parasiticide pour ses propres bêtes et affirme alors à l'administrateur que les Dawida ne viendront pas y baigner leurs troupeaux comme il le souhaiterait. L'articulation des événements n'est pas claire, mais on peut penser que le refus des Dawida tient au fait qu'ils le rendent responsable de la mystérieuse épidémie de 1911 et de cette épizootie étrangement localisée. Certains affirment que Verbi rendait les gens malades uniquement pour montrer son pouvoir lorsqu'il les soignait, la mission de Wusi faisant aussi fonction de dispensaire. Parmi les maladies dont Verbi serait directement responsable, on cite par exemple le paludisme (cf. plus haut), la variole, l'oedème et une maladie de peau (fwa l i). On prétend également qu'il arrivait sur la place du marché et s'écriait à la ronde: "quelle maladie voulez-vous aujourd'hui?". Verbi fini donc par devenir Dawida<sup>54</sup>, acheta de la terre au sud du massif et ne cessa de soutenir les revendications foncières des Taita auprès de l'administration coloniale comme nous l'avons noté au précédent chapitre. Après un demi siècle passé dans le massif, il mourut en 1956, à plus de 80 ans. Certains informateurs prétendent qu'il fut empoisonné par les Dawida, car si Verbi était un Aîné (mundu muḃaa), il était également sorcier (msaḃi). Les Dawida aiment finalement à raconter son histoire, parce qu'en décrivant un blanc à demi dawida, ils se réapproprient symboliquement une histoire qui fut largement dictée par les Européens. Si le personnage de Verbi reste tout à fait particulier, on prête facilement à d'autres Blancs des traits de comportement indigène. Ainsi, le Père Ryan aurait-il toujours refusé la nourriture qu'on lui offrait dans les villages par peur d'un empoisonnement sorcier, après avoir découvert de la nourriture taita dans sa voiture qu'il avait pourtant fermée à clé ! Assistant un jour à une danse de possession, le Père

---

<sup>54</sup> Un informateur explique que son épouse ne supportait pas d'être saluée comme une Blanche et se faisait toujours appeler ma o ("mère").

Lugent fut pris par la transe et dut s'enfuir, et on raconte la même histoire à propos de l'épouse d'un administrateur. Ces discours participent d'une volonté de réconcilier les deux univers. La possession continue d'exister aujourd'hui parce que les Taita n'ont pas encore dépassé le conflit entre ce qu'ils sont et ce que le monde nouveau leur propose ou leur refuse, un conflit qui mène certains à la folie. Mais ils gardent espoir en un avenir meilleur qu'ils se représentent comme le jour où "les Taita et les Blancs se marieront ensemble".

## IV. L'homme et la faune dans la plaine

*The sight of all this game was potent enough to stir a hunting impulse in the soul of the most jaded traveller"*

Johnston, 1884, Serengeti.

*It is necessary to safeguard the interests of the Natives against game, particularly elephants, which now are numerous and impudent in the Southern Reserve, as elsewhere, thanks to their discovery that protection is theirs"*

B. Percival (1928)

### A) Evaluation de la situation zoologique dans la seconde moitié du XIXe siècle

#### Témoignages d'abondance

Explorateurs et missionnaires ont généralement bien décrit le paysage et la faune des régions qu'ils traversaient. Certains témoignages sont mêmes particulièrement précis, comme celui du naturaliste Johnston ou du chasseur Willoughby pour la région du Kilimandjaro (Johnston, 1886; Willoughby, 1889). Cependant, l'interprétation se doit d'être prudente car il s'agit toujours d'observations ponctuelles à la fois dans le temps et dans l'espace. Or, la distribution et le nombre des animaux varient en fonction des conditions climatiques, et celles-ci sont rarement précisées<sup>1</sup>. A cela s'ajoute le facteur purement aléatoire des découvertes. A l'époque, une grande partie du territoire traversé par les explorateurs est recouvert de

---

<sup>1</sup> on sait aussi combien celles-ci sont capricieuses dans notre région, si bien qu'on ne saurait les déduire de la date à laquelle fut effectuée l'observation.



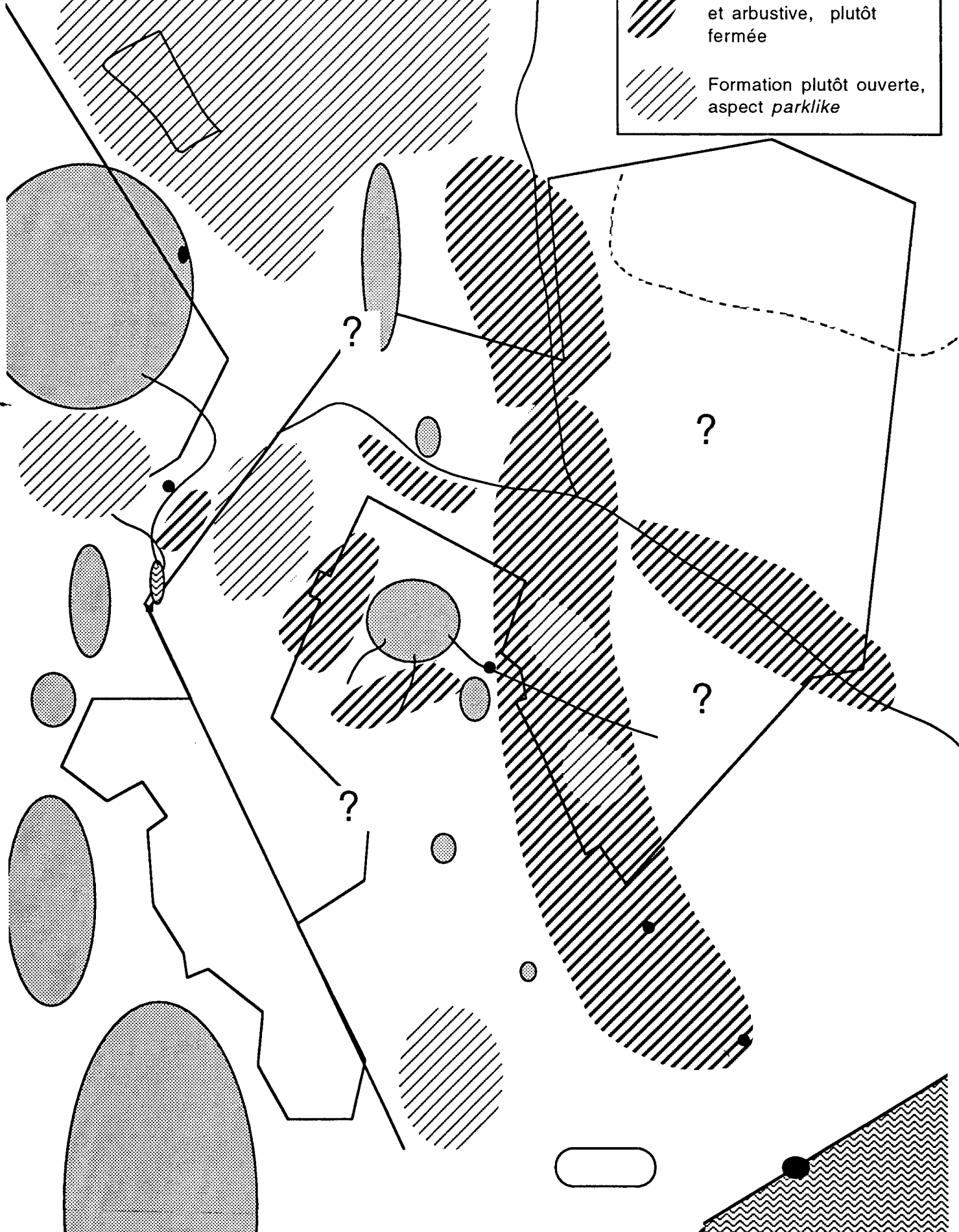
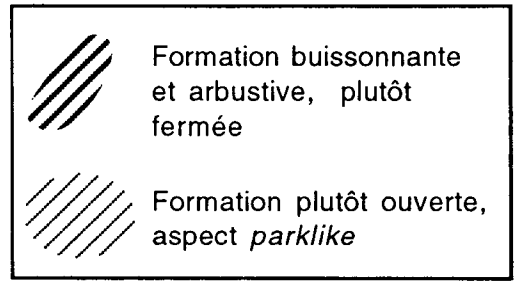
formations buissonnantes et arbustives plutôt fermées, parfois même impénétrables. Thomson, traversant la vallée séparant les deux principaux massifs, emprunte un sentier qu'il décrit comme une véritable "galerie souterraine" (Thomson, 1968). Patterson, dans la région de *Tsavo Station* <sup>2</sup>, affirme que "l'homme doit ramper à travers le couvert dense de cette brousse exaspérante" (Patterson, 1979). Dans ces "broussailles épaisses" ou ces "jungles épineuses", la visibilité était très faible, et il est heureux que ces observateurs aient rendu compte de l'existence de traces ou d'excréments aperçus sur le sol. La "plaine du Serengeti", généralement décrite comme une savane boisée (*parklike*), offrait alors un contraste agréable. Au sud du Kilimanjaro ou au sud-ouest de Kilibasi, le paysage semblait également plus ouvert. Par contre, les alentours immédiats du massif, mis à part de petites zones à l'est de Saghala et de Dawida, avaient un caractère plutôt fermé. Une carte résume l'ensemble de ces témoignages concernant la végétation, mais il ne peut s'agir que d'indications grossières. On a toutefois l'impression que le paysage n'a pas changé de façon notable dans le courant de cette seconde moitié du XIXe siècle, et pas davantage entre cette période et le milieu du siècle suivant. Pour en revenir à la faune, on note un contraste entre une "abondance" observée dans le Serengeti et les plaines situées au nord de la région (plaine d'Athi, nord du Kilimanjaro), et une relative pénurie dans les régions de Taru ou de Tsavo Station. Cette notion d'abondance est cependant subjective, se référant à une grande variété de vie animale pour les uns, comme naturaliste Scott-Eliot (1896) par exemple, à de vastes troupeaux pour d'autres. Dans les régions de Kasigau et de Taru par exemple, les témoignages paraissent assez contradictoires. On y découvre peu de gibier, mais la visibilité est si déplorable que ce peu est déjà signe d'une certaine profusion. Au terme d'un séjour prolongé, Hobley s'étonnera de la quantité de gibier peuplant cette brousse dense (Hobley, 1895). De même, sur les rivières Galana et Tsavo, la multitude des traces trahit une importante densité d'animaux.

Compte tenu de ces précautions, les observations témoignent tout de même

---

<sup>2</sup> nous désignerons comme "Tsavo St." la zone entourant la station ferroviaire de Tsavo au nord-est de Dawida, la distinguant ainsi de la région beaucoup plus vaste correspondant à l'actuel Parc de Tsavo.

# Couvert végétal d'après témoignages (1848-1916)



de la diversité et de l'abondance de la faune durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Seule chose surprenante: les témoignages concernant l'éléphant sont relativement rares; nous nous attarderons donc plus loin sur cette question. Chez les carnivores, on observe lions, léopards et hyènes un peu partout. Des lycaons sont repérés à plusieurs reprises au sud du massif (Maungu, Kasigau), ainsi qu'à l'est. Le guépard, par contre, n'est aperçu qu'au sud du Kilimanjaro<sup>3</sup>. La présence assez massive de ces gros prédateurs révèle à elle seule que la région est amplement peuplée d'herbivores. On trouve des girafes partout, surtout au sud (de Taru jusqu'à Saghala) et dans le Serengeti, ce qui confirme le caractère boisé de ces deux régions (cf. Leuthold, 1978). Le zèbre et le bubale sont également très présents, dans le Serengeti en particulier<sup>4</sup>. Le rhinocéros est rarement observé au sud, à l'est ou dans le Serengeti, mais on le trouve par contre en grande quantité à la base du Kilimanjaro et, surtout, au nord du massif Dawida (rivière Tsavo-Galana): une distribution semblable à celle observée au milieu du siècle suivant. Patterson affirme que "la jungle entourant Tsavo St. n'est qu'un vaste réseau de sentiers". Plus au nord, dans le pays Kamba, ces animaux sont omniprésents, et Willoughby comptera jusqu'à 23 individus en une seule marche. Il en abat 66 dans la région du Kilimanjaro, un chiffre qui représente 19% du total de son tableau de chasse. Le buffle semble plus rare, bien que Lugard en signale de nombreuses traces le long de la rivière Galana (Perham & Bull, 1959), et on le trouve plutôt dans la région du Kilimanjaro où le chef d'Useri rapporte qu'ils tuent ses hommes chaque jour (Willoughby, 1889). L'éland, rarement aperçu, est néanmoins partout signalé et le naturaliste Johnston (1886) le dit très abondant. Grands et petits koudous sont repérés au sud de Kasigau, dans le pays kamba ainsi qu'au pied du Kilimanjaro. Il s'agit de bêtes solitaires et farouches dont la rareté ne saurait surprendre. Il en est de même pour le guib harnaché dont nous ne possédons qu'un seul témoignage, dans le pays kamba, mais Johnston affirme qu'il est fréquent aux alentours de Taveta. Le cobe est fréquemment observé le long de la rivière Tsavo-Galana, de même que l'hippopotame qui vit aussi dans le lac Jipe. La présence de l'oryx est notée

---

<sup>3</sup> le guépard affectionnant plutôt les terrains découverts, ce peut-être là une indication supplémentaire du caractère fermé de la végétation aux alentours du massif Taita.

<sup>4</sup> ce que certains observateurs désignent simplement comme "antilope" doit certainement faire référence au bubale la plupart du temps.

seulement par Willoughby qui en abat neuf dans la région du Kilimanjaro, et par Jackson (Simons, 1962). L'hippotrague noir est aperçu vers Maungu, vers Taveta, et vers le lac Jipe par le naturaliste Johnston qui décrit aussi l'antilope rouanne à proximité de Taveta, mais il s'agit là d'un témoignage unique. Pour les gazelles, la situation est moins claire du fait d'une confusion terminologique et peut-être aussi d'un problème d'identification des espèces. On ne sait trop quoi penser, en effet, des termes "mpallah", "pah", "paa" et "nsala", quand l'appellation vague de "gazelle" n'est pas employée. Le gerenouk, qui se reconnaît plus facilement, n'est signalé qu'au sud du massif et dans le Serengeti où Eliot (1905) le dit rare. L'impala est peu attesté mais Johnston le dit répandu dans la plaine et Willoughby en abat 39 (11% de son tableau). On le trouve peut-être plus fréquemment au nord de la région (pays kamba et maasai). La situation est semblable pour la gazelle de Grant dont la variété régionale, plus petite (*ssp. petersi*), est signalée un peu partout et représente également 11% du tableau de chasse de Willoughby. Ce chasseur abattra également 17 steinbocks, dont la présence semble ignorée par les autres observateurs, ainsi que 13 "*Neotragus kirkii*" (suni ou dik-dik ?). Un autre chasseur, Neumann (1898), affirme que la minuscule antilope "paa" est fréquemment aperçue dans la région de Taru, mais on ne sait s'il s'agit du dik-dik, du céphalophe ou du suni. Lugard affirme avoir vu des sunis à trois reprises à proximité de la rivière Galana. Babouins, phacochères et grands oiseaux (autruche, outarde de Kori) sont également signalés de façon régulière.

## Un cas particulier

L'éléphant paraît quasiment absent en regard de l'abondance décrite pour certaines espèces, et encore n'aperçoit-on souvent que des traces. Le chasseur Willoughby en inscrit seulement deux à son tableau qui compte pourtant 66 rhinocéros ! Durant sa lente traversée de la région, lors de la construction du chemin de fer en 1898-99, Patterson n'en fera pas mention. Vers 1850, Krapf aperçoit un groupe

entre les rivières Voi et Galana, ainsi que des traces dans une “forêt” aux alentours de la rivière Voi. En 1871, New repère des traces vers Maungu, puis Hobley au sud de Kasigau en 1892 (Hobley, 1895). Fitzgerald et Lugard observent de nombreuses traces sur la rivière Galana et ce dernier pense qu'ils doivent y venir en nombre considérable durant la saison sèche (Fitzgerald, 1898; Perham & Bull, 1959). Krapf affirme cependant que “la brousse entre Taita et Chaga est plus riche d'éléphant que l'est du massif Taita (“le pays Galla”), une région d'où ces animaux ont disparu pour la plupart, s'étant retiré dans l'intérieur des terres”. Ils semblent en effet plus nombreux dans la région du Kilimanjaro. En 1884, Johnston les aperçoit dans la forêt, à 4000 m d'altitude, et affirme qu'ils “abondent dans le voisinage du Kilimanjaro”. De fait, Thomson à la même époque, puis Willoughby un peu plus tard, en abattent au sud de la montagne. A la fin du siècle, Hobley suggère des migrations saisonnières, depuis les pentes boisées du Kilimanjaro vers l'ouest, vers le sud (Mt Usambara) et vers l'est jusqu'à l'embouchure de la rivière Galana (Hobley, 1929). Au début du siècle suivant, Percival et Woodhouse confirmeront ce phénomène, indiquant les environs du massif Taita et les collines Chyulu comme points de passage (Percival, 1924; Woodhouse, 1916). Hobley affirme que les éléphants fréquentent annuellement le sud-ouest de Dawida et Wray apercevra en effet plusieurs groupes au pied du massif Saghala à la fin du siècle. L'énigme écologique posé par cet animal dans l'écosystème de Tsavo a conduit plus tard à s'interroger sur sa distribution passée. Les recensements précis effectués vers 1970 n'apportent aucune preuve de migrations au long cours entre le Kilimanjaro et la zone côtière et mettent simplement en lumière de courts déplacements saisonniers de quelques dizaines de kilomètres<sup>5</sup>. Analysant les sources du XIXe siècle, Tyrell (1985) suggère d'ailleurs l'existence de populations résidant le long de la rivière Galana (entre Tsavo St. et Sala) et affirme que leur territoire s'est étendu vers le sud de la rivière durant ce siècle. Les témoignages cités plus haut ne lui donnent pas forcément raison et son interprétation est fondée principalement sur l'évolution du couvert végétal, problème auquel il peut être délicat de s'atteler en

---

<sup>5</sup> cf. par exemple Laws (1969) ou Leuthold & Sale (1973).

l'absence de données précises pour le XIXe siècle<sup>6</sup>. La seule certitude à laquelle on puisse prétendre, semble-t-il, est qu'il se trouve peu d'éléphants aux endroits de passage des explorateurs, c'est à dire le long des routes caravanières. Comme le remarque Corfield (1975a), ce phénomène est sûrement dû au harcèlement dont sont alors victimes les éléphants, car, bien entendu, la rareté des troupeaux doit être mise en rapport avec le commerce de l'ivoire qui bat son plein au XIXe siècle. Nous insisterons peu sur ce phénomène, déjà largement documenté (cf. Beachey, 1967; Spinage, 1973, et Bridges, 1988) et rappellerons seulement quelques points essentiels.

Ce commerce immémorial connaît un boom au XIXe siècle. L'ensemble de l'actuel Kenya est toujours considéré, dans la seconde moitié du XIXe siècle, comme une source inépuisable d'ivoire, alors que les populations d'Afrique du Sud ou du Soudan ont été largement décimées. Gutmann, missionnaire en pays chaga à la fin du siècle, rapporte une légende sur l'existence d'un "cimetière d'éléphant" au sommet du Kilimanjaro: celui qui découvrira cette fosse jonchée de défenses devra se garder de choisir les plus grosses et se contenter de prendre ce qui lui tombe immédiatement sous la main, sous peine d'être frappé de cécité et de mourir sur ce trésor (Gutmann, 1965). Mais comme l'indique Krapf au milieu du siècle, les éléphants se sont déjà retirés de la zone côtière et les bons terrains de chasse commencent au-delà du Mt Kenya vers le nord et du Kilimanjaro vers l'ouest. Dans la région de la rivière Tana, le commerce est largement contrôlé par les Oromo jusque dans les années 1870 (Ylvisaker, 1982). Dans la région de Tsavo et du Kilimanjaro, ce commerce est aux mains des Kamba depuis la fin du XVIIIe siècle et ce monopole atteint son apogée dans les années 1840. Il existe des associations de chasseurs-commerçants spécialisés qui opèrent loin du territoire kamba où les bêtes sont devenues rares, bien au sud du Kilimanjaro et dans la région du Mt Kenya (Jackson, 1976)<sup>7</sup>. Krapf (1968) rapporte alors des arrivées hebdomadaires de caravanes kamba sur Mombasa, chacune constituée de 300 à 400 hommes transportant jusqu'à six tonnes d'ivoire, un chiffre qui ne

---

<sup>6</sup> Tyrell est l'auteur d'un travail sur ce sujet: *Climate vegetation and a century of environmental change in Tsavo National Park (East)* (PhD, Nat. Univ. of Ireland, 1981). Nous n'avons malheureusement pu consulter cet ouvrage.

<sup>7</sup> plus au sud, le commerce est entre les mains des Nyamwezi (cf. Roberts, 1970).

semble pas excessif lorsque l'on sait que 220 tonnes d'ivoire passèrent par la douane de Zanzibar durant l'année 1859 (Beachey, 1967). A partir de 1850, les Arabo-swahili prennent une part active au commerce dans l'intérieur des terres, employant des chasseurs professionnels armés de fusil. Les Kamba qui doivent faire face à cette compétition s'emploient alors à développer le commerce de la corne de rhinocéros. En 1884, à Taveta, Johnston achète des cornes aux chasseurs kamba et indique qu'elles se vendent sur la côte deux fois moins chère que les défenses. Celles-ci, beaucoup plus lourdes, restent donc plus intéressantes pour les chasseurs. On peut donc supposer que les rhinocéros sont encore peu victimes de la chasse, d'où l'énorme quantité de bêtes observée à l'époque. Les Maasai participent également au commerce. On sait qu'ils fournissent Semboja, obtenant leurs défenses des "Dorobo" principalement. Beachey affirme qu'ils déposent également à Malindi beaucoup d'ivoire obtenue des "chasseurs boni occupant le sud de la rivière Galana", c'est à dire probablement des Waata. Les chefs chaga prennent eux aussi part au trafic, employant des chasseurs professionnels dont l'identité n'est pas claire<sup>8</sup>. Les Taita sont certainement peu impliqués, à quelques exceptions près (Merritt, 1975). Nous avons vu qu'ils considèrent la chasse à l'éléphant comme un meurtre et ne participent pas directement au commerce caravanier dont l'ivoire est la principale marchandise<sup>9</sup>.

Si l'intensité du commerce et de la chasse ne fait donc aucun doute, Bridges (1988) affirme qu'on ne peut en tirer de conclusions précises quant au nombre d'éléphants présents dans la région. Un examen - même prudent - des données concernant le commerce démontre que la seconde moitié du XIXe siècle est une période de carnage. Bridges est cependant d'avis qu'une proportion importante de l'ivoire rapportée à la côte provient de stocks constitués sur plusieurs décennies. S'il existe

---

<sup>8</sup> Selon Willoughby, Mandara emploie des chasseurs "Waramba". Il peut s'agir de Wa-Kamba ou de chasseurs liés au chef nyamwezi Mirambo (les "Warambo").

<sup>9</sup> On sait par exemple que le chef pare Mashombo faisait commerce d'ivoire avec des Taita (cf. chapitre I). Merritt donne un seul exemple: un dawida de Mbololo, dans les années 1890, collectait l'ivoire dans le massif pour aller vendre son lot dans le pays Pokomo (rivière Tana). Rebmann affirme cependant qu'on peut se procurer de l'ivoire à Bura et considère que les fosses à gibier aperçues dans cette région servent surtout pour les éléphants, ce dont on peut douter toutefois (cf. Seconde partie, chapitre I). De même, les Pare semblent avoir été marginaux dans ce commerce, si ce n'est que Feierman note l'existence d'un village de chasseurs pare au pied des Mts Usambara (Feierman, 1974).

peu de témoignages directs de stockage, c'est parce que l'ivoire doit être enterré pour sa conservation. En 1884, Thomson affirme qu'il y a toujours plus d'ivoire qu'on ne peut en transporter. Sans doute la légende rapportée par Gutmann fait-elle référence à ce fait. Le naturaliste Scott-Eliot estime que le stock existant alors, généralement aux mains des chefs, permettrait de stopper la chasse durant dix années (Scott-Eliot, 1896). L'ivoire est ainsi stocké parce qu'il constitue une assurance pour les jours difficiles, et c'est une pratique toujours courante au siècle suivant chez les Kamba (Stones, 1972). En outre, comme le fait encore remarquer Bridges, la chasse à l'éléphant n'est pas facile, contrairement à celle du rhinocéros qui charge à l'approche de l'homme. Or elle doit l'être d'autant moins que les éléphants sont harcelés depuis de nombreuses années. La disproportion entre rhinocéros et éléphants dans le tableau de chasse de Willoughby pourrait s'interpréter de cette manière, et ne reflète pas nécessairement un contraste entre profusion et rareté. L'introduction du fusil dans les années 1860 ne change pas fondamentalement les données du problème, d'autant que les Africains utiliseront longtemps des armes peu efficaces. Ces premiers fusils ont plutôt contribué à blesser et à terroriser les animaux davantage encore que ne le faisaient les flèches empoisonnées. Des chasseurs européens, pourtant bien armés, peuvent témoigner des difficultés rencontrées dans cette poursuite cynégétique (cf. par exemple Blixen, 1938). Nous savons de sources récentes que seuls les Waata, dans notre région, excellent à cette chasse. Outre une maîtrise parfaite de l'archerie, il faut un poison particulièrement efficace pour abattre un éléphant. C'est pourquoi l'arbuste du genre *Acokantera* faisait l'objet d'un commerce au XIX<sup>e</sup> siècle, les Embu du Mt Kenya l'obtenant par exemple des Kamba. On sait qu'au siècle suivant, ces mêmes Kamba vendent leur poison aux Sandawe du Tanganyika qui fabriquent une mixture moins efficace (Newman, 1970). Leurs voisins, les chasseurs Hadza, sont obligés de délaisser l'éléphant pour la même raison (Woodburn, 1968). On se souvient aussi des doutes émis dans cette étude quant à l'efficacité des fosses à gibier pour piéger le pachyderme (cf. Seconde partie, I). On pourrait donc associer la rareté des troupeaux, observée par Krapf à l'est du massif Taita, à la présence de chasseurs Waata, et la plus grande fréquence observée aux environs du Kilimanjaro à l'usage prépondérant des



fosses au pied de la montagne<sup>10</sup>. Enfin, souvenons-nous que d'immenses étendues restent mal explorées, sinon totalement inconnues, comme la plaine séparant les massif Taita et Shambaa, les collines Chyulu et la vaste zone forestière du Kilimanjaro où Gutmann, dans la partie occidentale, affirme avoir "marché des heures durant sur de larges sentiers d'éléphant" (Gutmann, 1965). De même, Kersten, membre de l'expédition Von der Decken, rapporte qu'ils aperçurent très peu de gibier dans la forêt d'altitude, mais "un nombre important de traces d'éléphant" (Kersten, 1965). On peut donc supposer qu'afin d'échapper au harcèlement dont ils sont victimes au XIXe siècle, les éléphants quittent les territoires fréquentés par les chasseurs et trouvent refuge dans des zones à faible risque, par exemple les *no man's land* des forêts d'altitude.

## **L'homme et la faune: des liens complexes**

Pour conclure sur cette évaluation de la situation de la faune au XIXe siècle, on s'intéressera à l'affirmation de Kjekshus (1977) selon laquelle l'homme exerce un "contrôle écologique" jusqu'en 1890. Tout en suggérant un retrait global de la faune devant la colonisation humaine, l'auteur reconnaît que le gibier se trouvait en abondance dans les quelques "jungles" ou "*badlands* " ayant résisté à cette colonisation. Mais ces "sanctuaires" étaient probablement contrôlés par une présence humaine discrète aux endroits stratégiques, autour des points d'eau permanents par exemple. Là encore, il nous faut relativiser le caractère général de cette affirmation. Elle semble implicitement fondée sur l'axiome d'une relation directe entre la bonne santé des populations humaines et celle des populations animales, un biais qui correspond certainement à l'importance accordée à la trypanosomiase dans l'histoire de l'écologie africaine. La faune constitue en effet un réservoir pour le parasite qui

---

<sup>10</sup> cf. le témoignage de Johnston (1886) selon lequel il existe, aux alentours du Kilimanjaro, plusieurs milliers d'éléphants que les Chaga essaient de piéger avec des fosses. Celles-ci étaient certainement destinées à d'autres gibiers.

attaque l'homme ou le bétail domestique de façon particulièrement virulente<sup>11</sup>. Même si nous avons peu de témoignages avant la crise écologique de 1884-85, ils suffisent à montrer que la diversité et la quantité de gibier observées avant et après cette date sont sensiblement les mêmes. Les alentours immédiats du massif Taita ou du Kilimanjaro font l'objet d'une chasse assez intensive<sup>12</sup>, mais le gibier y est encore abondant. Par ailleurs, la plaine n'est pas un *no man's land*. On y rencontre des guerriers taita en razzia vers le sud, des caravaniers kamba à l'est et au nord, des chasseurs waata et des pasteurs orma à l'est, et surtout des pasteurs maasai (cf. chapitre I). Ces "*badlands*" sont donc utilisés par les hommes, mais cette occupation temporaire n'entraîne pas la disparition du gibier, sauf peut-être de l'éléphant. L'articulation entre les deux phénomènes est donc bien plus complexe.

Nous sommes d'avis que le "facteur maasai" joue un rôle considérable dans l'écologie régionale. Tout d'abord, les Maasai ne sont pas chasseurs. Même s'ils considèrent que la viande du buffle et de l'éland est comestible, seul le lion est régulièrement victime de leurs lances, et ils contribueraient plutôt à l'augmentation des populations d'herbivores<sup>13</sup>. Alors qu'il traverse le pays maasai à l'ouest du Kilimanjaro, en 1884, Thomson s'émerveille d'apercevoir des animaux "en quantité stupéfiante, et si rarement chassés qu'ils se tiennent là avec insouciance, à portée de fusil"<sup>14</sup>. En outre, la menace que les Maasai représentent jusqu'en 1890 a pour effet de dissuader les chasseurs kamba ou taita de s'aventurer trop souvent dans la plaine, et contribue ainsi indirectement à limiter la pression cynégétique. Dans un contexte démographique favorable à l'homme au XIXe siècle, le contrôle des plaines par les Maasai explique certainement cette profusion de gibier observée à partir de 1850. On sait que les Maasai sont brutalement affaiblis par l'épizootie qui ravage leur cheptel. Liée aux guerres menées par les Européens dans le nord du continent, la peste bovine se

---

<sup>11</sup> phacochère, potamochère, koudou, guib, buffle et girafe sont les hôtes préférés du parasite (cf. Matthiessen & Douthwaite, 1985).

<sup>12</sup> de nombreuses fosses furent observées par Guillain (1856), Rebmann (Krapf, 1968) et New (1971).

<sup>13</sup> on peut supposer que la pression cynégétique exercée par les populations "dorobo" (Okiek) vivant parmi les Maasai, est faible sur la plaine et touche surtout les forêts d'altitude. Les mentions de "dorobo" au siècle dernier concernent en général des chasseurs employés pour alimenter le trafic de l'ivoire.

<sup>14</sup> au nord de la montagne, vers Loitokitok, il apercevra une troupe de 60 girafes!

répand depuis l'Ethiopie et le Soudan et finit par toucher les Maasai de Loitokitok en 1890<sup>15</sup>. Certains estiment à 95% les pertes du cheptel bovin pour les Maasai. Mais la faune est également touchée. En 1892, le géographe Gregory découvrira sur sa route peu de gibier mais beaucoup de carcasses (Gregory, 1896). Peu après, le chasseur Neumann qui remonte la rivière Athi depuis Tsavo St. s'étonnera aussi de la rareté du gibier et l'épizootie semble avoir "balayé" les buffles (Neumann, 1898). Ces bovinés sont les premiers touchés et succombent en nombre considérable. De tous les voyageurs qui traversent la région entre 1892 et le début du siècle suivant, aucun ne mentionne la présence du buffle, et certains affirment même que l'espèce est éteinte<sup>16</sup>. L'éland, le guib et le phacochère sont également très touchés, et la maladie affecte aussi la girafe et le koudou en provoquant la cécité. Une seconde épizootie de peste survient dans les dernières années du siècle et Percival, premier *Game ranger* du Protectorat, estimera un peu plus tard qu'elle fit alors disparaître le grand koudou et l'antilope rouanne (Percival, 1928). Toutefois, l'éland paraît avoir largement récupéré puisque Meinertzhagen (1957) en observe un grand nombre dans le Serengeti en 1903 et en 1906, aux côtés du petit koudou et de la girafe. En 1905, une épizootie de nature indéterminée provoque des ravages dans la plaine d'Athi. Puis la gastro-entérite frappe en 1908. Dans le Serengeti, Percival observe alors que la girafe, l'éland, le buffle, le koudou et le guib ont particulièrement souffert. Il considèrera plus tard que l'éland a frôlé l'extinction, d'autant plus que les survivants, tout comme les buffles qui commencent à récupérer, sont touchés par une épidémie de pleuro-pneumonie en 1911, mais en petit nombre seulement précise-t-il. La même épizootie frappe de nouveau en 1917, décimant le bétail mais épargnant cette fois le gibier qui semble avoir développé une résistance. Percival note l'immunité singulière dont jouissent certaines espèces, en particulier l'éléphant, mais il s'étonne surtout de la capacité de récupération du buffle et de l'éland. Dans les années 1910, en effet, les buffles sont de

---

<sup>15</sup> cf. Lugard, 1893. Percival (1928) affirme que les Maasai sont touchés après une razzia sur du bétail kamba infecté. La pandémie se développe durant la campagne de Somali conduite par les Italiens en 1887 (Simons, 1962) mais la maladie aurait été introduite sur le continent (en Egypte) vers 1840. Pour une description des ravages sur le territoire du Tanganyika, cf. Kjekshus (1977).

<sup>16</sup> cf. Lugard en 1892, Scott-Eliot en 1893, Patterson en 1898 puis en 1907, Buxton en 1899, Meinertzhagen en 1903-1906, Stigand durant la première décennie. Certains estiment la mortalité à 90% (Simons, 1962).

nouveau fréquemment rencontrés en petits groupes d'une dizaine d'individus, aux environs de Taru et de la rivière Tsavo. On constate que bovins d'une part, élands et buffles d'autre part, sont touchés avec la même virulence par une infection allogène. Par le biais de l'échange ou de la razzia, l'homme est donc indirectement responsable d'un recul sélectif de la faune, tout en étant lui-même durement touché par la calamité. On rappellera qu'il s'agit de surcroît d'une pandémie entretenue, sinon provoquée par la présence coloniale dans le nord-est du continent. Durant la seconde moitié du XIXe siècle, les deux bouleversements affectant la population animale - rareté localisée de l'éléphant puis épizootie meurtrière - trouvent une détermination en dehors du continent africain. En d'autres termes, l'écologie régionale est déjà largement affectée par des phénomènes extrinsèques.

## **B) La gestion de la manne**

### **La réglementation de la chasse**

Les observateurs du XIXe siècle sont aussi témoins des conséquences de la pression cynégétique. Durant la famine de 1884, Johnston remarque l'abondance du gibier vers la rivière Lumi, mais aussi sa méfiance du fait de la présence de chasseurs kamba et taita. Willoughby, qui abat lui-même 351 bêtes entre décembre 1886 et avril 1887 dans la région du Kilimanjaro, trouve les environs de Taveta désertés du fait des incursions de chasseurs allemands. En 1892, Hobley attribue la rareté du gibier dans le Serengeti à la fréquentation de cette plaine par les chasseurs kamba, taita et européens (Hobley, 1895). La même année, Lugard, de retour vers la côte, trouve le pays kamba de Makindu désert. C'est pourtant un endroit où le gibier

“pullule” en temps normal, mais le Capitaine Nelson y chasse pour nourrir son régiment car la famine sévit dans la région (Perham & Bull, 1959)<sup>17</sup>. On sait que le nombre de visiteurs européens s'accroît fortement dans les années 1890, et presque tous manient le fusil. Le frère Solanus de la mission de Bura, par exemple, chasse régulièrement dans le Serengeti. Au milieu de la décennie, cette mission accueillera de nombreux chasseurs britanniques ou français, ainsi qu'un Américain qui tentera en vain de capturer des animaux pour le zoo de New-York<sup>18</sup>. Plus au nord, le naturaliste Scott-Eliot (1896) trouve la plaine d'Athi encore abondamment peuplée de gibier “en dépit de l'extermination pratiquée par certains”, et il cite un tableau de chasse de 380 bêtes en trois mois.

Dès son implantation, la compagnie commerciale *IBE* tente de contrôler la chasse et le commerce de l'ivoire. Le Protectorat proclamé, le *Foreign Office* précise cette réglementation en 1897 et décide de la création d'une Réserve qui devient, en 1906, la *Southern Reserve*. Celle-ci englobe une grande partie du territoire maasai, en particulier l'une des deux “réserves maasai” définies en 1904. Elle s'étend depuis la rivière Tsavo, longeant la frontière jusqu'au lac Natron vers l'ouest et la voie ferrée jusqu'au Mt Suswa vers le nord-ouest (environ 27.000 km<sup>2</sup>). La coexistence pacifique des Maasai et de la faune paraît garantir la préservation de cette dernière. Par ailleurs, des réglementations concernant l'abattage ou la capture du gibier sont édictées<sup>19</sup>. L'achat d'un permis est obligatoire et le tableau de chasse limité. Un permis coûte 50 livres pour un chasseur en visite (*Sportsman*), cinq fois moins pour un fonctionnaire de l'Etat (*Public Officer*) ou un colon (*Settler*). Ce permis exclut les bêtes suivantes: girafe, éland, buffle, éléphant femelle ou éléphanteau (cf. Appendice n° 7). Il n'autorise pas non plus l'abattage des femelles accompagnées par un jeune chez toutes les espèces d'antilopes, le zèbre, le rhinocéros et l'hippopotame. Pour le reste, l'abattage est limité à deux ou dix individus selon les cas. Il n'existe par contre aucune

---

<sup>17</sup> on a l'impression que la présence de chasseurs armés de fusils contribue à faire fuir le gibier quand celle des archers africains, même massive, ne fait que le rendre plus méfiant. La chose ne semble pas illogique dans la mesure où une détonation peut alerter les animaux des kilomètres à la ronde alors que le trouble causé par une flèche reste ponctuel.

<sup>18</sup> cf. Journal de la Communauté de N-D d'Espérance à Bura, Fév 1893-août 97.

<sup>19</sup> cf. Buxton (1902), “Appendix I”.

restriction concernant le lion, le léopard, le lycaon, le babouin ou les reptiles, considérés comme animaux nuisibles<sup>20</sup>. Un permis de colon ne permet qu'une chasse limitée sur le plan des espèces (cf. Appendice n° 7). Le Collecteur (*District Commisionner, District Officer*) a pouvoir de modifier les clauses du décret dans sa circonscription, par exemple d'interdire toute forme de chasse qu'il juge "trop destructrice". Il peut aussi délivrer un "permis spécial" pour l'abattage des gibiers protégés<sup>21</sup>. De la même façon, le paiement de droits supplémentaires permet de reculer la limite imposée sur le nombre. Les restrictions, si précisément énoncées dans le texte de loi, paraissent donc modifiables à volonté. Buxton (1902), qui est sans doute le premier à commenter ce texte, s'inquiète en particulier de l'existence d'une autorisation "spéciale" dont les fonctionnaires, selon lui, abuseront nécessairement. Le court paragraphe sur les "restrictions concernant l'abattage du gibier par les Indigènes", précise qu'il appartient à l'administrateur d'autoriser la chasse lorsque la population "semble dépendante de la chair des animaux sauvages pour sa subsistance". Cette chasse est assortie de conditions déterminées par l'administrateur mais ne peut jamais s'appliquer aux animaux faisant l'objet d'une protection spéciale (girafe, éland, buffle, éléphant femelle ou éléphanteau). L'administrateur peut également délivrer à tout indigène "un permis de même nature que celui accordé aux Européens, selon des conditions (paiements des droits et autres) décidées par l'administrateur". Enfin, les indigènes sont autorisés à travailler pour un chasseur licencié, à condition qu'ils n'utilisent pas d'armes à feu.

Cette réglementation se résume en un point essentiel. Elle fait de tous les indigènes du Protectorat, qui ont déjà du mal à payer la taxe d'habitation et l'impôt de capitation, des braconniers en puissance. Si le gouvernement cherche à exclure les indigènes de la chasse, c'est pour préserver une ressource dont il pourra tirer profit à travers la chasse blanche. On ne saurait gâcher ce que Johnston désigne en 1884 comme "le plus extraordinaire terrain de chasse du monde". Cependant, cette

---

<sup>20</sup> dans son rapport sur la mission zoologique qu'il effectue au début du siècle dans la région du Kilimanjaro, le Docteur vétérinaire Gromier parle des lycaons comme de "loups que le chasseur a le devoir de détruire en toute occasion" (Gromier, 1948).

<sup>21</sup> il est précisé que ce "permis spécial" est sujet à des conditions concernant le versement des droits, la sécurité du chasseur, le nombre, le sexe et l'âge des animaux, l'emplacement et la saison de la chasse et tout autres choses dont l'administrateur reste juge.

législation émane dans une certaine mesure de l'influence exercée en Europe par les "préservationnistes". Les abus de la chasse, dont les conséquences sont déjà dramatiques en Afrique du sud par exemple, font naître un mouvement qui s'exprime à Londres en 1899 lors d'une "Conférence internationale pour la préservation de la faune du continent africain". Au sein de la colonie, il est représenté par quelques administrateurs, comme H. Johnston et F. Jackson qui sont aussi des naturalistes. La défense de la Nature procède parfois d'une philosophie humaniste, comme chez Buxton qui lutte avec énergie contre la traite des esclaves à la fin du XIXe siècle et fait également partie de la "Société royale pour la prévention de la cruauté envers les animaux". Ainsi, les recommandations d'ordre "écologique" émises par la Conférence trouvent place dans la législation, par exemple lorsqu'une prohibition totale d'abattage s'applique à certains oiseaux parce qu'ils sont d'utiles prédateurs<sup>22</sup>. En 1899, la délivrance des permis et la taxe retenue sur l'ivoire emporté comme trophée par les chasseurs représentent 9% du revenu total du Protectorat. Ceci, ajouté aux dépenses annexes du "consommateur" (équipement, chasseur professionnel, porteurs, etc...) fait de la chasse un secteur économique d'importance notable. L'effort porte également sur le contrôle du commerce des produits animaux, de l'ivoire en particulier. Le texte stipule que massacres, cornes, peaux, plumes, chair et oeufs d'autruche ne peuvent faire l'objet d'une transaction. La possession de défenses obtenues sur des femelles, ou d'un poids inférieur à 5 kg dans un premier temps, puis à 13,5 kg à partir de 1906, expose à des poursuites. Comme l'explique Parker (1983), le Gouvernement laisse alors aux indigènes le temps de rapporter les défenses qu'ils possèdent et consent à racheter l'ivoire durant plusieurs mois avant de décider la confiscation. Puisqu'il est possible de récupérer des défenses sur des éléphants déjà morts, le Gouvernement récompense également la restitution d'ivoire "ramassée" (*found ivory*). Ces pièces sont vendues aux enchères par le Bureau des Douanes de Mombasa et le bénéfice réinjecté dans les finances du district. En 1911, le Gouvernement affirme son monopole sur la commercialisation de l'ivoire. Il faut une licence pour acheter de l'ivoire au gouvernement, ou bien aux chasseurs munis d'un permis spécial

---

<sup>22</sup> ainsi les vautours (nettoyeurs), le serpenteaire (serpents), les hiboux (rongeurs), les pic-boeufs (tiques).

"éléphant". Nous reviendrons sur cette tentative de contrôle dans le paragraphe suivant. Il nous faut maintenant considérer l'effet de cette réglementation coloniale durant la première moitié du XXe siècle. Dans un premier temps, nous traiterons de la chasse autorisée, en distinguant la chasse sous permis et les opérations "de contrôle" destinées à préserver bétail ou cultures de la destruction, puis nous examinerons le "braconnage", en distinguant l'objectif alimentaire de l'objectif commercial.

## La chasse européenne

A partir de les années 1890, les chasseurs européens ne cessent d'affluer. La mise en service de la voie ferroviaire jusqu'à Voi en 1899, puis jusqu'à Nairobi, accélère le processus. La pression cynégétique est importante et Buxton (1902) affirme que le Serengeti, ce "paradis des chasseurs", est sauvé par l'absence de points d'eau. La plaine d'Athi, proche de Nairobi et beaucoup moins sèche, est un terrain de chasse déjà trop fréquenté en 1905<sup>23</sup>. A partir de l'année suivante, le nombre de permis pour visiteurs devra être limité à 500 par an (Simons, 1962). A la veille du premier conflit mondial, de nombreux safari<sup>24</sup> visiteront le Serengeti, et un chasseur utilisera même sa voiture pour approcher les animaux, une méthode qui n'est "guère sportive et aura pour effet d'effrayer le gibier" précise un administrateur. La guerre porte un coup d'arrêt à cette affluence<sup>25</sup>. Mais la pression cynégétique s'accroît considérablement durant la guerre puisque le Serengeti et la *Southern Reserve* se transforment en champs de bataille. Les animaux qui ne s'enfuient pas sont en général abattus pour servir au ravitaillement, voire simplement par jeu. Dès 1916, le *Game ranger* Woodhouse constate que beaucoup de rhinocéros ont été tués, principalement par les Allemands aux environs du Kilimanjaro, mais aussi par les troupes anglaises sur la rivière Tsavo. Les survivants se sont réfugiés vers Mwaktau ou sur la rivière

---

<sup>23</sup> Percival traversera quatre campements sur une distance de 20 kilomètres.

<sup>24</sup> nous considérons ici le terme "safari" dans son sens français initial d'"expédition de chasse".

<sup>25</sup> les revenus obtenus des ventes de permis, 5% environ du total des revenus du district en 1912-1913, ne représente plus qu'1% environ au terme du conflit.



Athi<sup>26</sup>. Les girafes ont également souffert; les éléphants beaucoup moins, mais leurs déplacements le long de la rivière Tsavo sont très perturbés. Ils sont d'ailleurs remarquablement nombreux autour du massif Taita, dans le voisinage de Bura en particulier<sup>27</sup>. Les buffles ont trouvé refuge dans les massifs Ngulia et Chyulu. Lions, impala et gerenouk sont partis. Les élands, naturellement plus méfiants, paraissent avoir davantage souffert des prédateurs du lycaon. Woodhouse pense que les dommages sont temporaires mais s'inquiète pour le rhinocéros (Woodhouse, 1916). L'année suivante, Percival doute même qu'ils puissent récupérer de ce massacre. Il pense qu'au moins 40.000 têtes de gibier, principalement bubales et gnous dans la Réserve, ont été abattu par les troupes durant ces deux années de guerre. Les lions, soudainement privés de proies et dérangés par cette présence humaine massive, se rabattent sur le bétail des pasteurs maasai qui multiplieront les plaintes au terme de la guerre. Quelques années plus tard, cependant, Percival peut observer une faune abondante aux alentours de la rivière Tsavo et il s'emerveille alors de la capacité de récupération de toutes ces espèces. Les visiteurs affluent de nouveau dans les années 1920<sup>28</sup>. La construction d'une piste carrossable entre Nairobi et Mombasa, en 1926, contribue à ouvrir la région de Voi aux chasseurs. La visite du Prince de Galles, en 1930, fait une publicité dont l'administrateur avoue s'inquiéter, même si elle contribue à augmenter les bénéfices du district. Beaucoup de gens traversent le Serengeti et l'on a constaté de nombreuses fusillades depuis les véhicules. En 1931, un décret interdit l'utilisation d'un véhicule à moteur à des fins cynégétique<sup>29</sup>. On ne sait trop quelle est l'ampleur des infractions commises par les chasseurs européens. Par exemple, Gromier rencontrera dans la région un inspecteur de la voie ferrée qui massacre le gibier en chassant la nuit avec une lampe à réflecteur (Gromier, 1948). Le *Game Department* garde confiance, sachant qu'il peut s'appuyer sur une augmentation des droits ou une restriction plus

---

<sup>26</sup> dans la brousse dense de cette région, les colonnes de soldats suivent souvent les sentiers laissés par les rhinocéros et les rencontres sont alors inévitables, d'autant qu'un rhinocéros dérangé répond en général par une charge.

<sup>27</sup> cf. *Political Record Taita, 1913-1925*, DC/TTA/3/2.

<sup>28</sup> le rapport de 1919-1920 indique par exemple que l'administration a délivré 15 permis "gibier", 17 permis "oiseau" et un permis spécial "éléphant".

<sup>29</sup> le même phénomène touche la plaine du Serengeti au Tanganyika où les conséquences de cette "facilité fatale", comme l'exprime le rapport du *Game Department*, sont déjà visibles puisque les lions qui valent le déplacement se font rares.

draconienne de l'abattage pour contrôler les excès. Il reconnaît cependant, en 1927, que la situation est préoccupante en ce qui concerne l'éléphant. Les "gros porteurs" ont en effet pratiquement disparu d'Ouganda, et si le Kenya reste un bon terrain de chasse, on observe une tendance similaire dans les régions de Kisii, Marsabit, Meru et Aberdares<sup>30</sup>. Toutefois, la brousse qui s'étend depuis la rivière Tana vers le nord, l'est, et le sud-ouest jusqu'à la voie ferrée (actuel Tsavo est) abrite encore les "meilleurs éléphants qui soient au monde". Aussi, en dépit de nombreuses critiques, décide-t-on d'y fermer la chasse pour une durée d'un an et d'augmenter le prix des permis "éléphants". Le prix du permis "rhino" fait également l'objet d'une augmentation car la hausse du cours de la corne contribue à intensifier la chasse.

## La chasse "de contrôle"

La préservation du gibier pour la chasse se heurte rapidement aux nécessités du développement des autres ressources du Protectorat. En 1927, le rapport du *Game Department* affirme que "l'implantation des colons et l'activité agricole croissante dans les Réserves Indigènes ont déjà rétréci les frontières des zones giboyeuses". De leurs côtés, les colons craignent que le Kenya ne devienne une immense chasse gardée pour les riches européens de la Métropole. Conscient qu'un conflit mal géré se résoudrait aux dépens de la faune, le rapport affirme la nécessité de fournir au Département les moyens d'une assistance efficace dans la protection des cultures ou du bétail. La législation donne bien-sûr aux agriculteurs et aux éleveurs le pouvoir de protéger leurs biens. Dans les années 1920, les résidents bénéficient d'un permis de même nature que celui du visiteur, ce qui n'était pas le cas dans le premier texte, et ce permis autorise aussi un abattage plus conséquent (cf. Appendice n° 7)<sup>31</sup>.

---

<sup>30</sup> le poids moyen des 321 défenses exportées du Kenya en 1927 atteint le chiffre étonnant de 31 kilos, et l'on compte parmi ce total 46 défenses de plus de 45 kg. Ce chiffre est à comparer avec le poids moyen de 10 kg pour les défenses exportées légalement durant les années 1960 au Kenya (cf. plus loin dans ce chapitre).

<sup>31</sup> cf. *Circular December 1926, Game licences & returns of Game licences*, PC/Coast/1/8/5, KNA.

Ce que demande le Département, composé d'un directeur (*Game Warden*), de 2 *Game rangers* européens et de 30 *Game scouts* africains pour l'ensemble du pays<sup>32</sup>, c'est davantage de personnel pour mieux contrôler ce travail. Le problème posé par l'éléphant se présente avec une acuité particulière en Ouganda. Un département spécial (*Elephant Control Department*) est donc créé dans cette partie du Protectorat pour faire face aux déprédations, et l'abattage de contrôle est si massif qu'il provoque des protestations indignées en Europe (Parker, 1983). Le problème touche évidemment la Province côtière du Kenya, en particulier la région de Lamu et de la rivière Tana, mais également le massif Taita. En juin 1916, par exemple, un troupeau dévaste les cultures au pied du massif entre Bura et Chawia; le *D.C* demande une permission d'abattage pour les indigènes. Il est entendu que l'ivoire récupéré sera remis au Gouvernement et qu'une partie du bénéfice de la vente pourra servir à compenser les dommages<sup>33</sup>. En 1926, année de sécheresse et de disette pour les habitants du massif Dawida, on enregistre des ravages considérables sur les cultures indigènes. Percival, directeur du Département, affirme qu'il est important de "sauvegarder les intérêts des indigènes contre les déprédations commises par le gibier, en particulier par les éléphants, aujourd'hui nombreux et audacieux, dans la Réserve comme ailleurs, depuis qu'ils ont découvert la protection dont ils sont l'objet" (Percival, 1928). Les éléphants entravent également la circulation, retournent des véhicules sur la piste reliant Voi à Bura, et des troupeaux s'enhardissent jusqu'au coeur de la ville. Bien que les rapports ne l'indiquent pas, ils sont peut-être attirés par la plantation de sisal qui borde la ville. Dans la Réserve, les félins soulèvent un autre problème. Les Maasai, désarmés par le Gouvernement, n'arrivent plus à protéger leurs enclos à bétail. Le Département fait appel aux services du chasseur J.A. Hunter en 1927 et les problèmes cessent après l'élimination de 80 lions et 10 léopards en quatre mois<sup>34</sup>. Plusieurs rhinocéros sont également éliminés cette année-là. Babouins et potamochères causent eux aussi de plus en plus de dégâts. La fréquence croissante des déprédations est

---

<sup>32</sup> c'est là l'effectif au moment du départ de Percival en 1923 (Parker & Amin, 1983).

<sup>33</sup> cf. *Damage done to shambas by elephants, livestock...etc in Seyidie Province*, PC/Coast/1/8/16, KNA.

<sup>34</sup> le manque de personnel oblige le *Game Department* à faire appel à des colons résidents, en général pour l'abattage de contrôle. Hunter était l'un de ces *Honorary Game Ranger*.

imputée à la disparition progressive de leur principal prédateur, le léopard<sup>35</sup>. Se débarrasser de ces animaux rusés n'est pas si simple. Après d'importants dégâts causés par les babouins à Mbololo durant l'année 1938, on découvre une méthode efficace: *enterrer* du maïs empoisonné dans les champs. Les indigènes confrontés aux déprédations sont autorisés à utiliser des pièges. Paradoxalement, un dawida piègera un jour un léopard dans une cage destinée à éliminer babouins et potamochère. Le problème est compliqué car le léopard, qui s'attaque aux chèvres, constitue lui aussi une nuisance redoutable. On note par exemple de nombreux problèmes à Saghala et Mbololo dans les années 1936-37. Les Taita élimineront eux-mêmes 14 léopards et 4 lions à proximité de leurs enclos entre le mois d'avril 1948 et le mois de novembre 1950<sup>36</sup>. Ils souhaitent avoir la permission de vendre la peau pour compenser leurs pertes - trois ou quatre chèvres en général - demande que le Ranger considère encore, en octobre 1950, comme une "requête raisonnable". Peu après, cependant, le *D.C* Walters "regrette de ne plus considérer ces demandes" et motive son refus par l'argument suivant: "poursuivre la destruction des léopards, c'est s'exposer de plus belle à la calamité que représentent les babouins".

## Le braconnage

Les Africains, à quelques exceptions près, n'ont pas les moyens d'acheter un permis. Entre 1922 et 1939, 33760 permis ordinaires - environ 2000 chaque année - seront distribués à des Européens ou des Indiens, et 1502 seulement - 4% du total - à des Africains. Encore s'agit-il généralement du moins coûteux, limité au gibier à plumes (Parker, 1983). La réglementation coloniale admet en théorie la possibilité d'une chasse indigène - tel est le cas pour les populations de chasseurs-cueilleurs et pour la protection des champs et du bétail - remettant la décision entre les mains de l'administrateur de district. Mais où situer la limite entre chasse légitime

---

<sup>35</sup> cf. Rapport de MacArthur, *Game Department Annual Report, 1930*.

<sup>36</sup> *Game policy, legislation and preservation. Game trophies. 1937-1956*, DC/TTA/3/11/4, KNA.

et braconnage chez des peuples qui ont toujours pratiqué la chasse à des degrés divers. En ce qui concerne les Waata, le *D.C* Sharpe rencontrera par exemple un chef de campement décidé à se sédentariser et "requérant néanmoins très sincèrement la permission de tuer un ou deux éléphants dans l'année". On ne sait trop si cette permission leur fut accordée mais il est clair que l'administration ne put jamais contrôler la chasse waata. La chasse est également une activité de subsistance importante pour la plupart des populations agro-pastorales de la région, Kamba et Taita en particulier (cf. Seconde partie, I). Dans leur cas, elle est intrinsèquement liée au travail agro-pastoral dans le sens où elle en protège le produit. Elle contribue aussi directement à l'alimentation et peut apporter un supplément aux ressources par la commercialisation de produits précieux: ivoire, corne et peaux. Enfin, le surplus de viande obtenu par le fermier peut faire l'objet d'un échange ou d'une commercialisation. Ayant perçu la nécessité de la chasse alimentaire, l'administrateur du district Taita propose en 1924 la création d'un permis indigène "pour la marmite". Cette proposition ne verra jamais le jour, mais *de facto* les périodes de "braconnage" intensif dans le massif Taita correspondront aux années de disette (1919, 1926, 1928-29, 1934)<sup>37</sup>.

Les Taita semblent confiner leur braconnage aux alentours du massif. La disette de 1919 a provoqué la "réouverture des fosses à gibier" au sud-ouest de Bura<sup>38</sup>. Ce type de braconnage persiste au cours de la décennie suivante et MacArthur arrêtera sept Taita pour usage de fosses à gibier, dans les environs de Mwaktau en 1935. Ces fosses, dispersées sur une centaine de mètres, ont fait d'indéniables ravages, mais c'est dans la région de la rivière Tsavo et du Serengeti que l'on constate l'activité la plus importante. S'il s'agit d'un terrain de chasse dawida, les rapports incriminent surtout les Kamba qui s'échappent de leur Réserve pour s'installer dans la *Southern Reserve* ou plus au sud, vers Ziواني et Taveta. Ils y pratiquent aussi bien l'agriculture et l'élevage que la chasse, et cet exil leur permet d'échapper à l'impôt.

---

<sup>37</sup> cf. *Annual Report, Taita District, 1919- 1957*. Il en est de même dans le pays kamba, en proie à la famine en 1929, où l'on note alors une recrudescence alarmante" du braconnage après une année 1928 plutôt calme. Par ailleurs, durant la grande disette de 1935, les Kamba seront autorisés à chasser les petites antilopes et à poser des collets métalliques à proximité des champs (Stones, 1972).

<sup>38</sup> au lieu dit "Mashimoni" (du terme swahili *mashimo*, "fosses").

Ils semblent affectionner la chasse collective, rabattant le gibier sur des haies de plus d'un kilomètre de longueur derrière lesquelles sont embusqués des archers (Simons, 1962). Cette observation ne saurait étonner puisqu'on sait qu'il existe des guildes de chasseurs-commerçants Kamba depuis le début du XIXe siècle au moins (Jackson, 1976). Ces Kamba exilés sont certainement des chasseurs "professionnels" que la disparition de la menace maasai, dans la dernière décennie du XIXe siècle, a laissé libres de leurs mouvements<sup>39</sup>. L'administration tente de juguler cette impulsion centrifuge au début des années 1930 lorsqu'elle rapatrie dans leur Réserve 750 kamba installés dans la région de Taveta. Mais, en 1935, ces *squatters* ont de nouveau débordé de la Réserve, pour s'infiltrer dans le territoire du Tanganyika, en particulier, où ils posent des problèmes similaires<sup>40</sup>. Les Waata se font également remarquer à plusieurs reprises dans la région du massif Taita. Un rapport administratif de 1930 parle de la "mauvaise influence" des Giriama sur le peuplement waata de la région de Voi (Ndololo probablement). Comme l'explique MacArthur, ils chassent éléphants et rhinocéros pour les indiens de Mariakani, et ceux qui vivent plus au nord, parmi les Orma, "sont poussés à tuer les éléphants" (MacArthur, 1931). A Voi, l'indulgence semble prévaloir car ils constituent d'appréciables pisteurs pour les safari. La "mauvaise influence" des Giriama est double. D'une part, ils fabriquent et commercialisent la plus grande partie du poison, même s'ils participent peu à la chasse. En 1935, le Ranger réussit à intercepter deux livraisons de poison, un total de 1400 doses (*mkala*), principalement d'origine giriama. L'année suivante, d'autres prises seront brûlées par les Autorités. Les Kamba jouent également un rôle non négligeable dans la distribution du poison. On sait par exemple qu'ils fournissent Boni et Pokomo sur la rivière Tana dans les années 1920<sup>41</sup>. D'autre part, les Giriama servent souvent d'intermédiaire entre chasseurs et commerçants dans le trafic de

---

<sup>39</sup> une remarque de Lugard, qui traverse leur pays à plusieurs reprises dans les années 1890, semble confirmer qu'il s'agit d'une spécialité: "Les Wakamba sont de très mauvais chasseurs et connaissent peu les choses de la brousse. Je les devance presque toujours dans le repérage du gibier." Et il ajoute qu'ils font par contre d'excellents commerçants (Lugard, 1893).

<sup>40</sup> cf. *Game Department Annual Report, 1935*. Le Ranger MacArthur assiste alors les autorités dans leur tâche, car à la nécessité administrative de réintégrer les indigènes dans leur Réserve s'ajoute celle de contrôler le braconnage.

<sup>41</sup> cf. *Game Poachers 1916-1927*, PC/Coast/1/8/8, KNA.

l'ivoire. Ce trafic constitue bien-sûr une des motivations essentielles du braconnage, et le Gouvernement en est parfaitement conscient dès le début du siècle. Ses efforts pour combattre le braconnage sur le terrain sont en grande partie motivés par le désir de récupérer ce commerce lucratif à son profit. Dans le rapport du *Game Department* pour l'année 1927, on lit qu'une "campagne vigoureuse menée dans le pays des Wasanye et des Wanyika [entendre Waata et Giriama, entre la rivière Galana et la côte principalement] permet de récupérer beaucoup d'ivoire et de "porter un coup vital aux ramifications du trafic". Enquêtant à 80 km à l'est de Voi, MacArthur obtient des aveux de plusieurs braconniers qui "admettent avoir tué jusqu'à 15 rhinocéros en une année, plus un ou deux éléphants, pour vendre les cornes à Mariakani ou dans d'autres centres commerçants". Il précise que "la viande des animaux fut laissée à pourrir dans la brousse"; c'est donc que les braconniers chassent exclusivement pour la corne. G. Adamson indique également que les chasseurs kamba opérant vers la rivière Tana vendent la viande aux populations riveraines après avoir obtenu cornes et défenses, faisant ainsi d'une pierre deux coups. On s'aperçoit aussi que le braconnage continue d'augmenter en dépit des concessions faites aux Kamba souffrant de la famine en 1935<sup>42</sup>. Les motivations alimentaires et commerciales du braconnage sont donc bien distinctes.

Les efforts des Rangers sont parfois payants mais on ne sait quelle est l'exacte proportion du braconnage qu'ils révèlent. En 1936, 40 Giriama et Waata sont condamnés et l'on récupère quatre cornes et 770 kilos de défenses (environ 25 défenses à l'époque). L'année suivante, MacArthur explique que "son principal souci est d'empêcher la destruction des rhinocéros dans la région côtière et son intérieur". Il vient alors de récupérer 70 cornes dans les deux districts kamba, Kitui et Machakos. Les léopards, dont la peau est très demandée en Europe, sont également très touchés. Les braconniers placent des collets confectionnés avec un filin d'acier ou des pièges à flèche empoisonnée. MacArthur indique en 1930 que la région comprise entre Voi et Sankuri [sur la rivière Tana] est à tel point couverte de pièges à flèches que les hommes eux-mêmes en tombent victimes. Le rapport précise que ces pièges à flèches,

---

<sup>42</sup> sur ces remarques concernant les Kamba, cf. Stones (1972) et plus haut, note 38.

apparemment oeuvre des Wasanye (Waata), Waboni et Wanyika (Mijikenda), étaient presque inconnus cinq ans auparavant, et que l'on craint que les Kamba n'envisagent tôt ou tard de copier leurs voisins. Cinq ans plus tard, les incursions de MacArthur dans l'intérieur des terres aboutissent, selon le rapport, à la quasi disparition de ces pièges. L'un des effets secondaires du braconnage, dont s'inquiète aussi le Département, est la fréquence des feux de brousse allumés par les braconniers qui négligent d'étouffer leurs braises après avoir cueilli le miel sauvage, durant la saison sèche en particulier.

Ce braconnage est en continuité avec la chasse pratiquée au XIXe siècle, mais la fonction commerciale s'affirme plus nettement. A ce titre, les Taita font exception. Peu d'hommes âgés affirment aujourd'hui avoir chassé éléphants ou rhinocéros. Un informateur, né vers 1925, s'est mis assez tardivement, dans les années 1940, à chasser pour l'ivoire, et affirme que son père chassait lui-même beaucoup pour la viande mais ne s'attaquait jamais à ces deux bêtes qu'il craignait trop. Un autre du même âge affirme au contraire que son père avait acquis sa célébrité comme chasseur d'éléphants. On se souvient également de l'histoire rapportée par Herlehy (1984) concernant les liens commerciaux du rabai Nzaka Fondo avec des chasseurs d'ivoire taita au XIXe siècle. Ces trois cas, assez marginaux, illustrent l'émergence ponctuelle d'une spécialisation à différentes périodes de l'histoire. En ce qui concerne les Waata, on peut penser que leur spécialisation cynégétique s'est développée dans le sillage du commerce de l'ivoire au XIXe siècle et peut-être même avant. Les premières décennies du siècle sont pour les Waata une période de sédentarisation croissante. MacArthur (1931) observe qu'ils s'installent rapidement comme cultivateurs, avec quelques chèvres, à Kisiki cha Mzungu, Hadu, Fundi isa, mais ajoute que "la tribu est encore constituée de sauvages *bushmen* ". Dans les années 1920, le pisteur waata de Blixen-Finecke affirme avoir abattu environ 80 éléphants durant sa carrière de chasseur. Les bénéfices tirés de la vente des défenses et des cornes lui permirent d'acheter du bétail et de prendre une seconde épouse pour mener à bien son exploitation agro-pastorale. Parker estime, sans doute assez justement, à un millier le nombre d'éléphants abattus par chacun des "as" waata en 25 ans de



carrière, entre 1930 et 1955, ce qui fait environ 40 éléphants par an. Lorsque l'on sait qu'un éléphant mâle de 4 tonnes fournit environ deux tonnes de viande fraîche, le nombre d'éléphant paraît excessif pour des besoins strictement alimentaires, d'autant que les chasseurs waata flèchent également d'autres gibiers<sup>43</sup>. Sans nul doute, la chasse waata s'affirme nettement comme une spécialisation commerciale au cours des années 1930 et 1940. A cette période, les Waata demeurés chasseurs le sont plus que jamais. Le célèbre Abakuna Gumundi, par exemple, resta neuf années durant dans la brousse sans base permanente (Parker, 1983). Ce qui est nouveau, également, c'est l'élaboration d'une sorte de "culture cynégétique" régionale au sein de laquelle les compétences particulières sont mises en commun. Par exemple, mes informateurs waata insistent bien sur le fait que le piège à flèche n'est pas une pratique "traditionnelle". Un univers pluri-ethnique semble se constituer dans le *no-man's land* de la brousse, en réaction aux injonctions coloniales fondées sur le principe du "chacun à la place qui lui est assigné". L'endroit où MacArthur rencontre ces braconniers qui laissent pourrir de la viande de rhinocéros est certainement Garbiti que nous connaissons comme lieu de campement waata (cf. Seconde partie, II). Mais le ranger incrimine plutôt les Kamba, principaux responsables de la destruction du rhinocéros. Nul doute que la région de Garbiti soit à l'époque un lieu de campement cosmopolite où se cotoient Waata, Kamba, Giriama et Taita dans un rapport de complémentarité et d'aide mutuelle<sup>44</sup>. Enfin, un réseau d'échange se construit progressivement sur la trame élaborée au XIXe siècle et confère au braconnage commercial une nouvelle efficacité. Le bond prodigieux des moyens de communication permet aux commerçants côtiers de s'installer dans l'intérieur pour donner une impulsion directe au braconnage<sup>45</sup>. La voie ferrée reliant Mombasa et Nairobi apparaît vite comme l'épine dorsale du trafic dont ces commerçants détaillants, indiens pour la plupart, sont autant de relais potentiels. Les nouveaux moyens de communication

---

<sup>43</sup> cf. *Royal National Park of Kenya, 1959-1960*.

<sup>44</sup> Holman (1957) rapporte par exemple l'histoire d'un braconnier Taita encorné par un rhinocéros et miraculeusement sauvé grâce à l'aide de chasseurs waata.

<sup>45</sup> Frederick Jackson, par exemple, note en 1908 qu'un nombre considérable de commerçants indiens, baluchis et grecs sont installés au nord du Mt Elgon et encouragent les indigènes karimojong, chasseurs expérimentés, à tuer les éléphants (Simons, 1962).

permettent à la fois de disposer plus facilement et plus rapidement des produits, en même temps qu'ils contribuent à structurer plus efficacement les ramifications du trafic.

Dans ce contexte, les réalisations du *Game Department*, si peu doté en personnel, sont remarquables. Dans les années 1930, MacArthur travaille avec 15 *Game scouts* indigènes sur l'ensemble de la Province côtière et sur les districts kamba de Machakos et Kitui. Parfois, les scouts sont totalement absents, comme dans le district Taita en 1932, et leur présence même n'est pas forcément gage de réussite. Stones (1972) rapporte en effet des cas de participation au trafic, de corruption (pots de vin) ou d'abus de pouvoir (extortion de fonds, viol) de la part des scouts dans le district de Kitui. Il affirme que ces comportements ont largement contribué à creuser le fossé entre les indigènes et l'administration qui, jusqu'en 1945, est davantage portée à croire ces petits fonctionnaires du *Game Department* que les autorités locales (chef et Conseil indigène). Mais comme l'explique MacArthur dans son rapport de 1930, le problème n'est pas simple. Il faut évidemment s'attendre à la corruption de fonctionnaires mal payés, et il rapporte un cas en 1930. Il apparaît aussi que les scouts sont parfois injustement accusés de corruption par ceux qu'ils ont arrêté, et il arrive également que des indigènes se fassent passer pour des scouts afin d'extorquer de l'argent. On imagine la situation pour le moins délicate de ces collaborateurs du Gouvernement, chargés de mettre un terme à ce que leurs ancêtres n'ont cessé de faire pendant des siècles, une tâche qui leur doit l'inimitié de la population et, dans le même temps, leur fait toucher du doigt la possibilité de s'enrichir rapidement. Les problèmes rencontrés par les scouts travaillant dans leur région d'origine doivent être sensiblement les mêmes que ceux auxquels sont confrontés les chefs (cf. chapitre I). Mais l'emploi de scouts étrangers ne semble guère plus efficace. Ainsi, la tentative de faire travailler deux scouts maasai dans le district Taita - des "ennemis"! - tournera court.

Le Gouvernement est encore moins chanceux lorsqu'il tente de détourner le flux d'ivoire et de corne dans l'orbite du commerce officiel. On sait qu'une proportion considérable d'ivoire sort illégalement du pays, en particulier en direction de la

Somalie italienne et du Tanganyika. Le prix que le Gouvernement consent à payer pour l'ivoire "ramassé" est évidemment trop faible pour concurrencer celui des acheteurs illégaux<sup>46</sup>. Dans le rapport du *Game Department* de 1933, on peut lire que "les personnes restituant au Gouvernement de l'ivoire "ramassé" pourrait recevoir une somme compensant les *frais de déplacement* calculés sur une base raisonnablement généreuse". Bien que modeste, cette somme reste néanmoins suffisante pour encourager le braconnage dans certains contextes. Un *D.C* estime ainsi que plus de la moitié des 603 défenses restituées dans son district en 1922 provient du braconnage<sup>47</sup>. Le poids moyen de ces défenses est de 9,5 kilos, un poids faible pour l'époque<sup>48</sup>. Comme le précise Parker (1983), le Gouvernement paye le même prix, au taux un peu mesquin de 2 roupies par livre à partir de 1912, quelle que soit la qualité de l'ivoire. En 1921 par exemple, il revend cette ivoire trois fois plus cher<sup>49</sup>. Il devient ainsi plus rentable pour les Africains de disposer des belles pièces sur le marché illicite et de se débarrasser des défenses plus petites et de moins bonne qualité auprès du Gouvernement. La stratégie du Gouvernement se retourne contre lui. Le directeur du *Game Department* réalise en effet qu'imposer des sanctions sévères contre les indigènes ayant restitué de l'ivoire braconné revient à encourager l'alimentation du marché illicite. Ce système s'avère tellement imparfait qu'il est abandonné dans certains endroits, comme dans le district Taita par exemple où les défenses envoyées à Mombassa proviennent des confiscations ou des abattages de contrôle uniquement. La faiblesse du poids annuel moyen de ces livraisons officielles entre 1913 et 1928 - 158 kilos, c'est à dire une douzaine de défenses environ<sup>50</sup> -

<sup>46</sup> cf. *Game poachers 1916-1927*, PC/Coast/1/8/8, KNA.

<sup>47</sup> *ibid*. Il est évidemment difficile de faire la différence entre de l'ivoire "ramassé" et de l'ivoire obtenu par braconnage.

<sup>48</sup> ce poids correspond en fait au poids moyen des défenses dans les années 1960, c'est à dire après élimination des "gros porteurs". Le *D.C* affirme, en 1931, que l'on peut encore obtenir des défenses de 45 kg en s'éloignant peu de la voie ferrée. En 1937, à l'occasion de la condamnation d'un européen, le Gouvernement récupérera deux défenses pesant à elles deux 165 kg!

<sup>49</sup> cf. *Hut-tax of Wandororbo, 1921-23*, PC/Coast/1/3/178.

<sup>50</sup> cf. *Annual Report, Taita District, 1919-1928*. Certaines années, le rapport ne donne aucun chiffre. Le chiffre record de 350 kilos en 1919 correspond aussi à 12 condamnations (dont celle d'un européen) effectuées cette année là, ce qui donne en moyenne une paire de défenses par condamnation.

<sup>51</sup> en 1935, le *Game Department* rapporte que le "tableau de chasse" de la locomotive est de 15 girafes, un chiffre inférieur à celui des années précédentes est-il précisé.

montre d'ailleurs que le massif Taita n'est pas un point chaud du trafic.

\*

\*

\*

Quelles sont finalement pour la faune les conséquences de cette réglementation ? Malgré les ravages de la première épizootie, l'abondance règne au tournant du siècle (cf. Buxton, 1902 et Patterson, 1979). Preston et Turk, qui travaillent sur la voie ferrée, expliquent par exemple que "le gibier est dense autour de Tsavo St. et qu'il serait impossible de le faire disparaître" (Hardy, 1965). Dans la première décennie du siècle, la situation n'a guère changé (cf. Stigand, 1909 et Meinertzhagen, 1906). On est surpris par l'abondance que décrit Meinertzhagen dans la plaine du Serengeti - à la saison des pluies il est vrai (cf. schéma ci-contre) - et par les descriptions de Percival dans les premières années de son exercice (Percival, 1924, 1928). La pression cynégétique exercée par les Européens reste ponctuelle et de faible envergure jusqu'au massacre de la guerre. Même à cette période, le carnage reste sélectif, touchant principalement rhinocéros, bubales et gnous, et Percival trouvera encore abondance de gibier sur la rivière Tsavo, vers 1920. Il semble donc que les prélèvements considérables opérés par les épizooties, d'une part, et le carnage des soldats, d'autre part, puissent rapidement s'oublier. Vers 1930, la situation est jugée globalement satisfaisante et le Serengeti mérite encore sa réputation de "zoo naturel". Certains endroits sont néanmoins dévastés par le braconnage, comme les alentours immédiats du Kilimanjaro, littéralement "criblés de fosses à gibier" par les Chaga. Le rhinocéros a particulièrement souffert mais il en reste "un nombre tout à fait acceptable" dans les zones de brousse dense. L'éléphant a connu quelque répit et on trouve encore des spécimens imposants non loin de la voie ferrée. Les diverses espèces d'antilopes, le buffle et la girafe sont encore nombreux, même si cette dernière est souvent victime des fils du télégraphe ou du passage de la locomotive<sup>51</sup>. Les pièges à

---

<sup>51</sup> en 1935, le *Game Department* rapporte que le "tableau de chasse" de la locomotive est de 15 girafes, un chiffre inférieur à celui des années précédentes est-il précisé.

Gibier dénombré par Meinhertzhagen (1957) entre Mwaktau et Mbuyuni (Serengeti) lors de deux aller-retours effectués en avril 1903 puis avril 1906.

Nombre de têtes				
Zèbre				
Bubale				
Gazelle de Grant				
Eland				
Oryx				
Autruche				
Girafe				
Gerenouk		Impala		
Rhinocéros				
Petit Koudou	Steinbock	Lycaon	Lion	Guépard (1)

flèche ont fait disparaître le léopard dans certaines zones, mais les lions sont encore nombreux. En 1933-34, une épidémie de peste bovine se conjugue à la sécheresse pour provoquer une importante mortalité chez les buffles. Elands, girafes et petits koudous sont également touchés. Mais les pluies exceptionnelles des années 1936-37 suffisent à rétablir l'équilibre. A cette période, lions et rhinocéros sont par exemple très présents autour de Taveta. Même le grand koudou s'observe plus fréquemment qu'on ne pensait. Au nord, par contre, dans la plaine d'Athi autrefois célébrée pour sa profusion, Percival constate que la quantité de gibier va en diminuant, phénomène qu'il attribue à l'affluence des chasseurs et à la colonisation croissante des fermiers blancs. La *Southern Reserve* est beaucoup trop fréquentée par les Kamba et des portions de territoire en sont retranchées pour permettre la plantation de sisal. Trois phénomènes semblent finalement contribuer au retrait de la faune: l'implantation des colons européens avec la chasse "de contrôle" qui l'accompagne, la chasse sous permis et le braconnage africain. Il est cependant difficile d'évaluer leurs effets respectifs. La chasse blanche et le braconnage alimentaire sont faiblement discriminatoires, à l'inverse du contrôle et du braconnage commercial qui le sont fortement. Eléphants, rhinocéros, léopards et lions sont les principales victimes du contrôle, et les trois premiers sont aussi les grandes victimes du trafic. De surcroît, tous sont appréciés des chasseurs blancs. Dans les années 1930, un permis coûte 75£ et le nombre d'individus qu'il est possible d'abattre est limité à 288, l'abattage des léopards pouvant s'effectuer à loisir. Quantitativement, le tableau de chasse potentiel correspond à celui des chasseurs blancs du XIXe siècle. Le permis spécial "éléphant" coûte 25£ supplémentaires pour la première bête, 50£ supplémentaires pour la seconde. Le chasseur professionnel Blixen-Finecke (1938), à qui l'on doit ces renseignements, affirme que ces tarifs sont fixés de façon à ne laisser aucune possibilité de bénéfice par vente des défenses sur le marché officiel. On apprend également qu'un safari motorisé, d'une durée d'un mois et pour une personne, revient à 400£. Le coût d'un éléphant ne correspond finalement qu'à 5% des dépenses totales du safari, mais la limitation est quand même plus draconienne qu'au tournant du siècle, lorsqu'un seul permis ordinaire permettait d'abattre deux mâles. En outre,

cette chasse n'est autorisée que sur les mâles "gros porteurs" qui ne se laissent pas si facilement approcher. Lors d'une chasse aux alentours de Voi, deux mois et demi de pistage sans répit, plusieurs paires de chaussures, trois véhicules et un aéroplane ne suffirent pas à Blixen et son client pour abattre la bête. De cette façon, la chasse blanche et le braconnage éliminent surtout les mâles âgés, et ce prélèvement sélectif ne doit guère affecter la population. Les témoignages n'apportent en tout cas aucune preuve de diminution des effectifs. Des troupeaux sont fréquemment aperçus à proximité des zones de peuplement humain où ils causent parfois d'importants dégâts nécessitant un abattage de contrôle<sup>52</sup>. Au sujet du rhinocéros, plus facile à abattre selon les Waata, et que l'on sait fortement victime du braconnage, le sentiment du *Game Department* est qu'ils doivent être protégés parce qu'ils constituent un atout de valeur sur le plan cynégétique, mais qu'ils sont condamnés à disparaître de nombreuses régions du Kenya, du fait de la gêne qu'ils occasionnent. Hunter abattra ainsi un millier de rhinocéros entre le mois d'août 1944 et le mois d'octobre 1946, dans la région de Makueni, au sud-est de Machakos, pour permettre l'implantation d'agriculteurs kamba<sup>53</sup>. La disparition progressive du léopard inquiète seulement dans la mesure où elle provoque la prolifération des babouins et des potamochères. Mais le félin demeure une nuisance importante, par exemple dans le massif Taita à la fin des années 1940.

Stones (1972) affirme que les autorités coloniales du District de Kitui ont échoué dans leur objectif de mettre un terme au braconnage et au trafic illégal. Mais il était certainement naïf de penser que l'on pouvait, en quelques décennies seulement, supprimer un mode essentiel d'exploitation des ressources et se réapproprié un commerce millénaire. De notre point de vue, les efforts du *Game department* ont contribué à limiter les excès du braconnage. Ces efforts sont même un relatif succès en ce qui concerne les Taita. Nous avons vu, dans la Seconde Partie, que la plupart d'entre eux auront abandonné la chasse et consommeront très peu de viande sauvage à partir des années 1940. Le braconnage persiste mais il est le fait de "traditionnalistes" qui tentent de compenser une certaine pauvreté dans le domaine agro-pastoral ou une

---

<sup>52</sup> Blixen (1938) rapporte que 3000 éléphants ont été tués lors d'opérations de contrôle durant l'année 1935 sur l'ensemble du Protectorat (Kenya, Ouganda, Tanganyika)

<sup>53</sup> cf. Holman (1957) et Simons (1962). Le projet, extrêmement coûteux, échouera finalement.

faiblesse des revenus monétaires. Comme me l'explique un informateur, "le gibier n'est-il pas le bétail du pauvre?". La pénurie des terroirs d'altitude obligera cet homme, comme beaucoup d'autres, à s'installer au pied du massif où les déprédations sont importantes, et il tuera ainsi huit éléphants en une seule fois à proximité de ses champs. Pour cette catégorie d'individus, la chasse est rendue plus nécessaire par un contexte socio-économique défavorable, et les facilités offertes sur le marché illicite ne peuvent qu'inciter au braconnage commercial. Deux conclusions s'imposent donc. Tout d'abord, les efforts du gouvernement pour combattre le braconnage naissent de sa volonté d'exploiter une richesse naturelle. Mais cette richesse pose problème dans la mesure où elle entrave parfois le développement des autres ressources de la colonie. Ensuite, le gibier ne souffre pas tant de la pression cynégétique que de la pression *démographique*, dont la chasse est une conséquence immédiate. Tous, colons, visiteurs et indigènes sont de plus en plus nombreux et le besoin d'espace va croissant. Période d'expansion démographique, les années 1930 et 1940 voient également s'affirmer les besoins monétaires. A mesure que rétrécit le *no man's land* et que la chasse de contrôle devient plus nécessaire, le braconnage s'impose donc logiquement comme une activité spécialisée qui sert doublement les Africains: en procurant une ressource complémentaire et en favorisant la colonisation agricole.



## C) La protection et ses conséquences

### La création du Parc de Tsavo

Confrontés au caractère inéluctable du retrait de la faune, des hommes comme le capitaine Ritchie, directeur du *Game Department* à la suite de Percival, ou le colonel Mervyn Cowie, font campagne pour l'établissement de Parc nationaux, c'est à dire de sanctuaires inviolables. L'idée n'est pas nouvelle mais fut précisée lors d'une convention internationale pour la protection de la flore et de la faune africaine, acceptée par toutes les puissances coloniales en 1933. Au Kenya, un comité spécial (*Game Policy Committee*) est constitué en 1939 et propose, au terme de la Seconde guerre, l'établissement de trois Parcs (Tsavo, Nairobi, Aberdares) et deux Réserves (Amboseli et Marsabit), ce dernier statut autorisant une implantation humaine à condition qu'elle ne mette pas la faune en danger<sup>54</sup>. Les Parcs Nationaux Royaux du Kenya, officiellement créés en 1948, sont gérés par un Conseil d'administration que dirige M. Cowie. La Réserve d'Amboseli, le Parc de Nairobi et une petite partie du Tsavo remplaceront l'ancienne *Southern Reserve*, trop propice à l'implantation humaine. Le Parc de Tsavo en est un peu la réplique, mais décalée vers le sud. Contrairement aux autres sanctuaires, en effet, c'est un espace immense, divisé en deux parties sur le plan administratif, Tsavo Est (13000 km<sup>2</sup>) et Tsavo Ouest (7800 km<sup>2</sup>). Le choix du lieu, qui doit beaucoup à MacArthur, est surtout guidé par l'impossibilité d'utiliser cette zone à des fins agricoles ou pastorales: les points d'eau permanents y sont rares, les sécheresses fréquentes, les formations végétales plutôt fermées et la mouche tsé-tsé présente dans certaines zones. En 1948, c'est simplement le paradis des "braconniers". Cependant, le conflit entre préservation et développement se révèle lorsqu'on discute des frontières. Echange de correspondances et réunions entre le Conseil d'administration des Parcs et les autorités des trois

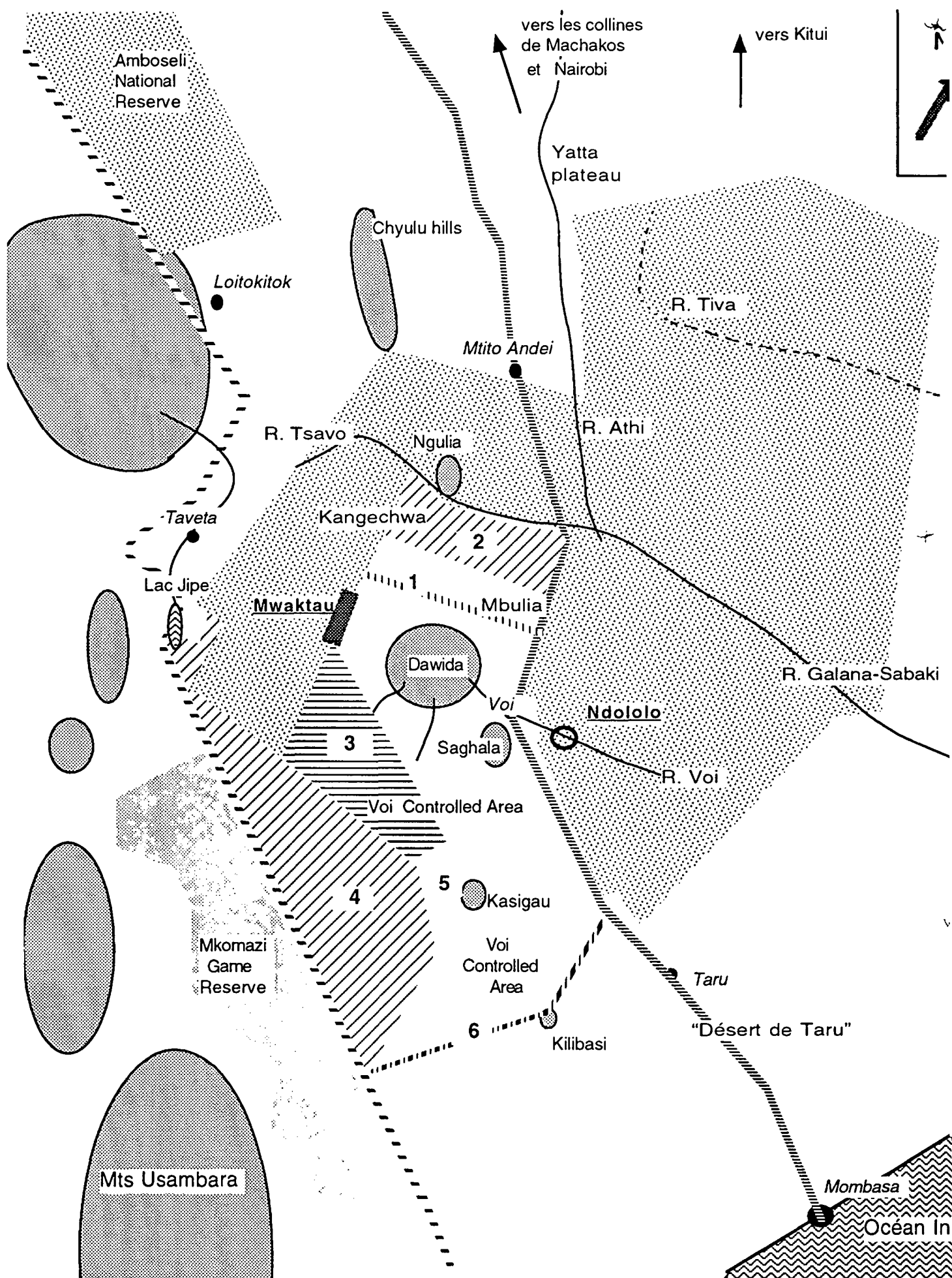
---

<sup>54</sup> sur la création de la Réserve d'Amboseli, située au nord du Kilimanjaro, cf. Lovatt Smith (1986) et les rapports *Royal National Parks of Kenya*.

Provinces intéressées (Maasai, Centrale et Côtière) se succéderont entre 1948 et 1953 avant d'aboutir à un *modus vivendi* <sup>55</sup>. Les zones litigieuses sont nombreuses et nous nous bornerons à évoquer celles touchant le massif Taita (cf. carte ci-contre). On se souvient qu'à cette époque, l'engorgement du massif Taita oblige les administrateurs du district à une mise en valeur de la plaine. Leurs solutions se voient évidemment contrariées par l'établissement du Parc qui cerne presque totalement le massif. Le problème posé par Ndololo est de nature différente. Situé quelques kilomètres à l'est de Voi sur la rivière du même nom, Ndololo est un village de 200 personnes environ, composé surtout de Taita et de Waata installés depuis le début du siècle, mais également de Kamba et de Giriama de venue récente. Ce peuplement est illégal puisque situé en dehors de toute Réserve Indigène et l'on sait qu'il constitue un foyer de braconnage. La décision est donc prise en 1952 de réintégrer certaines personnes dans leurs Réserves respectives, et de déplacer les autres sur la côte, aux environs de Kilifi pour les Waata. Un dédommagement, plus six mois d'"allocation de subsistance", leur est offert. La concession de sisal de Voi (Msinga) pose, elle aussi, un problème, mais il se règle rapidement par un échange de terre. A l'opposé du massif Dawida, la frontière proposée pour le Parc traverse l'éminence de Mwaktau, colonisée par les Dawida à partir des années 1920. Ils sont déjà 450, dont une centaine dans l'enceinte du Parc, et la région semble propice à une implantation plus conséquente (cf. chapitre II). Une portion de 30 km<sup>2</sup> sera donc retranchée du Parc. Au nord, M. Cowie pense qu'il est essentiel de préserver un large territoire aux alentours de la rivière Tsavo, et une frontière adjacente à la limite septentrionale de la Réserve Dawida (ligne 1 sur la carte) est donc envisagée. Mais le D.C s'oppose alors fermement à ce tracé car un projet d'implantation pastorale soutenu par une arrivée d'eau vient d'être lancé sur la face méridionale de Mbulia. En dépit des protestations du Conseil, seule la partie incluant Kangechwa (2 sur la carte) sera finalement intégrée au Parc. Un problème identique se pose de l'autre côté du massif lorsque le Conseil propose d'inclure dans le Parc toute la zone de Terre domaniale située au sud de la Réserve Dawida et à l'ouest de la Réserve Kasigau (3 et 4 sur la carte). Confronté à l'engorgement de Kasigau et craignant pour

---

<sup>55</sup> cf. *Proposed alteration to the Tsavo N.P. boundaries 1948-1953*, DC/TTA/3/11/3, KNA.



les sols et la forêt de ce petit massif, le *D.C* demande toutefois que la plaine soit laissée vacante dans un rayon de 13 km (5). Par ailleurs, la frontière proposée au sud du massif Dawida comprend, en particulier, la zone marécageuse de la rivière Bura (*Bura swamp*) où un projet de colonisation pastorale est en cours (Lwalenyi). Cette zone, en effet, contient tous les points d'eau permanents existant au sud du massif Dawida. Le Conseil cèdera finalement la portion nord (3), mais à la condition qu'elle soit enregistrée comme "zone réglementée", c'est à dire que le *Game Department* se réserve le droit d'y interdire la chasse. Ainsi, le *Voi Controlled Area* couvre tout le sud du massif Dawida, en dehors des Réserves Indigènes Saghala et Kasigau, jusqu'à hauteur de Kilibasi, limite du district Taita (6). Cette zone, ainsi que la portion la plus méridionale du Parc sont en contact avec la *Mkomazi Game Reserve* du Tanganyika, établie en 1951 sur l'emplacement de l'ancienne *Ruvu Game Reserve* <sup>56</sup>. La Réserve Mkomazi, les deux Parcs de Tsavo, le *Voi Controlled Area* et la région Galana, un territoire pratiquement inoccupé à l'est du Parc, constituent un vaste écosystème d'environ 43.000 km<sup>2</sup> que l'on dénommera le "Grand Tsavo". Un peu plus tard, la décision du Gouvernement de détourner une partie des sources de Mzima, dans le Tsavo Ouest, afin d'alimenter la ville et le port de Mombasa en eau potable causera quelques inquiétudes. Mais les deux années de travaux n'auront pas de conséquences dommageables pour la faune.

D. Sheldrick, assisté de B. Woodley, est en charge de la partie orientale, immense zone aride au paysage fermé et pauvre en gibier si l'on excepte les éléphants dont le nombre est toutefois sujet à controverse. Marshall, assisté de P. Jenkins, s'occupe de la partie occidentale, mieux arrosée, plus ouverte, et certainement plus riche en gibier. L'odeur de la poudre commence à lasser les Européens. Si l'on en croit le chasseur professionnel Blixen-Finecke (1938), la chasse photographique connaît déjà un certain succès vers 1930. Lui-même avoue alors "préférer une bonne photographie à la plus belle des peaux étalée sur le sol ou au plus grand des massacres sur le mur, car la photo demande plus que le tir, plus de nerf, plus de patience et plus d'endurance". Le *D.C* du district Taita reste toutefois sceptique sur la mise en valeur

---

<sup>56</sup> sur Mkomazi, cf. Watson (1991) et Mangubuli (1992).

touristique du Parc, persuadé que l'accroissement démographique en aura raison tôt ou tard (Sheldrick, 1973). Pour les responsables, le but est d'aménager le Parc et de préserver une faune suffisante pour attirer les visiteurs. En 1952, la grande majorité des touristes fréquente le Parc de Nairobi, et les entrées dans le Tsavo représentent moins de 10% des visites. La lutte contre le braconnage constitue bien-sûr un aspect essentiel de cette mise en valeur.

## **L'aménagement du Parc**

Un réseau routier se met rapidement en place au sein de cette vaste étendue de brousse, facilitant ainsi l'accès des touristes et permettant une meilleure surveillance de l'activité illicite. Mille kilomètres de pistes sont déjà construits en 1950, avec un grand circuit aux alentours de la rivière Tsavo, et le premier lodge se dresse au pied de Ngulia. En 1952, une piste atteint la rivière Galana et donne accès à la portion septentrionale du Tsavo Est. Le problème principal reste le manque d'eau, surtout dans la partie orientale où, durant la saison sèche, on ne trouve de l'eau qu'à Mudanda Rock, 30 km au nord de Voi, ou en profondeur dans les lits des rivières Voi et Galana. On sait que les éléphants jouent un rôle fondamental en creusant des "puits" sans lesquels beaucoup d'autres espèces, les rhinocéros en particulier, ne pourraient s'abreuver. On compte augmenter la densité de la faune en créant des abreuvoirs permanents. Une première retenue d'eau est confectionnée sur la rivière Voi à Kandechea, une trentaine de kilomètres à l'est de la ville, puis une seconde en 1953, beaucoup plus importante, quelques kilomètres plus loin (*Aruba dam*). On envisage également d'augmenter la capacité de la mare de Mudanda en se servant du pipe-line reliant *Mzima Spring* à Mombasa. Mais on craint que de telles interventions, déjà contraires au principe de non interférence sur lequel sont établis les Parcs, ne soient finalement dommageables à la faune elle-même. Trop d'eau en saison sèche, en effet, risque d'attirer plus de bêtes que la végétation alentour n'est alors capable d'en nourrir. Pour les autorités du Parc, cependant, la construction du lac d'Aruba est

légitime, dans la mesure où elle compense la baisse de débit de la rivière Voi, un phénomène qui est dû à l' "intervention" néfaste des Taita au niveau des sources et des zones de captation des eaux. Ces travaux ont un rapide succès. Attirant une faune nombreuse, des éléphants tout particulièrement, ces deux étangs deviennent des points d'attraction essentiels pour les touristes. On espère simplement qu'en saison sèche, les éléphants auront "la sagesse de préserver la végétation alentour" en traversant les 80 kilomètres de "désert" jusqu'à la rivière Galana<sup>57</sup>. On envisage également d'utiliser le feu pour réduire la végétation buissonnante, ce qui permettrait aux "passeurs" (*grazers*)<sup>58</sup> de proliférer et assurerait une meilleure visibilité, mais on connaît encore mal le rôle du feu dans le cycle végétal.

## La "première guerre" du Tsavo

Comme on peut s'y attendre, les pressions sur ce "sanctuaire" nouvellement créé sont nombreuses. A l'ouest, les incursions des troupeaux maasai depuis le Tanganyika sont trop fréquentes, et les pasteurs Orma occupent également la région de la rivière Tiva en saison sèche. On constate aussi que les braconniers kamba occupent la région septentrionale du Parc en pratiquant une apiculture qui nuit indirectement par les feux incontrôlables qu'elle provoque. Mais la menace essentielle reste bien évidemment le braconnage. Si l'extension du réseau de communication routière permet bientôt une meilleure surveillance, les succès des *Wardens* Marshall et Sheldrick ne semblent pas décourager les braconniers qui redoublent d'activité dans les zones retirées du Parc - en particulier aux environs des rivières Galana et Tiva du Tsavo Est - et, bien-sûr, au-delà de ses frontières. La situation est un peu différente dans les deux Tsavo. A l'ouest, Kamba, Taita, Taveta et Pare s'attaquent surtout au

---

<sup>57</sup> ces travaux, néanmoins, n'empêchent pas certains troupeaux de sortir de l'enceinte du Parc à la recherche d'eau et de nourriture durant la petite sécheresse de 1955. (cf. *Royal National Park of Kenya*, 1954).

<sup>58</sup> c'est à dire se nourrissant d'herbe plutôt que de feuilles, en opposition aux "brouteurs", *browsers*. L'élimination d'un certain nombre de gros prédateurs (lions et lycaons) est également envisagée pour accroître la quantité d'herbivores.

gibier dans le but de commercialiser la viande, même si la corne de rhino reste bonne à prendre. La flèche empoisonnée est une arme courante, mais Jenkins indique que le poison, principalement distribué par les Giriama, est souvent de qualité médiocre, un fait qui révèle le manque de "professionnalisme" des chasseurs dans cette partie du Parc. C'est sans doute le piégeage au collet métallique qui est le plus meurtrier. On trouve en effet des haies d'épineux de plusieurs centaines de mètres au sein desquelles sont aménagés des passages piégés, parfois sur deux hauteurs. Jenkins découvrira un jour 84 de ces collets métalliques sur une surface de 250 ha seulement (Jenkins, 1956). Dans la partie sud des deux Tsavo, un braconnage similaire est pratiqué par les Mijikenda (Duruma, Digo) et les Kasigau. Dans la partie orientale, les premières explorations font état d'une situation déplorable et l'on estime à plus d'un millier le nombre d'éléphants tués chaque année. Sheldrick engage alors contre les braconniers le premier combat vraiment sérieux. Ses multiples rebondissements furent décrits de façon anecdotique et savoureuse par le journaliste Holman (1967)<sup>59</sup>. Nous en résumerons les faits essentiels. En 1950, l'équipe de rangers est peu importante et principalement constituée de Kamba ou de Waata semi-urbanisés qui ont du mal à affronter des braconniers de leur propre ethnie. A mesure que la pression augmente, ceux-ci deviennent plus méfiants et parfois même dangereux. Sheldrick et Woodley se montrent pourtant indulgents dans l'objectif de s'assurer une coopération indispensable. Aussi, certains braconniers acceptent-ils de servir comme pisteurs et sont-ils intégrés à l'équipe. Grâce à leurs informations, Sheldrick et Woodley parviennent peu à peu à constituer une véritable banque de données sur l'univers du braconnage: identité des chasseurs, lieux de campements, réseaux de ventes...etc. Ils s'aperçoivent qu'environ 200 Waata et 250 Kamba opèrent dans le Tsavo Est, auxquels s'ajoutent une poignée de chasseurs taita et quelques dizaines de Giriama dont le rôle est plutôt d'acheter l'ivoire en échange de poison ou de vin de palme. Globalement, les Kamba s'intéressent surtout au rhinocéros et au léopard, et les Waata ne tuent pratiquement que des éléphants. Lorsqu'on arrête Badiva Kuvicha et Garise Boje, par exemple, ils viennent d'abattre respectivement 6 éléphants en trois jours, et 19 en

---

<sup>59</sup> cf. aussi Sheldrick (1973) et *Royal National Park of Kenya, Report*.

quatre jours. Il est maintenant parfaitement clair que ces chasseurs ne s'intéressent pas à la viande. L'univers des braconniers découvert par Sheldrick est un monde nouveau, dans lequel l'individu ne se définit plus en fonction de son appartenance ethnique, mais en fonction de sa compétence à la chasse. Les braconniers possèdent une élite, des "as" de l'archerie qui vont très vite forcer l'admiration de Sheldrick et Woodley par leurs qualités humaines et leur extraordinaire faculté d'échapper aux rangers en s'évanouissant dans ce milieu si hostile. La coopération des braconniers est ainsi facilitée par le respect mutuel qui s'installe entre les adversaires. En outre, les *wardens* tentent de faire prendre conscience aux braconniers que les acheteurs ne les paient pas à leur juste valeur. En 1957, en effet, le chasseur reçoit 2 shillings pour une livre d'ivoire et 2 shillings et demi pour une livre de corne qui, après intermédiaire, seront finalement vendus 35 et 80 shillings par le commerçant indien. MacArthur (1931) avait déjà constaté ce phénomène: les acheteurs expliquent par exemple au chasseur qu'ils paieront plus tard, puis, lorsque celui-ci revient naïvement demander son dû, prétendent ne pas être au courant de la transaction et le défient d'aller s'expliquer devant les autorités, chose bien évidemment impossible puisque l'ivoire est obtenu en contravention des lois. Il reste que, même avec un prix de vente dérisoire par rapport au profit qui sera réalisé lorsque la marchandise sortira du pays, les braconniers gagnent autant en quelques semaines d'activité qu'un ouvrier agricole en un an de travail sur une plantation de sisal. Par ailleurs, l'augmentation régulière des prix de l'ivoire et de la corne sur le marché ne fait que motiver toujours davantage les chasseurs<sup>60</sup>. Enfin, la justice se montre généralement indulgente à l'égard des braconniers, par manque de preuves le plus souvent. Même les peines les plus sévères - jusqu'à un ou deux ans de travaux forcés - ne sont pas toujours dissuasives, car les chasseurs les plus efficaces peuvent recevoir une compensation financière de la part des acheteurs. La réussite de la lutte anti-braconnage repose donc sur les efforts combinés des *wardens* du Parc, des rangers du *Game Department*, des policiers et des juges. L'état d'urgence décrété durant la révolte Mau-Mau et la réquisition des rangers européens qui en découle, entre 1952 et 1955,

---

<sup>60</sup> cf. *Royal National Park of Kenya, Report 1954 & 1957*.



font des années 1953-56 les "années noires" du braconnage (Stones, 1972). Après un rapport plutôt optimiste pour l'année 1954, affirmant que le petit gibier "est certainement en augmentation" et que "le cheptel d'éléphant est encore considérable", les autorités du Parc reconnaissent l'année suivante que les méthodes de lutte s'avèrent insuffisantes pour arrêter la destruction. Le braconnage prend aussi un tour inquiétant: lorsqu'un ranger est tué au cours d'une tentative d'arrestation ou lorsqu'on découvre un braconnier waata muni d'un fusil de type 303. Sheldrick décide alors de réorganiser les effectifs et d'opérer en patrouille mobile plutôt qu'à partir de postes fixes. Il constitue une force de trente hommes, Somalis, Orma, Nandi, Turkana, Samburu, traditionnellement aguerris au combat, bien armés et placés sous la direction d'officiers européens ayant tiré enseignement de leur service dans la lutte contre la guérilla mau-mau. En 1956, les *wardens* reçoivent pouvoir d'arrestation en dehors des frontières du Parc. Un équipement radio et un avion sont prêtés par l'Armée et par la Police dont la coopération permet de mener plusieurs actions sur le réseau kamba du district de Kitui, sur les intermédiaires giriama, à Mariakani en particulier, et sur les acheteurs indiens. Des raids, effectués sur les villages de Kisiki cha Mzungu, Garbiti et Hadu, permettent l'arrestation des principaux "as"<sup>61</sup>. En 1957, la situation est telle que les derniers braconniers se rendent d'eux-mêmes à Sheldrick, comme mes informateurs Abajila et Dewani Guyo.

Au mois de juin 1957, 429 braconniers, 47 intermédiaires et 23 commerçants sont mis en détention. Onze tonnes et demi d'ivoire et 200 kilos de corne ont été récupérés durant les quinze derniers mois de la campagne. On estime alors à 3000 le nombre d'éléphants tués au cours des deux dernières années dans le triangle Voi-Hola-Malindi. L'observation des carcasses montre que les femelles - dont les défenses sont pourtant beaucoup moins lourdes - n'ont pas été épargnées et que les abattages furent souvent massifs. Plusieurs recensements aériens conduisent Sheldrick à estimer le nombre d'éléphants peuplant le Parc à 3500 environ au mois d'avril 1957, et 4000 environ au mois d'octobre de la même année. Bien que la population ne soit pas encore en danger, il est certain que cette pression cynégétique aurait été fatale

---

<sup>61</sup> de là le surnom donné à D. Sheldrick, "*saa nane*" ("deux heures du matin"), parce qu'il arrive toujours à l'improviste dans les campements.

à très court terme. De toute évidence, le braconnage est extrêmement sélectif car on est agréablement surpris par la diversité de la faune observée au nord de la rivière Galana, une zone pourtant aride. A la fin de l'année 1957, l'impression générale est que le gibier prolifère, une situation largement attribuable à la baisse du braconnage, mais aussi confortée par des précipitations abondantes. De nouveau, de larges troupes d'éland, d'oryx, de zèbres et de girafes sont signalés dans le Serengeti, et les buffles, rares en 1950, sont incontestablement plus nombreux<sup>62</sup>. Cet optimisme ne s'applique pas aux rhinocéros qui ont beaucoup souffert, bien qu'on ne puisse évaluer dans quelle mesure exactement. En 1956, ces animaux montrent une telle irritabilité qu'on décide de fermer la partie septentrionale du Parc au public pour raisons de sécurité. Par ailleurs, le braconnage n'a pas totalement cessé; il se poursuit, en particulier, dans la région de Taveta et du lac Jipe. Des Kamba installés au Tanganyika font de fréquentes incursions sur le territoire kenyan et l'on découvre également que 16 rhinocéros ont été abattus au fusil par la police locale de Loitokitok, un constat plutôt décourageant.

## La situation aux alentours du massif Taita

L'une des conséquences directes de la création du Tsavo est la réduction du territoire dévolu à la chasse sous permis. Lorsque la zone située entre le massif Dawida et Kilibasi est déclarée *Controlled Area* en 1950, les effets conjugués du braconnage et de la chasse européenne amènent le *Game warden* Hale à limiter la chasse à celle de l'éléphant. Mais cet homme, responsable de toute la province, réside sur la côte et le *Game Department* est toujours aussi peu doté en personnel. En 1952, un *D.O* est à ce point choqué par l'ampleur du braconnage dans cette région qu'il fait appel au *warden* du Tsavo, considérant que le *Game Department* "s'intéresse davantage à la destruction du gibier qu'à sa préservation". A partir de 1956, les rangers du Parc ont l'autorisation d'intervenir dans cette zone et ils ne s'en privent pas. Le braconnage se

---

<sup>62</sup> en 1955, un groupe d'antilope rouanne, disparues de la région depuis des années, apparaît miraculeusement dans les collines Chyulu.

poursuit vers Kasigau, Maungu, Kedai (nord de Dawida) et surtout Mwaktau et Lwalenyi où abondent les fosses, les collets métalliques et les haies d'épineux destinées à diriger le gibier vers les pièges. Les fosses découvertes contiennent des restes de rhinocéros, de buffles, de koudous, de girafes, de lycaons et de hyènes. Normalement comblées dans le cadre du travail collectif obligatoire en 1957, une centaine de fosses réapparaissent cependant l'année suivante. Les responsables de ce braconnage sont bien sûr des Dawida, mais aussi des employés des concessions et du chemin de fer. Les spécialistes du braconnage sont très peu nombreux parmi les Taita. Par contre, nombreux sont les fermiers qui possèdent champs ou bétail en plaine et souffrent de déprédations, principalement de la part des lions, des léopards, des babouins et des éléphants<sup>63</sup>. Beaucoup d'hommes travaillent alors à l'extérieur du massif et l'activité agro-pastorale, de ce fait, se retrouve entre les mains des femmes qui n'ont pas la compétence cynégétique suffisante pour faire face au problème. Cette fois, les autorités encouragent à disposer haies et pièges *autour* des champs, mais elles refusent d'offrir des compensations pour les dommages subis tant qu'il n'existe aucun signe tangible d'abandon du braconnage, faisant ainsi basculer le problème dans un cercle vicieux<sup>64</sup>. En même temps, en dépit de ses efforts - par exemple, un lion et quelques rhinocéros seront éliminés en 1958 dans la zone entre Mwatate et Bura station -, le personnel du *Game Department* est trop peu nombreux pour contrôler ces déprédations. Pourtant, la majorité des Taita semble avoir accepté l'existence du Parc et se montre plutôt favorable à une politique de préservation de la faune. Lors d'un meeting du Conseil régional (*African District Council*), les autorités locales, convaincues par le discours de Woodley, abandonnent la plupart de leurs plaintes. On constate aussi que les Taita rapportent assez volontiers les trophées récupérés sur les bêtes abattues pour défendre leur biens<sup>65</sup>. Dans ce contexte, l'interdiction d'utiliser des flèches empoisonnées, promulguée en 1958, provoque un tollé général. Les Taita affirment

---

<sup>63</sup> les éléphants font par exemple d'importants ravages au pied de Mgange et de Mbololo en 1958. A Taveta également, éléphants, babouins, rhinocéros et hippopotames sont responsables de nombreux dégâts. Cf. *Game poaching and damages, 1951-1962*, DC/TTA/3/11/8.

<sup>64</sup> cf. *Annual Report Taita District, 1956-1958*.

<sup>65</sup> *Game policy, legislation and preservation. Game trophies. 1937-1956*, DC/TTA/3/11/4, KNA.

qu'ils ne peuvent se protéger des babouins, lions et léopards sans le poison qu'ils utilisent depuis toujours. Aussi la possibilité pourtant séduisante de choisir trois personnes par "pays" pour conduire les opérations de contrôle se heurte-t-elle à une résistance. Comme l'exprime le *D.C* en 1958, "on ne peut espérer de coopération tant qu'il n'existe pas de contrôle efficace des animaux nuisibles et tant que les indigènes ne sont pas impliqués dans la gestion de la faune". Un petit pas est effectué dans ce sens lorsqu'on décide que le Conseil du District retiendra un droit de 10 shillings sur les chasses effectuées au sein de la Réserve Indigène, ce qui permettra de récupérer un total de 24 livres en 1958. Il est clair que la tendance des autorités coloniales à considérer tous les Taita comme des braconniers potentiels empêche la mise en place d'une structure adéquate de contrôle. Ce manque de confiance est durement ressenti par les Taita qui n'ont rien à se reprocher et qui, justement parce qu'ils ne chassent plus, ont tout à perdre dans cette protection du gibier. Par ailleurs, la bonne réputation du *Voi Controlled Area* continue d'attirer un grand nombre de chasseurs européens ou indiens qui, en 1958, abattrent plusieurs éléphants mais aussi des lions, des rhinocéros et des koudous; de quoi faire douter les Taita de la cohérence d'une politique de préservation dont les bénéfices leur échappent totalement.

## Le "problème des éléphants"

Les déprédations causées par les éléphants sont les plus fréquentes et surtout les plus impressionnantes. Lorsque l'eau et la végétation font défaut au sein du Parc, les troupeaux sont attirés par les endroits où l'homme maintient ces deux éléments de façon artificielle. On les voit ainsi apparaître dans les gares, au camp de détention de Manyani - où ils déterrent un jour la conduite d'eau -, et dans les plantations de sisal<sup>66</sup>. Les années les plus sèches, comme 1952-53 et 1955-56, en dépit des efforts de Sheldrick pour fournir un abreuvement permanent sur la rivière Voi

---

<sup>66</sup> on sait que les plantes du *Sanseveiria sp.*, l'équivalent sauvage du sisal, *Agave sisalana*, contiennent 30% d'eau "libre" et constituent de ce fait en période sèche une source vitale de liquide pour les animaux (Napier Bax, 1963).

asséchée (lac d'Aruba), les troupeaux remontent invariablement jusqu'aux vastes étendues de sisal de Msinga Estate qui bordent le Tsavo Est. Le directeur de la plantation de sisal de Voi, M.G. Visram racontera dans un livre comment les dégâts causés par les éléphants le conduisirent finalement à abandonner sa concession (Visram, 1987). Alors qu'il est toujours possible d'éloigner les troupes de babouins, les éléphants semblent se moquer des fusées éclairantes ou des coups de feu. A cette époque, les barrières électrifiées sont inefficaces et l'on sait que les éléphants peuvent traverser des fosses larges d'un mètre cinquante et profondes d'un mètre quatre vingt, creusées à grand peine. Il ne reste guère que l'abattage. Pour Bob Foster, ancien responsable de la plantation de Msinga et passionné de chasse, les opérations de "contrôle" avait pris un caractère routinier. Ses successeurs sont obligés de poursuivre cette politique dont la réussite est indéniable. Après l'abattage de 13 éléphants sur sa concession, Visram note que "la puanteur des cadavres suffit à éloigner les autres de la zone pendant des mois"<sup>67</sup>. Toutefois, lorsqu'une sécheresse prolongée s'installe sur la région, en 1960-61, les destructions prennent une proportion inhabituelle. Les éléphants sont alors si affamés qu'ils se précipitent en masse sur la plantation et que l'abattage sélectif ne les dissuade même plus. Il faudrait massacrer des centaines de bêtes. Au cours de cette période, les dégâts seront également considérables sur toutes les plantations indigènes du District, bananeraies en particulier.

Vers la fin des années 1950, un autre problème préoccupe les autorités du Parc. On observe que les éléphants détruisent progressivement le couvert arboré dans le Tsavo Est. En temps normal, ces bêtes se nourrissent principalement sur la végétation herbacée et rampante, utilisant aussi les écorces d'*Adansonia digitata* et de *Commiphora spp.* comme source secondaire de nourriture durant la saison sèche, et les écorces d'*Acacia tortilis*, de *Delonix elata* et de *Sterculia spp.* en saison humide. En période de sécheresse, cependant, cette consommation de végétation ligneuse, dont la valeur nutritionnelle est moins affectée par le manque d'eau, augmente considérablement. Le phénomène devient inquiétant car cette destruction, observée

---

<sup>67</sup> Les autorités du Parc s'inquiètent d'ailleurs de ces contrôles dans la mesure où des éléphants blessés et donc dangereux sont susceptibles de circuler dans la zone du Parc - le long de la rivière Voi - qui est la plus fréquentée par les touristes.

durant la seconde moitié des années 1950, s'effectue en dehors des périodes de sécheresse. Lorsqu'une véritable sécheresse s'installe sur la région en 1960-61, les dégâts constatés le long des rivières Galana, Athi et Voi sont considérables (Napier Bax, 1963). Les feux non contrôlés aggravent évidemment la situation en empêchant la régénération des arbres et en favorisant une formation herbeuse qui flambe plus facilement et met davantage en péril la végétation ligneuse. En 1959, dans le Tsavo Ouest, le *warden* Marshall, qui a utilisé les feux contrôlés pour restaurer les pâturages, se déclare satisfait des résultats obtenus. Mais il déplore encore les dommages causés par les feux sauvages en dépit des efforts déployés pour les contenir (barrières à feu). Dans le Tsavo Est, la disparition du couvert arboré constatée dans la partie orientale, au sud de la rivière Galana, est due aux feux dont l'origine doit être cherchée à l'extérieur du Parc. Les études se succèdent et mettent en évidence la responsabilité des éléphants. La destruction des arbres adultes est massive, et si le potentiel de régénération existe, en particulier pour *Acacia sp.* et *Commiphora sp.*, la pression des "brouteurs" (éléphant, rhinocéros, géré nouk, girafe; cf. plus haut note 58) est telle qu'elle entrave le processus de relève (Agnew, 1968; Leuthold, 1977). Cette modification est positive dans le sens où elle contribue à la diversité du paysage, le Tsavo Est étant jusqu'alors trop dense et trop fermé. Elle accompagne ainsi les efforts visant à augmenter le nombre de "passeurs" (zèbre, bubale, oryx, buffle) - donc celui des prédateurs -, et à améliorer la visibilité. Dans le même temps, on constate aussi l'augmentation du nombre d'oiseaux terrestres (Phasianidés, outardes), ainsi que l'apparition de l'ourébi. La gazelle de Grant se met à fréquenter le Tsavo Est et l'impala commence à descendre jusqu'à la rivière Voi. Par ailleurs, le système racinaire profond des plantes herbacées semble favoriser l'infiltration des eaux et l'on voit réapparaître des sources taries depuis longtemps (Trevor, 1992). Mais l'ampleur du phénomène est telle que l'on s'inquiète de ses effets sur les "brouteurs". Près de 300 rhinocéros succombent à la faim durant la sécheresse de 1961, un chiffre qui s'ajoute lourdement aux 69 rhinocéros victimes du braconnage

cette même année<sup>68</sup>. On est tenté d'attribuer cette mortalité à la compétition pour la nourriture qui règne à proximité des points d'eau où les bêtes assoiffées sont contraintes de cohabiter. Les études ultérieures montrent que l'alimentation du rhinocéros est assez sélective, l'animal préférant les fruits des légumineuses et délaissant par exemple les *Commiphora sp.*, décimés par les éléphants. La compétition avec l'éléphant est donc faible en temps normal, mais joue certainement un rôle en période de grave sécheresse, à mesure que la végétation ligneuse s'amenuise (Goddart, 1970a et b). En 1964, beaucoup de rhinocéros montrent encore des signes de malnutrition et plusieurs succomberont lorsque les "petites pluies" feront défaut en 1966. Pour d'autres "brouteurs", comme le gerenouk, le koudou ou la girafe, cette ouverture du paysage par l'action conjuguée des éléphants et du feu est également néfaste à long terme (Leuthold, 1970, 1971, 1978). Enfin, la destruction des arbres met en danger les éléphants eux-mêmes. Le premier recensement global effectué en 1962 estime que plus de 10.000 individus peuplent la totalité du Parc. On compte 5400 éléphant dans le Tsavo Est au mois de juin, et 9400 sur la même superficie au mois de septembre. Or, la "capacité de support" (*carrying capacity*) du Tsavo Est est estimée à 5000 bêtes (Glover, 1963). Les éléphants sont donc trop nombreux à fréquenter ce territoire. Un peu plus tard, Laws, premier directeur du Projet de recherche mis en place pour tenter de comprendre ce nouveau problème, estimera la population à 35.000 ( $\pm 7000$ ) dans le "Grand Tsavo" (Laws, 1969). Dès le début des années 1960, l'abattage sélectif (*culling*) est envisagé pour réduire le nombre de bêtes. Au milieu de la décennie, un programme d'abattage conduit par Parker et Laws en Ouganda donne entière satisfaction, et Laws prône une politique semblable pour le Tsavo. Il voudrait un échantillon de 2400 éléphants morts pour continuer ses recherches concernant une éventuelle auto-régulation démographique de l'espèce. Du résultat découlerait la nécessité ou l'inutilité d'un abattage massif. Mais D. Sheldrick, partisan de la non intervention, s'y oppose fermement et certains scientifiques, comme

---

<sup>68</sup> cf. *Tsavo Royal National Park, 1960-61.* et Goddart (1970a et b). Le braconnage des rhinocéros se développe dans la région du kilimanjaro et du lac Jipe où il s'effectuait jadis essentiellement pour la viande.

Glover ou Hartoorn, le soutiennent<sup>69</sup>. Laws se voit donc contraint de démissionner et Glover prend sa place. Hartoorn considère que l'on saisit encore trop mal l'importance respective du feu et des éléphants dans le processus de destruction (Hartoorn, 1966). Laws, tout en réaffirmant la nécessité de poursuivre les recherches à ce sujet, pense que le feu ne joue qu'un rôle relatif dans la métamorphose du paysage: sans un travail d'ouverture préalablement effectué par les éléphants, le feu ne peut attaquer la végétation ligneuse. La différence de paysage observée, de part et d'autre de la route, à l'est du massif Dawida - ouvert dans le Parc/ fermé au pied du massif où les feux ont pourtant plus de chance d'éclater du fait de la présence humaine -, semble lui donner raison. Ses recherches montrent par ailleurs que des mécanismes d'auto-régulation démographique de l'espèce se mettent en place, mais Laws affirme qu'ils sont trop lents pour compenser d'autres facteurs qui contribuent indirectement à l'augmentation des effectifs dans l'écosystème. Depuis le début du siècle, en effet, les éléphants ont vu leur territoire "comprimé", à l'ouest dans la région du Kilimanjaro, au sud-est à partir du pays mijikenda, au nord à partir du pays kamba. En outre, le pachyderme se retrouve sans prédateur au terme de la lutte victorieuse de Sheldrick contre le braconnage kamba et waata en 1957. L'idée, émise par Laws, selon laquelle le braconnage ne serait finalement qu'un "abattage de contrôle illégal", joue certainement un rôle dans la querelle l'opposant à Sheldrick, qui sent le bien fondé de son combat mis en doute. Sheldrick se méfie aussi de l'abattage dans la mesure où des intérêts financiers sont en jeu, puisque l'on peut tirer profit de la vente des trophées. Sheldrick et sa femme craignent que les arguments scientifiques de Laws et Parker ne servent à déguiser leur avidité (Sheldrick, 1973). En outre, on ne sait combien il faudrait supprimer d'éléphants car la capacité de support du Tsavo reste difficile à estimer. Cette incertitude est due principalement au caractère imprévisible du climat et au manque d'informations botaniques. Glover et Sheldrick restent d'avis qu'il faut attendre et "laisser faire la nature". En 1970, une terrible sécheresse s'installe dans la région

---

<sup>69</sup> Hartoorn est alors spécialiste des transferts d'animaux. A cette époque, en effet, les rhinocéros ou les léopards posant problème sont systématiquement capturés et réintroduits dans le Parc. Des zèbres de Grévy et des damalisques de Hunter, menacés dans le nord du pays et dans la région de la rivière Tana, sont également transférés dans le Tsavo Est au début des années 1960.



pour plusieurs années<sup>70</sup>, et le Tsavo-Est, qui a perdu une grande partie de sa végétation arbustive et arborée, ressemble bientôt à un désert. Les efforts des *wardens* pour créer de nouveaux points d'eau (Ndiandaza, Mukwaju) restent largement insuffisants. Les éléphants s'agglutinent dans les zones de végétation riveraine et 6000 environ mourront de la faim entre 1970 et 1971, principalement sur la rivière Galana et à proximité du lac d'Aruba<sup>71</sup>. Sheldrick estime à 10.000 le nombre de décès entre 1970 et 1974. On sait que les éléphants sont très mobiles en temps normal et peuvent faire 80 kilomètres d'une seule traite en réponse à des pluies localisées. Au moment de la sécheresse, il semble que certains soient restés sur place alors qu'ils auraient pu se déplacer pour chercher de la nourriture ailleurs. Extrême faiblesse ou attachement puissant à certains lieux, c'est difficile à dire (Leuthold & Sale, 1973). On constate également que la mortalité touche principalement les femelles et les jeunes. La structure démographique est alors bouleversée et la population entame une période de déclin. A condition que le climat redevienne favorable, ce déclin permettra une régénération du couvert arboré (Corfield, 1973, 1975 et Leuthold, 1977). Il est clair que l'on assiste alors à une forme de régulation démographique que l'on peut d'ailleurs considérer comme un "abattage de contrôle naturel". Cependant, on estime que le nombre d'éléphants peuplant encore le Grand Tsavo au terme de cette terrible sécheresse est de 35.000. Il est probable que des troupes se soient réfugiés dans le Tsavo sous la pression croissante du braconnage à l'extérieur du Parc.

Il se trouve que ce phénomène de conversion des forêts en savane par les éléphants peut être observé à la même époque dans d'autres régions d'Afrique orientale, en Ouganda (*Murchinson Park*) et en Zambie (*Luangwa valley*) en particulier. Deux hypothèses sont émises pour expliquer ce "problème des éléphants". Selon la première, il existe un *équilibre* adaptif naturel entre les éléphants et la forêt. La destruction de la forêt par les éléphants provoque un déclin démographique qui permet une régénération des arbres; la population de pachyderme augmentant alors de nouveau, le processus se répète, mais la relation se résout progressivement en un

---

<sup>70</sup> on compte alors cinq années consécutives plus sèches que la moyenne.

<sup>71</sup> sur les cadavres observés, les estomacs des éléphants sont pleins, c'est la valeur nutritionnelle des aliments qui a considérablement chuté.

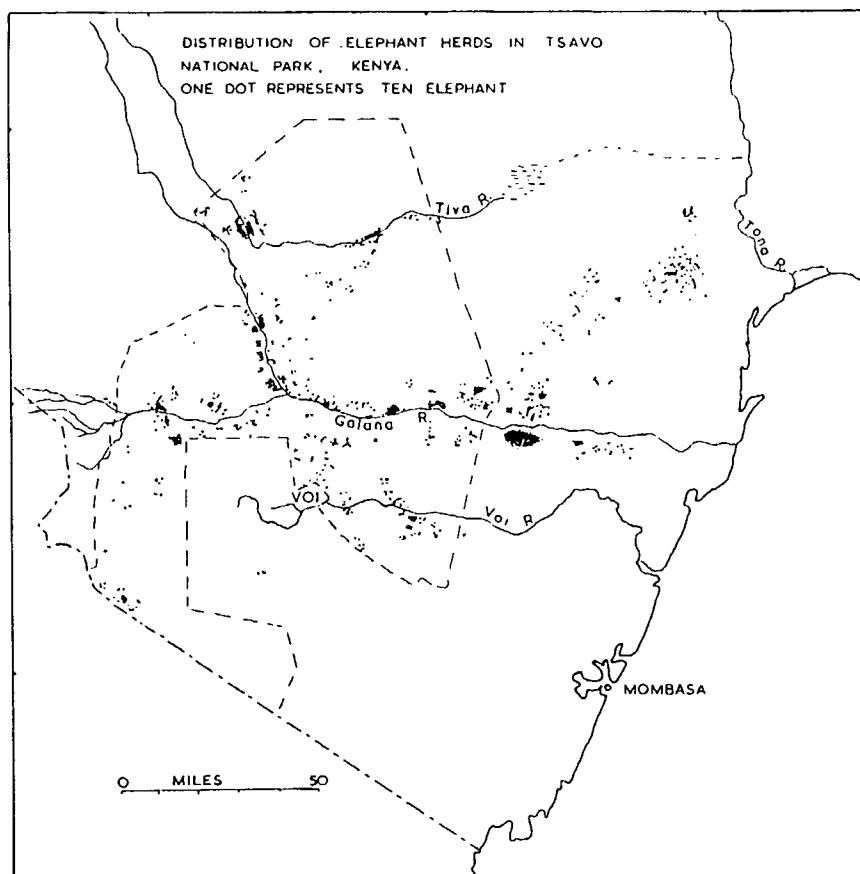
équilibre stable. L'homme vient perturber cet équilibre, par exemple en provoquant une brusque augmentation de population comme on l'a vu pour le Tsavo. Caughley (1976) propose une seconde hypothèse, inverse de la première. Eléphants et forêts sont associés dans un *cycle* immuable: destruction - déclin démographique - régénération - accroissement démographique. D'après une analyse des baobabs dans la vallée de Luangwa, il estime que 200 ans environ doivent s'écouler entre deux pics. Pour Caughley, il n'y a donc guère de "problème" puisque la destruction des arbres est une caractéristique intrinsèque du système. Mais l'homme intervient dans ce lent processus cyclique en maintenant la population d'éléphant à une faible densité, ou bien en contrôlant la végétation par le feu et la pratique agricole. Quand ces perturbations cessent - ce qui est le cas lorsqu'on établit un "sanctuaire" - le processus cyclique s'affirme de nouveau. Selon cette hypothèse, le cycle naturel n'aurait pu se maintenir comme tel dans la région de Tsavo durant tout le temps où l'éléphant fut victime de la chasse, c'est à dire certainement durant plusieurs siècles, mais c'est là chose impossible à vérifier. Les observations des explorateurs vers le milieu du siècle précédant militent en effet en faveur d'un état d'équilibre relativement stable - peu d'éléphant/beaucoup d'arbres - plutôt qu'en faveur d'un mouvement cyclique dont la période 1850-1950 constituerait une demi phase. Mais il faut tenir compte d'un autre facteur, celui de la "compression" du territoire, conséquence d'une pression démographique humaine qui ferme progressivement les routes de dispersion des éléphants et augmente l'immigration au sein des "sanctuaires". Or Caughley considère que ce facteur ne suffit pas à expliquer la destruction des arbres, en tout cas pour la vallée de Luangwa qu'il vient d'étudier. Mais qu'en est-il pour le Tsavo? Dans les années 1960, les éléphants sont trop nombreux par rapport à la capacité du Tsavo-Est et Laws pense alors que "la "compression" du territoire et la réduction du braconnage contribuent de manière significative à cette situation" (Laws, 1969). On ne peut nier qu'à cette époque d'explosion démographique, les passages ont tendance à se fermer, au sud-est (Mijikenda), à l'ouest (Pare, Chagga, Maasai) et au nord (Kamba), mais on manque malheureusement de données quantitatives sur ce phénomène. A l'ouest, on estime que les éléphants occupant les forêts du Kilimanjaro ne descendent pas dans la

plaine en grand nombre (Child, 1965), alors qu'ils le faisaient sans doute davantage au début du siècle. Les éléphants du Tsavo Ouest, dont la capacité de support est supérieure à celle du Tsavo Est, souffrent d'ailleurs beaucoup moins de la sécheresse. On sait aussi que le braconnage et la colonisation agro-pastorale des Kamba dans les régions de Kibwezi et des collines Chyulu n'empêchent pas les animaux de s'y déplacer<sup>72</sup>. Les recensements effectués en juin et septembre 1962, puis en septembre 1972 et janvier 1973 ne s'étendent pas assez loin en dehors des limites du Parc pour que l'on puisse en tirer des conclusions (cf. cartes, Glover, 1963; Leuthold & Sale, 1973). Le dernier recensement met bien en évidence les mouvements au sein des limites du Parc, ou entre le Tsavo Est et la zone du *Galana Ranch*. On constate que les éléphants sont toujours nombreux dans cette région, comprise entre les rivières Tana, Tiva et Galana, où les pluies sont pourtant rares et très imprévisibles, alors qu'ils délaissent la plaine du Serengeti, par exemple. On peut expliquer ce phénomène par une différence de paysage (pas assez boisé dans le Serengeti) mais aussi par le fait que l'écosystème du Grand Tsavo reste ouvert en direction du nord-est tandis qu'il est fermé au sud-ouest par les hautes terres de Tanzanie (Kilimanjaro, Pare, Usambara). La carte suivante schématise la "compression" du Parc, les zones hachurées représentant une densité humaine importante. Un corridor subsiste au nord-ouest, en direction d'Amboseli, mais le paysage est sans doute trop ouvert pour que les éléphants s'y établissent en grand nombre. A l'est du Parc, cependant, l'aridité va croissante à mesure que l'on atteint les pâturages orma puis somali. On peut supposer, à la lumière des événements ultérieurs (cf. Quatrième partie), que le braconnage se développe alors dans cette région et contribue à maintenir une forte densité d'éléphant dans la zone protégée du Parc, où se concentre également le réseau hydrographique Athi-Tiva-Tsavo-Galana-Voi. La végétation riveraine et les plantations bordant le massif Taita, ajoutées au vide laissé par le départ des Waata, provoquent donc un mouvement d'aspiration qui accompagne la compression à la périphérie du Parc. En 1970, les éléphants ne sont pas encore prisonniers, mais sans doute refusent-ils simplement de sortir.

---

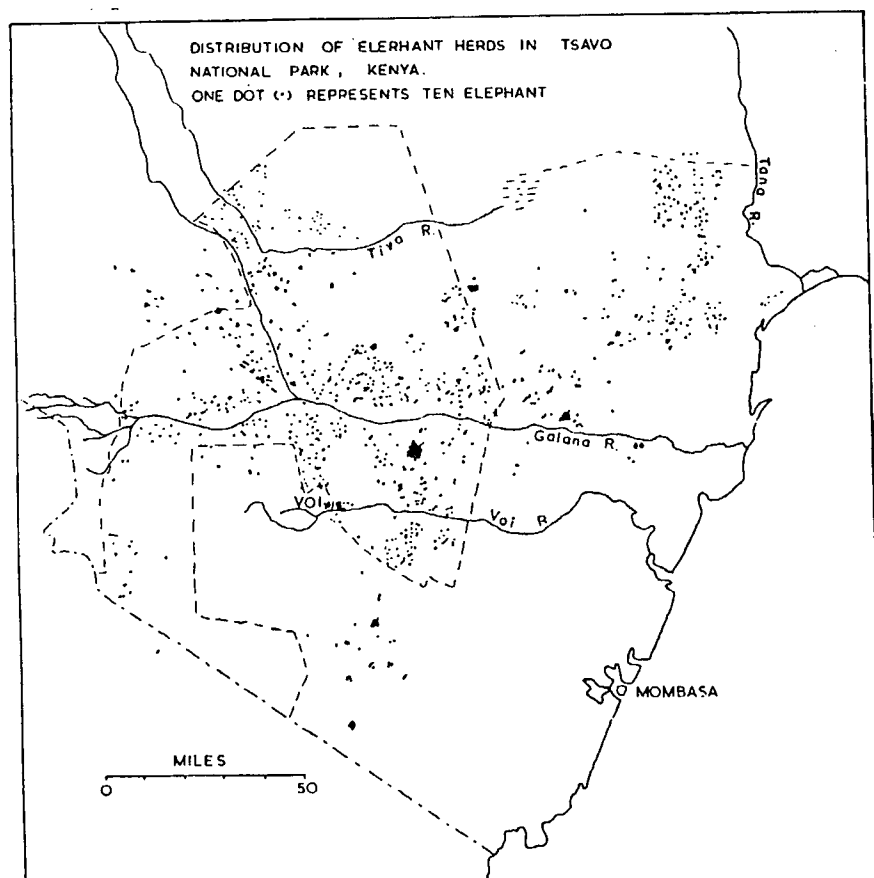
<sup>72</sup> Kenya National Parc, Annual Report 1966/67.

D'après  
Glover, 1963



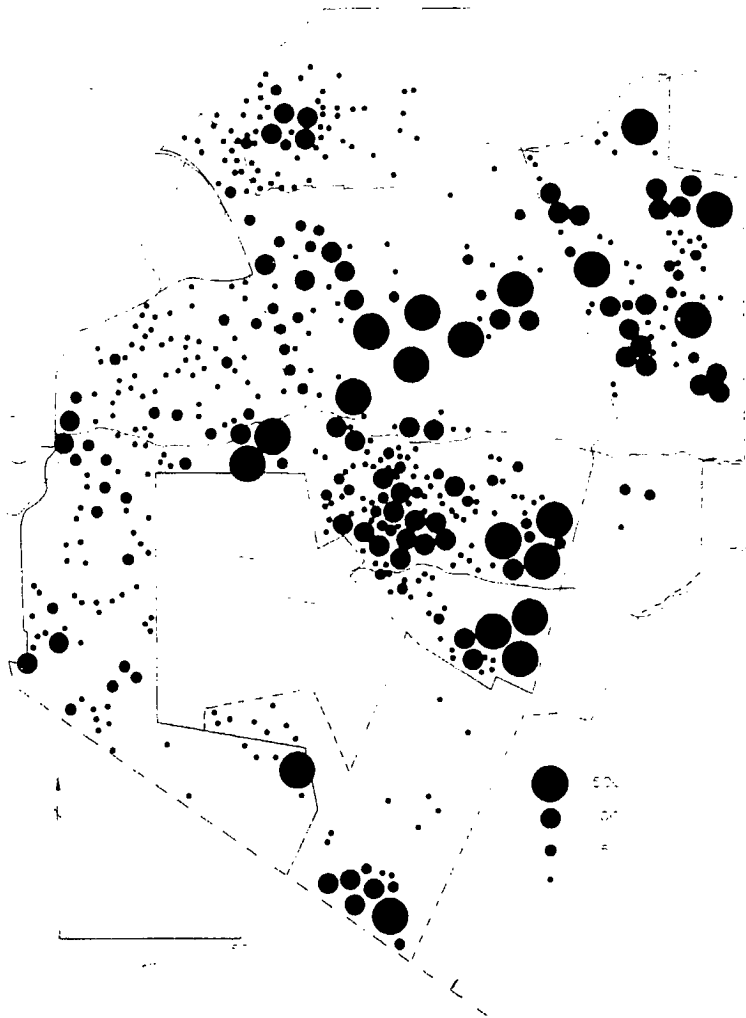
BOUNDARIES  
Tsavo Park - - - -  
International - . - . -

JUNE 1962



BOUNDARIES  
Tsavo Park - - - -  
International - . - . -

SEPTEMBER 1962



D'après Leuthold & Sale, 1973

Distribution en  
septembre 1972

Fig. 4. Distribution of elephants in the study area in September 1972. Broken line shows areas counted outside the National Park boundary (solid line). Dots do not indicate herd sizes but simply total numbers in each area, derived from original count maps.

Distribution en janvier 1973

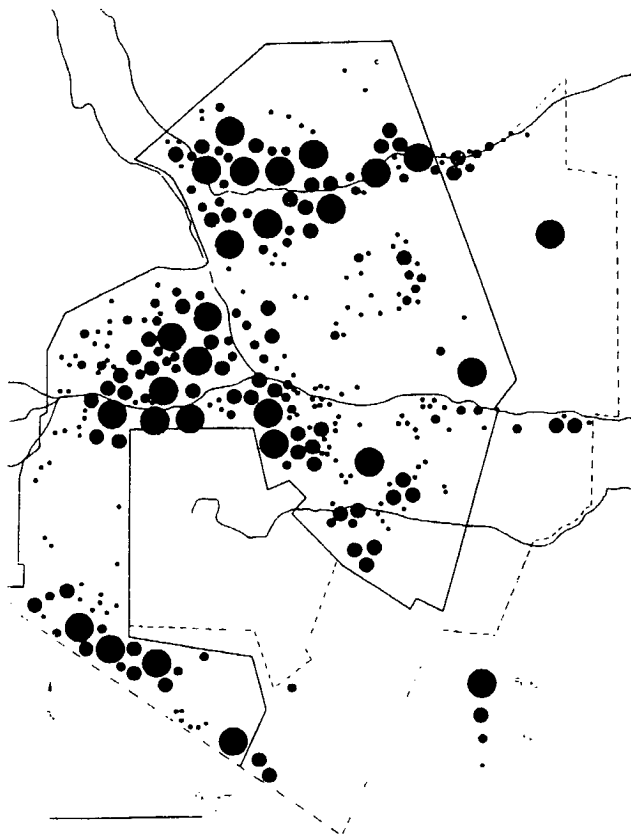
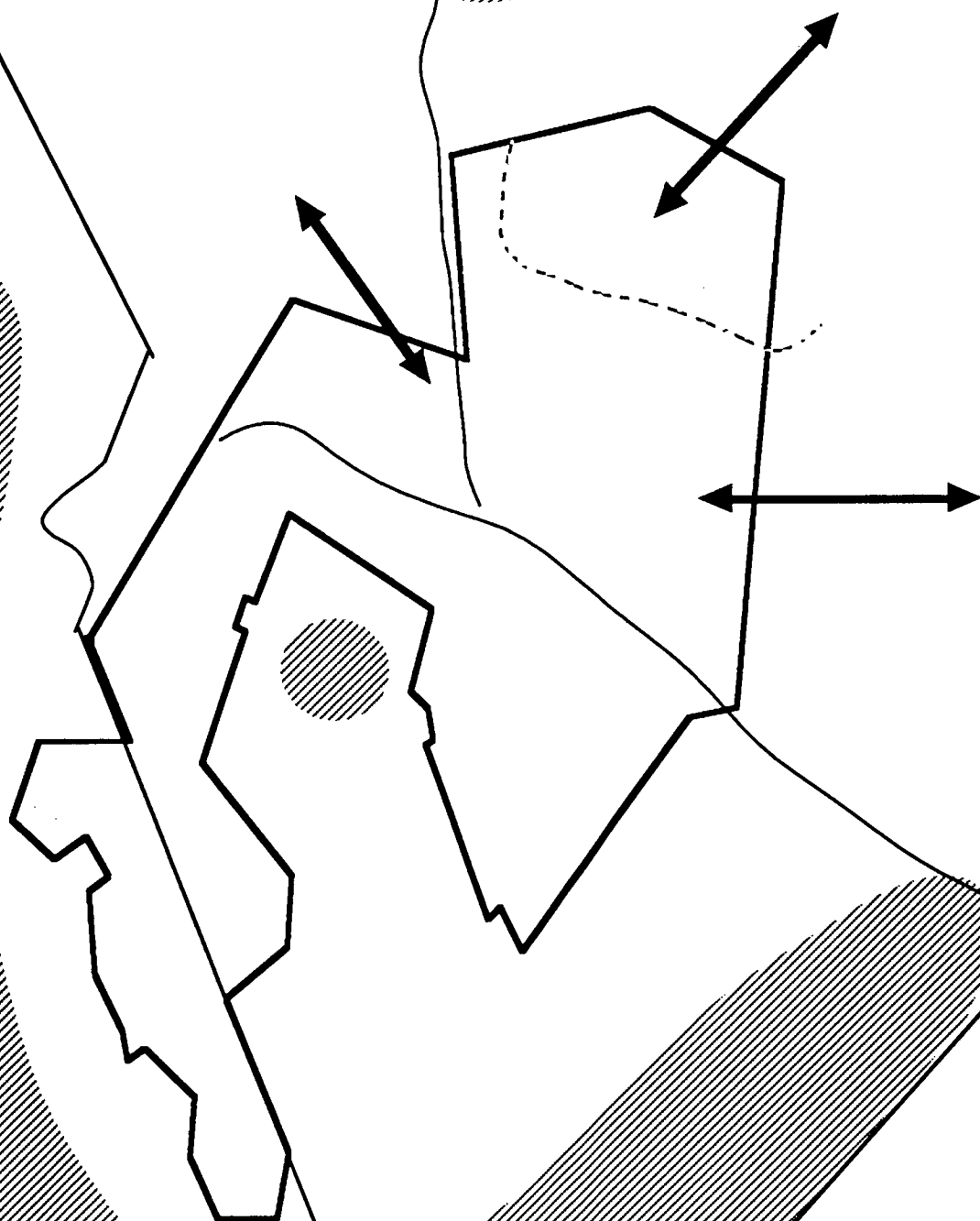


Fig. 5. Distribution of elephants in January 1973. Represents total number only (derived from 10% sample count), not distribution pattern.

Tana R.

Pays kamba



Océan indien

\*

\*

\*

De cette longue histoire des rapports entre l'homme et la faune émergent plusieurs phénomènes contradictoires. Les premiers concernent les effets de l'intrusion européenne sur l'écologie africaine. En imposant une réglementation, les Blancs s'immiscent dans cette écologie à la place des indigènes. Ce que les Africains ne chassent plus se transforme en gibier pour les européens, et le "bétail du pauvre" des indigènes devient une source de revenus supplémentaire pour le Gouvernement colonial. Mais alors que les administrateurs tentent de faire taire la chasse africaine, celle-ci connaît un second souffle qui tient en grande partie aux bouleversements provoqués par la situation coloniale. Dans les années 1920, MacArthur prévoyait que les Waata, dont il estimait alors le nombre à 3500, allaient abandonner la chasse. L'avenir lui donna raison, si ce n'est que le petit nombre de chasseurs waata décidés à poursuivre cette activité allait amplement compenser la défection du reste de la population. De la même façon, Taita et Kamba vont progressivement abandonner la chasse au profit d'une poursuite agro-pastorale que le Gouvernement essaie en général de soutenir, parfois au prix d'un massacre de la faune (cf. le millier de rhino abattus par Hunter). Cependant, cette réappropriation de l'économie cynégétique ne peut être menée à son terme. Le braconnage persiste et le trafic des produits animaux se développe dans l'ombre du marché officiel. Les Africains sont peut-être moins nombreux à chasser qu'au siècle dernier, mais les chasseurs tuent davantage. Le braconnage gagne de l'ampleur à mesure que la population s'accroît parce qu'il répond à la nécessité impérieuse d'augmenter le revenu monétaire, en particulier pour payer les impôts, l'école et les biens de consommation. Il s'affirme comme une spécialité, au même titre que la culture de rapport ou le travail salarié, mais de plus en plus rentable à mesure que les prix de l'ivoire, de la corne et de la peau de léopard augmentent sur un marché en expansion régulière. Traditionnellement ressource

alimentaire, la viande de gibier prend aussi valeur monétaire. Un univers pluri-ethnique se constitue dans la brousse, parallèlement à l'univers cloisonné des Réserves et des concessions coloniales. Le braconnage apparaît presque comme un choix politique, au même titre que le syndicalisme qui se développe à la même période. Un des plus célèbres braconniers, jamais arrêté par Sheldrick, est un taita semi-urbanisé de Voi. Beaucoup sont très jeunes, comme les deux frères Guyo, mes informateurs waata. Globalement, les techniques cynégétiques traditionnelles commencent à se perdre, ainsi que nous l'avons constaté pour les Taita, mais la technologie européenne procure de nouveaux moyens. N'importe qui peut s'improviser chasseur en confectionnant de simples collets métalliques, avec du câble de treuil récupéré sur un chantier par exemple. Ce type de piégeage permet d'obtenir des bêtes qu'il était jadis difficile d'abattre, comme l'éland ou la girafe, mais contribue aussi à blesser de nombreux éléphants, rhinocéros et lions, ce qui les rend plus dangereux pour l'homme. Dans les années 1940, l'ampleur du braconnage est importante, mais également celle des opérations de contrôle et des tableaux de chasse. Une telle pression cynégétique est, en elle-même, signe que la profusion du gibier constatée dans les premières décennies du siècle n'était pas une vue de l'esprit, que les superlatifs employés - "zoo naturel", "paradis des chasseurs" - décrivait bien une réalité.

C'est donc principalement la compression du territoire qui menace la faune. A ce titre, on peut considérer la création d'un sanctuaire inviolable, en 1948, et l'application *effective* de ce principe d'inviolabilité - ce qui n'était pas le cas auparavant pour la *Southern Reserve* - comme une rupture. A d'autres égards, pourtant, ce geste nous semble en parfaite continuité avec l'exploitation cynégétique qui le précède. D'ailleurs, celle-ci n'est pas abandonnée pour autant; elle voit seulement son importance diminuée au profit d'un nouveau type d'exploitation: le tourisme. Comme l'indique Blixen-Finecke (1938), c'est le public lui-même qui semble dicter ce passage à la "chasse silencieuse". La création du Parc de Tsavo est avant tout un progrès dans la gestion du braconnage. En 1955, le budget annuel de fonctionnement du Tsavo (équipement et salaires) est d'environ 30.000 £ sterling . A cette période, les revenus directs du tourisme (droits d'entrée et logement) sont



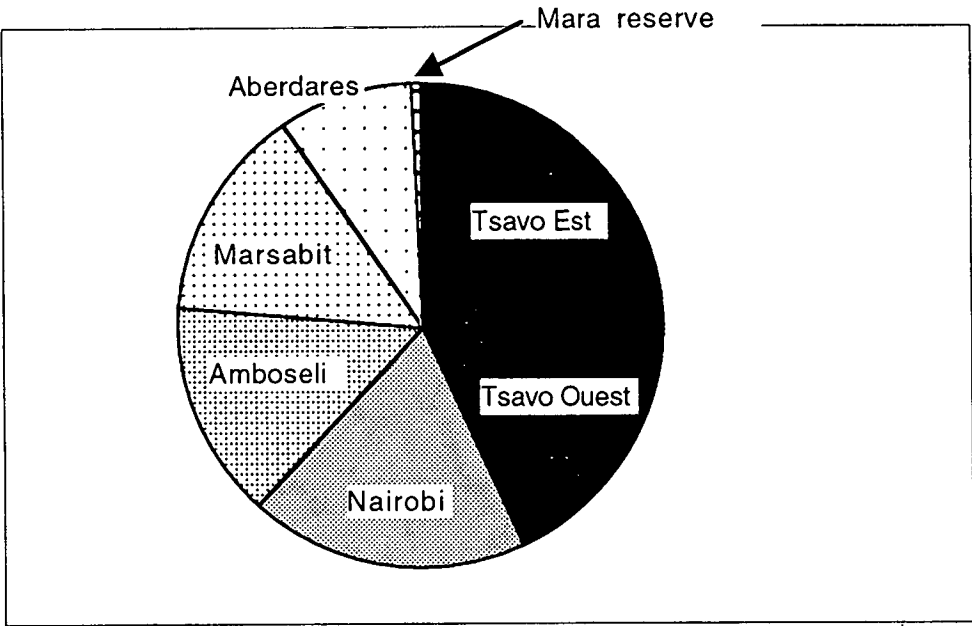
encore bien en-deçà des dépenses engagées, ce qui n'est pas le cas pour le Parc de Nairobi ou la Réserve d'Amboseli. Pour les années 1956-57-58 en particulier, ces dépenses sont de deux à quatre fois supérieures aux revenus (cf. graphique n° 1, 2 et 4). La différence est d'autant plus flagrante que ces revenus comprennent à ce moment les bénéfices tirés de la vente des "trophées" (défenses et cornes) récupérés des mains des braconniers. Comme l'indique le graphique n° 3, durant les années de lutte intensive contre le braconnage dans le Tsavo Est (1956-57), les bénéfices de cette vente sont supérieurs aux bénéfices directs du tourisme. Or, après interrogation des braconniers arrêtés et examen des carcasses, on estime à 100.000 £ la valeur des défenses et des cornes qui ont quand même trouvé leur chemin sur le marché illégal durant cette campagne de 1956-57<sup>73</sup>. La valeur des trophées confisqués équivaut environ à un tiers de ce montant. Ainsi, les bénéfices de cette confiscation rentabilisent à eux-seuls le budget de fonctionnement annuel d'un Parc de 21.000 km<sup>2</sup>, mais on aura laissé s'envoler l'équivalent de trois budgets annuels. C'est dire que la maîtrise du braconnage est une priorité d'ordre économique. Elle l'est bien sûr à double titre puisque l'extermination d'une espèce, en particulier d'un animal "vedette" comme l'éléphant ou le rhinocéros, remet en question la vocation touristique du sanctuaire. Alors que le nombre de visiteurs est à peu près constant dans le Parc de Nairobi entre 1955 et 1966 (un peu au dessus de 100.000), il ne cesse d'augmenter dans le Parc de Tsavo durant la même période (graphique n° 5). Après une stagnation au moment de la campagne anti-braconnage de 1956-57, le décollage est très net, et les deux Tsavo offrent les meilleures promesses de développement touristique. Il est certain que la présence massive d'éléphants, ainsi que l'ouverture du paysage, contribuent en grande partie à ce succès.

Le "paradis des chasseurs" se transforme donc en paradis des touristes, le plaisir des yeux remplaçant celui de la gâchette. Il s'en fallut de peu cependant. Que serait-il advenu si Sheldrick n'était intervenu avec autant de fermeté en 1956-57? Les braconniers auraient-ils déposé leurs arcs à temps? Toujours est-il que le problème s'inverse brusquement au terme de cette première guerre du Tsavo. Le

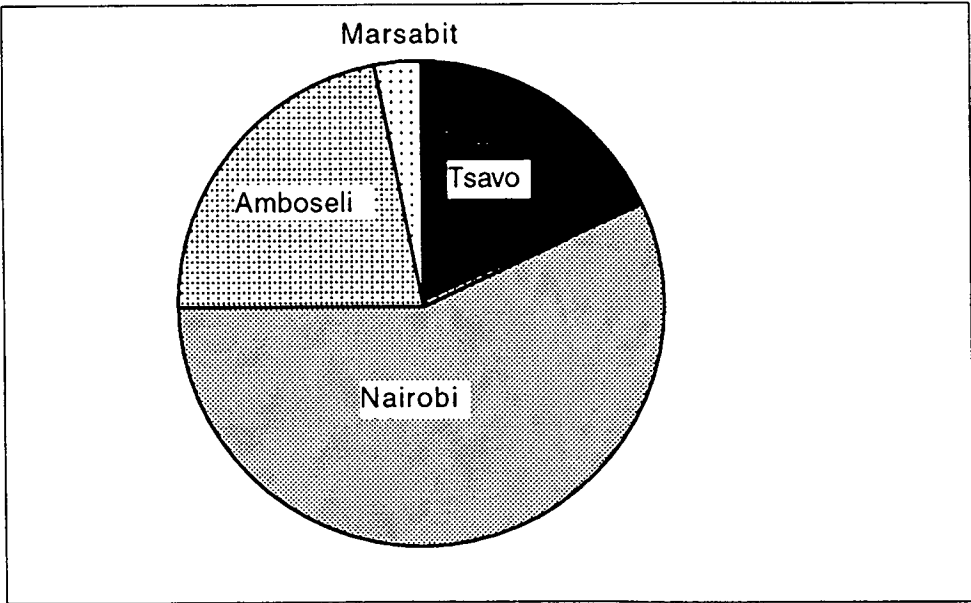
---

<sup>73</sup> cf. *Royal National Parks of Kenya, 1957.*

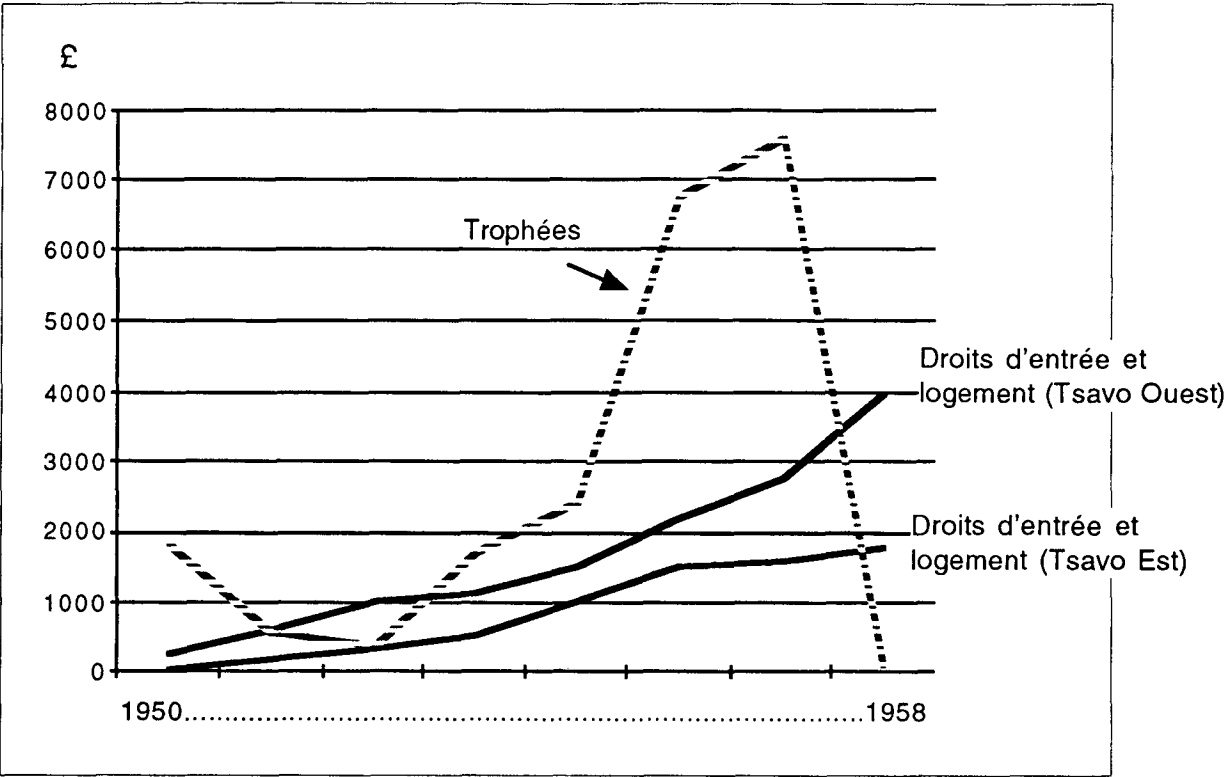
1) Total des dépenses pour les Parcs et Réserves du Kenya pour les trois années 1956-57-58



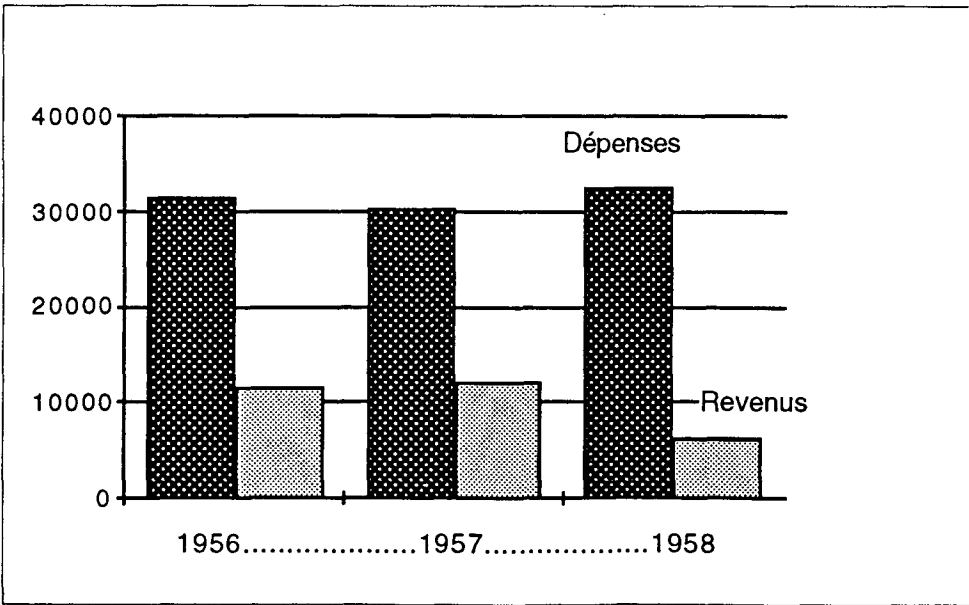
2) Total des revenus direct du tourisme dans les Parcs et réserve du Kenya sur les années 1950-58



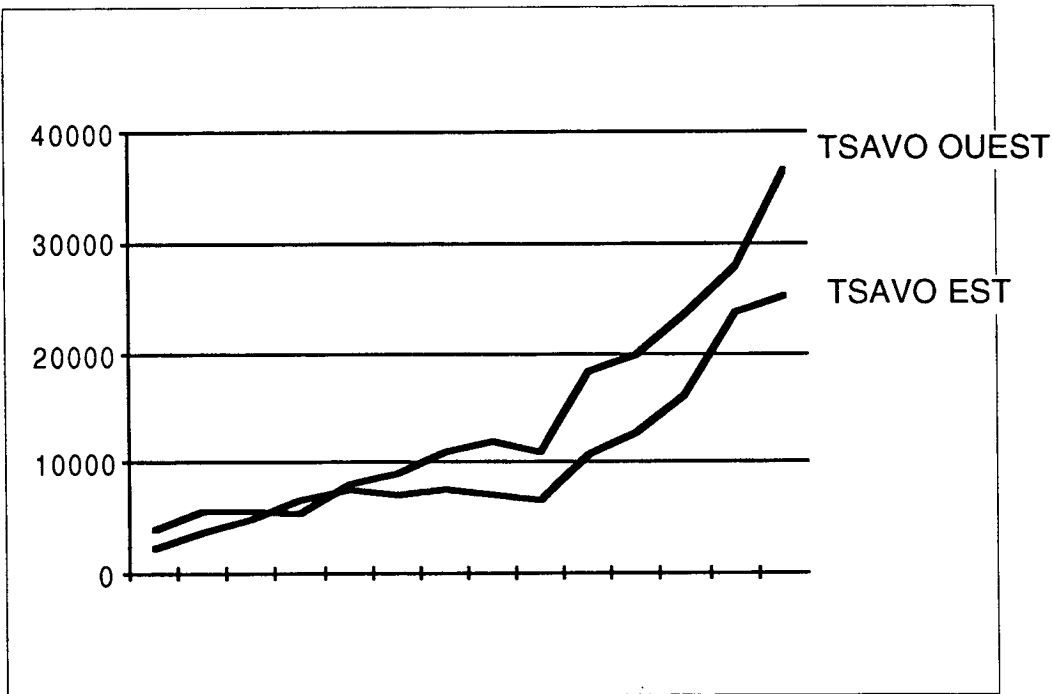
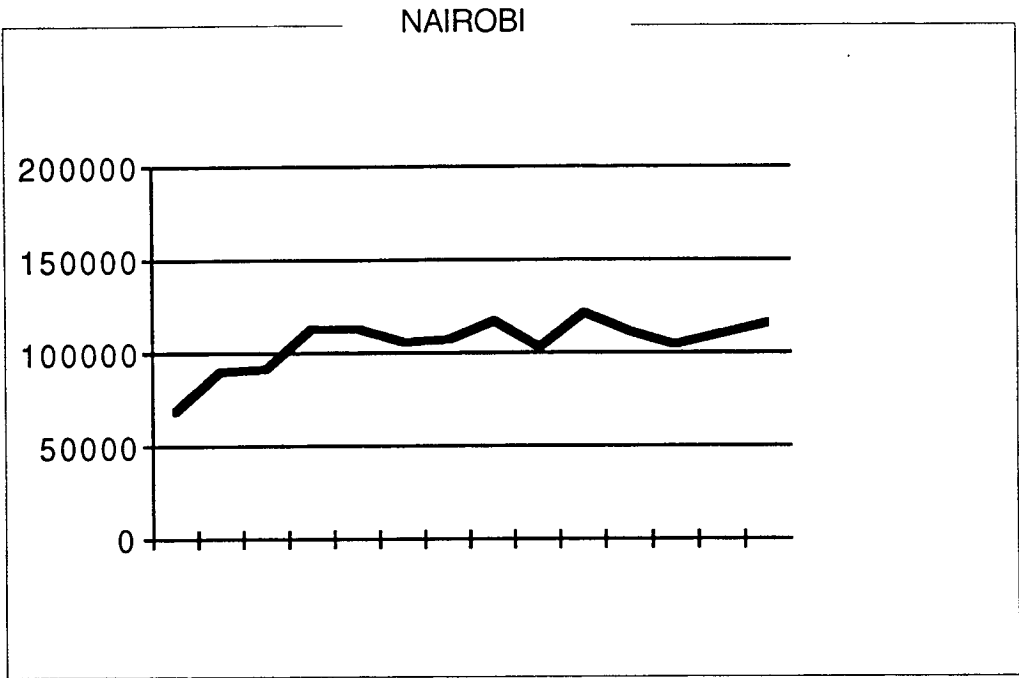
3) Revenus (en livres sterling) obtenus directement du tourisme d'une part, de la vente des trophées d'autre part, entre 1950 et 1958, dans le Parc de Tsavo.



4) Dépenses et revenus comparés pour le Parc de Tsavo durant les années 1956-58



5) Comparaison du nombre de visiteurs dans les Parcs de Nairobi et de Tsavo entre 1952 et 1966



dépeuplement devient surpopulation. Dans les années 1960, la situation est à l'opposé de celle que l'on connaissait au XIXe siècle. A cette époque, en effet, la densité de rhinocéros est particulièrement forte au nord du massif Dawida, sans doute parce que la corne est encore peu recherchée. Par contre, l'éléphant est rare et fréquente davantage l'actuel Tsavo Ouest. La forte pression cynégétique exercée par les Waata et les Kamba en particulier, c'est à dire plutôt à l'est, intensifie la résidence dans les habitats refuges (Kilimanjaro) et dépeuple le Tsavo. Les témoignages rapportant des migrations extensives au tournant du siècle ne peuvent pas être totalement dénués de fondements. Pour Parker (1983), ils naissent de l'observation de vastes concentrations d'animaux donnant une impression de "longue marche". Or ces vastes concentrations sont caractéristiques des zones où les éléphants sont dérangés par les activités humaines. Incontestablement, au XIXe siècle, les éléphants sont harcelés. La première étude précise concernant les mouvements des troupes, effectuée au début des années 1970 (Leuthold & Sale, 1973), met en lumière la faible étendue des circonscriptions territoriales (*home range*). Les moyennes calculées pour dix groupes donne une circonscription de 350 km<sup>2</sup> dans le Tsavo Ouest et de 1580 km<sup>2</sup> dans le Tsavo Est, la plus grande distance parcourue entre deux points étant de 41 km à l'ouest et 79 km à l'est. Les situations respectives de l'éléphant et du rhinocéros se transforment lentement pendant la période coloniale. La pression cynégétique s'accroît sur le rhinocéros, victime du braconnage, mais aussi des opérations de contrôle et des projets de colonisation agricole. L'engouement des braconniers pour le rhinocéros semble laisser quelque répit à l'éléphant, plus difficile à chasser. Le phénomène de "compression" s'intensifiant, celui-ci reconquiert la région de Tsavo. A la fin des années 1950, Sheldrick a maîtrisé le braconnage waata et kamba qui touchait surtout la partie orientale du Parc. Au cours de la décennie suivante, les éléphants se concentrent dans le Tsavo Est, tandis que les rhinocéros voient au contraire leur nombre diminuer, en partie à cause de cette reconquête. Ainsi, les destins de ces deux "monstres sacrés" semblent se croiser.

Il n'a pu échapper au lecteur, au fil des pages qui précèdent, à quel point l'éléphant pesait de tout son poids dans une écologie régionale extrêmement complexe.

C'est un animal éminemment ambivalent. On sait que son rôle dans un biotope comme celui du Tsavo est fondamental. Principalement parce qu'il creuse des abreuvoirs pour les autres animaux durant les saisons sèches. Par ailleurs, son goût pour les écorces et sa puissance extraordinaire lui permettent d'ouvrir le paysage au profit de nombreuses espèces, en leur facilitant l'accès à certaines plantes. Au XIXe siècle, l'homme lui-même emprunte bien souvent des sentiers fabriqués par le pachyderme. Sa trompe est comme un premier bras civilisateur dans une brousse hostile et on ne peut s'étonner que les Taita le considèrent comme un être humain. Mais cette capacité est à double tranchant car l'éléphant peut aussi modifier profondément l'écosystème en bouleversant le paysage végétal. L'homme est son seul prédateur, mais un prédateur particulièrement motivé par le profit qu'il peut tirer des défenses. Heureusement, abattre un éléphant nécessite une compétence particulière dans le contexte technologique traditionnel. Ce paramètre a sans doute contribué à modérer une pression cynégétique qui, parce qu'elle s'est maintenue pendant plusieurs siècles, aurait pu s'avérer fatale. Au milieu du XXe siècle, toutefois, cette pression en vient à menacer l'espèce parce qu'elle se conjugue avec une concentration territoriale des troupes, les zones de dispersion du siècle précédent étant réduites à peau de chagrin. En elle-même, la pression cynégétique exercée par 500 braconniers, même spécialistes et travaillant "à plein temps", n'est pas beaucoup plus forte qu'au XIXe siècle. Il est curieux de constater que les éléphants n'attendent pas d'être en surnombre pour se ruer sur les plantations. C'est qu'il y sont contraints, quel que soit leur effectif, par l'action conjuguée de la pression cynégétique (braconnage dans le Tsavo et chasse sous permis dans le *Voi Controlled Area*) et de la "compression" (Mijikenda et Shambaa au sud et à l'est, Pare, Chaga et Maasai à l'ouest, Kamba au nord). Dans leurs mouvements de plus en plus circonscrits, les éléphants font un usage croissant du territoire entourant le massif Taita puisqu'ils peuvent y faire bonne chair en toute quiétude. Si l'on considère les circonscriptions territoriales des dix troupes étudiées en 1972-73, on constate que le centre de gravité de huit d'entre eux se trouve à moins de 60 km du massif Dawida. De façon assez contradictoire donc, les éléphants se rapprochent de l'homme alors même que celui-ci menace leur survie.

L'homme présente de multiples facettes, et les éléphants l'ont bien compris. La complexité du rôle joué par l'homme dans l'écosystème est évidemment source de problèmes parfois insolubles. Très souvent, une intensification de la pression cynégétique, rentable en certains lieux et à court terme, s'avère désastreuse ailleurs à plus long terme. Ainsi, le massacre des herbivores dans la *Southern Reserve*, pendant la première guerre mondiale, nuira finalement surtout aux Maasai dont le bétail est attaqué par les lions effrayés et affamés. De même, une pression cynégétique particulièrement forte sur le léopard conduit à la prolifération des potamochères et des babouins pour le malheur des agriculteurs. Le léopard disparaît à cause de sa peau et grâce à la diffusion d'une technique efficace, le piège à flèche; mais aussi parce qu'il est lui-même nuisible pour les éleveurs. Ainsi, les colons européens ne manquent aucune occasion de s'en débarrasser et la réglementation sur le gibier ne concerne pas cet animal. Or, il se trouve que ce qui est nuisible aux éleveurs est utile aux cultivateurs. Cette situation amènera le D.C de Taita à demander aux membres du Club de chasse de Mackinnon Road, en 1951, de "faire tout ce qui est en leur pouvoir pour éviter d'abattre le léopard, même lorsque le chasseur se sent en danger"<sup>74</sup>. On donnerait presque la peau d'un européen pour celle d'un léopard vivant ! Les Taita, quant à eux, ont bien compris la complexité de ce réseau trophique, que l'on peut résumer par le schéma ci-contre. Leur travail rituel de protection du territoire, on s'en souvient, s'efforce de maîtriser les prédateurs, non de les éliminer. Le *mundu wa fiyi* apparaît presque comme un "dompteur" de léopard (cf. Première partie, I). En 1945, un rapport administratif nous apprend que la protection rituelle du territoire fonctionne encore à l'ouest de Dawida, globalement plus traditionnaliste. C'est ainsi que les champs *piika* de cette zone sont protégés des déprédations<sup>75</sup>. Mais beaucoup de Dawida ne croient plus en la vertu des *fiyi* et refusent donc de verser leur contribution au responsable du territoire. C'est le cas à Mbololo où l'on affirme que les félins ont déserté la plaine, en conséquence de quoi les champs *piika* sont régulièrement dévastés par le gibier. Etrange coïncidence, la période où l'on enregistre

---

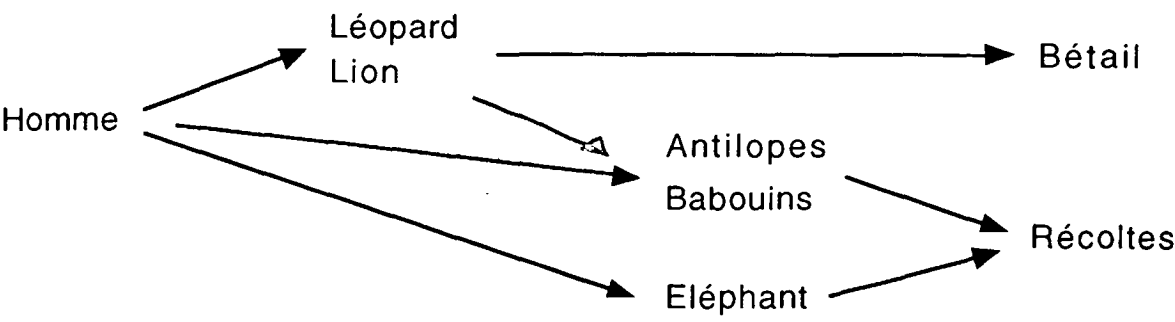
<sup>74</sup> cf. *Game licence and concession licence to shoot game, 1946-53*, DC/TTA/3/11/1, KNA.

<sup>75</sup> cf. *Soil conservation...*

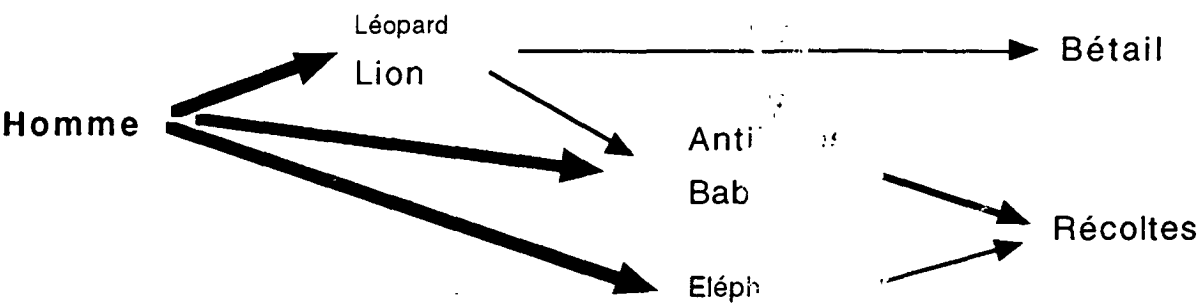
le plus de plaintes concernant les déprédations, dans la seconde moitié des années 1950, correspond à l'abandon des pratiques rituelles de protection du territoire.



# Chaîne de prédation :



## Pression cynégétique exercée par l'homme :



## Logique du Fighi :

